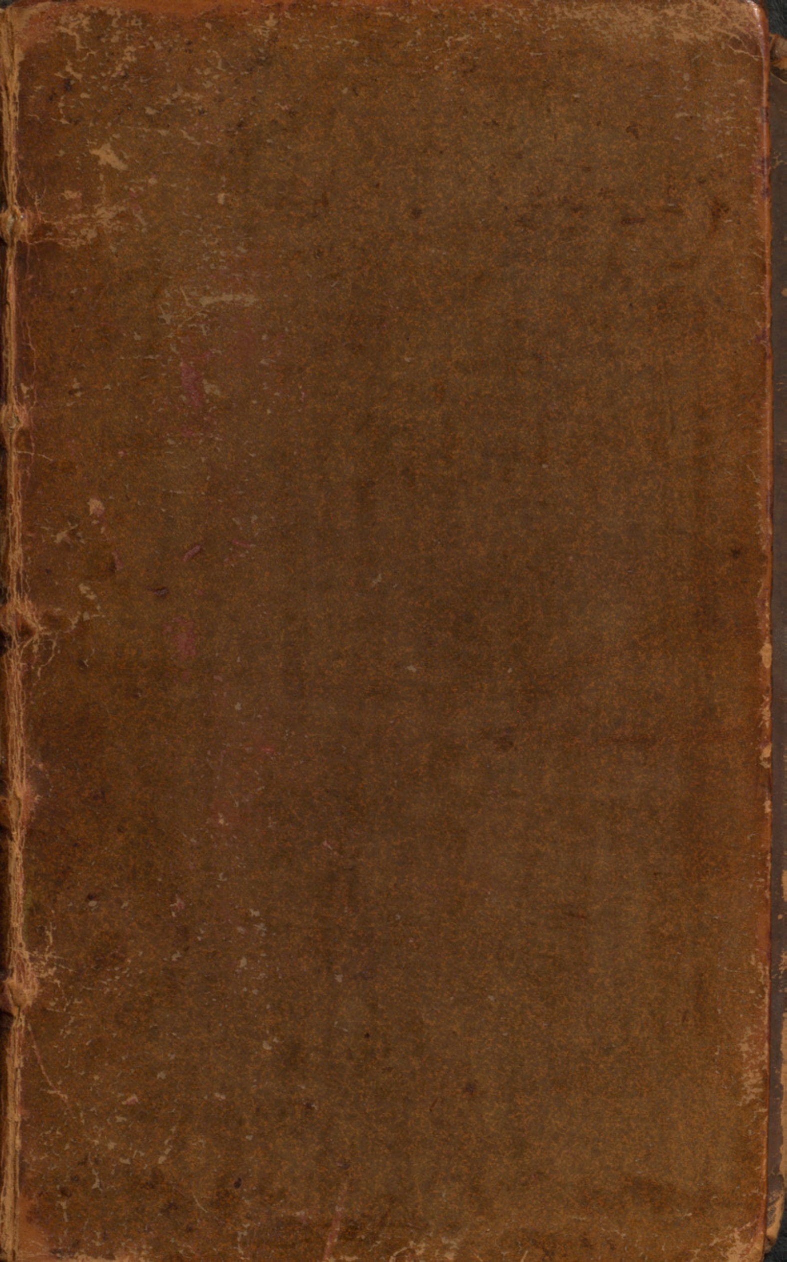


RECUEIL
DE
VOYAGES
AU
NORD.

Contenant divers Memoires très-utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME VII.



A AMSTERDAM,
Chez *JEAN FREDERIC BERNARD.*
M. DCC. XXV.

TABLE DES RELATIONS

contenues dans le Tome VII. du RECUEIL DE VOYAGES AU NORD.

AVIS AU RELIEUR.

La Carte de la Colchide doit être placée à la page 136

La Carte de la Mer Caſpienne levée ſuivant les ordres de S. M. Cz. doit être placée entre les pages 302 & 303



HISTOIRE DES DEUX CONQUERANS TARTARES qui ont ſubjugué LA CHINE.

IL y a quelque choſe de ſi ſingulier dans les deux fameux Conquerans qui viennent de ſubjuguer la Chine, qu'on ne peut rien donner au public de plus agréable & de plus curieux, que ce que nos relations nous apprennent des grandes actions de ces Monarques. L'eſprit, le courage, la conduite, tout eſt extraordinaire en eux; & l'on verra par ce que j'en dirai que la politeſſe de ces Rois Tar-

tares auroit son prix en France comme à la Chine.

Pour mieux faire connoître tout ce qui les regarde, je commence leur histoire par celle de leurs Ancêtres, qui ont entrepris la belle conquête que ceux-ci ont si heureusement achevée, & dont nous apprenons que celui qui regne aujourd'hui jouït dans une profonde paix.

Dans ces vastes espaces de terre qui portent le nom de Tartarie, il y a au Septentrion de la Chine un grand pays divisé en deux Etats, qui par la situation où ils sont l'un à l'égard de l'autre ont été nommez l'un Tartarie Orientale, & l'autre Tartarie Occidentale. Le premier s'appelle autrement le Royaume de Niuché, le second le Royaume de Tanyu. Entre ces deux peuples & ceux de la Chine il y a eû de tout tems une extréme émulation ; & la fameuse muraille, élevée il y a près de deux mille ans pour servir de rempart aux uns contre les autres, n'a pas empeché qu'ils n'ayent eu de continuelles & sanglantes guerres. La fortune a souvent favorisé les Chinois: mais voici déja la seconde fois que les Tartares leur imposent le joug. Ces deux évenemens ont quelque chose de si semblable, & le premier est même si necessaire pour mettre en son jour le second, que je déroberois au Lecteur un des plus grands agrémens de cette Histoire, si je ne lui en faisois le recit.

Au commencement du douziéme siécle, sous le regne d'un Empereur de la Chine nom-

nommé Hoïſſon, les habitans de la Province de Leauton s'étant aguerris par l'exemple des Tartares Orientaux leurs voiſins, devinrent incommodes au reſte de l'Empire par les brigandages qu'ils exerçoient. L'Empereur les voulut reprimer: mais il ne les trouva pas dociles. Ils défirent les troupes qu'ils envoya contre eux, & pouſſerent ſi loin leurs conquêtes, que l'Empereur fut obligé d'avoir recours à ces mêmes voiſins qui leur avoient inſpiré la guerre, pour les obliger à vivre en paix. Le ſecours fut prompt: car les Tartares ne mettent à leurs preparatifs, que le tems qu'il faut pour s'armer. Ils marcherent contre les rebelles, & les renfermant entre eux & les Chinois, qui venoient de l'autre côté, ils les eurent bien tôt rangez au devoir.

On chantoit victoire à Péquin : mais on y fut bien ſurpris, quand au lieu d'un remerciment & des récompences ordinaires, les Tartares demanderent à partager un Empire, qu'ils ſe vantoient d'avoir ſoûtenu ſur le penchant de ſa ruine. Il n'y avoit pas deux partis à prendre avec des gens qui parloient ainſi. Il falut en venir aux armes, mais les armes dorées des Chinois ne ſe trouverent pas d'auſſi bonne trempe que les coûtelas des Tartares. Ceux-là furent batus en pluſieurs rencontres, & obligez de ceder par force ce qu'ils n'avoient pas voulu accorder de bon gré. Les Tartares ſe rendirent maîtres de Péquin & des Provinces d'alentour. L'Empereur fut

pris par trahison & envoyé dans un désert de Tartarie, où il mourut. Son Successeur fut aussi pris dans un Siege, & eut le même sort: ce qui obligea le troisiéme de se retirer dans les Provinces du midi, & d'y aller tenir sa Cour.

Toute la Chine Septentrionale demeura cent cinquente ans sous cette nouvelle domination, sans que tous les efforts que firent les Chinois pour en secouer le joug eussent aucun succès. Dans ce desespoir, les enfans oubliant la faute de leurs peres, appellerent comme eux à leurs secours un puissant ennemi pour en chasser un foible. Il y avoit long-tems que les Tartares Occidentaux laissoient en repos les Chinois: les grands avantages qu'avoient eu contre eux un Empereur de la Chine nommé Vuti les avoient tellement affoiblis, qu'ils sembloient avoir perdu l'envie de repasser la muraille. Les Chinois la leur firent renaître, lorsqu'ils y pensoient le moins, par le secours qu'ils leur demanderent, & par l'alliance qu'ils firent avec eux pour chasser les Tartares Orientaux. Ceux-cy furent avertis assez à tems de la négociation, pour la rompre, si les Chinois eussent voulu entendre à un accommodement qu'ils leur proposerent: mais l'Empereur & ses Ministres n'ayant rien voulu écouter, il en falut venir aux mains.

Les attaquez se défendirent long-tems, & il y eût telle Ville, où ils soûtinrent le siége jusqu'à manger de la chair humaine; de sorte qu'on peut dire, qu'on les extermina

mina plûtôt qu'on ne les chassa. Le dernier de leur Rois, nommé Negayti, se donna lui-même la mort. Ceux qui restérent se sauverent comme ils peurent, & se retirerent dans leur ancien Pays. On dit que lorsque leur Roi solicitoit l'Empereur de la Chine à la paix, il lui avoit écrit ces paroles: *ceux que vous appellez à votre secours m'ôteront mon Royaume : mais après m'avoir ôté le mien, ils vous ôteront le vôtre.* L'évenement fit voir qu'il n'avoit dit que trop vrai : les Tartares Occidentaux ne chasserent les autres que pour prendre leur place ; & comme avec une égale ambition ils avoient beaucoup plus de forces, ne se contentant pas de leur partage, ils voulurent avoir ce qui restoit aux Chinois. Ils leur déclarerent donc la guerre, & la poursuivirent si chaudement sous la conduite de leur Roi Chisu, & celle d'un autre grand Capitaine nommé Peyen, qu'en vingt années de tems ils eurent poussé les Empereurs Chinois à l'extremité de leur Empire. Le dernier de ces Monarques nommé Tipin, qui n'avoit que huit à dix ans, fut obligé de se retirer sur la Mer, où son Armée Navale, qui étoit sa derniere ressource, ayant été défaite par celle des Tartares, l'an 1281. son Général le prit entre ses bras, & se précipita dans la Mer avec lui.

Chisu devenu par là maître de l'Empire, commença cette famille d'Yven, laquelle, quoi qu'étrangére & Tartare, leur fut néanmoins si agréable, qu'ils la nomment encore

core aujourd'hui la domination ſainte, & en conſervent chérement la mémoire.

Quelque doux que ſoit un joug, il ſe trouve toujours des gens qui par orgueil ou par inquiétude ne le portent pas volontiers. Il n'y avoit guéres que ſoixante ans, que la famille d'Yven régnoit dans la Chine, lorſqu'il ſe forma un parti pour l'en chaſſer. Le Chef de cette entrepriſe fut un homme de fortune nommé Taiſu. Il avoit été Valet d'un Bouze, & l'avoit quité pour ſe faire Chef d'une troupe de déterminez qui couroient la campagne pour voler. Le ſuccès qu'il eut dans cette petite guerre lui perſuada inſenſiblement, qu'il étoit capable d'en faire une plus grande. Malheureuſement pour les Tartares, Chunti qui étoit alors ſur le trône, quoique bon Prince, n'avoit pas hérité avec la bonté tout le mérite & toute l'habileté de ſes ancêtres. Il étoit homme ſuperſtitieux, aimant ſes plaiſirs, négligant ſes affaires, dont il abandonnoit la conduite à un Miniſtre auſſi peu entendu que lui. Taiſu, qui avoit autant d'eſprit que de réſolution & de cœur, ayant reconnu cette ſituation des affaires du Tartare dans la Chine, prit ſes meſures pour en profiter, & ne ſe propoſa rien moins que de le chaſſer, & de prendre ſa place. Dans ce deſſein ayant ſondé le courage de ſes compagnons, & le trouvant d'humeur à le ſuivre, il commença par attaquer des Villes dans les Provinces du Midi, qui étant les plus éloignées de la Cour, étoient auſſi plus loin

du

du ſecours. Il fut ſi heureux dans ſes premieres attaques, qu'en peu de tems il ſe vit en état de ne plus trouver de reſiſtance: & ce qu'il y eut de meilleur pour lui, ſes troupes augmentoient à meſure qu'il prenoit des villes, chacun ſe faiſant honneur de ſuivre l'étendard de la liberté publique: de ſorte qu'il ſe trouva tout d'un coup maître d'un grand nombre de places, & Général d'une groſſe armée.

Le bruit que firent ſes armes étoit trop grand pour ne pas éveiller Chunti: mais ce fut trop tard. Taiſu n'étant plus arrêté de rien, marcha ſi rapidement vers la Capitale, qu'il ne laiſſa pas à ſon ennemi aſſez de terrain pour pratiquer des reſſources après la perte d'une bataille: ainſi la premiére qu'il gagna ſur lui décida de la fortune de l'un & de l'autre. Chunti prit la fuite, & ne trouvant de ſeureté que dans le Pays de ſes Ancêtres, il s'y retira, & y mourut deux ans après: Taiſu ſe trouva maître de l'Empire que perſonne ne lui diſputa, non ſeulement parce qu'il l'avoit conquis par les armes; mais parce qu'il le méritoit par ſes vertus. Il prit le nom de Humvu, qui ſignifie grand guerrier, & fut le Chef de la famille royale de Taimin, qui a duré près de trois cens ans, & qui a donné à la Chine ſeize Empereurs.

Juſqu'aux quatre derniers de ces Princes, quoi que les Tartares à leur ordinaire euſſent de tems en tems fait la guerre aux Chinois, & ſouvent même remporté ſur eux des avantages conſiderables, les

d'abaisser cette puissance naissante, n'avoient rien obmis pour traverser leur commerce & leurs alliances, & ayant même trouvé moyen de se saisir par artifice de la personne de leur Roi, ils l'avoient fait cruellement mourir.

Ce Prince, par bonheur pour ses Etats, avoit un fils en âge de lui succeder, qui, pour montrer qu'il en étoit digne, commença son regne par entreprendre de vanger la mort de son pere. Dans ce dessein il leve une armée, & faisant irruption dans la Province de Leauton, prend Cayven, qui en est la premiere place & jette l'épouvante dans tous le Pays. Il eut pû faire plus de chemin, si un reste de respect pour l'Empire Chinois ne lui eut fait chercher un moyen plus doux de tirer raison de la mort de son pere, en s'en plaignant à l'Empereur même, qui étoit un Prince équitable, & sans l'aveu duquel il savoit bien, que les Gouverneurs exerçoient souvent de semblables violences. Ayant pris cette resolution, il envoye un Ambassadeur à Pekin avec une lettre respectueuse, dans laquelle exposant à l'Empereur l'injure qu'il avoit reçeue de ses Ministres, il lui rend raison de son procédé, excusant sur le transport d'une juste douleur l'irruption faite dans ses Etats, & l'assûrant au reste, qu'il étoit prêt de rendre ce qu'il avoit pris, & de faire repasser la muraille à ses troupes, s'il étoit écouté favorablement, & si l'Empereur vouloit bien, par l'équité dont il faisoit profession, punir lui-même

l'at-

l'attentat de ses sujets. Cette Lettre ne fut pas reçeue de Vanlié, comme le Tartare avoit eu sujet de se le promettre. Car soit que ce Prince, qui étoit déja vieux, commencât à fuir les affaires, soit qu'il méprisât celle-ci, il en renvoya la connoissance à ses Ministres: qui loin de se mettre en devoir de satisfaire ce Roi offensé, trouverent fort mauvais, qu'il eut eû la hardiesse de se plaindre d'eux à leur Maître.

Le Tartare irrité avec raison & du mépris de l'Empereur, & de l'insolence des Ministres, jure la ruine de l'Empire de la Chine, & par un mouvement de pieté barbare, vouë aux Mane de son pere le sang de deux cens mille Chinois. Dans cette disposition il monte à cheval, & s'étant mis à la tête de ses troupes, il marche droit à la Capitale de la Province de Leauton, l'assiége, la prend, & se servant de la consternation que ces conquêtes avoient jettée parmi ces peuples, passe dans la Province de Pekin, & s'avance jusqu'à sept lieuës du siége de l'Empire, épargnant les Villes qui se soumettoient, & mettant tout à feu & à sang en celles qui osoient lui résister. Il auroit peu dès lors hazarder le siége de Pekin: mais ce sage Conquerant ne voulant pas que le hazard décidat de sa fortune, crût que c'en étoit assez pour cette fois, & craignant d'être enveloppé par les troupes nombreuses que les Chinois assembloient contre lui de toutes parts, il se retira dans le Leauton chargé des dépouilles de deux riches Provinces, & comme

 s'il

s'il se fut tenu asseuré que ses succès égaleroient son ambition, il prit le tître d'Empereur de la Chine avec le nom Chinois de Thienmin.

La victoire qu'il gagna peu de tems après, le confirma beaucoup dans ses esperances. Car les Chinois ayant assemblé une armée de six cens mille hommes, il la défit en bataille rangée, & après en avoir laissé sur la place plus de cinquante mille, il poursuivit le reste, qui avoit pris la fuite, jusques sous les murailles de Pekin. Il y seroit entré, s'il l'eut attaquée, car l'épouvante y étoit si grande, que l'Empereur même en fût sorti pour se retirer dans les Provinces méridionales de ses Etats, si son Conseil ne lui eut representé que cette action alloit le deshonnorer, enfler le courage à ses ennemis, & l'abbatre à tous ses sujets. La Providence n'avoit pas voulu que cet Empereur fût humilié, jusqu'à finir son regne & sa vie dans une si honteuse fuite; car il ne survesquit pas long tems à ce commencement de la décadence de son Empire, qu'il avoit meritée à la verité, par la mauvaise complaisance qu'il avoit euë pour ses Ministres, en chassant les Prédicateurs de l'Evangile; mais dont il y a apparence que Dieu lui épargna de voir la continuation, parce qu'il avoit toujours favorisé la Foi Chrétienne, & qu'il étoit le premier Empereur Chinois, qui en avoit permis la prédication.

Ce fut l'an 1620. que Vanlié cessa de vivre, après avoir regné 47. ans. Taichan son

son fils lui succeda, & le suivit presque aussi-tôt au tombeau que sur le trône: car il ne regna que quatre mois, laissant la Couronne à un de ses enfans nommé Thienki, capable d'en réparer les pertes, s'il eut gouverné plus long tems. L'ardeur qu'il inspira à tout le monde pour la défense de la commune patrie, remua non seulement toute la Chine, mais les peuples même d'alentour. Le Roi de Corée lui envoya de bonnes troupes, & une Reine des montagnes de Suchüen lui amena les siennes elle même, le Roi son fils n'étant point encore en âge de porter les armes. Cette Princesse montra que les vertus extraordinaires sont de tout sexe & de tout pays, ayant fait des choses durant tous le cours de cette guerre, qui auroient fait honneur aux plus grands Capitaines, & pour lesquelles l'antiquité lui eut sans doute donné rang parmi les plus fameuses Amazones.

Deux Mandarins Chrétiens ayant jugé que cette occasion étoit favorable pour faire rappeller les Prédicateurs de l'Evangile, conseillerent à l'Empereur de s'adresser aux Portugais de Macao, pour avoir des gens, qui sûssent mieux le service de l'Artillerie que les Chinois, qui y étoient fort ignorans. Leur dessein réüssit pour le rétablissement des Prédicateurs, l'Empereur cassa l'Edit de leur banissement porté par son grand pere, les rappella, & permit même qu'il en vint de nouveaux pour les aider. Mais il n'eut pas besoin d'attendre le secours.

cours que lui envoyerent les Portugais, pour attaquer les ennemis. Car heureusement le Roi Tartare se trouvant occupé dans son propre Pays, Thienki profita si bien de cette conjoncture & de la disposition des Chinois, que les cruautez des Tartares avoient d'ailleurs fort alienez, qu'il reprit d'abord une grande partie de ce qu'ils avoient usurpé sur lui. Ce succès ne fut pas continu: car le Roi Tartare ayant terminé les affaires qu'il avoit en son pays, repassa la muraille avec une nombreuse armée, & eut bien-tôt repris les places que le Chinois lui avoit enlevées.

Quelques mous que soient les Chimois, on vit parmi eux dans cette guerre de fréquens exemples de cette constance, qu'on admiroit dans l'ancienne Rome. En voici un des plus remarquables. Un Grand de la Chine ayant été pris à un siége, fut mené devant le Roi Tartare, & on le voulut obliger de reconnoître ce Prince pour son Souverain. Le Chinois devoit bien juger, que le refus de cet hommage ne pouvoit être suivi d'un moins mauvais traitement que de la mort, & que toute la grace qu'il pouvoit attendre, étoit qu'on n'éprouvât pas sa constance par la cruauté d'un long supplice. Les Tartares, qui avoient trouvé beaucoup de foiblesse parmi les Chinois, & assez peu d'attachement pour leur Prince, ne s'attendoient pas de rencontrer plus de resistance dans celui-ci. Mais ils furent tous bien surpris, quand lui ayant fait la proposition, le Mandarin

leur

leur répondit avec une fierté, qui auroit fait honneur à un Consul Romain, qu'il ne savoit point rendre à un étranger l'honneur qu'il ne devoit qu'à son Prince, & que si le sort des armes avoit bien pû rendre le Tartare maître de sa vie, il ne lui avoit donné aucun pouvoir sur les sentimens de son cœur. La vertu se fait respecter par tout: les Tartares admirerent celle cy, & se faisant un scrupule de la tenir plus long-tems captive, donnerent la liberté au courageux Mandarin, & le renvoyerent à son Empereur. Une pareille fidelité avoit droit d'en attendre des louanges & des réccompenses: mais la coutume de la Chine étant alors, que les Capitaines malheureux à la guerre fussent traitez comme s'ils eussent été coupables, les frequentes infidelitez des Mandarins obligeant d'en user ainsi; celui-ci crut devoir à sa Patrie de lui faire justice de lui-même, en se donnant la mort, dans la crainte qu'il eut de mourir moins honorablement par les mains d'autrui.

Cette severe discipline donna occasion à un Seigneur Chrétien, nommé Sun, d'honorer sa Religion par un rare exemple de fidelité envers son Prince & sa patrie. Il commandoit une armée dans le Leauton, qui étoit le théatre de la guerre, & il y étoit Vice-Roi. Il y avoit remporté de grandes victoires, & il ne lui manquoit rien pour être le plus heureux Capitaine de son tems, que d'être mieux secouru de la

Cour,

Cour, d'où on ne lui envoyoit point d'argent pour payer ses Troupes.

La severité de sa vertu lui avoit attiré ce traitement des Ministres, desquels il ne savoit point comme les autres acheter la faveur par des bassesses, & corrompre l'integrité par des presens. Ainsi il avoit eu beau écrire l'état où se trouvoit son armée faute de paye: on ne lui avoit point fait de réponse. Comme il étoit aimé de ses Soldats, il empêcha long-tems par son autorité les mauvais effets de leurs murmures: mais voyant que leur patience étoit poussée à bout, ils se mutinerent de telle maniere, qu'ayant surpris le Général, qui ne s'attendoit à rien moins, ils s'emparerent d'une Ville & la pillerent. Après cette action violente, étant revenus à eux ils virent bien, que leur Général étoit perdu, & qu'il n'y avoit de salut pour lui, qu'en levant l'étendart de la revolte, & secouant tout-à-fait le joug. Ils n'omirent rien pour lui persuader de le faire, lui promettant de le suivre par tout, & l'assurant qu'ils ne quitteroient point les armes, qu'ils ne l'eussent porté sur le Trône de la Chine. Le Géneral voyoit sa perte inévitable aussi bien que ses Soldats, & il savoit bien que pour sauver sa tête il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que celui qu'ils lui offroient. Loin néanmoins de l'accepter, il leur remontra fortement l'horreur du crime auquel ils le vouloient engager, & ayant repris l'ascendant sur eux, il eut le courage de punir les auteurs de la sédition.

Une

Une telle vertu, qui trouva des admirateurs dans tout le reste de l'Empire, ne trouva que des censeurs à la Cour, où l'on n'eut pas plûtot été averti de ce qui venoit d'arriver, qu'on dépêcha un Courier à Sun, pour le citer de venir rendre compte de sa conduite à l'Empereur, en même tems qu'on fit partir un successeur pour aller prendre sa place.

La consternation de l'armée fut extréme à cette nouvelle, & on n'y omit rien pour persuader au Général de ne point obéïr. *Ne nous quittz point*, lui disoient-ils, *nous saurons bien vous défendre contre vos envieux: c'est notre affaire; laissez nous en le soin.* Pendant que ses soldats lui parloient ainsi, le Tartare averti de ce qui se passoit, lui envoya offrir un azile auprès de lui, & l'asseurer de sa protection, s'il vouloit embrasser son parti. Au milieu de toutes ces tentations si delicates, le Général n'écouta que sa conscience, & ayant persuadé à ses troupes d'imiter sa fidelité, il s'arracha d'entre leurs bras, pour s'aller mettre entre les mains de ses ennemis, qui, sans être touchez d'une action si heroïque, condamnerent impitoyablement à la mort un homme si digne de vivre.

La Religion chrêtienne eut la gloire de se faire remarquer par de semblables endroits durant toute cette guerre, ou dans ses sectateurs, ou dans ceux qui ayant eu commerce avec eux, avoient pris leurs maximes. Un grand Capitaine nommé Mauveulon fut du nombre de ces derniers. Il

étoit

étoit de la Province de Canton, où il avoit pratiqué les Portugais. Il en avoit appris la guerre, & en même tems la fidelité, qu'inſpire la vraye Religion pour le Prince & pour la patrie. Auſſi perſonne ne reſiſta-t-il plus fortement & plus long-tems aux ſolicitations des Tartares, qui le preſſerent juſqu'à lui promettre de partager avec lui l'Empire de la Chine, s'il vouloit ſe joindre à eux pour le conquerir. Les efforts qu'il fit pour arrêter leurs progrès montrerent qu'il n'étoit pas ſuſceptible d'une pareille tentation. Il ne fut pas toûjours heureux: mais dans ſes malheurs il trouvoit des reſſources, qui firent que s'il ne fut pas toûjours vainqueur, ſes ennemis ne pûrent jamais ſe vanter de l'avoir vaincu. Ce fut ainſi qu'il conſerva dans le parti de l'Empereur le Roi & le Royaume de Corée, où il batit ſouvent les Tartares, & où ils n'eurent gueres contre lui que des avantages équivoques. Il perit par la perfidie d'un nommé Yven, qui l'empoiſonna pour n'avoir pas en lui un obſtacle aux trahiſons qu'il fit à ſon Prince, qui lui avoit confié le Gouvernement de la Province de Leauton. Les liaiſons ſecretes que ce ſcelerat prit enſuite avec les Tartares penſerent deſlors ruiner l'Empire: car il les laiſſa faire tout ce qu'ils voulurent: ils paſſerent dens le Pequeli, aſſiegerent Pequin, & l'auroient pris, ſi la trahiſon d'Yven ayant été découverte, ils n'euſſent été épouvantez par ſon ſupplice, & obligez de ſe retirer dans leurs premieres conquêtes.

Depuis

Depuis ce tems-là toutes les fois qu'ils s'efforcerent de les pousser plus avant, ils furent toûjours vigoureusement repoussez soit sous le regne de Thienmin leur premier Conquerant, soit sous celui de Thienson, qui lui succeda. Ils commençoient à se tenir en repos, sur tout depuis qu'un nommé Usanguey eut été fait Général de l'Armée, que l'Empereur tenoit sur la frontiere pour empêcher leurs irruptions, lorsque les divisions des Chinois leur ouvrirent de nouveau les portes de la Chine.

Ce fut l'an 1636. sous l'Empire de Zunchin à la Chine, qui avoit succedé à Thienki, & sous le regne de Zunthé en Tartarie, qui avoit pris la place de Thienson, qu'une troupe de voleurs s'étant assemblez dans les montagnes de Suchüen, commencerent à désoler cette Province. L'Amazone dont nous avons parlé les défit : mais elle ne les extermina pas. Le mécontentement d'un Mandarin, contre lequel on avoit porté un jugement injuste, augmenta leur nombre de tous ses amis, & l'avarice de l'Empereur, qui dans une grande famine n'avoit rien voulu relacher des tributs qu'il levoit sur le peuple, les multiplia à un point, que s'étant partagez sous deux chefs, ils devinrent maitres de la campagne, & bien-tôt des plus grandes Villes.

Le plus considerable, qui s'appelloit Licon, après avoir éprouvé ses armes en diverses rencontres, où la fortune s'étoit toujours déclarée pour lui, eut enfin l'audace d'aller assiéger l'Empereur dans la Capi-

tale. Malheureusement pour ce Prince, sa Cour étoit fort divisée. Il s'étoit défait d'un Eunuque nommé Guey, dont la puissance faisoit ombrage à la sienne, tant son predecesseur l'avoit élevé, & lui avoit donné de part dans le gouvernement. Cet Eunuque avoit sa faction, qui devenuë ennemie de l'Empereur, & trouvant dans l'aproche des rebelles l'occasion de s'en venger, favorisa les desseins de Licon, & lui facilita la prise de la Ville & du Palais.

L'infortuné Zonchin y perit, non par les mains des revoltez, ausquels il épargna ce crime, en se pendant lui-même à un arbre avec l'attache de ses souliers. L'Imperatrice sa femme, & ce qui se trouva autour de lui de ses fidelles serviteurs, suivirent son exemple & sa destinée.

Il avoit trois fils & une fille. Quelques-uns disent qu'avant que de mourir il avoit tué sa fille de sa propre main. Il ne la tua pas: mais il vouloit la tuer, & elle ayant décliné le coup en s'enfuyant, il ne lui fit que couper le bras: ce qui n'empêcha pas que l'amour de la vie ne fit chercher à la jeune Princesse un azile contre la mort. Les trois Princes en firent autant: mais il ne furent pas si heureux que leur sœurs. Les deux cadets cherchant une retraite, tomberent entre les mains du Tyran, ou comme d'autres disent, en celles d'un parent aussi cruel que le Tyran. Quoi qu'il en soit, ils y perirent. L'ainé sçût mieux conserver sa vie: mais la suite de cette Histoire apprendra, qu'il ne vêcut un peu plus que

que les autres, que pour être beaucoup plus malheureux.

Licon ne fut pas plutôt maître de la Capitale & du Palais, qu'il prit le titre d'Empereur. Pour le prendre même plus solemnellement, il voulut s'asseoir sur le trône des Monarques Chinois : mais l'on remarqua comme un augure du peu de stabilité qu'il y trouveroit, qu'il eut de la peine à s'y tenir, & qu'il y fut toujours inquiet, comme sur un siége qui n'étoit pas fait pour lui. Il avoit pris de bonnes mesures pour s'affermir dans cette place, si le moyen dont il se servit pour mettre Usanguey dans ses interêts lui eut réussi comme il se l'étoit promis.

Usanguey étoit dans une Ville sur les frontieres de Tartarie, où il observoit les mouvemens des Tartares, qu'il connoissoit d'humeur à n'être pas long-tems en repos: Licon resolut de l'y aller attaquer avec une armée de deux cens mille hommes, qui ne faisoit qu'une partie de ses troupes : mais avant que d'employer la force, il voulut mettre l'artifice en usage. Parmi les Grands de l'Empire que le sort des armes avoit rangez sous sa puissance, il y avoit un vieillard nommé Us, pere de cet Usanguey dont nous parlons : Licon partant pour aller faire la guerre au fils, ordonna au pere de le suivre. Il n'y avoit point d'autre parti à prendre avec un homme de ce caractere, que celui de l'obéissance. Us obéit, & suivit l'armée, sans savoir ce qu'on vouloit faire de lui. Il l'apprit quand on fut arrivé devant la place, où le brave Usan-

guey

guey s'étoit renfermé pour arrester le tyran, devant qui il n'avoit pas assez de troupes pour tenir la campagne. Le pere fut la premiere machine dont on se servit pour attaquer le fils. Car Licon l'ayant fait conduire devant les murailles de la ville, & avertir le Gouverneur qu'on l'y conduisoit pour lui parler, ils ne furent pas plûtôt en presence l'un de l'autre, qu'on déclara au fils de la part de Licon, que l'unique moyen de sauver la vie à son pere, étoit de se rendre au Vainqueur. On ajouta les remonstrances aux menaces, & on exhorta Usanguey à prendre de bonne grace un joug, que tot ou tard il faudroit subir.

Jamais un bon cœur ne fut combattu d'une tentation plus violente, que le fut Usanguey dans cette occasion, se trouvant entre son pere & sa patrie, dans la necessité de sacrifier l'un à l'autre, & ne pouvant plus vanger le sang de son Roi, qu'en laissant répandre celui de son pere. Il ne balança pas neanmoins, & ne prenant conseil que de sa vertu, il se jetta à genoux, & les larmes aux yeux, protesta d'un air qui marquoit la sincerité de ses sentimens, que c'étoit avec la derniere douleur, qu'il consentoit à voir perir celui dont il tenoit la vie, pour sauver leur patrie commune: mais que c'étoit-là son premier devoir, & qu'après tout il valloit mieux pour l'un & pour l'autre, que l'un des deux mourût honorablement, que de vivre tous deux infames. Si le courage d'Usanguey parut grand en cette rencontre, celui d'Us donna

na de l'admiration. Car au lieu de ſe plaindre de ſon fils, il ne ſe plaignit pas ſeulement de ſa mauvaiſe fortune, & louant la fidelité d'Uſanguey, il s'abandonna à toute la cruauté du Tyran avec une reſolution plus digne de la fermeté Romaine, que convenable à la molleſſe Chinoiſe.

C'eſt ainſi que l'hiſtoire écrite ſur les Lettres du pere Adam raconte cette évement, par où l'on voit que le Pere Martini n'en avoit pas d'aſſez bons memoires; quand il a écrit qu'Us eût de la foibleſſe, & ſolicita ſon fils à ſe ſoumettre au Tyran. Le Pere Adam, qui étoit ſur les lieux, & dans la Capitale même, en eſt plus croyable que lui.

Il eſt aiſé de concevoir combien l'action d'Uſanguey inſpira d'ardeur à ſes ſoldats pour la défenſe de leur Pays. Lycon n'eut jamais ſoûtenu leur effort dans la diſpoſition où ils étoient, s'il n'eut eu une ſi groſſe armée. Mais le nombre étoit trop diſproportionné, & tout ce que put faire Uſanguey fut de bien défendre ſa place, en attendant qu'il lui vint du ſecours. Ce fut une néceſſité pour lui d'en chercher chez les Etrangers, & il n'en voyoit point alors de plus preſent que celui des Tartares de Niuché, qui paroiſſoient depuis quelque tems en aſſez bonne intelligence avec la Chine. Si Uſanguey vit le peril qu'il y avoit à uſer d'un tel ſecours, la conſideration du peril preſent l'emporta ſur celle du futur. Il depêcha donc un Envoyé à Zunté, qui avoit ſuccedé à Thienſon dans le gouverne-

nement des Tartares, & qui regnoit avec beaucoup de reputation, & lui fit exposer le besoin que l'Empire Chinois avoit d'être secouru contre ses propres sujets.

L'Envoyé ne fut pas en peine d'employer l'éloquence, pour obtenir ce qu'il étoit venu demander: Zunté trouva dans sa propre ambition des raisons encore plus pressantes pour marcher contre les rebelles, que celles dont avoit usé le Chinois pour piquer sa generosité. Il monte à cheval, & s'étant mis à la tête d'une belle armée, qu'il tenoit toujours près de lui, il arriva assez à tems pour secourir Usanguey, qui soutenoit le siége avec une resolution de Heros.

Les rebelles ne soutinrent pas long-tems les attaques de deux si grands Capitaines. Licon leur donna l'exemple de fuir, & se retira precipitamment & en desordre dans la Capitale.

Le Roi & le General Chinois les poursuivoient, en taillant en pieces tout ce qui osoit les attendre, ou qui n'alloit pas assez vîte pour les devancer, lorsqu'une maladie subite, qui surprit le Roi à l'entrée de la province de Pequin, arresta le cours de leur victoire. Sa mort, qui suivit bien-tôt après, sembloit devoir déconcerter l'entreprise: mais les bons ordres qu'il donna en mourant suppléerent à sa presence. Il avoit neuf freres, tous grands Capitaines, particulierement l'aisné nommé Amavan. Se sentant près de mourir il les appella, & leur ayant recommandé l'éducation de Chun-

Chunchi son fils, qu'il déclara son successeur à l'âge de six ans, il les exhorta à pousser à bout un dessein si glorieux à la Nation.

Les Princes tuteurs de ce jeune Monarque executerent les ordres de leur Roi avec une fidelité & une concorde, qui a passé pour un miracle, & ayant pris le chemin de Pequin avec Usanguey qui les conduisoit, ils en firent sortir Licon aussi aisément qu'il y étoit entré.

Usanguey ne trouva pas la même facilité à en faire retirer les Tartares, quand ils s'en furent une fois emparez. L'éclat d'une si belle Couronne, & la faveur même du peuple, qui les regardant comme ses liberateurs, témoignoit un grand penchant à reconnoître Chunchi pour leur Maître, les arresta malgré les efforts que fit Usanguey pour leur persuader le retour. Il mit tout en œuvre pour cela : mais ce fut inutilement. Les Tartares userent d'abord d'artifice, parcequ'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour declarer ouvertement leurs intentions; répondant à Usanguey, lorsqu'il les pressoit, que les affaires de la Chine n'étoient point encore assez bien rétablies pour laisser les Chinois sans secours.

Ils ne tarderent gueres à parler plus nettement. Les troupes qu'ils avoient envoyé lever dans toute la Tartarie leur étant venuës, ils leverent le masque, & firent proclamer le jeune Chunchi Empereur de la Chine avec d'autant plus de facilité, que

le pere & l'ayeul de ce Roi, qui avoient toujours eu en teste la conqueste de ce grand Empire, avoient eu plus de soin de gagner les Mandarins, par l'azyle qu'ils leur donnoient dans leur Cour, quand ils étoient ou mécontens, ou maltraitez dans celle de leur Prince. Ainsi Usanguey n'étant plus soutenu de personne, se trouva enfin obligé de suivre la destinée des autres & de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empescher.

Ce fut l'an 1644. que Chunchi monta sur le trône, dont, tout enfant qu'il étoit encore, il fit paroitre qu'il étoit digne, par les sentimens nobles & élevés qu'on remarqua déslors en lui. Une petite harangue, qu'il fit de son chef à ses oncles & à son armée, lui attira l'amour des peuples, & l'admiration de tout le monde; & personne ne donta plus que sa fortune ne fut l'ouvrage du Ciel. Par une prudence fort au dessus de son âge, il conçût bien qu'il n'étoit encore Conquerant qu'à demi, & que pour être maître de la Capitale, il n'étoit pas possesseur de l'Empire. Il le dit à ses oncles, qui le pensoient comme lui, mais qui furent bien aise que ses prevoyances eussent paru dévancer les leurs.

En effet Licon vivoit encore, & s'étoit retiré à Sigan, Capitale de la Province de Chensi, avec ses troupes & des richesses immenses. Chamienchon, l'autre Chef des rebelles, regnoit dans la Province de Suchüen, plusieurs Princes de la Maison Taimingienne, qui auroient fait eux seuls une grosse armée, si parmi les personnes de ce rang

rang il y pouvoit avoir de la concorde & de la ſubordination, avoient été déclarez Rois par divers partis de ceux des Chinois, qui avoient conſervé la fierté naturelle de la Nation. Uſanguey même étoit à craindre. Car quoi qu'on fut maîtres de ſa perſonne, pour s'aſſeurer de l'avenir, il le falloit gagner, ou le perdre, à quoi les Tartares, qui reſpectoient ſa valeur, avoient de la peine à ſe reſoudre.

La fortune du jeune Prince, & la conduite d'Amavan, l'aîné de ſes oncles & ſon premier Miniſtre, vint à bout de toutes ces difficultez. Amavan gagna Uſanguey, & ſceut ſi bien ſe l'attacher, qu'il s'en ſervit ſans défiance pour défaire le Tyran Licon, dont il lui donna la dépoüille. Il vainquit celui de Suchuën, & après quelques alternatives de bons & de mauvais ſuccès contre les Princes Taimingiens, il les ruina les uns après les autres, & n'en laiſſa qu'un quand il mourut, qui ne fut pas encore ſoûmis.

Ce fut un de ces mêmes Princes, qui donna occaſion à la défaite des autres, & ce fut ce fils aiſné de Zonchin, dont nous avons déja parlé. Son malheur ne lui avoit pû faire haïr la vie. Il s'en étoit fui, & s'étoit ſi bien déguiſé, qu'il ſe loua à un Tartare ſans que perſonne le reconnût: un homme né pour commander ſouffre difficilement la ſervitude, & pour comble de diſgrace le jeune Prince avoit trouvé un mauvais Maître. Un état ſi violent ne lui parut pas ſoutenable. Il quitta ſon mai-

tre, & se retira chez un ancien domestique de l'Empereur son pere, croyant que la memoire de ce Prince seroit assez chere à ce serviteur autrefois comblé de bien-faits, pour en pouvoir esperer du secours. Il s'apperçût bien-tôt qu'il s'étoit trompé, & il apprit par une triste experience, qu'on ne doit plus attendre de reconnoissance, quand on n'est plus en état de faire du bien. L'ingrat serviteur oubliant tout ce qu'il devoit à un si grand maitre, obligea le Prince à quitter sa maison presque aussi-tôt qu'il y fut entré, dans la crainte qu'il n'y fut découvert, & que le Vainqueur n'envelopast dans la ruine du refugié celui qui lui auroit donné retraite.

Dans cette extremité, le Prince ne sçachant plus où trouver azyle, se resolut de s'aller jetter entre les bras de son ayeul maternel, que les Tartares avoient épargné, & qu'ils laissoient vivre en repos, comme les autres Mandarins qui ne leur faisoient point d'ombrage. Il ne le trouva pas dans sa maison: mais il fut bien surpris d'y trouver une autre personne, qu'il ne croyoit plus en vie. C'étoit cette sœur, que par une tendresse barbare, l'Empereur leur pere avoit voulu tuer avant que de mourir, & à qui il n'avoit fait que couper le bras. Ils ne se furent pas plûtôt vûs, qu'ils se reconnurent, & que cette rrconnoissance, qui prévint leurs reflexions, reveillant toute la vivacité des sentimens de la nature, ils accoururent l'un à l'autre, & s'embrasserent avec la tendresse qu'il est aisé de s'ima-

ma-

maginer. Ils ne se parlerent que par leurs larmes, dont la joye, la douleur & l'amitié leur firent verser des torrens.

Ce spectacle si capable de toucher le grand pere, qui y servint, trouva dans son cœur quelque chose de plus que de la dureté. Car ce dénaturé politique méconneut son fils, & le chassa honteusement de chez lui. L'infortuné Prince ne sçachant plus que devenir, & craignant d'être découvert, sortit de la Capitale, & s'en alla à Nanquin. Là il trouva qu'un autre Prince de sa maison nommé Hunquan, nepveu de Vanlié, avoit été couronné Empereur de la Chine, & que les principaux de la famille de Taimin étoient tombez d'accord de lui obeïr, Cette nouvelle injustice que lui faisoit la fortune, renouvella toutes les playes de son cœur. Il eut plus de peine à voir son sujet assis sur son trône, qu'il n'en avoit eu à y voir monter un Conquerant. Il ne le pût souffrir: il se déclara, & donna des marques de ce qu'il étoit, qui le firent reconnoître de ceux qui n'avoient pas interest à l'ignorer.

On peut bien juger que Hunquan ne fut pas le plus facile à persuader. Comme il avoit le pouvoir en main, & que le Prince s'étoit fait connoître trop tôt, pour donner le tems à ses Partisans de se mettre en état de le soutenir, il le traita d'imposteur, & le fit mettre en prison pour le faire mourir. Ceux qui favorisoient le parti du prisonnier ne peurent souffrir de voir traiter de la sorte celui qu'ils regardoient comme

leur legitime maître. Les eſprits s'échaufferent, & ils en vinrent à une diviſion, dont perſonne ne profita, que leurs communs ennemis. Car Amavan, qui s'étoit rendu maître de la Province de Chanton, arrivant ſur ces entrefaites aux frontieres de celle de Nanquin, y entra, & paſſa le fleuve jaune, ſans que perſonne s'y opposât. Après quoi ayant occupé toutes les places qui ſont ſur la rive Septentrionale du grand fleuve Kian, que les Chinois appellent le fils de la Mer, il trouva une forte réſiſtance au paſſage de cette Riviere: mais le brave Hanchouan, qui le gardoit, ayant été tué par un des ſiens, Amavan ne trouvant plus d'obſtacle, prit Nanquin, & bientôt après par une trahiſon du même homme qui avoit tué Hanſchouan, Hunquan, qui s'en étoit fui, lui fut mis entre les mains. On le conduiſit à Pequin avec le fils de Zonchin ſon competiteur, & là leur procès fut décidé par la mort de l'un & de l'autre, & de tout ce qu'on pût découvrir des Princes de cette malheureuſe Maiſon.

Le pere Adam dit que d'abord on épargna le fils de Zonchin, ſoit que ſon malheur touchat plus que celui des autres, ſoit que l'ambiguité de ſa naiſſance perſuada qu'il étoit moins à craindre. La fierté qu'il fit paroitre juſques dans ſes fers ne convainquit que trop de ce qu'il étoit. A meſure qu'il avançoit en âge, le ſang de tant d'Empereurs, qui couloit dans ſes veines, ſe faiſoit ſentir à lui & aux autres, & fut cauſe qu'il ſe perdit en voulant ſe faire craindre.

Pen-

Pendant que cette ſanglante execution ſe faiſoit à Pequin contre les inclinations naturelles du jeune Empereur, que ſes Miniſtres l'obligeoient en ces rencontres de faire ceder aux maximes de la politique, Amavan pourſuivit ſes victoires. Il ne trouvoit plus de reſiſtance, ſi un Edit qu'il fit publier, par lequel il étoit ordonné aux Chinois de couper leurs cheveux, & de ſe veſtir comme les Tartares, n'eut de nouveau revolté les eſprits contre la nouvelle domination. Cette marque de ſervitude parut plus inſupportable à ces peuples que la ſervitude même. Mous & lâches à défendre leurs têtes, ils devinrent braves pour conſerver leurs cheveux, & ſi la diviſion ne ſe fut point miſe parmi ce qui reſtoit de Princes du ſang, qui prétendoient preſque également à l'Empire, les Tartares euſſent couru riſque de perdre leurs conqueſtes au lieu de les avancer. Mais ces diviſions donnerent lieu à Amavan de rüiner les uns par les autres, & il les extermina enfin tous. Après quoi retournant à Pequin, il n'y porta ſes lauriers que pour s'y enſevelir. Car il mourut peu après ſon retour, en l'année 1651. laiſſant l'Empereur, qui avoit quatorze ans, & qui étoit déja marié à la fille du Roi de Tanyu, en état de gouverner lui-même, comme les peuples le ſouhaitoient.

La Religion Chrêtienne perdit beaucoup dans la ruine des Princes Chinois, ſur tout dans celle d'un nommé Yunlié, qui vêcut encore quelques années après qu'Amavan

lui eut enlevé Canton Capitale de la Province, où on l'avoit fait Roi, mais dont le parti ne s'étant pû relever, fut obligé enfin de l'abandonner à la destinée de sa maison. Les services que lui avoient rendus deux Mandarins Chrétiens, & son premier Ministre qui l'étoit aussi, l'avoient affectionné au Christanisme: de sorte qu'un Jésuite nommé le Pere Cofler, qui suivoit cette Cour, y avoit aquis bien du monde à la foi. Le Prince étoit lui-même fort proche du Royaume de Dieu: sa femme & son fils étoient batisez sous les beaux noms d'Helene & de Constantin, & avoient envoyez un autre Jesuite à Rome, pour rendre obéissance de leur part au Vicaire de JESUS-CHRIST. La défaite d'Yunlié dissipa tout cela. Constantin suivit le sort de son Pere: la Reine fut menée à Pequin, où elle vit encore, & où l'on dit que la perte de sa liberté n'a rien diminué de sa foi: tout le reste se dispersa, & laissa cette pauvre Eglise dans une désolation extrême.

Pendant que la Religion faisoit ces pertes, la Providence l'en recompensoit abondamment, par le bon accueil que faisoient par tout les Vainqueurs aux Ministres de l'Evangile. Les Jesuites étoient alors répandus dans toute la Chine, & ils y avoient des Eglises. Quelques-uns à la verité avoient été enveloppez dans les ruines des Villes où ils demeuroient, aucun n'ayant abandonné son troupeau: mais la plus part furent traitez très-favorablement par les

Tar-

Tartares. Deux ou trois eurent des avantures, qui méritent d'être raportées.

Le Pere Martini, à qui l'Europe doit la meilleure partie de ce qu'elle sait de l'Histoire Chinoise, raconte de lui-même, qu'étant venu de Hancheu, Capitale de la Province de Chekian, à Venchui, qui en est proche, il s'y éleva tout à coup un bruit, que les Tartares en approchoient, & ce bruit n'étoit que trop vrai. Le Pere étoit logé dans une grande Maison, où à cette nouvelle plusieurs personnes vinrent se renfermer avec lui, pour s'y conserver tous ensemble, ou pour s'y encourager à mourir. Il les reçût avec une charité, qui mérita que Dieu bénit l'industrie dont il se servit pour les sauver. Dès qu'il eut appris que les Tartares étoient sur le point d'entrer dans la Ville, il mit sur la grande porte de sa maison un écriteau où étoient ces paroles: *ici habite un Docteur de la Loi Divine, venu du Grand Occident.* Sous le vestibule il disposa des tables chargées de livres, de lunettes d'approche, de miroirs ardents, & de semblables choses, dont on fait grand cas dans ces Pays-là. Au milieu de tout cela il éleva un Autel, & y mit l'image de JESUS-CHRIST. Ce spectacle eut tout l'effet qu'il en prétendoit. Les Tartares en furent frapez, & loin de faire du mal à personne, leur Chef envoya querir le Pere, le reçut fort bien, & ne voulant pas lui faire violence pour le changement d'habit, il lui démanda honnestement, s'il trouveroit bon qu'on lui coupast les che-

cheveux. Comme le Pere y consentit sans peine, le Capitaine les lui fit couper devant lui ; & le Pere lui ayant dit en riant, que l'habit Chinois, qu'il portoit encore, ne convenoit gueres avec une teste sans cheveux, le Tartare s'osta lui-même & ses bottines, & son bonnet, les lui fit prendre, & après l'avoir fait manger à sa table, le renvoya à son Eglise avec des patentes & des sauvegardes, qui le mettoient lui & les Chretiens à couvert des insultes de la guerre.

Il y a quelque chose de bien plus singulier en ce qui arriva au Pere de Magalhans, l'auteur des belles & curieuses remarques, que le savant M. l'Abbé Bernou a encore embellies en les donnant au public. Ils étoient lui & le Pere Buglio dans l'armée de Chamiençon, qui les avoit pris en amitié, & qui leur promettoit que la guerre finie, il feroit bâtir un superbe Temple à l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ce fut pour eux une mission qui ne leur déplut pas d'abord, y trouvant & beaucoup à faire, & encore plus à esperer pour l'établissement de la foi· Mais avec le tems neanmoins la partie ne parut pas tenable. Chamienchon étoit l'homme le plus cruel, & le plus sanguinaire qui fut jamais. On ne croiroit pas jusqu'à quel point d'inhumanité se porta cette ame barbare, si de pareils témoins ne l'avoient rapporté. Il ne lui falloit que trouver dans une ruë une personne en faute, pour faire mourir tous ceux qui y demeuroient. Pour celle d'un

Bon-

Bonze il en fit égorger vingt milles, pour celle d'un soldat toute une Legion. Un jour il fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, où l'on comptoit bien six cent mille ames. Une autre fois il ordonna à tous les soldats de tuer leurs femmes, & pour leur en donner l'exemple, de trois cent qu'il avoit, il ne s'en reserva que vingt. Si on a horreur de lire ces crimes, il est aisé de juger quelle devoit être celle de ceux qui en étoient spectateurs. Aussi ne les pûrent-ils soûtenir longtems: ils resolurent de quitter ce barbare, ou de le rendre plus humain.

Ils commencerent par lui faire des remontrances respectueuses: ils parlerent ensuite plus fortement: mais tout cela ne servant de rien, enfin ne pouvant plus soutenir la vûe de tant de sang humain que versoit cet homme impitoyable, ils le prierent honnêtement de leur permettre de se retirer. Il n'en falut pas davantage pour irriter cette bête feroce, & lui faire changer en haine toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il les condamna à la mort, & on les alloit hacher en pieces, si le fils du Tyran, qui les aimoit, ne l'eut obligé de suspendre pour quelque tems cette sanglante execution. Il y étoit pourtant resolu, & un jour il avoit fait appeller les Peres en sa presence pour y présider, lorsque tout d'un coup on le vint avertir que l'armée Tartare, dont il ne se défioit point, lui venoit tomber sur les bras. En effet étant monté à cheval sans avoir le tems de s'armer, il trou-

trouva au ſortir de ſon Camp les avant-coureurs de cette armée, dont l'un tira une fleche ſi à propos, qu'elle delivra le genre humain du plus grand ennemi qu'il eut jamais. Le Tyran mort, ſon armée prit la fuite, & ce que les Tartares n'en tuerent pas, fut incontinent diſſipé.

Les Peres avoient évité ce danger: mais ils tomberent dans un autre. Car ayant pris reſolution après la déroute de s'aller preſenter au Général des Tartares, comme ils approchoient de ſon camp, quelques troupes avancées, qui n'entendoient pas leur langue, les ayant pris pour des eſpions, les chargerent, les percerent de fléches, & les laiſſerent tous deux pour morts. Il s'en falloit peu qu'ils ne le fuſſent: car ils étoient tous deux fort bleſſez, & le pere Buglio avoit dans le corps le fer d'un javelot, que ni lui ni ſon compagnon ne peurent arracher. Par le plus grand bonheur du monde, lorſque le Pere de Magalhans cherchoit autour de lui quelque choſe qui le pût aider à tirer le fer, il trouva une eſpece de tenaille, dont il ſe ſervit fort heureuſement. Pendant que les deux Peres étoient occupez à ſe ſoulager ainſi l'un l'autre, leurs playes étant déja bandées, comme ils déliberoient du parti qu'ils devoient prendre dans la conjoncture où ils ſe trouvoient, ils virent venir à eux un autre eſcadron de Tartares beaucoup plus nombreux que le premier.

Le traitement qu'ils venoient de recevoir ne leur put faire que mal augurer de

celui

celui qu'on leur alloit faire: mais ils furent ageablement ſurpris, quand le Chef de la troupe, qui étoit le Général Tartare, ayant appris leur accident, & ayant bien deviné qui ils étoient, les aborda civilement, leur témoigna le déplaiſir qu'il avoit de leur avanture, & les fit porter dans ſon camp. On ne peut dire les ſoins qu'il prit d'eux. Il pourveut à tous leurs beſoins, & les vit tous les jours panſer, juſqu'à ce qu'enfin étant gueris, il les mena avec lui à Pequin, où ils trouverent le celebre Pere Adam Schall dans une faveur auprès de l'Empereur, qu'ils jugerent bien être la cauſe de toutes celles qu'on leur avoit faites, & qu'on faiſoit par tout à leurs Freres.

Le Pere Adam Schall étoit un Jeſuite Allemand, natif de Cologne, qui étant entré à la Chine en qualité de Miſſionnaire, & ayant été envoyé à Pequin pour y apprendre les ſciences Chinoiſes, s'étoit rendu ſi conſiderable à la Cour de l'Empereur Zonchin par ſon habileté dans les Mathematiques, qu'il y étoit regardé de tout le monde comme un des premiers hommes de l'Empire. Etant demeuré à Pequin pendant toutes les revolutions qui en ſi peu de tems firent changer tant de fois de face à la Monarchie. Il y courut mille dangers: mais il fut enfin ſi heureux, que dans le changement de domination, il ſe trouva preſque tout d'un coup auſſi conſideré à la Cour Tartare, qu'il l'avoit été à la Chinoiſe. Amavan le prit en amitié, & lui alloit ſouvent rendre viſite: ce qui fit que trouvant

en lui non seulement beaucoup de science, mais beaucoup de mérite & de vertu, il le fit connoitre au jeune Empereur.

La jeunesse de ce Prince ne l'empescha pas de prendre goust à l'entretien du Pere, & il y trouva tant de plaisir, qu'il lui ordonna de le voir souvent. On ne peut dire combien cette conversation forma l'esprit & le cœur de Chunchi : il avoit l'un & l'autre naturellement bon : mais ce qu'il avoit reçu de bon de la nature devint excellent par l'éducation. Aussi tous les Grands de l'Empire témoignerent tant d'impatience de le voir regner par lui-même, qu'un de ses Oncles ayant intrigué après la mort d'Amavan pour en prendre la place, & tenir encore quelque tems en tutéle le jeune Roi, ils s'y opposerent d'un commun consentement, & ayant porté à la porte du Palais les marques de leurs dignitez, protesterent qu'ils ne les reprendroient, que quand l'Empereur prendroit lui même le gouvernement de ses peuples.

Le Prince n'ayant osé pousser plus loin ses prétentions, ni ses menées, l'Empereur prit les resnes de la Monarchie, & parut tout d'un coup si savant dans l'art de regner qu'il s'attira l'applaudissement, & gagna les cœurs de tous ses sujets. Il avoit non seulement du génie, mais de l'habileté pour tout. Il donnoit les ordres pour la guerre, comme s'il eut blanchi sous le harnois. Il avoit une attention sur les Magistrats & les Officiers de la Couronne, qui faisoit que rien ne lui échapoit, & quoi qu'il

qu'il usât assez de clemence à l'égard du peuple, il penchoit du côté de la severité, quand il s'agissoit de punir les fautes des personnes publiques. Ayant un jour appris que ceux qui présidoient à l'éxamen des prétendans au Doctorat, qui est une disposition chez les Chinois necessaire pour parvenir aux grandes Charges, avoient favorisé l'ignorance de quelques-uns, ausquels ils avoient vendu leur suffrages, il obligea ces derniers à subir un nouvel examen, & condamna à la mort trente-six des autres, présumant que ceux qui vendoient la justice, étoient capables de vendre l'Etat. Sa politique pour pacifier son Royaume, après l'émotion qu'y avoit causé sa conquête, fut de lier tellement ensemble les Chinois & les Tartares, qu'ils ne fissent plus qu'une même Nation. C'est pour cela qu'il les mit en égal nombre dans tous les Tribunaux, & que dans l'administration des charges il se servit également des uns & des autres, quand il en étoit également assuré. Comme il avoit fait prendre aux Chinois l'habit des Tartares, il fit prendre aux Tartares la Police des Chinois, comme plus sage & mieux entendue. Il conserva à la literature les prérogatives que lui donnoient les loix de la Chine: mais il prit des précautions pour empêcher qu'elle n'amollit les esprits pour la guerre, comme elle avoit fait sous les regnes passez, voulant que la Philosophie Chinoise devint guerriere par la valeur & par la discipline Tartare. Ainsi il termina heureusement ce qu'Amavan

lui

lui avoit laiſſé de guerre, dont la plus conſiderable fut celle que lui fit un nommé Icoan, où pour mieux dire ſes enfans.

Icoan, autrement Chinchilon, né dans la Province de Fokien, avoit été chaſſé de ſon Pays dès ſes jeunes ans par la pauvreté. Il vint à Macao, & s'y mit en condition, & ayant eû connoiſſance de la Religion Chreſtienne, il ſe fit baptizer. Son parrain, qui étoit un riche Portuguais, & qui l'aimoit, le fit heritier en mourant d'une partie de ſon bien. Avec cette avance il ſe mit dans le commerce, où il fut ſi heureux, & ſe rendit ſi habile, qu'en peu de tems ils devint le plus celebre & le plus riche Negotiant des Indes. Il eut bien tôt des Vaiſſeaux à lui, & étant devenu ambitieux à meſure qu'il étoit devenu riche, il commença à mener la vie d'un grand Seigneur. Son opulence lui fit des amis: mais elle lui fit auſſi des envieux, qui s'efforcerent de le perdre auprès de l'Empereur Zonchin. Ce Prince commençoit en ce tems-là à avoir trop d'ennemis ſur les bras, pour s'attirer encore celui ci: ainſi au lieu de déferer aux plaintes qu'on lui en avoit faites, il ſe réſolut au contraire de ſe l'attacher en le faiſant Amiral ſur les mers de la Chine. Icoan ne fut pas ingrat de cette grace. Car ayant appris que le Tyran Licon faiſoit la guerre à l'Empereur, il leva des troupes pour aller au ſecours. Sa reconnoiſſance fut inutile au malheureux Zonchin: Il apprit ſa perte, comme il étoit en chemin pour l'aller ſecourir. Ne voyant donc

donc plus rien à faire pour le ſervice de ſon Prince & de ſa patrie, il tourna ſur ſes pas d'où il étoit venu, réſolu de travailler pour lui-même & de profiter de la ruine publique, qu'il ne pouvoit empeſcher, pour ſon propre établiſſement, qu'il étoit en paſſe de pouſſer bien loin.

En effet les troubles de l'Etat le rendirent plus conſiderable que jamais, ſur tout depuis que Queſin ſon fils, à peu près de même humeur que lui, fut en âge de le ſeconder. Ils s'attacherent tous deux à un de ces Princes de la maiſon Taimingienne, qui s'étoient fait déclarer Rois. Ils le ſoutinrent long-tems ſur le troſne, & ils l'y auroient maintenu, s'il ſe fut un peu aidé lui même. Pour eux, comme ils ſubſiſtoient ſans lui, ils n'eurent pas de peine à l'abandonner, quand ils virent que ſon parti étoit devenu inſoutenable, & ayant continué la guerre, ils ſceurent ſi bien ſe faire craindre, que les Tartares rechercherent leur amitié, & leur firent de grandes promeſſes, s'ils vouloient ſubir le joug. Queſin le refuſa conſtamment: mais Icoan fut plus facile, & contre l'avis de ſon fils ſe livra imprudemment aux Vainqueurs.

Les Miniſtres crurent tenir le fils, quand ils ſe furent aſſeurez du pere, ne doutant nullement que le pere ne mit tout en œuvre pour gagner ſon fils. Ainſi dans les commencemens ils traiterent Icoan avec honneur, & lui firent un fort bon parti: mais ils changerent de conduite, quand ils virent qu'ils perdoient

leur peine, & que Quesin ne plioit point. Ils lui osterent d'abort ses appointemens, & le reduisirent à une si grande pauvreté, qu'il subsista long-tems par les secours que lui donnerent les Jesuites de Pequin, qu'il avoit toujours favorisez, quoique tout occupé de son ambition, il fut assez mauvais Chretien. L'exil & la prison suivirent la pauvreté, & enfin une mort violente finit ses malheurs avec sa vie.

Quesin, qui avoit pour son pere les sentimens que la morale Chinoise inspire aux enfans pour leurs parens, chercha à vanger sa mort par toutes sortes de voyes; & ce fut la guerre qu'il fit pour cela, que le Prince, devenu majeur, eut à soutenir contre lui. Jusques-là Quesin s'étoit tenu sur ses Vaisseaux, & s'étoit contenté de l'empire de la Mer, où par les grosses armées qu'il entretenoit, il s'étoit établi une domination qui faisoit trembler tous ses voisins.

Il eut tant de confiance en ses forces, que dès le moment qu'il eut appris qu'on avoit fait mourir son pere, il resolut d'en tirer raison L'Empereur s'y attendoit bien, & fit ses diligences pour envoyer des troupes dans les Provinces maritimes, & pour mettre de bons Officiers dans les Places. Heureusement il avoit pourveu Nanquin de deux Chefs necessaires l'un à l'autre, pour faire un juste temperament de douceur & de severité. Car Quesin ayant eu la hardiesse de venir attaquer cette grande Ville, le Capitaine Tartare, qui y comman-

mandoit les troupes, proposa d'en faire égorger tous les bourgeois, dont le nombre excessif, disoit-il, seroit trop difficile à maintenir dans le devoir, pour peu que le siege fut de durée. Le Magistrat Chinois nommé Lam, qui presidoit à la justice, eut horreur de cette proposition, & s'opposant de toute sa force à un si barbare dessein: *pour executer ce que vous proposez*, dit-il courageusement au Tartare, *il faut que vous commenciez par moi.* Cette parole fit rentrer en lui-même cet homme violent & sanguinaire, & peu de tems après il reconnut, qu'il pouvoit vaincre plus glorieusement son ennemi, que par la cruauté. Il y avoit près de trois semaines que le siege duroit, & la Ville se trouvoit pressée, lorsque les assiegeans s'aviserent de faire une feste pour cebrer le jour de la naissance de leur General. La joye les emporta tellement, que s'étant abandonnez tout le jour au vin, & la nuit suivante au sommeil, ils furent attaquez par les assiégez, qui avoient été avertis de leur desordre. Trois mille furent tuez sur la place, & le reste fut obligé de se retirer dans leurs Vaisseaux

Quesin sceut profiter de eette disgrace pour prendre mieux son champ de bataille. Il se tint sur la Mer, & en plusieurs rencontres, il y battit les Flotes Imperialles, dans l'une desquelles ayant pris trois mille Tartares, il leur fit couper le nez, & les renvoya à Pequin, où l'Empereur, toujours severe à punir les fautes publi-

bliques, les condamna tous à la mort, disant qu'ils l'avoient deu chercher dans le combat, & la préferer à un opprobre, qui retomboit sur la Nation.

Si Quesin se soutint sur la Mer, l'Empereur de son côté se rendit inacessible sur la terre; & fit si bien que son ennemi fut obligé de porter ses armes ailleurs. Quesin méditoit depuis fort long-tems la conquête de l'Isle Formose, oceupée par les Hollandois. Il resolut de les attaquer, & en quoi il fut plus hardi, il les attaqua dans un tems, où ils avoient fait alliance avec les Tartares contre lui. Malgré deux si formidables Puissances, il prit l'Isle, & son ambition ne s'en tenant pas là, il osa bien pretendre de se faire payer tribut par les Espagnols des Philippines, & envoya un Ambassadeur à Manille pour les sommer. Sa puissance étoit assez bien établie pour les y obliger, si la division ne se fut point mise dans sa famille. Dans une Isle de la Province de Fokien, où son pere avoit fait bastir une Forteresse, il avoit laissé un fils qu'il avoit, nommé Chin, avec ses femmes. Ce fils s'étoit si fort oublié du respect qu'il devoit à son pere, qu'il en avoit osé aimer une, & par malheur il ne l'avoit pas trouvée insensible à sa passion. Cette injure piqua si vivement Quesin, qui en fut averti, qu'il resolut de s'en venger; & sa colere le porta jusqu'à vouloir faire mourir son fils. Le jeune homme fut averti aussi, & avec l'aide de sa mere, qui demeuroit dans la même Forteresse, & qui

étoit une femme de teste, il s'étoit mis en disposition de traiter avec le Tartare, après avoir prévenu celui qne son pere envoyoit pour le tuer, lorsqu'il apprit que le dépit, que Quesin avoit conceu de sa revolte, l'avoit lui-même fait mourir. Cet évenement retarda long-tems la reduction de l'Isle Formose, & la conqueste en fut reservée, comme nous verrons dans la suite, à l'Empereur qui regne aujourd'hui.

La grandeur de Chunchi n'éclatoit pas seulement dans les armes & dans les conquestes : elle brilloit encore à la Cour, où il soutenoit la majesté de l'Empire avec un air de superiorité sur tous les autres Souverains, que peu se défendoient de reconnoître. Le Roi de Corée étoit à Pequin, qui lui faisoit sa Cour comme un particulier: le pere Adam dit qu'il l'y vit, & qu'il l'y entretint bien des fois. Les Ambassadeurs y venoient de toutes parts, & ce fut sous son regne qne se fit cette grande ambassade des Hollandois, qui se trouve dans le beau recueil de relations & de voyages curieux, que M. Thevenot a donné au public. Les Moscovites y en envoyerent une, dont ils n'eurent pas de satisfaction, y ayant prétendu des honneurs, que l'Empereur ne crut pas être de sa dignité de leur accorder.

Chunchi étoit autant aimable dans le domestique, & avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, qu'il étoit admirable en public. La maniere dont nos relations rapor-

raportent qu'il vivoit avec le Pere Adam, depuis même qu'il fut majeur, en font d'illustres témoignages. Il l'appelloit Mafa, nom qui répond dans notre langue à peu près à celui de Pere, & il avoit en effet pour lui une véritable tendresse de fils. Il ne la lui témoigna que trop, en l'obligeant malgré lui d'accepter la charge de President des Mathematiques, qui est une des premieres de l'Etat. Ce fut l'unique occasion, où le Pere se vit en danger de perdre les bonnes graces de ce Prince pour lui & pour les autres Ministres de la Religion. Car en toute autre rencontre Chunchi lui parut toujours le plus aisé à vivre de tous les hommes. Il ne falloit point craindre avec lui ces crimes qu'on fait envers les Grands, ou par des contre-tems imprevûs, ou par des rencontres malheureuses. Le Pere n'eut jamais besoin ni d'étudier son humeur, ni de choyer ses delicatesses. L'Empereur trouvoit bon tout ce qui venoit de lui, & l'on remarqua avec admiration, que quoiqu'il fût naturellement colere, il eut toujours à son égard un procedé égal & uniforme.

Il avoit une confiance entiere en sa probité, & il étoit si persuadé qu'il l'aimoit, qu'il souffrit toujours patiemment les fortes & frequentes remonstrances, que lui faisoit ce serviteur fidelle, quoique contraires à ses plaisirs; & s'il n'y défera pas toujours, il eut la droiture d'avouer, qu'il avoit tort de n'y pas deferer. Les Grands, qui voyoient cet ascendant du Pere Adam sur

ſur l'eſprit du Prince, l'employerent ſouvent pour lui faire ſçavoir ce qu'ils n'oſoient lui dire eux-mêmes.

Il s'étoit répandu un bruit extrémement deſavantageux à la reputation de l'Empereur, que les Courtiſans faiſoient paſſer pour avoir de grands déreglemens. Perſonne ne l'en oſant avertir, le Pere fut le ſeul qui eut le courage de l'entreprendre. Il l'alla trouver, & s'étant proſterné devant lui les yeux tout baignez de larmes, il lui mit un papier entre les mains, par lequel il lui apprenoit les bruits facheux que l'on faiſoit courir de lui. L'Empereur le lut & rougit en le liſant: mais il ne témoigna point en être offenſé, & dit ſeulement en relevant le Pere, qu'on en diſoit plus qu'il n'y en avoit.

Une autre fois l'Empereur ayant perdu une de ſes femmes, qu'il aimoit beaucoup, le déplaiſir de cette mort l'avoit mis dans un tel état, que ne penſant qu'à entretenir ſa douleur, il avoit abandonné ſes affaires. Perſonne ne vouloit ſe charger de lui parler, & les Miniſtres embaraſſez ſur la déciſion de beaucoup de choſes qui demandoient les ſoins du Prince ne ſçavoient quel parti prendre. Le Pere Adam les délivra de cet embaras. Il alla trouver l'Empereur, & lui ayant remontré avec un reſpect mêlé de beaucoup de tendreſſe, combien la conduite qu'il tenoit étoit contraire à ſa reputation & au bien de ſes affaires, il ſçeut ſi bien manier ſon eſprit, qu'il en fit changer la diſpoſition. L'Empereur

pereur lui ſçeut ſi bon gré de l'interêt qu'il prenoit à ſa gloire, qu'il lui écrivit le lendemain une Lettre pleine de témoignages d'une très ſincere amitié, par laquelle il le conjuroit de continuer d'avoir pour lui une affection ſi utile à ſa perſonne & à ſon Etat.

Un jour le Pere creut l'avoir faché par une ſemblable liberté de lui parler, à la verité un peu forte; car l'Empereur lui demandant, d'où venoit que ceux dont il ſe ſervoit pour l'adminiſtration des affaires publiques les faiſoient quelquefois ſi negligemment, veu qu'il agiſſoit bonnement avec eux, & qu'il ne leur étoit point incommode. *Il ne faut pas trop vous en étonner, Sire*, lui repartit le Pere, *il eſt des tems, où Votre Majeſté leur en donne un peu l'exemple.* L'Empereur ne dit mot à cette réponſe, & le Pere ne douta point qu'il ne fût faché: mais un moment après il fut tout étonné, de voir qu'il lui parloit ſans alteration, & agiſſoit avec lui comme à l'ordinaire.

Un autre jour après avoir été long-tems dans la chambre du même Pere, il deſcendit avec lui au jardin, pour voir une forge, où l'on fabriquoit des inſtrumens de Mathematique. Les Ouvriers ſe retirerent dès qu'ils eurent apperceu l'Empereur: mais il leur commanda de continuer, & s'approcha d'eux pour les voir travailler. Il s'en approcha de ſi près, que quand ils vinrent à battre le fer, les étincelles volerent juſqu'à lui. Il ſe retira: mais en ſe retirant il trouva une foſſe couverte

verte de perches, l'une desquelles étant venu à manquer, il s'en fallut peu qu'il ne tombast. Le Pere Adam fremit de crainte, apprehendant sur tout que ce Prince ne prit cet accident pour un mauvais augure, parce qu'il lui arrivoit la veille de sa naissance, jour dont la superstitieuse Astrologie de la Chine observe fort les évenemens. Il se jetta à genoux, & demanda pardon à l'Empereur du peril où son imprudence avoit engagé sa Majesté, la conjurant de ne point tirer de mauvais pronostique d'un accident purement fortuit. L'Empereur sourit entendant ces paroles, & relevant doucement le Pere Adam, il lui dit: *allez Masa, il est peu d'hommes qui ne fassent quelquefois un faux pas.*

Il paroissoit admirable à tous ceux qui se souvenoient des manieres fastueuses des anciens Empereurs Chinois, de voir la familiarité avec laquelle celui-ci vivoit avec un étranger. Non seulement il lui avoit donné l'entrée libre dans son Palais: mais il lui alloit souvent rendre visite, & passoit plusieurs heures avec lui. C'est la coutume de la Chine, que quand les Empereurs se sont assis sur quelque siege, personne ne s'y assoye plus, & qu'on le couvre d'une étoffe jaune, qui est la couleur imperialle. Comme Chunchi s'asseyoit par tout sur le premier siege qu'il rencontroit, le Pere lui dit un jour en riant: *Mais où vôtre Majesté veut-elle que doresnavant je m'assoye? Par tout où vous voudrez*, lui répon-

dit l'Empereur, *nous n'en sommes pas là vo & moi.*

Les entretiens qu'ils avoient ensemble étoient ou de Mathematique, ou de Morale, ou de Religion. Car le Pere avoit eu l'adresse de faire passer peu à peu le Prince des discours agréables aux utiles, & autant qu'il le put à ceux qui étoient propres à lui ouvrir les yeux sur les veritez du salut. Je trouve une de ces conversations écrite tout au long dans les Memoires qui nons sont restez du Pere Adam: Je ne puis mieux faire comprendre la penetration & la droiture du Monarque dont j'écris l'Histoire, qu'en la rapportant ici.

Ce fut l'an 1656. que l'Empereur ayant mandé au Pere de le venir trouver dans un Parc, où il chassoit en l'attendant, le Pere s'y rendit, & la chasse finie il eut avec lui l'entretien dont je parle à l'occasion d'un livre d'Astronomie, qu'il lui avoit presenté.

J'ai oüi dire, commença le Prince, que certaines conjonctions des astres marquent certains évenemens. Si cela est, comme le cours des astres est réglé, nos destinées le sont aussi, & c'est en vain que nous prenons des mesures pour éviter ce qui nous est inévitable. Le Pere Adam, qui se servoit quelquefois de la curiosité de l'Empereur à observer les astres, pour lui faire craindre celui qui les gouverne, répondit: Sire, au dessus des astres habite celui qui les a créez, lequel s'en sert comme de signes pour avertir souvent les hommes, & parti-

ticulierement les grands Princes des crimes qui lui déplaisent en eux, par les chatimens dont il les menace. Mais ce même Dieu, qui gouverne les astres, & qui se sert des constellations pour donner ces avertissemens aux hommes, a donné aux hommes le franc arbitre pour éviter par leur amandement les châtimens dont il les menace par ces diverses constellations. Me diriez-vous bien, repartit l'Empereur, ce que c'est que ce Dieu dont vous me parlez si souvent? Ce Dieu ne se voit pas, répondit le Pere: mais il se donne à connoître par ce qu'il fait. C'est lui qui a créé le Ciel, & qui a reglé tant de divers mouvemens que nous admirons dans ce grand corps; & pour cela les Chrétiens l'appellent du nom de Createur, ou de Seigneur.

Je vous passe aisement cet article, repliqua l'Empereur, qui retournoit à son point, mais il me souvient que vous m'avez assez souvent dit, que les pronostiques dont nous parlions tout à l'heure me regardoient moi en particulier: pourquoi moi plûtôt que les autres Rois? Votre Majesté, repartit le Pere avec beaucoup de presence d'esprit, prend parmi ses titres celui de fils du Ciel: elle ne doit pas s'étonner que le Dieu du Ciel prenne plus de soin d'elle que des autres. Mais si je me corrigeois, reprit l'Empereur, des fautes que vous m'avez fait remarquer, seroit-ce assez pour éviter les chatimens dont vous m'avez menacé? Il n'en faut pas douter, Sire, répondit le Pere, vous ne change-

riez pas pour cela le cours, & les rencontres des étoiles, mais nous avons un proverbe en Europe, qui dit, que le Sage domine les astres. Je vous prie, Masa, repartit l'Empereur, enseignez moi un moyen efficace de me corriger de mes defauts ? J'ai souvent usé de la liberté que votre Majesté m'a donnée, répondit le Pere, pour lui dire mes sentimens sur sa conduite. Elle aura beaucoup avancé, quand elle aura relaché quelque chose d'une justice qui penche un peu trop du côté de la severité, quand elle s'étudiera un peu plus à distinguer ceux qui l'aprochent, par des effets de son estime & de sa liberalité, quand elle s'appliquera davantage à mettre son peuple à son aise, & à rendre tout le monde heureux, en un mot, quand aimant par dessus toutes choses Dieu qui est le pere commun, elle aura pour les hommes, que la nature a rendus ses freres, la même compassion dans leurs maux, qu'elle voudroit qu'ils eussent pour elle, si elle se trouvoit en leur place, selon cet autre maxime de la droite raison, qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse.

Ici l'Empereur montra bien que les Princes, qui voyent toujours le reste des hommes au dessous d'eux, n'admettent pas aisément cette regle d'égalité : il avoüa même qu'il ne la concevoit pas, & de là le Pere prit occasion de lui expliquer le Decalogue.

L'Empereur écouta son discours qui fut assez

assez long, sans l'interrompre, & plein d'admiration pour une loi si parfaite: Masa, reprit-il, en ce Pays-ci avez-vous bien des Disciples qui observent tout ce que vous me venez de dire? Nous en avons un assez bon nombre, répondit le Pere, & si quelques-uns d'eux se démentent quelquefois, c'est que nous ne sommes pas soûtenu ici comme en Europe de l'autorité des Magistrats, pour punir ceux qui violent notre loi. Mais quoi, repliqua l'Empereur, les Rois sont ils obligez parmi vous à observer cette loi comme les autres? Beaucoup plus que les autres, repartit le Pere, car les Rois doivent être les exemples de leurs peuples. Quoi? moi aussi, repliqua l'Empereur, qui ne suis point encore Chrétien? Cette loi, Sire, répondit le Pere, est commune à tous les hommes, & ils sont tous obligez de l'observer sous peine d'un châtiment éternel. Il faut pour cela bien de la force, reprit l'Empereur, & comment l'acquerir? Dieu la donne, repartit le Pere, & elle ne manque pas au besoin: avec ce secours rien n'est difficile, & il n'y a qu'à bien vouloir. Vous me persuadez, conclut l'Empereur, & il me semble que je puis esperer de faire ce que font bien tant d'autres, je le veux, j'y suis resolu.

Après une conclusion si heureuse, l'Empereur fit tourner la conversation sur Zonchin son prédecesseur, & demanda au Pere, quel homme c'étoit, & ce qui avoit causé sa perte. Le Pere répondit que c'é-

toit un Prince d'un très bon esprit, chaste, plein d'amour pour son peuple, mais que trop de confiance en lui-même, trop d'attache à son propre sens, des Magistrats & des Soldats infideles avoient jetté dans le dernier malheur. A quoi il ajoûta, pour piquer l'Empereur par un exemple illustre, que ce Prince estimoit la loi de Dieu, & que s'il n'eût été surpris par le coup imprévu qui l'avoit accablé, il l'auroit peut-être suivie.

Par de semblables conferences le Pere Adam avoit tellement affectionné le jeune Conquerant à la Religion Chrétienne, qu'il la favorisa toujours & laissa à ceux qui la prêchoient, une pleine liberté de l'étendre. Il donnoit tout lieu d'esperer que bientôt il en feroit profession lui-même, si la passion qui fit adorer à Salomon de faux-Dieux, qu'il ne connoissoit pas, n'eut empêché Chunchi d'adorer le vrai Dieu, qu'il avoit connu.

Parmi les femmes de qualité qui alloient chez l'Imperatrice, il y en avoit une dont ce Prince devint éperduëment amoureux. La passion étoit trop violente pour tarder beaucoup à la déclarer : il s'en expliqua à celle qui la causoit, un jour qu'elle sortoit de chez la Princesse, & n'obmit rien pour la fléchir. Il y trouva de la resistance, comme il s'y étoit bien attendu, mais à la maniere dont elle lui parla, il jugea que sa severité n'étoit pas invincible. Cette Dame étoit mariée à un jeune Tartar de fort bonne maison, auquel, ou par arti-

fice

fice ou par ſimplicité elle fit confidence de la paſſion que l'Empereur avoit pour elle, entra même dans le détail de la converſation qu'elle avoit euë avec lui. Le Tartare ne fut point content de la maniere dont elle avoit parlé, & ne trouvant pas qu'elle eût aſſez vivement repouſſé l'attaque, lui donna des leçons pour la premiere rencontre. La Dame fut auſſi ſimple ou auſſi maligne avee l'Empereur qu'avec ſon mari. Car elle déclara à ce Prince la leçon qu'on lui avoit faite, & lui donna à entendre, qu'elle faiſoit par obéïſſance la reſiſtance quelle eût deu faire par vertu & par fidelité.

L'Empereur, que la raiſon ne gouvernoit plus, fût ſi irrité de trouver cet obſtacle à ſes deſirs, qu'ayant envoyé chercher le malheureux époux, il lui fit une querelle, ſous pretexte de quelque negligence commiſe dans l'adminiſtration de ſa Charge, & s'échauffa ſi fort en lui parlant, qu'il lui donna un ſoufflet. Le Tartare ne ſurvêquit gueres à cet affront, dont il conceut un ſi grand déplaiſir, que trois jours après il en mourut.

Cette mort fit grand plaiſir à ſon rival, & n'affligea pas apparemment la Dame, que l'Empereur épouſa incontinent après, & déclara Reine. Pour comble de joye il en eût un fils : mais ce fut auſſi le dernier fruit, que lui produiſit ce mariage funeſte. L'enfant mourut preſqu'auſſi-tôt qu'il fut né, & la mere ſuivit de près l'enfant.

Il eſt aiſé de concevoir combien Chunchi ſentit cette perte: mais on ne s'imagineroit jamais à quels excès le porta ſa douleur. On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de ſe tuer lui-même, car il étoit reſolu de mourir, & il fallut que l'Imperatrice mere ſe jettât ſur lui, pour lui arracher des mains l'épée dont il s'alloit percer. Il s'oublia ſi fort en cette rencontre non ſeulement de ſa vertu, mais même de l'humanité, qu'il renouvella en faveur de cette Reine la barbare coutume des Tartares, que la politeſſe Chinoiſe avoit abolie, d'obliger des Officiers & des Eſclaves à ſuivre au tombeau les morts de qualité, comme pour leur rendre en l'autre monde les mêmes ſervices, qu'ils leur ont rendus en celui-ci. Plus de trente perſonnes ſuivant cet ordre ſe donnerent à eux-mêmes la mort.

Le plus grand mal fut, que cette Princeſſe étant extrémement addonnée au culte des Idoles, & aux ſuperſtitions des Bonzes, avoit gâté ſur cela l'eſprit de l'Empereur, ſur tout depuis qu'elle l'eut prié par un teſtament ſolemnel, de faire faire à ces Prêtres idolâtres certaines ceremonies à ſon intention. Car le malheureux Prince ayant executé trop fidellement ce teſtament impie, s'accoutuma tellement aux ſuperſtitions payennes, qu'il ne fut plus poſſible au Pere Adam de faire revivre en lui les bons ſentimens qu'il avoit eus pour la Loi de Dieu. Cet homme Apoſtolique n'obmit rien pour guerir l'aveuglement de

ce Prince: il lui representa souvent avec force & avec chaleur le tort qu'avoient fait à leurs Etats les Rois qui s'étoient abandonnez à la superstition & à leurs passions: il lui étalla sur tout les maux infinis, que l'amour des femmes leur attire, les emportemens où il les précipite, le mépris où il les fait tomber par la negligence de leurs affaires, l'indiference pour le bien public, l'insensibilité pour la gloire & les interêts de l'Etat, que produit naturellement cette passion. L'Empereur ne trouvoit pas mauvais ces remontrances du Pere Adam, qu'il regardoit comme les effets du tendre attachement qu'il avoit pour lui : mais il n'en profitoit pas pour cela. Je pardonne, lui disoit-il quelquefois en se défendant, au zele que vous avez pour ma personne, les invectives que vous faites contre ma conduite : mais après tout, Mafa, ajoutoit-il, la trouvez vous donc si mauvaise ? Comment, vous qui êtes Religieux, pouvez-vous improuver ce que ma Religion me fait faire? Ne trouveriez-vous pas mauvais, si je vous empêchois l'exercice de la votre ? Pourquoi voulez-vous empêcher que je ne pratique la mienne?

Contre un tel endurcissement le Pere vit bien qu'il n'avoit plus d'autres armes, que les larmes & la priere. L'Empereur étant neanmoins tombé malade de la petite verolle, dont il mourut, & qui l'emporta en quatre jours, il alla au Palais pour faire un dernier effort. Il y fut receu à l'ordinaire, & avec les mêmes démonstrations

de bienveillauce: mais il en ſortit avec auſſi peu d'eſperance de la converſion du Prince. Toutefois quelque tems après que le Pere ſe fut retiré il parut rentrer dans lui-même, & on l'entendit repaſſer dans ſa memoire les choſes que ce fidelle ſerviteur lui avoit ſi ſouvent dites. Il témoigna du repentir de ſes deſordres, & les condamna devant ceux qui étoient autour de lui: il mit ordre aux affaires de ſon Etat, ayant déclaré Camhi ſon fils, qui n'étoit âgé que de huit ans, ſon ſucceſſeur à l'Empire, & nommé quatre des principaux Officiers de la Couronne pour tuteurs du jeune Prince. Après quoi s'étant fait revétir de ſes habits imperiaux, il dit adieu à ceux qui l'environnoient, & expira âgé de 24. ans. Monarque digne d'un meilleur ſort, ſi on regarde les bonnes qualitez qu'il avoit receuës de la nature, mais digne auſſi d'un tel chatiment, ſi on conſidere le mauvais uſage qu'il avoit fait des graces de Dieu.

La Reine ſa mere à ſon exemple renouvella encore à ſa mort la cruelle coutume d'obliger les vivants à ſuivre malgré eux les morts. Chunchi avoit eû un favori, qui étoit un jeune Prince Tartare, le mieux fait, & le mieux né de la Cour. Auſſi-tôt que l'Empereur fut mort, la Reine le fit appeller & le regardant d'un œil de colere, eſt-il poſſible, lui dit elle, que vous ſoyez encore en vie? Le Prince entendit bien ce langage, & la Reine ne fut pas long tems ſans le lui expliquer. Allez, lui dit-elle, en ſe radouciſſant, tenir com-

pagnie

pagnie à mon fils. Il vous a aimé, & je crois que vous avez dû correſpondre à l'honneur de ſon amitié: il vous attend, allez le rejoindre, & montrez vous digne, par votre promptitude à l'aller trouver, de l'impatience qu'il a de vous revoir. Vous l'aimez, il ne vous en faut pas dire davantage: allez dire adieu à vos parens, mais hâtez vous de témoigner votre fidelité à votre Roi, & votre tendreſſe à votre ami. On ne peut dire la douleur que cauſa dans la famille du jeune Prince une nouvelle ſi triſte, & ſi peu attenduë: le Prince lui même quittoit la vie à regret, n'ayant point pour ſon Maître un attachement aſſez fort ponr la lui faire haïr. On lui conſeilloit de s'enfuir, & il n'étoit pas ſourd à ces conſeils: mais la Reine le prévint, & ne lui donna pas le tems de prendre des meſures, lui ayant envoyé dans une boëte dorée une corde d'arc, par deux perſonnes, qui avoient ordre de lui prêter leurs mains, pour executer ce que la ſienne n'auroit pas le courage de faire, & ainſi perit ce Prince, qui auroit été heureux, s'il eût été moins favoriſé de la nature & de la fortune.

La Religion Chrétienne & les Prédicateurs ſemblerent tout perdre à la mort de Chunchi. Car quoi que durant quelque tems les choſes demeuraſſent dans l'état qu'elles étoient auparavant, & que les quatre Regens même euſſent donné au Pere Adam le titre de Précepteur du jeune Empereur, une caballe de Bonzes & de

Mahometans animée par un nommé Yamquamſien, homme auſſi barbare que ſon nom, excita une telle tempête contre le Chriſtianiſme, qu'on creut le devoir exterminer. Tous les Prédicateurs ayant été appellez à Pequin, y furent chargez de chaînes, & à la reſerve de deux ou trois, que le petit Empereur voulut retenir, ils furent tous exilez à Canton, les Chrétiens furent perſecutez en diverſes façons, & cinq Mandarins y couronnerent leur confeſſion par un glorieux Martyre.

Ce fut là que le Pere Adam montra qu'il étoit cet homme apoſtolique de Saint Paul, qui ſçait uſer des richeſſes & de la pauvreté, de la bonne & de la mauvaiſe fortune, de la reputation & de l'infamie pour avancer la gloire de Dieu. Décheu de ſa faveur, privé de ſes dignitez, chargé d'opprobres & de calomnies, il ſouffrit la priſon & les fers, & fut enfin condamné à la mort, pour avoir prêché la foi de J. C. témoignant par ſa conſtance, qu'il s'eſtimoit encore plus heureux de confeſſer ſon Nom dans un cachot, que de l'avoir prêché avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. Sa ſentence ne fut pas executée: mais l'âge & les ſouffrances firent bientôt ce que les bourreaux n'avoient pas fait. Car peu de tems après qu'il fut ſorti de priſon, Dieu acheva ſa délivrance en rompant les liens de ſon corps, pour le mettre dans la parfaite liberté des enfans de Dieu.

La Chine doit au zele prudent de ce grand

grand personnage la conservation & l'accroissement de la vraye Religion parmi ses peuples. Comme il n'avoit accepté la charge dont l'Empereur l'avoit honoré uniquement qu'en cette vuë, aussi n'en jouit-il qu'autant qu'il la crut utile à cette fin. Il avoit retranché tout ce qu'il avoit pu de la magnificence & des ceremonies Chinoises, & n'en avoit tenu précisement, que ce qu'il n'en eût pu supprimer sans dégrader son emploi: & perdre le fruit qu'il en recueilloit pour l'avancement de la foi. Aussi les honneurs du Mandarinat ne diminuerent-ils rien en lui de la charité apostolique. Toute la Cour admiroit, qu'un homme qui conversoit si familierement avec un des plus grands Monarques du monde, fût toujours prèt à converser avec les plus pauvres, & à visiter les plus miserables, quand ils avoient besoin de lui. Il eut le courage de s'exposer à la peste, pour assister une famille de pestiferez, & ce qui parut plus admirable, de gens qui avoient taché de lui nuire. Il prit le mal, & il n'en échappa, que parce que Dieu le reservoit à la belle mort, dans laquelle il couronna de grands travaux par de grandes souffrances, & par une confession glorieuse de l'Evangile qu'il annonçoit.

Dieu avoit de trop grands desseins, en élevant sur le trosne de la Chine Camhi, qui l'occupe aujourd'hui, pour ne lui pas donner toutes les qualitez, qui en pouvoient faire un grand Empereur. C'est un esprit solide & plein de raison, une intel-

ligence vive & penetrante, encore plus propre & plus porté aux Lettres que le feu Empereur ſon pere. Il eſt avec cela courageux, ſage & politique, & d'une droiture, qui féroit honneur à un Prince Chrêtien.

Il fit paroître ſon bon cœur dés qu'il eut été mis ſur le trone. Il avoit été élevé dans une maiſon particuliere avec ſa mere, qui avoit ſoin de lui. Il n'eut pas plûtôt été conduit au Palais, qu'il y fit appeller ceux de ſon âge, qui lui avoient tenu compagnie dans la maiſon maternelle, & s'en compoſa une petite Cour.

Quand il eut quatorze ans, il prit en main les reſnes de la Monarchie, & fit bien-tôt voir, que pour être digne de regner, les Princes n'ont pas toujours beſoin du ſecours de l'experience & des années. On raconte de lui dés cet âge des choſes qui reſſentent tout à-fait le Heros. En voici deux par leſquelles on peut juger des autres. Un jour paſſant auprés d'un ſepulchre, qu'il trouva en deſordre & mal orné, il s'informa de qui il étoit, ceux qui étoient auprès de lui, lui ayant répondu que c'étoit celui de Zonchin dernier Roi de la Chine de la famille Taimingienne, il ſe mit à gonoux, & battant du front contre terre, pour marquer le reſpect qu'il portoit à cet Empereur malheureux, il éleva ſa voix en pleurant, & dit ces mots entre-coupez des ſanglots que lui faiſoit pouſſer une ſincere compaſſion : *Pardonne-moi tes malheurs, Zonchin, après tout je n'en ſuis pas cauſe. Ce ſont tes ſujets qui t'ont tra-*

hi,

hi, & les violences de tes Ministres, qui ont obligé tes serviteurs à nous appeller à leur secours. Après ces paroles ayant fait bruler des parfums sur cette sepulture, il ordonna que dés le lendemain on y commençât un superbe Mausolée, & assigna les sommes necessaires pour en faire les frais.

Une autrefois étant à la chasse, & s'étant écarté de ceux de sa suite, il trouva un pauvre vieillard, qui pleuroit amérement, & paroissoit être affligé de quelque disgrace extraordinaire. Il s'approche de lui, touché de l'état où il le voyoit, & sans se faire connoître lui demanda ce qu'il avoit. Ce que j'ai, lui repliqua le vieillard, helas! Seigneur, quand je vous l'aurois dit, c'est un mal auquel vous n'apporteriez pas de remede. Peut-être, mon bon-homme, répartit l'Empereur, que je vous serai de plus grand secours que vous ne pensez, faites-moi confidence de ce qui vous afflige. Puisque vous le voulez savoir, répondit le veillard, c'est qu'un Gouverneur d'une des Maisons de plaisance de l'Empereur, trouvant mon bien, qui est auprés de cette Maison Royalle, à sa bienseance, s'en est emparé, & m'a reduit à la mendicité où vous me voyez. Il a plus fait: je n'avois qu'un fils, qui étoit le soutien de ma vieillesse: il me l'a enlevé, & en a fait son esclave. Voilà Seigneur le sujet de mes pleurs. L'Empereur fut si touché de ce discours, que ne pensant qu'à vanger un crime, qu'on commettoit sous son autorité, il demanda d'abort au vieillard

lard s'il y avoit loin du lieu, où ils étoient à la Maiſon dont il parloit, & le vieillard lui ayant répondu qu'il n'y avoit gueres qu'une demie lieuë, il lui dit qu'il y vouloit aller avec lui, pour exhorter le Gouverneur à lui rendre ſon bien & ſon fils, & qu'il ne deſeſperoit pas de le perſuader. Le perſuader, reprit le vieillard, ah Seigneur, ſouvenez-vous s'il vous plait, que je viens de vous dire que cet homme appartient à l'Empereur. Il n'eſt ſeur ni pour vous, ni pour moi, de lui aller faire une pareille propoſition, il ne m'en traitera que plus mal, & vous en recevrez quelque inſulte, que je vous prie de vous épargner. Que cela ne vous inquiete pas, reprit l'Empereur, je ſuis reſolu à tout: mais j'y veux aller, & j'eſpere que nous aurons meilleure iſſuë de notre negociation, que vous ne penſez. Le vieillard, qui voyoit briller dans cet homme inconnu quelque choſe de ce que la naiſſance imprime ſur le front aux gens de ce rang, crut ne devoir plus faire de reſiſtance. Il objecta ſeulement, qu'étant caſſé de vieilleſſe & à pied, il ne pourroit pas ſuivre le train du cheval ſur lequel l'Empereur étoit monté. Je ſuis jeune, répondit le Prince, montez ſur mon cheval, & j'irai à pied. Le vieillard ne voulant point accepter l'offre, l'Empereur trouva l'expedient de le prendre en crouppe derriere lui, & le vieillard s'en excuſant encore, ſur ce que ſa pauvreté lui ayant ôté le moyen de changer de linge

ge & d'habits, il seroit en danger de lui communiquer une vermine, dont il ne se pouvoit défendre: allez mon ami, repartit l'Empereur, ne laissez pas de monter derriere moi, j'en serai quitte pour changer d'habits. Le vieillard monta donc enfin, & ils furent bien-tôt rendus tous deux à la maison où ils alloient. L'Empereur n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il demanda le Gouverneur, lequel étant venu fut bien surpris, lors que le Prince en l'abordant, lui découvrit pour se faire connoître, le Dragon en broderie qu'il portoit sur l'estomac, que son habit de chasse cachoit. Il semble que pour rendre plus celebre cette action memorable de justice, la plûpart des Grands, qui suivoient l'Empereur à la Chasse, se retrouverent là autour de lui, comme si on leur eut donné rendez-vous. Car ce fut devant cette grande assemblée qu'il fit mille reproches sanglans au persecuteur du bon vieillard, & qu'après l'avoir obligé de lui rendre son bien & sen fils, il lui fit sur le champ trancher la tête. Il fit plus: il mit le vieillard en sa place, & l'avertit de prendre garde que la fortune changeant ses mœurs, un autre ne profitât un jour de ses injustices, comme il venoit de profiter de celles d'autrui.

Ce fut par le même principe d'équité que dès que ce Prince fut majeur, il punit ceux de ses Ministres, qui avoient abusé de son autorité durant son bas âge. Le plus considerable des quatre Regens, nommé Su-

cama, grand persecuteur des Chrétiens, fut le premier qui éprouva sa justice, ayant été dépouillé de ses richesses, & condamné ensuite à perdre la tête.

C'étoit à un Prince si juste, que Dieu, comme à un Cyrus, avoit reservé la gloire de rétablir son Culte & ses Autels à la Chine. Voici quelle en fut l'occasion. C'est une coutume des Chinois de faire faire tous les ans le Calendrier, à peu près comme on fait ici l'Almanach: mais ce Calendrier en ce Pays-là est regardé comme une affaire de grande importance dans l'Etat, qui se fait par autorité publique, & dont le Prince ne dédaigne pas de se mêler. Depuis qu'on avoit oté ce soin au P. Adam avec la charge de Président des Mathematiques, l'ignorance de celui qui avoit été mis en sa place y laissoit glisser tant de fautes, que l'Empereur ne les pouvant plus souffrir voulut qu'on travaillat à les reformer.

Comme on ne craignoit plus à la Cour de donner de bons conseils au Prince, qui en paroissoit très-susceptible, il se trouva des gens équitables. qui lui representerent, que les Mathematiciens d'Europe exilez pendant sa minorité, & dont il en étoit resté trois à Pequin, étoient d'une habileté si connuë dans toute la Chine, qu'on ne pouvoit faire plus prudemment, que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, & envoya sur le champ chercher les Peres Ferdinand Verbiest, Loüis Buglio, & Gabriel

de

de Magalhans, qui étoient les trois qu'on avoit retenus, & qui ne penſoient à rien moins qu'à une ſi heureuſe nouvelle. L'Empereur les ayant reçûs fort honnêtement, donna au Pere Verbieſt à examiner le Calendrier, que l'ennemi des Chrétiens Yamquam-ſien avoit deja dreſſé pour l'année ſuivante. Le Pere l'ayant pris, & l'ayant emporté chez lui, y trouva plus de vingt fautes conſiderables, & quelques-unes même ſi groſſieres, que tout le monde en fut ſurpris. Il en fit ſon rapport à l'Empereur, dont ce Prince fut ſi content, qu'il conceut dèſlors une amitié pour ce grand Miſſionaire, qui a toujours été depuis en croiſſant, & eſt montée enfin à un très-haut point de faveur & de familiarité.

Le premier uſage que ce nouvel Eſdras crut devoir faire de ſon credit, fut de rétablir la loi du vrai Dieu, & de faire redonner à ſon peuple la liberté de lui rendre le culte public qui lui eſt deu. Comme il méditoit les moyens de venir à bout de cette entrepriſe, il en trouva une occaſion favorable dans un Edit que fit l'Empereur, portant que tous ceux qui avoient ſouffert quelque oppreſſion durant ſa minorité, s'adreſſaſſent à lui, pour en avoir juſtice. Sur cela le Pere Ferdinand reſolut de lui repreſenter, que la plus grande injuſtice qui eût été faite durant ce tems-là, avoit été de bannir de la Chine la loi du vrai Dieu, & d'en défendre l'obſervation aux Chinois. L'Empereur receut cet-

te requête avec ſa bonté ordinaire : mais ne ſe voulant point diſpenſer des formes , il la renvoya à examiner à un Tribunal, qui la rejetta. Le ſerviteur de Dieu ne perdit point courage. Il pria l'Empereur de lui nommer d'autres Juges moins prévenus contre la bonne cauſe, à laquelle on ſçavoit que ceux-là avoient toujours été contraires. L'Empereur par une condeſcendance, que toute la Cour admira, renvoya l'affaire aux Etats de l'Empire, qui l'ayant examinée avec beaucoup d'attention, déciderent que la Religion Chrétienne avoit été mal condamnée, qu'elle étoit bonne, & quelle ne contenoit rien de contraire au bien de l'Etat ; qu'ainſi la memoire du Pere Adam, qui avoit été fletrie pour l'avoir prêchée, devoit être rehabilitée ; les Grands, dépouillez de leurs Charges pour l'avoir ſuivie, rétablis ; les Prêtres Europeans rappellez, Yam-kam ſien condamné à mort, & ſa femme envoyée en exil.

Ce jugement fut d'un grand poids, pour aſſeurer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de la Religion. Car quoique pour garder des mêſures, il balançât encore quelque tems, ne pouvant neanmoins plus tenir contre les prieres du Pere Ferdinant, il rappella enfin de leur exil les Predicateurs Evangeliques, leur permit de retourner à leur Egliſes, & d'y exercer leurs fonctions, condamna leur perſecuteur au baniſſement, où il eſt mort. Il ajoûta une défenſe que per-

personne à l'avenir ne se fit Chrétien : mais l'évenement a fait voir, qu'il n'avoit inseré cette clause, que pour contenter quelques Mandarins puissants, qui etoient contraires au Christianisme. Car dès la premiere année que les Prédicateurs retournerent dans leurs Eglises ; qui fut l'an 1671. au commencement de Septembre, plus de vingt mille ames embrasserent la foi, sans que personne s'y opposât. L'année suivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Generaux perpetuels qui commandent la milice Tartare receurent le baptême ; & depuis ce tems-là l'Evangile a fait de si grands progrès dans la Chine, qu'on y compte aujourd'hui prés de trois cens mille Chrétiens.

Dieu, dont la liberalité ne se laisse jamais vaincre, a bien recompensé ce Monarque de ce qu'il a fait pour le rétablissement de la vraye Religion dans ses Etats, en soutenant son Trône ébranlé par la revolte de ses sujets, & en lui donnant occasion d'augmenter la conquête de ses Peres par ce qui la lui devoit faire perdre.

Ce fut l'an 1672. que cette rebellion commença par Usanguey. Ce Seigneur avoit paru jusques-là assez paisible dans une fortune, qui l'éloignant des affaires, ne laissoit pas d'avoir assez d'éclat & d'opulence, pour contenter un homme moderé. L'Empereur l'avoit honoré du titre de Roi dans la Province d'Yunnan, une des plus riches de la Chine. Il ne la gouvernoit pas pour y être Roi. Car ces sortes

tes de Rois n'en ont que le titre, les appanages & les honneurs : mais ils ne se mêlent point du gouvernement, les Mandarins que l'Empereur envoye ayant toute l'autorité. Les Empereurs de la famille Taimingienne, dont la politique ne souffroit pas que leurs parens eussent aucune part à l'administration de l'Etat, & demeurassent même à la Cour, avoient honoré leur sang de ces titres specieux, devenus trop communs par le grand nombre qu'il y avoit de ces Princes dans l'Empire, pour être fort considerables. Les Empereurs Tartares, qui ne les avoient donnez qu'à peu de gens, & à des gens de merite, les avoient beaucoup relevez & ceux qu'ils en avoient gratifié avoient tellement fait par leur habileté, que sans avoir de caractere pour l'administration des affaires de leurs Provinces, ils s'en étoient rendu les maîtres.

Usanguey acquit un credit & une reputation dans la sienne, qui le rendit redoutable à la Cour, où il n'alloit point, & de laquelle les Ministres ne trouvoient pas qu'il eût assez de dépendance. On avoit dissimulé l'inquietude qu'on en avoit, tandis qu'on n'avoit pas crû qu'il fût seur de vouloir se mettre plus en repos. Les affaires de l'Empereur se trouvoient dans un état, où il sembloit qu'on le peût tenter sans crainte. Tout avoit plié dans la Chine sous la nouvelle domination : la race des Princes Taimingiens étoit éteinte: les Chinois, qui commençoient à goûter les dou-

douceurs de la paix, ne paroiſſoient pas d'humeur aſſez martialle pour vouloir renouveller la guerre. On avoit même à la Cour des oſtages de la fidelité d'Uſanguey: car il n'avoit peu ſe défendre d'y envoyer un fils unique qu'il avoit, lequel y avoit mené avec lui deux de ſes enfans.

Les Miniſtres munis de ces gages, & ne croyant plus devoir ſouffrir la trop grande puiſſance d'Uſanguey, formerent le deſſein de le détruire; & pour en venir plus ſeurement à bout, ſous pretexte de lui faire honneur, l'inviterent à venir joüir de plus près de la douceur du Gouvernement & des faveurs du jeune Monarque. Uſanguey, ſoit qu'il fût averti, ſoit qu'il ſe défiât du piege qu'on lui tendoit, s'excuſa de faire ce voyage: mais prévoyant bien, qu'une excuſe ſeroit mal receuë chez des gens qui vouloient de l'obéïſſance, il eut ſoin de ſe précautionner contre leur reſſentiment. Il avertit ſes amis, & fut ſi bien ſervi, qu'en peu de tems il eut des troupes ſuffiſantes, pour ſe mettre hors de danger d'être inſulté. Quelques uns diſent que pour accréditer d'avantage ſon parti parmi les Chinois, il fit courir le bruit, qu'il avoit élevé ſecretement dans ſon Palais un fils du dernier Empereur de la Chine. Quoiqu'il en ſoit Uſanguey ſe trouvant en état de ne pas craindre les Tartares, leva l'étendart de la revolte. Il eſt à croire que ce ne fut pas ſans être combattu par l'amour paternel, qui lui repreſentoit la perte inévitable des trois enfans

ſans qu'il avoit à la Cour, mais il ſe creut dans la neceſſité de faire ce fâcheux ſacrifice à ſa propre conſervation, & ce qui lui ſervoit d'un prétexte honnête pour preferer ſa vie à celle de ſes enfans, à la liberté de ſa Patrie. Pour mieux faire valoir ce dernier motif de ſa rebellion, il fit un manifeſte, que voici tel que je le trouve dans la relation manuſcrite du Pere Greſlon, d'où j'ai pris ceci.

Quand j'appellai les Tartares, diſoit-il, *pour ſecourir l'Empereur mon maître contre les rebelles qui l'attaquoient, & qui vouloient uſurper la Monarchie, je donnai occaſion, ſans le vouloir, à ces peuples de s'en emparer. J'en ai une extrême douleur aujourd'hui, & ma conſcience me reproche continuellement le mal qüe j'ai fait à ma patrie, en la ſoumettant à ce joug tyrannique. Je crains que le ciel n'en ſoit irrité contre moi, & ne m'en puniſſe rigoureuſement, ſi je ne fais mes efforts pour le reparer. Il y a long-tems que j'en médite les moyens, & que je fais les preparatifs neceſſaires à cette entrepriſe.* Pour peu que mes *compatriotes veuillent bien ſeconder mon deſſein, il nous ſera facile de l'executer. J'ai quatre cens milles hommes à ma devotion, ſans comter les troupes auxiliaires qu'on me promet de divers Royaumes, & je ne manque pas d'argent pour les faire ſubſiſter. J'invite donc tous les braves Chinois de ſe joindre à moi, pour chaſſer du ſein de notre patrie cet ennemi commun qui l'opprime.*

Ce manifeſte fut le ſignal de la guerre. Les Tartares en virent les commeneemens, ſans

ſans s'étonner, croyant leur domination aſſez bien affermie pour ne pas craindre les ſoulevemens : mais la ſuite leur fit bien voir, que parmi des ſujets nouvellement conquis un Prince n'eſt jamais à couvert des revoltes. Celle-ci trouva tout d'abord des diſpoſitions ſi favorables dans l'eſprit des grands de la Chine, qu'en un moment tout l'Empire fut en feu. Les Rois de Fokien & de Canton donnerent l'exemple à tous les autres. Celui de Fokien, nommé Kenvan, étoit mécontent de l'Empereur, qui le transferoit dans le Leauton, nonobſtant qu'il eut financé ſeize cens mille livres pour être conſervé dans ſon poſte. Celui de Canton fut engagé dans le parti malgré qu'il en eut, par ſon fils, nommé Gantacum.

Les armes des Princes liguez firent d'abord tant de progrès, que la Cour de Pequin en fut conſternée. Non ſeulement les Provinces où ils demeuroient ſe rendirent à eux ſans reſiſtance : mais chacun faiſant des conquêtes en celles qui étoient autour de ſoi, l'Empereur ſe trouva preſſé de ſi près, que perſonne ne douta qu'il n'abandonnât Pekin, & qu'il ne ſe retirat en Tartarie. Le Pere Ferdinand aſſeure, qu'il ſe preparoit deja au voyage, ne doutant point que l'Empereur ne le voulut emmener avec lui.

Uſanguey ſe ſervant de tout, avoit des intelligences à la Cour, qui euſſent coupé chemin au Tartare, ſi elles n'euſſent point été decouvertes. Car il avoit dans Pequin

ſans qu'il avoit à la Cour, mais il ſe creut dans la neceſſité de faire ce fâcheux ſacrifice à ſa propre conſervation, & ce qui lui ſervoit d'un prétexte honnête pour preferer ſa vie à celle de ſes enfans, à la liberté de ſa Patrie. Pour mieux faire valoir ce dernier motif de ſa rebellion, il fit un manifeſte, que voici tel que je le trouve dans la relation manuſcrite du Pere Greſlon, d'où j'ai pris ceci.

Quand j'appellai les Tartares, diſoit-il, *pour ſecourir l'Empereur mon maître contre les rebelles qui l'attaquoient, & qui vouloient uſurper la Monarchie, je donnai occaſion, ſans le vouloir, à ces peuples de s'en emparer. J'en ai une extrême douleur aujourd'hui, & ma conſcience me reproche continuellement le mal que j'ai fait à ma patrie, en la ſoumettant à ce joug tyrannique. Je crains que le ciel n'en ſoit irrité contre moi, & ne m'en puniſſe rigoureuſement, ſi je ne fais mes efforts pour le reparer. Il y a long-tems que j'en médite les moyens, & que je fais les preparatifs neceſſaires à cette entrepriſe. Pour peu que mes compatriotes veuillent bien ſeconder mon deſſein, il nous ſera facile de l'executer. J'ai quatre cens milles hommes à ma devotion, ſans comter les troupes auxiliaires qu'on me promet de divers Royaumes, & je ne manque pas d'argent pour les faire ſubſiſter. J'invite donc tous les braves Chinois de ſe joindre à moi, pour chaſſer du ſein de notre patrie cet ennemi commun qui l'opprime.*

Ce manifeſte fut le ſignal de la guerre. Les Tartares en virent les commencemens,

ſans

ſans s'étonner, croyant leur domination aſſez bien affermie pour ne pas craindre les ſoulevemens : mais la ſuite leur fit bien voir, que parmi des ſujets nouvellement conquis un Prince n'eſt jamais à couvert des revoltes. Celle-ci trouva tout d'abord des diſpoſitions ſi favorables dans l'eſprit des grands de la Chine, qu'en un moment tout l'Empire fut en feu. Les Rois de Fokien & de Canton donnerent l'exemple à tous les autres. Celui de Fokien, nommé Kenvan, étoit mécontent de l'Empereur, qui le transferoit dans le Leauton, nonobſtant qu'il eut financé ſeize cens mille livres pour être conſervé dans ſon poſte. Celui de Canton fut engagé dans le parti malgré qu'il en eut, par ſon fils, nommé Gantacum.

Les armes des Princes liguez firent d'abord tant de progrès, que la Cour de Pequin en fut conſternée. Non ſeulement les Provinces où ils demeuroient ſe rendirent à eux ſans reſiſtance : mais chacun faiſant des conquêtes en celles qui étoient autour de ſoi, l'Empereur ſe trouva preſſé de ſi près, que perſonne ne douta qu'il n'abandonnât Pekin, & qu'il ne ſe retirat en Tartarie. Le Pere Ferdinand aſſeure, qu'il ſe preparoit deja au voyage, ne doutant point que l'Empereur ne le voulut emmener avec lui.

Uſanguey ſe ſervant de tout, avoit des intelligences à la Cour, qui euſſent coupé chemin au Tartare, ſi elles n'euſſent point été decouvertes. Car il avoit dans Pequin

même plus de cinquante mille hommes à ſa ſolde, gagnez à ſon parti par ſes emiſſaires. Dans quatre jours ils devoient bruler le Palais, & faire main baſſe ſur tout ce qui s'y rencontreroit, lorſqu'un des conjurez ayant trop preſſé un Armurier à qui il avoit commandé des armes, de les lui rendre au jour marqué, donna du ſoupçon à cet artiſan, qui en avertit les Magiſtrats. Les Tartares avoient trop de raiſons de ſe défier alors des Chinois, pour negliger un tel avis. On ſaiſit l'homme indiqué par l'Armurier, on l'applique à la queſtion, & on lui fait tout avouer. On ſçeut par là & l'auteur & les principaux acteurs de la conjuration. On punit ceux qui n'eurent pas le tems de s'enfuir, & ne pouvant punir Uſanguey dans ſa perſonne, on le punit en celle de ſes enfans, que la bonté de l'Empereur avoit épargnez juſques-là, nonobſtant la rebellion de leur Pere. Il choiſit même le genre de mort, qui parmi ces peuples paſſe pour le plus honorable, en leur envoyant une piece d'étoffe de ſoye blanche, qui devoit ſervir de lacet pour les étrangler, & leur permettant de finir leur vie par leurs propres mains. Il ne parut pas que cet honneur fût aux trois Princes malheureux d'une grande conſolation dans leur diſgrace. Ils quitterent avec beaucoup de regret la vie, qui juſques-là leur avoit été fort agréable. Car comme ils étoient bienfaits & bien nez, ils étoient tendrement aimez de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à la Cour, même
de

de l'Empereur, qui ne le porta apparemment à cette extremité contre eux, que pour oter à leur pere rebelle l'avantage qu'il en eut pû tirer pour accrediter son parti. Le cadet, qui n'avoit que dix ans, affermit le courage de son pere & de son frere, que l'appareil de la mort avoit abbatus, & qui ne pouvoient se resoudre à se la donner eux-mêmes: *Puisqu'il n'y a plus d'esperance*, leur dit-il, *faisons de bonne heure & de bonne grace ce qu'il faut faire par necessité.* En disant ces mots, il mit le cou dans le lacet qu'il s'étoit préparé, & les deux autres l'ayant suivi, ils finirent ainsi tous trois leur vie.

Usanguey sentit cette perte au delà de ce qu'on se peut figurer, & le desir de vanger son sang se joignant à l'amour de la liberté, l'anima d'une haine contre les Tartares, qui lui fit jurer la mort de tous ceux, que le sort de la guerre feroit tomber entre ses mains. Pour montrer même à tout son parti, qu'il étoit irreconciliable avec eux, ne voulant pas lui-même prendre le nom d'Empereur, parce disoit-il qu'il étoit trop vieux pour changer de fortune, il le fit prendre à son petit-fils, qui étoit l'unique qui lui restoit.

L'Empereur Tartare de son côté ne perdant point courage pour la consternation où les premiers succès d'Usanguey avoient jetté la plûpart des siens, montra par sa conduite en cette occasion, que l'art & la constance d'un sage Pilote surmonte à la fin les plus grands orages. Sa resolution

en donna aux autres, & l'heureuse découverte de la conspiration ayant fait voir que la fortune ne l'avoit pas abandonné, les Tartares reprirent courage, & rappellerent leur ancienne vigueur. Ce nouveau feu ayant passé de la Cour dans les troupes, qui étoient divisées en divers corps, selon les besoins qu'on en avoit eû en divers endroits où les rebelles avoient porté la guerre, on arrêta le torrent des conquêtes qu'avoit déja fait Usanguey, & on gagna une bataille sur le Roi de Fokien, qui lui fit perdre beaucoup des siennes. Ce Prince avoit déja presque joint à la province qu'il habitoit celle de Kiamsi, qui en est proche. Il s'étoit rendu maître de trois grandes villes, & ayant une armée de cent cinquante mille hommes, il ne doutoit pas que le reste ne deût bien-tôt plier devant lui, lors qu'à cinq ou six lieues au dessus de Kienchamp, qu'il venoit de reduire à son obéïssance, il trouva une armée Tartare commandée par Sumvan oncle de l'Empereur, qui s'opposa à son passage. Le Chinois regarda cette armée beaucoup inferieure en nombre à la sienne, & qu'il croyoit composée de gens étonnez, comme un mediocre obstacle à ses conquêtes: mais l'évenement lui fit voir qu'il s'étoit trompé. Car le Prince Tartare lui ayant presenté la bataille, le défit à platecouture, & fit un si grand carnage de son armée toute composée de nouvelles troupes, & trop ignorantes dans l'Art-militaire pour profiter des ressources de la guerre,

re, que tout le champ de bataille & les campagnes voiſines demeurent jonchées de corps morts. Le nombre en fut ſi grand, que perſonne n'ayant voulu prendre la peine de leur donner la ſepulture, l'air en fut infecté de maniere, que la peſte ſuivit de près la guerre, & acheva de deſoler le pays. Une riviere, qui étoit proche du lieu où l'on avoit combattu, ſe trouva ſi pleine de corps morts, que les eaux en demeurerent long-tems corrompuës. Au bruit de cette défaite la garniſon, que le Géneral Chinois avoit laiſſé dans Kiencham, prit l'épouvante, & ſortit de la ville. Les habitans la ſuivirent, & chacun ſe ſauva où il put. Le vainqueur, qui après la bataille s'étoit avancé vers cette ville, croyant l'aſſieger, & ne doutant pas d'y trouver une forte reſiſtance, fut bien étonné en y arrivant d'en trouver toutes les portes ouvertes. Il craignit d'abord quelque ſtratagême: mais des avanturiers de ſon armée s'étant avancez, & ayant reconnu qu'il n'y avoit perſonne dans les maiſons, le General permit d'y entrer, & l'abandonna au pillage. Le ſoldat Tartare ne ſe contenta pas du butin qu'il trouva dans la ville, il alla chercher aux environs les habitans cachez en divers endroits, & exerça contre eux mille cruautez. Le General fut blâmé à la Cour d'avoir lâché la main à ces violences; & quelque obligation que lui eût l'Empereur, ſon équité ne lui permit pas de laiſſer cette action impunie : car il le diſgracia pour quelque

 tems

tems, & le priva de ses pensions, quand la guerre fut terminée, la prudence & le besoin qu'il en avoit ne permettant pas qu'il le fit plûtôt. Le Pere Greslon dit qu'il vint à Nancham au tems de cette desolation, l'armée Tartare y étant encore, & il asseure que cette ville perdit durant toute cette guerre jusqu'à cent six mille habitans, sans compter soixante & quinze mille, que les Tartares emmenerent captifs. Les Jesuites y avoient une belle Eglise, & une florissante Chrétienté, que cette tempête dispersa. Le General aimoit pourtant les Chrétiens, & les Peres en particulier. A l'action près dont je viens de parler, à laquelle l'ardeur de la guerre l'emporta, c'est un grand homme, plein d'honnêteté, & à qui la Religion Chrétienne doit son rétablissement à la Chine, comme les Tartares lui doivent une bonne partie de la conservation de leur conquête. Il donna encore en cette occasion mille marques de bonté au Pere Greslon, qui lui alla rendre visite. Car il vint deux ou trois fois à son Eglise, en fit sortir un Officier & quarante soldats qui s'en étoient emparez, & donna au Pere des Sauve-gardes non seulement pour celle-là, mais pour toutes celles de la Province. De sorte qu'on peut dire qu'il fit plus pour conserver les Eglises Chrétiennes, que pour les temples de ses Idoles.

Le General Tartare ayant crû devoir faire quelque sejour dans ses conquêtes, pour y raffermir la domination de l'Empe-
reur

reur, envoya durant ce tems-là à Fokien, où Kenvan s'étoit retiré, lui offrir une amnistie de la part du Prince, s'il vouloit rentrer en son devoir. Comme il y avoit de l'alliance entre eux, Sumvan fit tout ce qu'il pût pour le tirer de ce mauvais pas, & par là abreger la guerre : mais il n'en pût venir à bout. Pendant qu'il negotioit avec Kenvan pour le soumettre à l'Empereur, Kenvan negotioit avec Chin, ce fils de Quesin que nous avons dit s'être fait Roi de l'Isle Formose, pour soûtenir la rebellion. Chin, qui ne demandoit pas mieux, que d'avoir cette occasion d'entrer dans la Chine, ne se fit pas long tems prier. Il vint trouver Kenvan, & lui amena des troupes, qui eussent été plus utiles à la cause commune des Confederez, si elles eussent été moins fortes. Car Chin se trouvant fort superieur à Kenvan, & par le nombre & par la qualité de ses soldats, de son allié voulut devenir son maître. Il refusa de le traiter de Roi. On dit même, que pour vanger la mort de son grand pere Icoan, à laquelle on disoit que le pere de Kenvan avoit contribué, il voulut attenter à sa vie. Une alliance si malheureuse fit penser Kenvan à rentrer dans l'obéïssance. Il fit son traité avec l'Empereur, auquel il demanda des troupes pour chasser Chin de la Province de Fokien. L'Empereur sceut habilement se servir d'un ennemi pour détruire l'autre. Il envoya ses troupes en Fokien, lesquelles avec l'aide de Kenvan ayant fait repasser la mer à

Chin, s'emparerent de cette Province, & otant à ce Roi le commandement qu'il avoit eu dans l'armée, ne lui laisserent que quatre cens hommes pour la seureté de sa personne, avec lesquels ils le releguerent dans une place maritime, pour la défendre contre Chin, l'Empereur remettant à un autre tems de faire un plus terrible exemple d'un homme, dont la penitence contrainte n'avoit pas effacé le crime trop volontaire.

La mauvaise fortune du Roi de Fokien fit apprehender à celui de Canton, que la sienne ne fût pas toujours bonne. Jusques-là elle l'avoit été: mais il avoit sujet de craindre qu'elle ne continuât pas à l'être. Usanguey ne le traitoit pas bien: il lui refusoit le titre de Roi, & prenoit sur lui un air de superiorité, qui lui déplaisoit. D'ailleurs il voyoit le parti de la Ligue fort affoibli par les avantages que les Tartares avoient remportez sur Kenvan. Toutes ces considerations le firent resoudre à negotier sa paix avec l'Empereur. Il y fit même condescendre Gantacum son fils, qui bien qu'il n'aimât pas les Tartares, & ne les ait jamais aimez, conme il s'en est déclaré depuis à des personnes à qui il parloit confidemment, ne laissa pas par la necessité de ses affaires de les servir fort utilement. Car le Roi son pere ayant fait la paix avec l'Empereur, il écrivit à Pequin pour avoir des troupes, & reduire à l'obéïssance quelques villes de sa Province, qui tenoient encore pour Usanguey. On lui en envoya,

&

& il s'en servit si bien, que non seulement il prit ses villes: mais qu'ayant même donné bataille à un corps considerable des troupes rebelles, il le défit. La Cour lui sceut si bon gré de cette action, que son pere étant mort sur ces entrefaites, l'Empereur lui en confirma & la dignité & les appanages.

Le nouveau Roi parut reconnoissant de ces graces. Car non content d'avoir remis la Province de Canton sous la domination Tartare, il y remit une partie de celle de Quamsi, qu'il prit sur Usanguey. Il se préparoit à y remettre l'autre: mais une trahison domestique arrêta le cours de ses victoires; & celui que le brave Usanguey n'avoit pû vaincre, perit par la perfidie de deux ou trois lâches. Le Viceroi de sa Province, un Officier de son armée, & l'Intendant de sa maison furent les auteurs de cette action infame. Ces scelerats, qui apparemment vouloient profiter de ses dépoüilles, ayant fait complot de le perdre, y employerent, par le crime le plus noir dont on ait jamais oüi parler, le nom de sa mere, & son propre argent. Car ce fut au nom de sa mere qu'ils écrivirent à l'Empereur une lettre maligne & artificieuse, par laquelle elle donnoit avis d'un nouveau dessein de rebellion tramé contre l'Etat par son fils; & ce fut de l'argent de ce Prince, que son Intendant corrompit ceux qui approchoient de l'Empereur, pour hâter la perte de son Maître.

L'intrigue reüssit comme ils l'avoient desiré.

ſiré. Leur lettre & leurs partiſans ſurprirent la juſtice de l'Empereur, qui craignant tout dans une conjoncture où Uſanguey étoit encore armé, donna ordre à des Officiers Tartares de s'aller ſaiſir inceſſamment du malheureux Roi de Canton. Quand les Officiers furent arrivez ſur les lieux, ils ne trouverent pas que leur ordre fût auſſi aiſé à executer, qu'on l'avoit ſuppoſé à la Cour. Ce Roi étoit à la tête d'une armée victorieuſe, & dont il étoit adoré. Auſſi furent ils plus de ſix mois ſans pouvoir rien entreprendre contre lui, & s'ils n'euſſent uſé d'artifice, ils n'en ſeroient pas venus à bout. Il fut pris par ſon foible. Il aimoit à boire: Ils l'inviterent à un repas, où étant allé mal accompagné, il fut ſaiſi, & conduit à Canton avec tant de diligence, que ſes ſoldats, trop tard avertis de la détention de leur General, deſeſpererent de l'atteindre.

Ils ſe reſervoient à le ſervir plus utilement dans la ſuite: mais par malheur pour eux l'Empereur ſe trouva le plus fort dans Canton. Ceux d'entre eux qui avoient pû s'y étoient gliſſez, & attendoient pour ſe déclarer quelle ſeroit l'iſſuë de l'affaire, qui ſembloit tirer en longueur: ne voulant pas par un éclat à contre tems, d'une affaire douteuſe en faire une mauvaiſe. Lors qu'ils étoient dans cette attente, il s'éleva un bruit dans la ville, que le Roi étoit condamné à la mort. Cette nouvelle obligea ſes amis de lever le maſque, & de prendre les armes. Ils coururent à la priſon

ſon où on le gardoit, & ſe mirent en devoir de la forcer. Ils étoient conduits par des freres de ce Prince, qui s'étoient mis à leur tête pour le delivrer. Comme ils étoient tous braves, & bien armez ils attaquerent fort vigoureuſement les gardes, & ceux-ci n'auroient pas reſiſté, ſi la garniſon Tartare, qui étoit groſſe, n'eût accouru pour les ſecourir. Le combat fut ſanglant & opiniâtre, & il y eut bien des gens tuez de l'un & de l'autre parti : mais les Tartares vainquirent enfin, & l'entrepriſe des Chinois ne ſervit qu'à rendre leur Roi plus coupable.

Comme un malheur en attire un autre, la mere de ce Prince, par un zele auſſi à contre-tems que celui de ſes amis, agrava encore beaucoup ſon crime. Le perfide Officier dont nous avons parlé, qui de concert avec le Viceroi avoit travaillé à perdre Gantacum, étoit devenu amoureux d'une de ſes femmes, qui paſſoit pour la plus grande beauté de la Chine. Sa paſſion l'aveugla ſi fort, qu'il oſa bien l'aller chercher juſques dans l'appartement de la Reine, pour l'emmener dans ſa maiſon. La Dame reſiſta tant qu'elle pût : mais contre un homme qui avoit la force en main, elle n'avoit pour armes que ſes cris. Il en fut touché lui-même, & la voulant conſoler, il lui dit qu'il la feroit Reine, & qu'elle ne ſe repentiroit pas d'avoir quitté un Maître, & une condition d'eſclave, pour prendre un mari dont elle ſeroit Maîtreſſe. Ces promeſſes, loin de conſoler la Dame,

irriterent ſa colere: de forte que prenant un ton hautain, elle lui dit d'nn air mépriſant: *Vous me férez Reine! hé ſur quoi fondé oſez-vous vous flatter de devenir Roi? Allez, contentez-vous de ce que vous étes, & prenés garde que votre ambition, au lieu de vous élever un trône, ne vous creuſe quelque precipice.* L'orgueilleux Mandarin ne put ſouffrir ces parolles, & ſon dépit fut ſi violent, qne paſſant d'une extremité à l'autre, il tire ſon cimeterre, &aux yeux de la Reine tuë cette femme, qu'on eſtima bien plus heureuſe d'avoir ſceu attirer ſa haine, que d'avoir merité ſon amour. Une action ſi extraordinaire fit horreur à tous les honnêtes gens, & la Reine mere du Roi priſonnier, à qui l'Empereur, qui la croyoit dans ſes interêts contre ceux de ſon fils, laiſſoit encore beaucoup de pouvoir, reſolut d'en tirer vangeance. Pour le faire plus ſeurement, elle eut l'adreſſe d'engager le meurtrier à venir chez elle, ſous prétexte de traiter avec lui une affaire qui regardoit la Cour. Il y vint, & il y trouva le châtiment deû à tant de crimes, ayant été poignardé en entrant dans la chambre de cette Princeſſe.

Le priſonnier, qui juſques-là n'avoit rien ſceu de ce qui ſe paſſoit, apprit par hazard cette nouvelle. Car la chambre où on l'avoit mis étant aſſez proche de ſa cuiſine, il entendit les Cuiſiniers, qui raiſonnoient ſur cette affaire, & qui en dirent tant de circonſtances, qu'il en-comprit toute l'hiſtoire. Il eſperoit encore: mais cet in-

incident lui fit perdre toute esperance. *Je suis perdu*, s'écria-t-il, *cette violence, si mal à-propos exercée contre un Officier de l'Empereur, me sera imputée, & on ne me la pardonnera pas.*

En effet on a crû que par là on avoit avancé son supplice. Car peu de tems après on vit paroitre deux Mandarins Tartares venus de Pequin en l'espace de dix-sept jours, qui apporterent au prisonnier le present fatal de la piece de taffetas blanc, que font les Empereurs Chinois aux criminels de qualité, quand ils les condamnent à la mort. Quelques uns disent, que deux Bourreaux l'étranglerent, & qu'il refusa l'honneur impie de mourir de sa propre main; alleguant pour s'en excuser, qu'il ne lui étoit pas permis de se défaire ainsi soi-même. L'habitude qu'il avoit euë avec les Chrétiens lui avoit inspiré ce sentiment. Car il aimoit les Ministres de l'Evangile, & pendant leur exil à Canton, il avoit toujours eu deux Jesuites avec lui. Il disoit souvent, que l'amour des femmes étoit l'unique chose, qui l'empêchât de recevoir le Baptême. Il y exhortoit ses domestiques, & il disoit qu'il s'estimoit malheureux de n'avoir pas encore les dispositions necessaires à ce Sacrement. Il demanda un jour, si un homme qui le recevroit à la mort, ou qui ne le pouvant recevoir demanderoit pardon à Dieu, ne pourroit pas être sauvé. Ses liaisons avec les Chrétiens leur firent craindre après sa mort, que son amitié ne leur fût funeste, parce qu'au sortir de la prison où il venoit

d'être executé, les Mandarins crierent qu'on les menât à l'Eglise. Le P. Couplet, qui y étoit alors, m'a dit que cette visite si subite, & dans une conjonćture pareille leur avoit fait grande peur: mais ils furent bien-tôt rasseurez, quand les Mandarins les ayant saluez avec beaucoup de civilité, leur donnerent une lettre du Pere Ferdinand, qu'ils accompagnerent de tous les témoignages possibles de consideration & d'amitié. Le même Pere les accompagna à Macao, où ils allerent de la part de l'Empereur, remercier cette ville d'un lion dont elle lui avoit fait present, & dont il lui sçavoit d'autant meilleur gré, qu'elle l'avoit refusé à Usanguey.

Aussi étoit-ce risquer beaucoup, que de choquer ce General, qui fut toujours fort considerable, & qui malgré le mauvais succès de ses Alliez, soûtint pendant tout le tems qu'il vécut sa dignité & sa réputation contre tous les efforts de la puissance Tartare. Bien leur en prit qu'il fût âgé. Car quoi que son parti fût affoibli, & qu'il eût même perdu de ses conquêtes, il étoit encore assez puissant pour donner beaucoup d'affaires à l'Empereur. Sa mort arrivée l'an mil six cens soixante dix-neuf, fut un effet de la bonne fortune de ce Prince, laquelle après quelques inconstances est toujours revenuë à lui. La guerre continua encore deux ans depuis la mort du grand Usanguey, son parti ayant refusé l'amnistie, que l'Emperenr leur avoit offerte. Ce General avoit confié la conduite de son

ſucceſſeur, encore trop jeune pour ſoûtenir le poids des affaires qu'il lui laiſſa, à un Capitaine de ſes amis, auquel il avoit donné en mourant le commandement de ſes troupes: mais il ne lui avoit pas donné ou ſon habileté ou ſon bonheur. Car l'armée Tartare l'ayant toujours pourſuivi chaudement, le défit l'an 1681. dans une grande bataille, après laquelle l'heritier d'Uſanguey fut reduit à telle extremité, qu'il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Empereur poſſeſſeur de tout ce que ce parti lui avoit fait perdre de ſa conquête.

Il n'y avoit plus que l'Iſle Formoſe, qui n'avoit point ſubi le joug. Chin, qui la poſſedoit, ſembloit être devenu invincible par le nombre de ſes vaiſſeaux, & il étoit neanmoins important à l'Empereur de le ſoumettre. Pour en venir plus ſeurement à bout, il envoya offrir aux Hollandois de leur rendre ce qu'ils avoient poſſedé dans cette Iſle, avec le titre de Roi pour celui qu'ils lui nommeroient, s'ils vouloient l'aſſiſter de leur flotte pour en faire la conquête. Quelques-uns écrivent que Riclof, qui étoit General de Batavie, ne répondit pas à ces offres de l'Empereur, comme ce Prince auroit ſouhaité, alleguant qu'il ne pouvoit rien entreprendre de pareil ſans les ordres de la Compagnie, qu'il falloit attendre de Hollande. Quoi qu'il en ſoit l'Empereur reſolut d'attaquer Chin, & de remettre la Formoſe ſous l'obéïſſance de la Couronne de la Chine. Je trouve de la diverſité dans la maniere dont on a écrit

la reduction de cette grande Isle. Ce qui est de constant, & ce qu'on peut dire en attendant que ce point s'éclaircisse, c'est que l'Empereur en est le maître, & qu'ainsi ce Prince est aujourd'hi paisible possesseur de trois grandes Monarchies, de la Chine, de Niuché, & de Tanyu : à quoi si on ajoûte les Royaumes tributaires de Corée, de la Cochinchine, de Tonquin & beaucoup d'autres, on verra que ce Monarque se peut vanter, d'avoir l'Empire le plus étendu & le plus peuplé qui soit au monde, comme il en est un des plus beaux, des plus florissans & des mieux reglez.

La magnificence du Prince répond à la grandeur de l'Empire. Son train, ses maisons, ses armées en portent par tout le caractere. Depuis quatre ou cinq ans il a fait des voyages en divers endroits de ses Royaumes, où sa marche & sa suitte ont fait voir tout ce qu'on peut imaginer de plus pompeux & de plus royal. Le premier fut dans la Tartarie Orientale, après qu'il eut puni Kenvan Roi de Fokien, l'un des rebelles, qu'il avoit menagé jusques-là.



RELATION DES TARTARES, PERCOPITES & NOGAIES, DES CIRCASSIENS, MINGRELIENS, ET GEORGIENS.

PAR JEAN DE LUCA Religieux de l'Ordre de Saint Dominique.

* JE fais ici une Relation ſuccinte des pays que j'ai parcouru à l'occaſion d'une Miſſion en Tartarie, & aux Circaſſiens, où j'ai été employé. Le peu de tems qui me reſte de mes occupations ne me permet pas de faire cette Relation auſſi étenduë & particuliere que je l'aurois ſouhaitté : mais on ſe peut aſſeu-

* Les apoſtilles & ce qui eſt en caractere italique, ſont des remarques d'un Polonois qui a été long-tems dans le pays.

asſeurer que la verité, qui eſt la partie la plus importante, ſe trouvera dans celle-ci; car je n'y mettrai que les choſes dont je ſerai aſſeuré par le témoignage de mes yeux.

On appelle Tartares Percopites ceux qui habitent cette preſqu'Iſle, que la mer Majeure ou la mer Noire fait d'un coté, & le Limen ou marais Meotide de l'autre. Ils la nomment Crim, elle tient à la terre ferme par un Iſthme ou gorge de demie lieuë de largeur, a 700. milles de circuit, & contient 80. milles Coï: Coï ſignifie un Village, ou plutôt un Puits, car chaque Village a le ſien. Il y a ſept Villes dont la principale eſt Caffa, les autres ſont Criminda, Caraſu, Bachaſarai, Giuſleue, Baluchelava, Chirche, * *Maucop*, qui obeïſſent toutes au grand Can des Tartares; on appelle ſon Fils Deule-cehere Sultan; *Deule eſt ſon nom propre, Zirei celui de la famille très-ancienne, & qui regne depuis long-tems dans ce pays*; Sa mere s'appelle Anna Bei, ſa femme Banibichiſe. Le grand Turc met un Bacha dans la Ville de Caffa, mais il n'a que voir hors des murailles; le Can de Tartarie étant reconnu dans toute la campagne. Ce Prince prend entre ſes titres celui de Roi des Tartares, des Nogayes, de la Circaſſie, de Malibaſe, & de la grande Tartarie. Les bornes de la Tartarie † mineure ſont d'un côté partie de la Ruſſie, où le Danube entre dans la Mer: de l'autre la

* Perckop en langage des Ruſſes ſignifie une Ville: Or Maukop en langage Tartare ſignifie la même choſe, c'eſt auſſi de là que l'on tire l'étymologie de leurs hordes.

† Les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, *Tartaria Precopenſis*.

la mer Noire, & du côté du Levant, le Limen ou marais-Meoride & la Moſcouie vers le Nort.

C'eſt un pays de Plaines fort froides, à cauſe des vents auſquels elles ſont expoſées, n'y ayant rien qui les couvre; Il y a quatre rivieres, mais elles ne ſont pas fort conſiderables, l'on compte au nombre de ces riviere l'Exi,* qui eſt hors de la preſqu'Iſle, & paſſe au de-là de Percope ou de la Ville par laquelle on entre de Terre ferme dans la preſqu'Iſle. L'Exi n'a point de Ponts; pour les autres Rivieres on les peut paſſer à gué fort aiſément, mais non pas au tems des grandes eaux. L'une de ces petites rivieres ſe nomme Alma, l'autre Cabarte, la troiſiéme Beieſula, ou *Kacia*: la quatriéme *Caraſu*, qui a un Pont de bois, & paſſe dans la Ville de Caraſu, laquelle, depuis peu d'années, a été endommagée du deſbordement de cette Riviere. Les Tartares font labourer les champs par leurs Eſclaves, receuillent du froment & du millet en grande quantité; la charretée de bled, autant qu'en peuvent tirer deux Bœufs, n'y vaut que deux Eſcus. Il y a de fort beaux paſturages, force betail, Vaches, Brebis, Chevaux, grands Chameaux à deux boſſes, & quantité de Volailles; les vivres y ſont à ſi grand marché, qu'on donne quinze œufs pour un aſpre ou deux liards, & une Poule pour deux ſols. Les eaux y ſont bonnes, mais encore meilleures prés de la Mer que dans la Plaine. Il ſe peſche une merveilleuſe quantité de poiſſon le long

* Les Tartares le nomment Oſu; les Ruſſes Nieper; les Latins *Boriſtenes*.

long de la côté de la Mer, & dans le Marets : si bien qu'il est encore à meilleur marché que la viande. Le Cavial ne vaut que deux sols la livre; & l'on a l'Esturgeon, qu'ils nomment Morona, & qni pesera quelquefois plus de 80. livres, pour un Sequin.

* Ils ont aussi des fruits, comme des Poires, des Pommes, des Prunes, des Cerises, & des Noix; mais c'est près de la Mer, car il ne croit point d'arbres dans la Plaine, si ce n'est le long des Rivieres.

Le Sel dont ils se servent se congele dans les Marests, & on l'amasse sans aucun travail, chacun ayant la liberté d'en prendre ce qu'il lui en faut. On y fait grande quantité d'Huile de terre, que nous appellons Huile de Caillou. Les Tulippes, qu'ils nomment Lale, sont les fleurs les plus communes de leurs prés. Il n'y a point de bestes feroces, mais bien grande quantité de Liévres, qu'ils prennent avec de fort bons Levriers, qu'ils eslevent dans le pays; Ils les prennent aussi avec des Faucons, ils les nomment *Dogan*, qui leur viennent du pays des Abassa. Le vin à la verité y est fort cher, aussi-bien que l'Huile d'Olive.

Les Tartares Percopites mangent peu de pain, mais beaucoup de chair, principalement de celle de Cheval; si un Mirse ou Seigneur du pays fait un festin, la chere ne seroit pas entiere, si l'on n'y servoit un ieune Poulain; cet-

* Il y a encore des Pêches & d'autres sortes de fruits près des Rivieres & de Bachisarai.

† Ils estiment principalement, pour leurs Ecuries, les Chevaux sauvages dont il y a beaucoup dans le pays.

cette chair étant aussi ordinaire parmi eux, que le Bœuf & le Mouton le sont ailleurs. Leur breuvage est fait du laict de Cavalle, qu'ils nomment Chimus & Boza, * qui est un breuvage fait avec farine de Millet; l'un & l'autre enivre comme notre vin: le Chimus, ou Boza se prepare de la maniere suivante.

† Après que la Cavalle a mis bas, ils laissent tetter son Poulain un mois durant, & après ce tems ils attachent sur le nez du Poulain des pointes de bois, afin que lorsqu'il veut tetter la cavalle en soit piquée, & ne le puisse souffrir: cependant ils tirent le lait, le mettent dans un vaisseau où il y a eu du vin (lorsqu'ils en peuvent avoir) on passe le lait en le mettant dans ce Vaisseau, & on le bouche soigneusement; on y met après 20. ou 30. grains d'Orge avec une cueillerée de lait aigre de vache, ou bien un peu de levain. Il faut mettre le Vaisseau, durant ce tems, proche du feu, ou au Soleil, afin que le lait boüille & qu'il s'esclaircisse: ce qui arrive dans l'espace de deux ou trois semaines; & si vous y ajoutez un peu de vin, la boisson en sera plus agreable. Le lait étant épuré de la sorte, vous le ferez passer par une toille fine auparavant que d'en boire; Celui que l'on fait au printems, est meilleur qu'en quelqu'autre tems de l'année. Cette boisson vous durera long-tems, car

* Komiis Boza en langue Tartare, Braha en Russienne.

† La maniere de preparer le Chomus est une des additions du Gentil-homme Polonois qui a été long-tems Esclave en Tartarie: il tenoit cette boisson pour fort saine & d'un grand secours pour les personnes impuissantes.

car à meſure que vous en tirez, vous pouvez toûjours ajoûter du lait nouveau. Remarquez auſſi, que ſi le lait de lui-même vous ſemble aſſez aigre, il ne ſera pas neceſſaire d'y ajouter du lait aigre de vache, ou du levain, mais ſeulement des grains d'orge; pour le plus ſeur il en faut faire en differens Vaiſſeaux. Vous pourrez même dans quelques-uns mettre un noüet de racines de violette, ou de feüilles de coriande. * L'on peut traire la Cavalle dix fois par jour, mais il la faut nourrir cependant de bonnes herbes.

Dans leurs feſtins, ils choiſiſſent une perſonne de la troupe pour donner à boire; ils nomment celui qui a ce ſoin Cadak. Il commence par le principal de la compagnie, faiſant après la ronde, avec la taſſe également plaine, afin que tous s'enivrent également. * Ils mangent à terre arrangez en rond ſur des Tapits, ou Nattes: leurs Tables ſont rondes, couvertes de cuir. Entr'autres plats, on leur ſert des potages faits de farine de millet & de lait aigre, qu'ils nomment Chachiche ou Katuk, ſans herbes, car l'herbe, diſent-ils, eſt pour les chevaux. Quoi qu'ils ayent beaucoup de lait ils font mal leurs fromages: * & les gardent dans des outres. Ils recoivent bien les Etrangers; quand quelqu'un arrive dans un Village, il va droit à la Moſquée, où on lui porte des vivres: & ſi c'eſt une perſonne de leur connoiſſance, ils le logent chez eux,

y

* La graine de Coriande a meilleur gout que la feuille.

† Les Nogais font des fromages de lait de jument, mais fort peu.

y ayant en toutes leurs maiſons quelque lieu deſtiné pour recevoir les étrangeres.

* Quand ils prennent une fille en chapin, ou mariage, le Coggia y aſſiſte avec trois témoins: la fille choiſit & demande ce qu'elle veut pour ſon doüaire, le mari & ſes parens tâchent de lui donner le moins qu'ils peuvent: le † Coggia écrit les choſes qu'ils ont promis de donner, & prend le nom des témoins: les réjoüiſſances de ces mariages durent trois jours. Ils les accompagnent d'inſtruments de Muſique, qu'ils nomment Ciongur, & qui reſſemblent aſſez à nos Guitairres. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuveht nourrir, & avec cela leurs Eſclaves, qu'ils appellent *Cuma*, c'eſt-à-dire, concubines; les perſonnes de baſſe condition traffiquent mêmes ſouvent des enfans qu'ils ont de ces ſecondes femmes ou concubines.

Ils ſont ordinairement en guerre avec les Polonois, les Ruſſes, les Moſcovites, les Circaſſies, les Moldaves & les Hongrois, & font beaucoup d'Eſclaves ſur ces Nations: ils ne connoiſſent point d'autre métier que celui de la guerre, la longue experience qu'ils en ont leur a appris tous les ſecrets de cet art.

Ils ont quelquefois plus de cent mille chevaux & font des marches de 4. mois ſans bagage, toujours dans les deſerts, car ils trouvent tout le pays abandonné, tout le monde s'enfuit devant eux; avec cela, ils font ces marches, ou courſes avec grande facilité, cha-

* Leur mariages.
† Coggia Docteur ou Prêtre de leur Loi.

chacun portant ſur ſon cheval de la farine d'orge, ou de millet, qu'ils nomment *Tol-can*; * ils le mettent premierement au four, & puis en font de la farine qu'ils gardent dans un ſac de cuir : ils s'en ſervent pour faire leur breuvage, y meſlant un peu de ſel avec de l'eau : ce breuvage reſſemble à une pannade, & dans la neceſſité, il leur ſert auſſi de nourriture. Ils portent encore leur proviſion de biſcuit avec du Cuſcum, qui eſt une paſte en forme de petit biſcuit, fritte dans du beurre; ils prennent garde, ſur tout, à ne point trop charger leurs chevaux, dont ils ont plus de ſoin que de leur propre perſonne; c'eſt un proverbe entr'eux, que perdre ſon cheval c'eſt perdre ſa tête. Leurs chevaux ſont fort accoutumez à la fatigue, petits & maigres, pour la plûpart, ſi ce n'eſt ceux des Mirſa ou Seigneurs du pays, qui en ont de très-beaux & de grande vigueur; ils ne les tiennent jamais dans les écuries, mais les laiſſent troujours à la campagne, même l'Hiver, quand tout eſt couvert de neige & de glace, car les chevaux la détournent avec leurs pieds, & paiſſent l'herbe, ou les racines qu'ils trouvent deſſous. Leurs ſelles ſont fort legeres & leur ſervent à divers uſages; le deſſous, qu'ils nomment *Turghicio*, eſt d'une étoffe de laine preſſée oufeutrée qui leur ſert de mattelas, ou de lit; le fond de la ſelle leur ſert d'oreiller, & leur manteau, qu'ils nomment *Capugi* ou *Tapunci*, de pavillon ou tente; car chaque cavallier porte des piquets, qui étant dreſſez, & le Man-

* Ils la nomment Tekſinet.

Manteau étendu dessus, leur sert de couverte & de maison.

Ils sont divisez par dizaines, chaque dizaine a un chaudron pour bouillir sa viande, un petit * Tambour, qu'ils portent à l'arçon de la selle chacun un siflet pour se rassembler dans les occasions, & une jatte ou écuelle de bois ou de cuivre pour boire, & qui est assez grande pour faire boire aussi son cheval dans la necessité; un foüet, un couteau, une alaine, avec de la fisselle, du fil, des éguillettes de cuir pour s'en servir au besoin, s'il se rompoit quelque chose à leur selle ou à leurs étriers, & des cordelettes de cuir preparé en sorte qu'elles ne se rompent que très-difficilement, pour lier les Esclaves qu'ils font. Ils sont fort bien à cheval, chevauchent court, afin, disent-ils, qu'en appuiant mieux dessus les étriers, ils soient plus fermes à cheval. Leurs armes sont l'arc & le cimeterre; ils se servent de casques faits de mailles, qui sont fort estimez en Tartarie; tiennent la bride de leur cheval avec un doigt de la main gauche, leur arc de la même main, & de la droite ils tirent les fleches; ce qu'ils font devant & derriere fort promptement. Leurs courses se font en Hyver, parce que dans ce tems, les rivieres étant glacées, elles ne les empeschent point de s'étendre; ils ne laissent pas de les passer en été, car ne pouvant trouver de bateaux, ils lient des faisseaux de paille, se mettent dessus avec leur selle & leur hardes, & se font tirer à nage de l'autre côté de la riviere

* Ils l'appellent Tolumbas,

viere par leurs chevaux, ausquels ils les attachent : la veille du jour qu'ils commencent leurs course, ils ne donnent point à manger à leurs chevaux, étant persuadez qu'ils en supporteront mieux la fatigue. Ils ne vont pas tous en même tems à la petite guerre, mais de dix, par exemple, il n'y en va que cinq, les autres demeurent à la garde du Chan, ou du General. Ils partagent également le butin au retour, & en donnent la dixiéme partie au Chan, le Chan n'a point de troupes entretenuës, si ce n'est 500. *Semeni* ou Arquebusiers, qui lui servent de Gardes : les personnes de condition portent une tente. Ils sont vestus comme les Polonois, & portent des bonnets d'écarlatte doublez de quelque fourure, qu'ils nomment *Barchi* ou *Burk.* Les riches en ont de renard noir, & de marte, les Princes en ont de martes zibelines, chacun selon ses facultez. Leur plus grand trafic est d'Esclaves des Nations avec qui ils ont la guerre, de beurre, & de suif, & prés de la mer, de beaucoup de poisson & de Cavial.

Les Villes des Percopites les plus marchandes, & de plus grand abord, sont Caffa, Corasu, Turlerie, *Rozlou* & *Bachaserai* : il y a toujours en ces lieux des Esclaves à vendre; les Turcs, les Arabes, les Juifs, les Armeniens & les Grecs les achetent ; car il y a de toutes ces Nations en ce pays, qui payent tribut au Roi Tartare, & au Bacha. Ils empâlent les assassins, l'on pend les larrons. Leurs procez, en matieres civiles, se décident par têmoins, & par les Sentences de leurs *Cadislers* c'est à dire, Juges generaux ; ces Sentences

tences s'executent ſur le champ ſans appel: il y a cela de bon dans cette Juſtice militaire, que l'on empâle ſans remiſſion les faux-témoins.

Les Perçopites ſont fort grands obſervateurs de leur Religion, & vont à leur *Namas* ou *Moſquées* cinq fois le jour: ils tâchent d'obliger leurs Eſclaves à ſe faire Mahometans, leur promettant la liberté à cette condition, & par ce moyen ils en attirent pluſieurs. Ils font beaucoup de charitez aux Voyageurs. Ils enſeveliſſent leurs morts dans des *Tabus* ou *Bierres* de bois, leur couvrant le viſage d'une ſorte de toille, qu'ils nomment *Cheſi*: & quand ils les portent en terre, le Coggia les accompagne avec les parents, après cela ils les mettent dans une foſſe profonde. Les aſſiſtans jettent deſſus un peu de terre, diſant *Alla rahamet hila*, c'eſt à dire, que Dieu lui pardonne: & puis ils mettent une grande pierre ſur la tête du mort, & une autre à ſes pieds, & par deſſus des épines & des pierres, de peur que les beſtes ne le déterrent. Aux filles, ils mettent aux pieds & à la tête des branches d'arbres avec des rubans de diverſes couleur, ou des bouquets de fleurs. Pour monnoye ils ont des Aſpres, qui ſont moitié d'argent, & moitié de cuivre, des Reales d'Eſpagne, & des Thalers de l'Empire. Ils ſe ſervent auſſi de monnoye de Pologne & de Moſcovie, de Hongres, de Sequins de Veniſe, & des monnoies d'Or qui ont cours en Turquie.

Leurs Baſtiments ne valent pas grand choſe, les meilleurs ſont faits ordinairement de pierres & de mortier: il y en a beaucoup de bois & qui ſont couverts de planches, d'autres de pieux

fichez en terre, auſquels on entrelaſſe des branches d'arbres, & qu'on couvre de paille: mais ils ont de plus une eſpece de maiſons pour l'été, qui ſe vendent au marché. Ce ſont des Cabanes d'oſier rondes, qui ſe mettent ſur des rouës, car l'été ils n'ont point de demeure fixe, & charient ces * maiſons où ils trouvent de l'herbe. Ils parlent Turc, il eſt vrai qu'ils ont quelques mots particuliers, & qu'ils parlent plus vite que les Turcs. Le Roi a cinq Serrails, & le Sultan deux; l'un en la Ville où il fait ſa reſidence, qui eſt *Bacchaſari*, l'autre à *Tullada*, un autre à *Sivirenda*, un dans *Alma*, & un autre à *Beieplada.* Chacun de ces Serrails a environ un mille de circuit, & eſt entouré d'une haute muraille, mais peu forte: les portes en ſont de fer, les appartement qu'elles ferment ſont dorez & peints au dedans de belles couleurs. Les Serrails du Sultan ſont à Achemaciate.

Les plus beaux Villages ſont prés de la mer; les Canculi, qui ſont les domeſtiques du Roi, demeurent dans les creux ou cavernes des montagnes; là eſt une Ville imprenable, nommée *Mancop* bâtie ſur une montagne qui eſt habitée de Juifs: le Gouverneur eſt Tartare. C'eſt là où ſont toutes les richeſſes des Chans, & où ils ſe retirent, quand il ſe fait quelque revolution dans le pays; ce qui arrive aſ-

* Il les appellent en leur langue Cantares, Ces *Cantares* ont deux toiſes de diametre, & au haut une ouverture & un lambeau de feutre qu'ils tournent du côté du vent pour faciliter la ſortie à la fumée, par le grand froid ils le couvrent d'un feutre & conſervent ainſi plus long-téms la chaleur.

assez souvent, car le grand Turc, par les intelligences qu'il a dans le pays, leur a souvent envahi par là une grande partie de ce pays, & ainsi il les tient à sa disposition.

Lorsque quelque Prince du sang royal, qui est la famille de Zierie, vient à mourir, le Turc fait venir tous ses enfans, & les tient comme prisonniers à Rhode, leur donnant une certaine pension par mois, pour leur entretien: & quand le Roi Tartare ne veut pas obeïr à ses commandemens, il envoye un de ces Princes avec des troupes par mer & par terre, qui despouille le pere de son Royaume: & encore qu'il se puisse deffendre quelque tems, neantmoins à la fin le grand Turc demeure toujours le Maître. Il tient ainsi ces Rois en subjection, leur faisant faire ce qu'il veut; avec tout cela ils ne lui payent point de tribut, au contraire le grand Seigneur leur envoye tous les ans le chilcice & caffetan, pour les obliger, par cet interêt, à demeurer à son service, mais il ne laisse pas de leur demander des Esclaves en recompense. Si le Turc ne possedoit point la principale Ville de cet Etat, qui est Caffa, le Tartare, qui ne le craindroit guere, se deliveroit aisément de cette subjection, & ne se soûmettroit pas à de si dures loix. Caffa est plus grande que Messine, & a été batie par la Seigneurie de Genes, lorsqu'elle possedoit la Mer-Noire, comme aussi *Baleuchelaua* & *Chirce*; il y a plus de 150. ans qu'ils en sont sortis, suivant l'inscription qu'on voit sur la porte de Caffa: elle est forte, enceinte de bonnes murailles, & bien garnie d'artillerie,

avec une bonne garniſon de Turcs, ſavoir de Spahis, & de Janniſſaires, & de deux autres ſortes de milices que le grand Turc tient en garniſon dans ſes Forteresſes. Les habitans Grecs, Armeniens, & Juifs payent tribut.

* Les Tartares Nogayes habitent hors de cette preſqu'Iſle, & confinent avec la Ruſſie, la Moſcovie, & la Circaſſie. Leur pays eſt grand: une partie de ce pays eſt en l'Europe, & l'autre dans l'Aſie; car les uns ſont en deçà du marais-Meotide, & ceux d'Aſie ſont au de-là des mêmes marais-Meotides.

Ces Tartares n'ont point de Villes, mais grand nombre de maiſons, ou de cabannes qu'ils mettent ſur des Chariots. Ils obeïſſent à des Princes particuliers qu'ils nomment *Cantenier*, *Columbei*, *Chanache-mirſa*. Les Nogayes peuvent faire en tout cinquante mille hommes de Cheval, ils ſont Mahometans, mais ils n'obſervent pas religieuſement les Loix de cette Religion. Ils ne font ni jeunes ni oraiſons; les Coggia & les Treviggi, qui ſont les Docteurs de cette Loi, ne vont point parmi eux, parce qu'ils

* Des Tartares Nogaies. Il comprend ſous le nom des Tartares Nogayes, ceux de Oczakou & de Budziak. Selon le Gentilhomme Polonois les Tartares Nogayes étoient diviſés en 2. hordes la grande & petite Nogaye. La grande Nogaye n'eſt plus, parcequ'elle a été ſaccagée par le Chan de Crimée; ſes peuples furent contrains de ſe rendre dans la preſqu'Iſle: la petite Nogaye ſubſiſte encore & reconnoit le Chan. Ces Peuples ſont vagabons ſans retraite aſſeurée entre le Percop, & l'Ocſakou, & autour du marais-Meotide; autrement Donciuk, c'eſt à dire, petit Tanais. Ils ne ſont gueres plus de 12. mille, mais ce ſont les meilleurs ſoldats d'entre les Tartares: leur chef eſt Orbei, c'eſt à dire Gouverneur de Percop, il juge de leurs differends, & les meine à la guerre.

qu'ils ne ſe peuvent accoutumer à leurs façon de vivre; ils ſe nourriſſent de chair & de lait, qu'ils ont en grande abondance, mais ils ne ſe ſervent point de pain, non plus que de millet cuit, comme font les Circaſſiens. Ils ne gardent aucune politeſſe dans leur manger, y employent leurs cinq doigs, levent pour manger la tête en haut, & jettent la viande dans leur bouche comme des bêtes; ils boivent de l'Iran, qui eſt du lait aigre de Vache, qu'ils mêlent avec de l'eau, ce grain deſaltere & nourrit. Aux jours de fêtes ils boivent du lait de cavale, qu'ils nomment (*Kamiisz*) ils le laiſſent bien bouché pendant dix jours. Ce lait enivre comme le vin; avec cela ils font auſſi ſecher du lait caillé au Soleil, le mangent avec la viande au lieu de pain, & s'en ſervent principalement dans leurs débauches. Ils ont auſſi quelque peu de millet, qu'ils prennent des Circaſſes, à qui ils donnent du bêtail en échange. Ils font de ce millet une ſorte de potage qu'ils nomment Scorba, avec du beurre & du lait aigre; ils mangent de la chair de cheval demie cuite; & ont fort grande quantité de bêtail. Lorſque j'étois à Balutre-Coy en Circaſſie, je fus appellé par Demir-Mirſa, & comme je demandois combien il pouvoit y avoir de têtes de bêtail en une horde que je voyois paitre autour de ſa Cabane, on me dit, qu'il y avoit plus de quatre cens mille bêtes, & de-là vient qu'ils ne ſont jamais arrêtez en un ſeul lieu, & qu'ils vont continuellement cherchant de nouveaux paſturages. Ils campent ordinairement entre le Tanais & le Nieper, ſur les rives de l'un ou de l'autre de ces fleuves: ils ſe forti-

fient ſur leurs bords : quand ils ſont prés de quelque forêt, ils retranchent leur camp de pallissades, de peur que leurs troupeaux ne souffrent quelque dommage, & ne ſoient enlevez par les bêtes ſauvages ou par les Circaſſes. * Ils font bonne garde de peur d'être ſurpris par ces ennemis, ou par les Tartares Percopites, ou par les Malibaſes, qui ſont des peuples de la grande Tartarie avec leſquels ils confinent. Ils combattent vaillamment, ne laiſſent point approcher l'ennemi de leurs maiſons, mais vont loin au devant de lui. Ils ſe font eſclaves les uns les autres, & ſe rachettent après pour un certain nombre d'eſclaves ou de pieces de bêtail. On ne punit point de mort le larcin, mais on met à la chaîne celui qui y eſt ſurpris, juſques à ce qu'il ſe rachepte, & s'il ne le peut faire, il demeure Eſclave, & on le vend.

Il n'y a point de pauvres parmi eux ; ſi quelqu'un n'a rien à manger, il va où l'on mange, & s'aſſied librement ſans rien dire, puis ſe leve, & ſe retire ſans autre ceremonie : ils n'ont aucune civilité, ils ſont gens tout à fait champêtres & ſauvages.

Ils ont quantité de bons paturages dans leurs Plaines & grande abondance de bêtail, chevaux ſauvages, loups, ours, renards, cerfs, loups-cerviers & elans. Les Nogayes en tuent quantité & vendent leur peaux, qui ſont leur

* Le Gentilhomme Polonois dit, que lorſqu'ils dorment en campagne, ils fichent en terre un piquet auquel ils attachent la bride de leur Cheval, & qu'ils dorment s'appuyant la tête ſur leurs mains ſur le même piquet pour être plus prompts à ſauter en ſelle en cas de ſurpriſe.

leur plus ordinaire marchandiſe, comme auſſi les Eſclaves, du beurre en très grande quantité. Les Marchands Turcs & Armeniens y en viennent faire proviſion, & en fourniſſent Conſtantinople, leur en donnant le retour en troc: Pour le prix de leurs marchandiſes ils ne veulent point d'argent, mais de la toille de coton des draps, des peaux de maroquin, des couteaux, &autres merceries: mais la pratique de ce païs, n'eſt pas aiſée aux Marchands qui ont beaucoup de peine à paſſer les Rivieres, parce qu'il n'y a point de ponts. Ces Tartares s'habillent de peaux de bêtes, & ne portent point de chemiſes, & c'eſt beaucoup pour eux, s'ils peuvent avoir des haut-de-chauſſes de toile de coton, & pour les plus riches des haut-de chauſſes de drap. Ils ſe ſervent de bonnets faits de peaux: les nns en ont de peaux de brebis, d'autres de renard, & les Mirſes de martes zibellines, qu'on leur apporte de Circaſſie. Les Nogaies ſont diformes à voir, ils ont la face large & pleine, la tête groſſe, les yeux petits & le nez enfoncé; leurs enfans ſont long-tems ſans voir clair en naiſſant, à cauſe qu'ils ont les yeux petits, enfoncez, & les jouës fort groſſes: ils n'obſervent autre cérémonie en leur mariage, que de prendre des témoins; ils ſe marient avec leurs parents, ils n'en exceptent que la Sœur & la Tante: ils ne donnent point de douaire à leurs femmes, mais les maris font des preſens à leur pere & à leur frere, ſans leſquels ils ne trouveroient point de femmes. Ils obſervent les mêmes cérémonies pour enſevelir leurs morts, que les Tartares-Percopites, avec cette difference ſeulement, qu'ils amaſſent beau-

coup de terre par dessus pour empêcher que les bêtes ne les déterrent. Ils n'ont point d'écriture, ni aucune sorte de caractére; la justice est administrée par leur Chef, ils ne font mourir personne, si ce n'est pour avoit tué de sang froid, ce qui n'arrive que fort rarement.

Leurs femmes sont passablement belles, quand elles sont jeunes, mais les vieilles sont fort laides: ils ont ordinairement deux petites huttes; la plus petite est pour le mari & la femme; leurs enfans occupent la plus grande: & pour ce qui est de leurs valets, ils dorment toujours à l'air, quelque froid qu'il fasse, lors même que la terre est couverte de neige.

„ Il faut observer que dans la division que ce „ Religieux fait des Tartares, il ne parle que des „ Tartares du Crim & des Nogaies. Le Gentil- „ homme Polonois la donne plus exactement „ en ces termes. Les peuples de la Tartarie „ mineure se divisent en Tartares du Crim, „ Tartares Nogaies, que l'on apelle aussi Perco- „ pites, Tartares d'Ocsakou, autrement Dzian- „ kirmen, & ceux qui habitent le pays de Akkir- „ men, autrement appellez les Tartares de „ Bilogrod, Budziaks ou Dobrus.

„ Les Tartares du Crim occupent toute la „ Penjusule Taurique, dont la Ville principa- „ le est Bachasarai, residence ordonnaire de „ leur Chan: ils font bien soixante mille hom- „ mes.

„ Les Nogaies tiennent le païs qui est entre „ leur principale Ville nommée Percop, & „ la Ville d'Oczakou: ce pays est fermé d'un „ coté par le Pont Euxin, & des autres par

„ le fleuve Nieper ou Boristhene, & par le
„ Marais ou Palus Meotide. Ceux-ci n'ont
„ point de demeure arrêtée & sont toujours
„ errans & vagabons, s'arrêtant où ils trou-
„ vent la commodité de l'eau & des herbes
„ pour leur betail. On fait état qu'ils sont
„ bien 12000.

„ *Ceux d'Oczakou habitent la Ville qui
„ porte ce nom, ils sont à la solde de l'Empe-
„ reur des Turcs: ils appellent la solde qu'ils
„ tirent de lui Vlafé, & on les appelle Beslei,
„ comme qui diroit gens payez: ils sont en-
„ viron 2000

„ On appelle Tartares de Budziaik ceux qui
„ demeurent aux environs de la Ville de Bisa-
„ rabiam ou Bilogrod située sur les Frontieres
„ de la Valachie entre les rivieres du Tir &
„ du Danube, & les côtes du Pont Euxin: leur
„ principale Ville est celle de Bilogrod, au-
„ trement Akkiernen: ces derniers-là peu-
„ vent faire environ quinze mille hommes.

*Ils ont du côte du Levant pour bornes la mer Caspienne, au couchant le Mont-Caucase, au midy le Fleuve Bustro qui les separe des Tartares du Dagestan, & au Nord les Landes & Bruyeres d'Astracan.



RELATION DES CIRCASSES.

LEs Circasses ressemblent fort aux Tartares Nogaies que je viens de décrire, avec cette difference neanmoins, que les Circasses n'habitent que dans les endroits les plus forts des bois, où ils se retranchent ; ils confinent avec les Tartares Nogaies du côté du Nort : vers le levant ils ont les Cornuchi, aussi Tartares, quoique d'une autre Religion & d'autres façons de vivre; vers le midi les Abbassa, & du côté du couchant, des Montagnes fort hautes, qui les separent de la Mingrellie. Ainsi la plus grande estendue de leur païs est depuis Taman jusqu'à Demir-capi, * autrement Derbent Ville située sur le bord de la mer Caspienne. Ce pays a bien 26. journées de chemin. Entre Taman & Tomeruchi, il y a une langue de terre, sur les bords de laquelle il y a plusieurs Villages. Ils parlent la langue Circassienne & la Turque. Ils sont meslez, les uns sont Mahometans, les autres Chrétiens du Rit Grec,

* Capi signifie en Turc une porte, Temir du fer. Derbent est un mot Persan qui signifie la même chose,

Grec, mais le plus grand nombre est Mahometan ; * car encore que le Prêtre , qui est à Terki leur aille quelquefois administrer le Sacrement du Batême, il les instruit peu dans les choses de la Religion, si bien qu'ils se font Turcs tous les jours, & il ne leur reste plus rien de la Religion Grecque que la coutume de porter des vivres sur les fosses de leurs morts, & l'observation de quelques jeunes. Ces Villages obéïssent au Czaar des Moscovites, & & à quelques † Mirsas ou Seigneurs particuliers de sa Cour, ausquels ils les a donnez pour recompense de leurs services. Depuis les Mongnes, qu'ils nomment Varrada, jusqu'à Cudescio le premier des Villages que les Circassiens ont le long de la Mer, il y a 300. milles, mais toute cette étendue de pays, quoi que très-fertile, est inhabitée, l'on compte cent quarante mille depuis Cudescio jusqu'aux Abbassa. Les Peuples qui sont dans ces Montagnes se disent Chrétiens, comme aussi ceux qui habitent les Forêts qui sont dans la Plaine: ils obeissent à des Princes particuliers. Je ferai mention des principaux de ces Princes & de la distance des lieux qui sont sous leur obeïssance. De Tomeruchi jusques à Carbatei il y a dix-hui journées : le pays est fort peuplé, & est sous la domination de Schaban Ogoli ; il y a deux autres journées de Tomeruchi à Giaua, & autant de Giana à Codicoï, de Giana à Bolettecoï quatre autres. Giancosobey est Seigneur de ce pays, de-là à Besinada huit journées, de

 Besi-

* Il y a un Prêtre Grec à Terki, qui est maintenant au Tzaar où grand Duc de Moscovie,

† ou plutot *Cnez*,

Besinada à Carbataï huit autres, & de-là à Derbent dix journées. Les Princes Scaence Temircas, Parens du Can des Tartares, sont maîtres de ce pays. Les Princes Casibei & Sancascobeï freres, commandent à tous les Villages qui sont le long de la mer. Ces pays sont fort agreables, quoi qu'ils soient peu habitez, car il n'y a point d'habitation aux lieux où les Forêts ne sont pas épaisses.

Ils n'ont point de Loix écrites ni d'exercice de Religion, ils se contentent de la profession qu'ils font d'être Chrétiens: ils font traffic d'esclaves, de peaux de cerfs, de bœufs, de tigres, & de cire qu'ils trouvent en abondance dans les Forêts: ils labourent à la houë leurs terres labourables; ils n'ont point de monnoye, les marchandises se vendent par échange, leur habillement n'est pas fort different du notre. Ils portent des chemises de toile de coton teinte en rouge, & un manteau de laine pressée, ou de feutre, qu'ils tournent du côté d'où vient le vent, car il ne leur couvre que la moitié du corps.

Il n'y a point au monde de plus beau peuple que celui-là, * ni qui reçoive mieux les Etrangers: ils servent eux-mêmes ceux qu'ils ont logez chez eux pendant trois jours; les garçons & les filles les servent tête nuë, & leur lavent les pieds, pendant que les femmes prenent le soin de leur faire blanchir leur linge. Pour leurs maisons, elles sont faites de

* Lintenani adjouste, Lasciano maneggiare le loro fanciulle vergini dai capo ai piedi, salvo l'atto venereo massime in presentia de parenti.

de deux rangs de pieux fichez en terre, entre lesquels on entrelaſſe des branches d'arbres; ils rempliſſent l'entre-deux de mortier, & les couvrent de paille; celles du Prince ſont bâties de même matiere, mais plus grandes & plus hautes, leurs Villages ſont dans les Forêts les plus épaiſſes; ils les entourent d'Arbres entrelaſſez les uns avec les autres, afin d'en rendre l'entrée plus difficile à la Cavalerie des autres Tartares. Ils ſont ſouvent aux mains avec eux; car il ne ſe paſſe guere d'année que les Tartares leurs voiſins ne faſſent quelque courſe en leur pays pour y faire des Eſclaves, attirez principalement par la beauté de ceux de cette Nation. Les Nogaies y font ſouvent des courſes par cette même raiſon, & l'exercice continuel dans lequel ces ennemis les tiennent, les a fort aguerris & rendu les meilleurs hommes de Cheval de tons ces quartiers: ils ſe ſervent de leurs fléches devant & derriere, & ſont braves le cimeterre à la main: ils s'arment la tête d'une jaque de maille, qui leur couvre le viſage, & pour armes offenſives, outre l'arc, ils ont des lances & des javelots. * Dans les bois un Circaſſien fera tête à vingt Tartares; ils ne font point de conſcience de ſe derober les uns les autres, & le vol y eſt ſi ordinaire, qu'on ne châtie point ceux qui y ſont ſurpris, ayant même quelque ſorte d'eſtime pour ceux qui le ſavent faire avec addreſſe. Les vieillards & les plus conſiderables du pays ne preſentent point à boire aux jeunes gens dans leurs feſtins

* Depuis qu'ils ſont ſous la danation des Moſcovites ils ſont plus pracicables.

tins s'ils n'ont fait quelque larcin avec addresse ou quelque meurtre de consideration. Le breuvage le plus ordinaire de cette Nation est de l'eau qu'on fait bouillir avec du miel & un peu de millet: ils laissent cette matiere mêlée l'espace de dix jours, & la font bouillir aprés. Cette boisson a la même force d'enyvrer que le vin, mais ces Peuples ne sont pas fort sujets à l'yvrognerie. Au lieu de verre, ils se servent de cornes de bufles sauvages ou d'autres animaux: ils boivent ordinairement tout debout. Il y a dans le pays des *Cudosci*, c'est à dire, lieux sacrez, où l'on voit quantité de têtes de Belier restées des Curbans ou Sacrifices qui y ont été faits. *On voit pendus aux Arbres qui sont dans ces lieux, des Arcs, des Fleches, des Cimeterres, qui marquent les vœux dont ils se sont acquittez; & la veneration du lieu est si grande, que les plus grands Voleurs n'y touchent point. La parole que se donne le mari & la femme & l'affirmation de quelque témoin font toute la forme de leurs mariages; ils ne prennent jamais d'autre femme si la premiere ne meurt, ou ou qu'ils y soient obligez par quelque raison pressante. Le pere qui donne sa fille en mariage, en reçoit en reconnoissance quelque present, & les hommes ne trouvent point de femmes s'ils n'ont dequoi faire ces presens.

Ceux qui doivent accompagner les morts à la sepulture commencent leurs cris & leurs gemissemens avant que d'arriver en la maison

* Ils piquent la tête du Belier ou Mouton au haut d'une Croix & étendent la peau sur les autres branches.

ſon du deffunt : les Parens ſe fouettent, les femmes ſe déchirent le viſage, pendant que le Prêtre chante ſur le corps certaines paroles qu'il ſait par cœur, l'encenſe, & met ſur la ſepulture *du paſta* & *du bozza*, c'eſt-à-dire, à manger & à boire. Ils amaſſent après de la terre ſur la foſſe, & l'éminence qui reſte, marque le lieu de la ſepulture. Ces Peuples ne connoiſſent point d'autre art que celui de la guerre, qui les occupe tous. Les Eſclaves de cette Nation ſe vendent, comme nous l'avons dit, bien plus cherement que les autres, à cauſe de leur beauté, & de la reuſſite qu'ils font ordinairement dans les choſes où on les employe, car naturellement ils ſont fort ſpirituels. Les Chevaux de Circaſſie ſont plus eſtimez que les Chevaux Tartares, à cauſe qu'ils ſont plus vifs. Ils ont deux fleuves conſiderables, l'un deſquels ſe nomme Pſi, qui ſe rend dans la mer . . . , & l'autre nommé Sil, qui paſſe proche de Cabarta : il y a encores beaucoup de petits ruiſſeaux peu renommez, à cauſe qu'on les paſſe facilement à gué.



RELATION DES * ABBASSA.

LEs Abbaſſa habitent les Montagnes qui tiennent à la Circaſſie. Ils ont à main droite le rivage de la mer-Noire, & au levant la Mingrellie. Ce pays eſt ſous l'obeïſſance de deux Princes, l'un ſe nomme Puſo & l'autre Carabei : il a cent cinquant milles d'étenduë : il n'y a point de Villes, mais beaucoup d'habitations ſur ces Montagnes, qui ſont les plus hautes que j'aye jamais veu, elles s'étendent juſques ſur le bord de la mer. Les *Abaſſa* ont les mêmes façons de faire que les Circaſſiens, avec cette difference ſeulement qu'ils mangent la chair preſque toute cruë. On fait beaucoup de vin en ce pays-là ; leur langue eſt fort differente de celle de leurs voiſins ; ils n'ont point de Loix eſcrites & ne connoiſſent pas même l'uſage de l'Ecriture ; ils ſont Chrétiens de nom ſans faire aucun exercice du Chriſtianiſme. J'ai veu beaucoup de Croix dans ce pays, mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient grands larrons & ſujets à mentir. Ils ont deux rivieres, Southeſu & Subaſu. Ce pays eſt très-

* **Abcaſſa, Abazza.**

très-agreable & l'air y eſt fort ſain ; leurs bois leur ſervent de retraitte & de Villes, mais quand ils ont choiſi leur demeure en un lieu, ils ne le quittent point. Ils ont pour richeſſes ou marchandiſes, toute ſorts de peaux, de la cire, du miel, & des eſclaves, & il leur eſt ordinaire de vendre leurs ſujets aux Turcs en échange d'autres marchandiſes, car la monoye n'a point de cours parmi eux : ils ont un fort beau port : il y vient tous les ans des vaiſſeaux de l'Aſie, de Trebizonde, de Conſtantinople & de Caffa, qui quelquefois y paſſent l'Hiver. Ce port ſe nomme Eſchiſumuni, les Marchands qui y viennent ne paſſent point à leurs habitations ; tout le trafic ſe fait au port où dans le vaiſſeau : ils prennent même ſerment l'un de l'autre qu'ils ne ſe feront aucun mal, ſinon ils ſe donnent des ôtages. Ils ont guerre avec les Circaſſes & les Mingrelliens, ils ſont bons hommes de pied & de cheval, ſavent bien manier les armes à feu, portent le cimeterre, l'arc & les fleches ; ils habitent de même façon que les Circaſſes, mais ils portent les cheveux autrement qu'eux. Ces Nations ſe laiſſent croître les mouſtaches & ſe raſent le menton : leurs Papari au contraire ſe laiſſent croitre toute la barbe ; on appelle ainſi ceux qui ont le ſoin d'enſevelir les morts & qui prient Dieu pour leurs Ames ; ils les mettent dans des troncs d'Arbres creuſés qui leur ſervent de * Bierre, & les tiennent après attachés en l'air à quatre pieux : comme ils n'ont d'autre habitation que les bois, ils ont

* Dans un autre relation l'on remarque qu'*ils ſuſpendent* ces troncs d'arbres ou Bieres avec des ſarmens de vigne.

ont peu de troupeaux & peu d'étoffes pour se faire des habits: ils se contentent de leur vin de miel, de la venaison & des fruits sauvages de leurs bois: ils n'ont point de froment, ne se servent point de sel, ne prennent point la peine de pêcher du poisson, quoique leurs Cotes soient fort poissonneuses; tant ils sont paresseux. La chasse & le vol font toute leur application; ils ont une infinité d'espreviers & de faucons qu'ils dressent en huit jours. Constantinople, la Perse & la Georgie s'en fournissent en ce pays-là, & ces faucons sont si bien dressez, qu'ils reviennent avec leur proye, au bruit qu'on leur fait avec une sonnete.

Je ne m'étendrai point ici à décrire la Mingrellie, car je sai qu'on en a fait une description fort exacte. J'ajoûterai seulement, à ce que j'en ai veu, que le Sené, la Scamonée, & l'Hellebore-noire croissent en ces quartiers-là, avec beaucoup d'autres simples de grand usage, & que ceux qu'on peut appeller les Evêques & Ecclesiastiques du pays suivent le Prince à la guerre le casque en tête, & le cimeterre au côté.

LES LAZI OU CURTI.

Les Lazi, autrement Curti, sont Mahometans, & confinent avec la Georgie, & le pays de Trebisonde; ils habitent des Montagnes fort hautes sur les côtes de la Mer-noire. Ce sont gens nourris dans les bois, de grande fatigue, & qui passent leur vie à conduire des troupeaux; & quand ils peuvent dérober ils ne s'y épargnent pas. Il y a dans le pays quan-

tité

tité de loups, & de jacals, animal qui tient de la nature du Chien & du Loup. L'abondance de ces loups est cause que les Turcs les appellent Curti, qui veut dire Loup. Tout ce pays est montagneux, mais fort agréable, & couvert d'arbres sur lesquels ils font monter leur vigne. Je n'en dirai pas davantage, à cause qu'il est assez connu d'ailleurs.





ADDITIONS A LA RELATION PRE'CEDENTE *DE LA* TARTARIE, & principalement des TARTARES DE CRIME'E.

LA gorge de la Peninſule de Crimée n'a que demie lieue de largeur, cette gorge ou Iſtme eſt occupée par une méchante ville ſans murailles, qui a ſeulement un foſſé de vingt pieds de large, & de ſix à ſept pieds de profondeur, à demi comblé, avec un rampart de même hauteur, & large de quelque quinze pieds. Elle eſt ſituée à 300. pas de la rive Orientale, elle a dans ſon enceinte un Château de pierre, qui a doubles murailles, ou plûtôt un autre Château qui l'enferme: de-là juſques à la rive Occidentale, on a tiré un foſſé qui

* Ces additions ſont tirées des memoires du Sr. de Beauplet.

qui va jusqu'à la mer: il ne peut y avoir dans cette Ville plus de quatre cens feux. Les Tartares la nomment Or, & le Polonois * Percop, c'est à dire en notre langue, terre fossoyée: c'est pourquoi les Geographes appellent cette partie de la Tartarie, Tartaria Percopensis. Les lieux les plus remarquables de la Crimée sont, du coté de l'Orient, Kosesow Ville fort ancienne, qui appartient au Chan, laquelle peut avoir deux mille feux. Cette ville a un Port.

Topetorkan ou Chersonne, qui est une ruine antique, Bachaserai la residence du Chan des Tartares: il y peut avoir deux mille feux.

Alma ou Eoczola, Village d'environ cinquante feux, avec une Eglise Catholique dediée à Saint Jean.

Buluclawa Port & Bourg où l'on fait les Navires, Galeres & Gallions du grand Seigneur. L'embouchure du Port est de quarante pas, le circuit en a environ huit cens & le port en a quatre cens cinquante. Je n'ai su apprendre de quelle profondeur, ni quel est le fond, si c'est sable, vase ou roche; mais il y a apparence qu'il y a plus de quinze pieds de fond, puisqu'il y entre des Vaisseaux chargez de plus de cinq cens tonneaux; il n'y a pas dans ce Bourg plus de douze cens feux: ce lieu est un des plus beaux & des meilleurs Ports qui soient au monde, car un Vaisseau y est toûjours à flot: à quelque tempête qu'il fasse il ne branle point, les hautes Montagnes qui enferment ce Havre, le mettant à l'abri de tous vents.

Man-

* Cela est contraire à ce qui a été dit ci-devant.

Mancoup eſt un mechant Chateau ſur une Montagne appellée Baba, les habitans ſont tous Juifs, & ſont environ 60. feux.

Caffa eſt la Ville capitale de Crimée, il y a un Turc gouverneur pour le grand Seigneur. Les Tartares habitent peu dans cette Ville, les habitans ſont pour la plupart Chrétiens. ils ſe ſervent d'Eſclaves qu'ils achetent des Tartares, qui les ont enlevez de Pologne & de Moſcovie. Il y a douze Egliſes Grecques, trente-deux d'Armeniens & une Catholique de S. Pierre; il y peut avoir cinq à ſix mille feux, mais il y a bien trente mille Eſclaves: car ils ne ſe ſervent en ce pays que de ces ſortes de ſerviteurs; cette Ville eſt grandement marchande, & trafique de tout à Conſtantinople, Trebizonde, Sinope, dans toute la mer-Noire & dans Archipel.

Crimenda eſt fort ancienne, appartient au Chan, & eſt environ de cent feux.

Karaſu appartient auſſi au Chau, & a environ deux mille feux.

Tuſla, où ſont les ſalines, il y peut avoir 80. feux.

Corubas peut avoir 2000. feux.

Kercy environ 100. feux.

Kercy environ 1000. fenx.

Ackmacety environ 150. feux.

Arabat ou Orbotec eſt un château de pierre avec une tour ſur le col d'une Peninſule, qui eſt enfermée entre les Marais ou Palus Meotide & Tineka Uvoda. Cette gorge n'a pas plus d'un quart de lieüe, elle eſt traverſée d'une paliſſade qui tend d'une mer à l'autre, la Penin-

ninſule eſt appellée par nos Coſaques Coſa, à cauſe qu'elle a la forme d'une faulx, c'eſt en ce lieu où le Chan tient ſon haras qui eſt bien de ſoixante & dix mille chevaux.

Tinkawoda eſt un détroit entre la terre ferme & Coſa, il n'a que 200. pas de large, & eſt gayable quand il eſt calme; les Coſaques le paſſent en tabort qnand ils vont derober des chevaux du haras du Chan, comme nous dirons ci-après.

Depuis Baleclawa juſques à Caffa, la côte de la Mer eſt fort haute & eſcarpée, tout le reſte de la Peninſule eſt bas pays; dans la plaine du côté du Midi vers Or, il y a force villages de Tartares, ou pour mieux dire force hutes, qu'ils mettent ſur deux roües comme celles des Tartares du Budziak.

Les montagnes de Balaclawa & Caroſu s'appellent montagnes de Bada, il en ſort ſept rivieres qui arroſent toute la Peninſule, elles ſont bordées de bois.

Sur les rives de la riviere de Kabats il y a des vignes.

La riviere de Sagre a quantité de jardins & de fruits.

Le détroit de Kercy à Taman, n'eſt large que de trois à quatre lieuës Françoiſes.

Taman eſt une ville appartenant au Turc dans le pays des Circaſſes. Cette villaſſe a un mechant château où il y peut avoir quelques 30. Janniſſaires qui y font garde, comme auſſi à Temeruk, qui garde le paſſage de Oczakou au Zouf qui eſt une ville d'importance, ſur l'embouchure de la riviere du Tanais. A l'O-

rieht de Taman eſt le * pays des Circaſſes qui ſont Tartares Chrétiens.

Les Tartares reſtent pluſieurs jours après être nez ſans pouvoir ouvrir les yeux, comme les chiens & la plupart des autres animaux ; ils ſont d'une taille plutot petite que grande, mais trapus & fort gros de membres, l'eſtomach haut & large, les épaules relevées, le col court, la tête groſſe, la face preſque ronde, le front large, les yeux peu ouverts, mais fort noirs & beaucoup fendus, le nez court, la bouche aſſez petite, les dents blanches comme yvoire, le teint baſané, les cheveux fort noirs & rudes comme crin de cheval. Enfin ils ont une autre phyſionomie que les Chrétiens : ils ſont tous ſoldats braves & robuſtes, durs à la fatigue, & ſouffrent aiſement les injures de l'air : car depuis l'aage de 7. ans qu'ils ſortent de leurs Cantares, c'eſt à dire, maiſons que l'on peut mettre ſur deux rouës, ils dorment toujours à l'air, & depuis cet âge on ne leur donne jamais à manger qu'ils ne l'abbattent avec la fléche. Après qu'ils ont atteint douze ans ils les envoyent à la guerre : leurs meres ont le ſoin, quand leurs enfans ſont jeunes, de les baigner chaque jour une fois dans de l'eau où l'on a diſſout du ſel, afin de leur durcir le cuir & de les rendre moins ſenſibles au froid, lors qu'ils ſont obligez de le ſouffrir & de paſſer à nage les rivieres en Hiver.

Nous conſiderons deux ſortes de Tartares,

* Ce qu'il dit ici du pays des Circaſſes s'accorde avec la Relation precedente, & change les bornes que l'on a données juſques à cette heure à leurs pays.

res, les uns nommez *Nahaysky, & les autres Crimsky, ceux-ci ſont, comme nous avons dit, de cette grande Peninſule, qui eſt dans la Mer-noire, vulgairement appellée Scythie Taurique: mais les Nahaisky ſont diviſez en grand Nahaisky & petit Nahaisky. Ceux-ci habitent entre la riviere du Don & la riviere de Kuban, mais ils ſont errans & comme ſauvages. Les uns ſont ſujets du Chan ou Roi de Crimée, & les autres des Moſcovites: il y en a mêmes qui ne reconnoiſſent ni l'un ni l'autre. Ces Tartares ne ſont pas ſi braves que ceux de Crim, mais les Crimski cedent encore en vaillance à ceux du Budziak. Ces Peuples ont pour habit une chemiſe courte de toille de cotton, qui ne leur deſcend que demi pied au deſſous de la ceinture, un caleçon & des hauts de chauſſes de draps en eſtrié: le menu Peuple porte des chauſſes de toille de cotton picquée par deſſus, & les plus riches ont un juſte-au-corps de toille de cotton picquée, & ſur le tout une robbe de drap fourrée de renard, ou de martre zibline, le bonnet de même avec des bottines de maroquin rouge ſans éperons: au lieu de cette robbe fourée le peuple ſe couvre les eſpaules d'un hoqueton de peau de mouton, ils mettent la laine en dehors en tems de chaleur ou de pluye, mais en tems de froid & d'hiver ils tetournent leur hoqueton, remettent la laine dedans, & en font de même du bonnet, qui eſt fait de même étoffe: ils ſont armez d'un ſabre, d'un arc a-

* Les Tartares que le Sieur de Beauplan appelle Nahaisky ſont nommez Nogais dans la Relation precedente.

vec ſon carquois garni de dix-huit ou vingt fleches, d'un couteau à leur ceinture, d'un fuzil pour allumer du feu, d'une aleſne avec cinq ou ſix braſſes de cordelettes de cuir, pour lier les priſonniers qu'ils peuvent attrapper en campagne. Ils ont auſſi chacun un quadran au Soleil, il n'y a que les plus aiſez qui portent des chemiſes de mailles, les autres ſont ſans armes deffenſives, ils ſont avec cela fort adroits & vaillains à cheval; ils chevauchent court, les jambes courbées; & cependant ne laiſſent pas de ſe tenir bien à cheval & ont une telle addreſſe, qu'en cheminant au grand trot, ils ſautent de deſſus leur cheval, lorſqu'il eſt hors d'haleine, ſur un autre qu'ils meinent à la main, afin de mieux fuir lorſqu'ils ſont pourſuivis. Le cheval, qui ne ſent plus ſon cavalier, vient auſſi-tôt prendre la main droite de ſon Maitre, & le ſuit toujours en rang pour être mieux diſpoſé lorſqu'il le voudra monter. Au reſte c'eſt une certaine ſorte de chevaux mal-faits & laids, mais bons au poſſible pour la fatigue; car pour faire des courſes de vingt à trente lieuës d'une traite, il n'appartient qu'à ces Baquemares (ainſi appellent-ils ces ſortes de chevaux) qui ont le crin du col fort touffu & pendant juſqu'en terre; & la queuë de même.

Leur nourriture ordinaire n'eſt pas du pain s'ils ne ſont parmi nous, la chair de cheval leur eſt plus appétiſſante que celle de bœuf, de brebis ou de bouc; car pour des moutons ils ne ſavent ce que c'eſt: & encore lorſqu'ils égorgent un Cheval, il faut qu'il ſoit fort malade, & tout à fait hors d'eſperance d'en pouvoir plus tirer de ſervice, avant qu'ils ſe reſou-

ſoudent à le tuer ; & même quand le cheval ſeroit mort de quelque maladie que ce fut, ils ne laiſſeroient pour cela de le manger. Ils ſont diviſés par dixaine, lorſqu'ils vont à la guerre, & quand il ſe trouve dans la troupe un cheval qui ne peut plus cheminer, ils l'égorgent, & s'ils trouvent de la farine, ils y meſlent le ſang avec la main, comme l'on feroit celui de pourceau pour faire des boudins ; puis le font boüillir & cuire dans un pot, & en mangent par grande delicateſſe. Pour la chair ils l'appretent ainſi : Ils la coupent en quatre quartiers, ils prêtent trois de ces quartiers à leurs camarades qui n'en ont point, & ne retiennent pour eux qu'un quartier de derriere, lequel ils coupent par roüelles les plus grandes qu'ils peuvent à l'endroit le plus charnu, & eſpaiſſes ſeulement d'un à deux pouces. Ils mettent cette viande ſur le dos de leur cheval qu'ils ſellent deſſus, le ſanglant le plus fort qu'ils peuvent, puis montent à cheval, courent deux ou trois heures en chemin faiſant, car toute l'armée va de même train. Après ils redeſcendent, le deſellent, retournent leur roüelle de chair, & avec le doigt recueillent l'eſcume du cheval, & en arrouſent ce mets, de peur qu'il ne ſe deſſeiche trop ; cela fait ils le reſſellent & reſſanglent bien fort comme devant, recourant de nouveau deux ou trois heures, & alors la chair eſt cuite à leur gré, comme ſi c'étoit une eſtuvée. Voilà leurs delices & leurs ragouſts Pour les autres endroits du quartier qui ne ſe peuvent couper par grandes roüelles, ils les font boüillir avec un peu de ſel ſans l'eſcumer : car ils eſtiment qu'eſcumer le pot, c'eſt

jetter dehors tout le meilleur ſuc & la ſaveur de la viande. L'eau eſt toute leur boiſſon, s'ils en rencontrent; car l'eau même leur eſt fort rare, & tout le long de l'hiver ils ne boivent que de la neige fonduë; ceux d'entr'eux qui ſont les plus accommodez, comme les Mirzas, c'eſt-à-dire, Gentil-hommes, & autres qui ont des jumens, en boivent le lait, qui leur tient lieu de vin & d'eau de vie. Pour la graiſſe de leurs chevaux ils en aſſaiſonnent du millet & du gruau d'orge & du ſarazin, car ils ne perdent rien. De la peau des chevaux ils ſavent tous la maniere d'en faire des brides, des cordelettes, d'en couvrir des ſelles & d'en faire des foüets, dont ils chaſſent leurs chevaux, car ils ne portent point d'eſperons. Pour le pourceau ils n'en mangent non plus que les Juifs. S'ils peuvent rencontrer de la farine ils font des galettes ſous les cendres, & leur plus ordinaire manger eſt le millet, le grain d'orge & le ſarrazin; ces ſortes de grains ſe cultivent chez eux; ils ſe nourriſſent auſſi de rys qu'on leur aporte de dehors; pour des fruits ils en ont, le miel y eſt fort commun; ils l'aiment fort, & en font auſſi un breuvage, mais ſans le boüillir: de façon qu'il cauſe de furieuſes tranchées. Ceux qui habitent les Villes ſont plus civils, ils font du pain approchant du notre; ils ont auſſi du Breha, qui eſt composé de millet boüilli; ce breuvage eſt épais comme lait, & ne laiſſe pourtant pas d'enivrer: ils boivent auſſi de l'eau de vie qu'on leur apporte de Conſtantinople. Il y a un breuvage que font les pauvres, qui n'ont pas moien d'achepter du Breha; voici comme ils font. Ils met-

mettent dans une barette du lait de vache, de brebis, de chevre, le battent & en tirent un peu de beurre; ils gardent le reste dans des cruches, ce breuvage s'aigrit, c'est pourquoi ils en font presque tous les jours. La Nation est assez sobre, elle use peu de sel; mais beaucoup des espices, entr'autres du piment. Ils font encore une autre sorte de breuvage, comme font ceux de Madagascar. Lors qu'ils ont fait boüillir leur viande avec un peu de sel sans escumer, comme nous avons dit, la chair étant cuite ils en gardent le boüillon; ils appellent cette boisson ou boüillon schourba, & le font chauffer, quand ils en veulent boire.

Le Chan, qui est leur Roi, ayant commandement du grand Seigneur d'entrer dans la Pologne, mettra quelquefois sur pied une Armée de quatre-vingt mille hommes, lors qu'il y est en personne: car autrement leurs Armées ne sont d'ordinaire que de quarante à cinquante mille, lors que ce n'est qu'un Mirsa qui les commande. Leur entrée dans le pays ennemi n'est d'ordinaire qu'au commencement de Janvier & toûjours en hyver, afin que les Marêts & les rivieres ne les puissent empêcher de s'étendre. La montre étant faite ils font avancer l'Armée: mais il faut remarquer qu'encore que la Crimée soit comprise entre les paralleles de quarante-six & quarante-sept degrez de hauteur, neantmoins les campagnes desertes qui sont au Nord de leurs pays, sont l'Hyver toutes couvertes de neiges, jusques en Mars: c'est ce qui leur donne hardiesse d'entreprendre une si longue course, car leurs chevaux ne sont point ferrez, & la

Neige leur conserve le pied: autrement la dureté de la terre, en tems de gelée leur gâteroit la corne. Les plus riches ferrent leurs chevaux avec de la corne de bœuf, & la cousent aux pieds de leurs chevaux avec du cuir, ou la clouent, mais cela dure peu, & se perd facilement. C'est pourquoi ils apprehendent fort un Hyver qui n'est point neigeux, comme aussi les verglas. Pour leurs marches ils ne font que petites journées, d'ordinaire de six lieues de France, & reglent si bien leur tems & leurs mesures qu'ils puissent être de retour avant que les glaces soient fondues, prenant leurs routes par des valons qui semblent se bailler la main l'un à l'autre. Ils font cela pour se couvrir & n'être pas éventez des Cosaques qui sont aux écoutes en divers lieux, pour apprendre leur route, & en donner l'alarme au pays. Le soir quand ils campent, ils ne font point de feux pour la même raison, & envoyent devant battre l'estrade & tâchent d'attraper quelque Cosaque, afin d'avoir langue de leurs ennemis. Ils cheminent cent Maîtres de front, c'est à dire trois cens chevaux, car chaque Tartare en meine deux en main qui lui servent de relais; leur front peut bien avoir huit cens à mille pas, & de hauteur ils sont bien de huit cens à mille Chevaux, qui tiendront plus de trois grandes lieues, même quatre de file quand ils sont ainsi pressez: car autrement ils filent une queuë de plus de dix lieues. Quatre-vingt mille Tartares font plus de deux cens mille chevaux. Les arbres ne sont pas plus épais dans les bois, que les Chevaux sont pour lors dans la campagne, & cela ressemble assez, quand on les voit de loin,

à

-que nuage qui s'éleve ſur l'horiſon, & qui va croiſſant à meſure qu'il s'éleve; ce qui donne de la terreur aux plus hardis, qui n'ont pas accoutumé de voir de telles legions enſemble. Ainſi cheminent ces grandes Armées, qui font des poſes d'heure en heure, environ d'un quart d'heure de tems pour donner loiſir à leurs chevaux d'uriner, leſquels y ſont ſi bien dreſſez, qu'ils n'y manquent ſi-tôt qu'ils ſont arrêtez, & lors les Tartares deſcendent de deſſus, & ſe mettent auſſi à faire de l'eau. Puis ils remontent incontinent & pourſuivent leur chemin; tout cela ſe fait au ſeul coup d'un ſifflet, & ſi-tôt qu'ils approchent de la frontiere, environ de trois ou quatre lieues, ils font une alte de deux ou trois jours, toûjours en un lieu choiſi, où ils penſent être à couvert. Alors ils font prendre haleine à leur Armée, qu'ils diſpoſent de cette ſorte. Ils la diviſent en trois, les deux tiers ſont deſtinez pour faire un corps, & l'autre tiers ils le diviſent encore en deux; un de ces corps s'avance ſur la droite & l'autre ſur la gauche. Ainſi diſpoſez, ils entrent dans le païs, le corps d'Armée va lentement avec les aiſles, mais continuellement, jour & nuit, ſans donner plus d'une heure à repaître à leurs chevaux, ſans faire aucun dommage juſqu'à ce qu'ils ſoient bien entrez 60. ou 80. lieues dans le pays.

Lors qu'ils ſont ſur la retraite, le Corps de l'armée va toujours le même train que le reſte, & alors le General détache les aiſles: elles courent chacune de leur côté juſques à cinq ou ſix lieuës loin de leurs Corps. J'oubliois de dire, que chaque aiſle qui peut être de huit à dix

dix mille se divise derechef en dix ou douze troupes, qui peuvent être chacune de 5. à 600. Tartares, qui vont par ci par là dans les villages, les assiégent en faisant quatre corps de garde autour du village, avec de grands feux toute la nuit, de peur qu'aucun païsan ne leur échappe; puis pillent & brûlent, & tuent tous ceux qui leur font resistance, & prennent ceux qui se rendent, hommes, femmes, enfans à la mammelle, bestiaux, chevaux, bœufs, vaches, moutons, chevres, &c. Pour les cochons ils les assemblent le soir, les enferment dans une grange ou autre lieu, puis mettent le feu aux quatre coins, pour l'horreur qu'ils ont de ces animaux. Ces aisles, comme nous avons dit, n'ayant pas ordre d'aller plus loin que cinq ou six lieuës s'en retournent avec leur butin trouver leur Corps qui est facile à à trouver; car ils laissent un grand estrac, d'autant qu'ils cheminent plus de cinq cens chevaux de front; de façon qu'ils n'ont qu'à suivre la trace, & en quatre ou cinq heures ils rejoignent leur Corps d'armée, où étant arrivez, il sort en même tems deux autres aisles de pareil nombre que les premiers; l'une à la droite, l'autre à la gauche, qui vont faire le même ravage que les premieres, puis retournent, & laissent la place à d'autres troupes fraiches, sans que jamais leur Corps soit diminué, faisant toujours les deux tiers de leur armée, qui ne va, comme nous avons dit, qu'au pas, afin d'être toujours en haleine, & prête à combattre l'armée Polonoise. Ils ne retournent jamais par où ils sont entrés, ils s'en écartent au contraire, & font une espece de ron-

ronde, afin de pouvoir mieux éviter la rencontre de leurs ennemis: mais quand ils sont rencontrez des Polonois, ils leur joüent beau jeu, & les font retourner plus vite que le pas. Au reste après avoir bien couru, rodé & fait les courses, ils rentrent dans les campagnes desertes de la frontiere, qui ont trente à quarante lieuës d'étenduë, & se voyant en lieu de seureté font une grande alte, reprenent leurs esprits, & se remettent en ordre, principalement lorsqu'ils ont été poursuivis par les Polonois.

Dans le tems de cette alte, qui est d'une semaine, ils mettent ensemble tout le butin, qui consiste en bestiaux & en esclaves, & partagent le tout entr'eux. Les plus durs seroient touchez de voir en ce tems-là la separation d'un mari d'avec sa femme, d'une mere d'avec sa fille, sans esperance de se pouvoir jamais revoir: car les uns sont destinez pour Constantinople, les autres pour la Crimée, & les autres pour la Natolie. Ils violent les filles, forcent les femmes en presence de leurs peres & de leurs maris, circoncisent leurs enfans devant eux. Enfin le cœur des plus insensibles frémiroit d'entendre les chants, les pleurs & les gemissemens de ces mal-heureux: car cette Nation chante & hurle en pleurant. Voilà en peu de mots comme les Tartares font des levées & des rafles de peuples, quelquefois de plus de cinquante mille ames, en moins de deux semaines.

Disons maintenant comment les Tartares entrent l'été dans la Pologne. Ils ne font d'ordinaire que dix à vingt mille hommes, d'autant

que s'ils étoient en plus grand nombre ils ſeroient trop tôt découverts

Quand ils ſe voyent à vingt ou trente lieues de la frontiere, ils diviſent leur Armée en dix ou douze trouppes, chaque trouppe peut être de mille chevaux. Ils envoyent la moitié de leurs trouppes, qui ſont cinq ou ſix bandes, à la droite, éloignées les unes des autres d'une lieue & demie, & de même en font ils de l'autre moitié de trouppes qui tiennent la gauche à pareille diſtance, faiſant ainſi un front de dix à douze lieues, avec des coureurs qui vont devant de plus d'une lieue pour prendre langue & mieux dreſſer leur route. Ces Tartares entrant avec cet ordre dans la frontiere, courent entre deux fleuves, & vont toûjours par le plus haut pays au deſſus des ſources des rivieres, & par ce moyen ne trouvent point d'obſtacles dans leurs courſes. Ils pillent & ravagent comme les premiers, mais ils n'entrent point dans le pays plus de ſix à dix lieues, n'y demeurent que deux jours, & s'en retournent chacun en ſon quartier. Ces Tartares là ſont libres, & ne reconnoiſſent ni le Chan ni le Turc; Ils font leurs demeures dans Budais, qui eſt une plaine entre la bouche du Nieper & celle du Danube, où de mon tems ils étoient bien vingt mille refugiez, ou banis. Ces Peuples ſont plus vaillans que ceux de Crimée, & plus aguerris, étant tous les jours dans les occaſions. Ils ſont auſſi mieux montez que les autres. Dans ces plaines qui ſont compriſes entre le Budziak & l'Ucraine, il y a ordinairement huit à dix mille Tartares, ſeparez en troupes de mille chacune, éloignées

les

les unes des autres de dix à douze lieuës pour chercher leur fortune, & ne se point nuire les unes aux autres. Il est difficile de les éviter pour le peril qu'il y a à traverser ces campagnes. Les Cosaques les voulant passer, vont en Tabor, c'est à dire, qu'ils cheminent au milieu de leurs Chariots, mettant huit ou dix Chariots de front, & autant sur le derriere & eux au milieu, avec des fuzils & demi-picques, & des faulx enmanchées de long, les mieux montez autour de leurs Taborts, avec sentinelles avancées d'un quart de lieuë, à la tête, à la queuë, & aussi sur chaque aisle pour découvrir de plus loin. S'ils voient les Tartares ils donnent signal, alors le Tabort s'arrête: Si les Tartares sont découverts, les Cosaques les battent: mais aussi si les Cosaques sont découverts les premiers, les Tartares les surprenant, les attaquent, dans leurs taborts. Enfin celui qui découvre le premier a toujours l'avantage. Je les ai rencontrez plusieurs fois: cinq cens Tartares nous vinrent charger en queuë dans nôtre Tabort, & bien que je ne fusse accompagné que de cinquante à soixante Cosaques, ils ne nous peurent rien faire, & aussi nous ne peûmes rien gagner sur eux, car ils n'approchoient pas de nous à la portée de nos armes: mais après avoir fait plusieurs feintes de nous attaquer, & de nous envoyer des nuées de fleches sur la tête, car ils tirent par arcade, & bien le double de la portée de nos armes, ils se retirerent & se cacherent, afin de surprendre quelqu'autre troupe.

Ces campagnes sont couvertes d'herbes é-

paiſſes de deux pieds de hauteur, pour empêcher que l'on ne les puiſſe reconnoître à l'étrac ou piſte qu'ils laiſſeroient, s'ils cheminoient en corps : ils ſe diviſent en petites troupes de dix chevaux, & marchent au grand trot; tellement que l'herbe qu'ils ont foülée ſe releve du jour à l'autre. Ils ſe rendent ainſi au rendez-vous. Si les Polonois ou Coſaques les découvrent ils montent à cheval, les Tartares ne les attendent gueres s'ils ne ſont de beaucoup plus forts, & lors même qu'ils le ſont, ils ne les attendent point de pied ferme. Ils s'eſparpilleront comme mouches c'eſt à qui fuira de ſon côté, & ils tireront en retraitte avec l'arc, à bride abbatuë, ſi adroitement qu'ils ne manqueront point de ſoixante à cent pas d'attrapper leur homme. Les Polonois ne les peuvent pourſuivre, car leurs chevaux ne ſont pas de ſi longue haleine que les leurs : Les Tartares ſe raſſemblent de nouveau à un quart de lieuë de là, & recommencent à faire leur décharge de front ſur les Polonois; & puis quand on les enfonce, ils s'eſparpillent de nouveau & tirent toujours en retraitte ſur la gauche, car ſur la droite ils ne le peuvent, & ainſi fatiguent tant les Polonois qu'ils les contraignent de ſe retirer. Lors que l'Armée veut paſſer le Boriſtene, qui eſt la plus grande riviere de ce pays; ils cherchent des lieux où les rives ſoient acceſſibles de part & d'autre, cependant chacun d'eux fait proviſion de jonq ou roſeaux, & en fait des petits fagots longs chacuns de trois pieds, & gros de dix à douze pouces, éloignez l'un de l'autre d'un pied avec trois bâtons mis de travers au deſſus bien liez, & au deſ-

dessous un de coin en coin aussi bien lié, qu'ils attachent à la queuë de leurs chevaux. Puis le Tartare met la selle de son cheval sur son flottant, se dépoüille, met ses hardes sur sa selle, arc, flêches & sabre, le tout bien lié & attaché ensemble, puis tout nud, un foüet en sa main il entre dans la riviere, chasse son cheval la bride sur le col, laquelle il tient toutesfois tantôt d'une main, & tantôt de l'autre avec le crin du col, & ainsi faisant avancer son cheval il l'oblige de nager, & nage aussi toujours d'une main, & de l'autre tient le crin & la bride qu'il ne lâche jamais. Voilà comment il conduit son cheval, le faisant avancer avec son foüet, tant qu'il ait passé & traversé la riviere. Quand son cheval prend pied à l'autre rivage, & qu'il n'a plus d'eau que jusqu'au ventre, il l'arrête & dérache son flottant de la queuë de son cheval qu'il porte à terre, & à même tems qu'un passe, tous les autres passent aussi: car ils font bien un front de demi-lieuë le long de la riviere. Tout le bêtail passe de même.

* Le Gentilhomme Polonois dit, qu'il leur a veu conduire leurs chevaux dans ces rencontres, en leur jettant de la main de l'eau aux yeux. & les faisant ainsi tourner du côté opposé.



RELATION DE LA COLCHIDE, OU MINGRELLIE.

PAR LE

P. ARCHANGE LAMBERTI,
Missionnaire de la Congrégation de la Propagation de la Foi.

LE païs que les Anciens ont appellé Colchide est nommé Odisci par ceux qui l'habitent maintenant, & Mingrellie par les autres. La Mingrellie au Levant est bornée par le Royaume d'Imirete, autrement Basaciaciuch, & au Nord par les Abcasses. La riviere du Phase, que ceux du pays appellent Rione, les sépare du pays d'Imirete, & de Guriel, & le fleuve Coddors, que je croi être le Corax des Anciens,



CARTE DE LA COLCHIDE APPELÉE MAINTENANT MENGRELIE ET PAR CEUX DU PAYS, ODISCI.
Abbaschi hodie Abbassa
CAUCASUS
ALANI
CARACIOLI
SCUANI
Muraille de Soisante milles pour arrester les Incursions des Abbassas
Partie des estats de Guriel et de Georgie autrem Imereti ou baschia ciuck
Pays des Abassis ou Abasses
Anarghia olim Heraclea
Port ou les Turcs trafiquent
PONT
EUXIN
Scala Sexaginta milliarium
10 20 30 40 50 60

ciens, les ſepare des Abcaſſes; Au Ponant elle a pour bornes le Pont Euxin, & le Mont Caucaſe entre le Levant & le Septentrion.

Ammian Marcellin croit que ces Peuples tirent leur origine des Egyptiens, fondé peut être ſur le rapport de Diodore Sicilien, qui dit, que le Roi Seſoſtris ayant ſubjugé la Scytie, laiſſa ſur les bords du Palus Mœotides une Colonie d'Egyptiens, qui obſervoient encore de ſon tems la Circonciſion, & ſemoient beaucoup de lin comme les Egyptiens. Pour moi j'y ajoûterai cette convenance, qu'ils ſont comme eux attachez à l'interpretation des ſonges, tout leur entretien du matin étant des ſonges qu'ils ont eu en la nuit.

* Le Cheſilpes ou Roi Dadian eſt le plus puiſſant des Princes de ces quartiers. Cheſilpes ſignifie Roi, Dadian eſt le nom de ſa race. Elle ne vient point des Rois de Georgie, mais d'un de leurs Miniſtres, qui uſurpa la partie de cet Etat dont il étoit Eriſtave ou Gouverneur. Les anciens Rois de Georgie faiſoient reſidence dans la Ville de Cottatis, & gouvernoient leurs autres Etats par ces Eriſtaves. Le plus conſideré de tous étoit l'Eriſtave d'Odiſci ou Colchide, nommé Dadian. Un de ces Rois de Georgie, qui tenoient alors tout le pays qui eſt entre la mer Caſpiene, & le Pont Euxin juſques à Tauris & Erzerom, & du côté du Nord juſques à Caffa, diviſa

* Des Princes qui regnent maintenant dans la Colchide.

divisa ses Etats entre plusieurs enfans qu'il avoit, ne retenant pour lui que les Provinces de Basciaciuch, d'Odisci, de Samsche & de Guriel: lesquelles il laissa même gouverner à ses Eristaves.

Le Turc d'un côté profitant de sa foiblesse, lui prit la Ville de Teflis à huit journées de Erzerum, le Persan lui envahit Tauris & toute cette partie de son Royaume, qui est entre Tauris & Gagveti. Cet Etat étant écorné de la sorte, les Eristaves, ou Gouverneurs des autres Provinces, se trouverent quasi aussi puissans que lui, & ne songerent plus qu'aux occasions de se rendre Maîtres absolus de la partie de l'Etat, dont ils étoient les Gouverneurs. Un jour que tous ses Gouverneurs étoient à sa table, l'Echanson presenta à boire au Roi sur la fin du dîné, & aux autres grands du pays ensuite, selon la coûtume, qui veut aussi que tous ceux auquels l'Echanson en presente, lui fassent après quelque regale selon leur condition. Après le Roi, on presenta le verre à Dadian, lequel, avant que de faire son present, demanda à Artabeg, un de ceux qui étoient auprès de lui & qui passoit pour le plus magnifique & le plus liberal de cette Cour, quel present il avoit resolu de faire à cet Echanson. Artabeg lui dit qu'il lui donneroit cent écus d'or, & Dadian regla son present là-dessus. On presente ensuitte le verre à Artabeg, qui promit à cet Officier, non pas cent écus, mais mille. Dadian s'en offence & sans avoir égard au respect

respect qu'il devoit à son Prince, se jette sur Artabeg & lui coupe la barbe avec son poignard. Artabeg ne pût pas s'en ressentir, par le respect qu'il portoit au Roi, & le Roi même n'osa pas entreprendre de punir l'insolence de Dadian, qui étoit presque aussi puissant que lui dans ses Etats. Mais quelque tems après Dadian ayant suivi un Cerf jusques sur les terres du Gouvernement d'Artabeg, les gens d'Artabeg, qui le trouverent separé de la troupe, le prirent & le menerent à leur maître, qui le fit mettre dans un cachot. On crut que Dadian étoit tombé dans quelque précipice, & on le pleura comme mort. Après avoir été quelque tems dans cette prison, Artabeg le vint trouver, & dans les autres conversations qu'ils eurent ensemble, Dadian lui fait confidence de la pensée qu'il avoit euë de se rendre maître de son Gouvernement, & lui representa la facilité qu'il auroit à faire la même chose. Artabeg lui fait la même confidence, lui dit qu'il avoit eu le même dessein. Ils concertent ensemble les moyens d'y réüssir, & les peuples de leurs Gouvernemens, qui étoient accoûtumez à leur obéïr, n'eurent point de peine à reconnoître pour Rois, ceux qui en avoient déja la puissance, sous le titre d'Eristaves. Le Roi même fut obligé, pour ne pas hazarder le reste de son Etat, de recevoir ses ministres pour ses compagnons, jusques-là que ses successeurs ont fait des alliances avec eux: mais ces alliances n'ont pas empêché depuis, qu'ils

n'ayent

n'ayent fait souvent la guerre au Roi d'Imirete.

Le Prince qui regne aujourd'hui dans la Mingrellie, se nomme Levan Dadian, & est le cinquiême Roi de sa race & Fils de ce Prince Munuacchiar, qui étant un jour à la Chasse heurta si rudement contre un Cavalier, que son cheval s'étant renversé, il y perdit la vie. Le Prince d'aujourd'hui étoit alors fort jeune & un de ses Oncles du côté de son Pere, nommé George Lipardian, gouverna durant son bas âge. Il épousa depuis la fille d'un Prince des Abcasses de la famille de Sciarapsia, fort aimée de ces Peuples. Lipardian, quoi que fort âgé, se maria aussi & prit une jeune Dame nommée Dareggian de la Maison de Ciladze. Cette Princesse prenoit plus de plaisir à la conversation de Dadian qui étoit de son âge, qu'en celle de Lipardian son mari, & pendant que Dadian ne songeoit qu'à se satisfaire dans la passion qu'il avoit pour elle; son premier Ministre ou Visir nommé Paponia s'insinua dans l'esprit de la Reine avec un si grand éclat dans tout le pays, que Dadian la repudia, conformément aux loix de l'Eglise Grecque, & lui ayant fait couper le nez, la ramena à la tête d'une Armée jusques sur les terres de son Pere. Pour son Ministre il se contenta de le tenir en prison & de le mettre entre les mains du Prince de Guriel son Cousin. Dadian plus amoureux que jamais de la femme de son Oncle, l'enleva de sa maison, & la fit reconnoître de

de tous ſes ſujets pour Dalboda ou Reine. Pendant que dans le Palais de Dadian on celebroit, avec toutes ſortes de réjouïſſances, ces noces inceſtueuſes, Lipardian fit faire chez lui les funerailles de ſa femme, comme ſi elle fut morte: il s'habilla de deüil avec toute ſa Cour, & la pleura quarante jours, ſelon la coûtume du pays. Chacun prend parti dans cette querelle, & Lipardian ſe trouva ſuivi de forces très-conſiderables: mais ayant été empoiſonné dans ces preparatifs, ſa femme demeura Reine, & le païs auroit été en repos, ſi ce Viſir que je viens de dire, pour ſe mettre à couvert de la vengeance de Dadian, n'eut porté le Prince de Guriel à lui faire la guerre, & n'eût traitté une ligue entre lui, les Abcaſſes & le Prince de Baſciaciuck. Le deſſein des ligués étoit de faire mourir Dadian & de mettre en ſa place un de ſes Freres nommé Joſeph. On pratiqua, pour executer la conjuration, un de ces Abcas, qui donna un jour un coup de lance par derriere à Dadian lorſqu'il étoit appujé contre une balluſtrade. L'aſſaſſin s'enfuit, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. On arrêta un des Officiers qui étoit derriere le Prince dans le tems que le coup lui fut donné, il confeſſa la conjuration. Le Viſir fût étranglé, ſon corps diviſé en pluſieurs quartiers, fut mis dans un canon chargé, & le feu y ayant été mis, il fut ainſi briſé en mille pieces. Il fit crever les yeux à ſon Frere, que les Conjurés vouloient mettre

en sa place, & ne lui laissa qu'autant de revenu qu'il en falloit pour survivre à son malheur & à son crime. Il prit prisonnier le Prince de Guriel, lui fit crever les yeux, lui ôta sa femme, & son fils, & donna ses Etats au Patriarche son Oncle, nommé Malachia. Le Prince de Guriel fut ainsi puni non seulement de ce crime, mais aussi de la sceleratesse avec laquelle il avoit fait mourir son propre pere. La tradition du pays veut que Dadian ait fait aussi mourir en ce tems-là les enfans qu'il avoit eu de sa premiere femme, porté à cela par le conseil de la nouvelle Reine, qui vouloit mettre les siens en leur place. Dadian fit après cela la guerre aux Abcasses, qui durant le tems de ces troubles avoient fait des courses dans son pays pour vanger l'affront fait à sa premiere femme fille de leur Prince. Il subjuga ces peuples, & comme il ne pouvoit tirer d'eux aucun tribut d'or ni d'argent, il se contenta d'une certaine quantité de chiens de chasse & de faucons, qui est ce qu'il y a de plus rare dans leur pays. Dadian étant venu ainsi à bout de la guerre civile, tourna toutes ses pensées à se rendre maître d'Imirete, dont le Prince a été autrefois son Souverain. Il lui fait la guerre, & quoiqu'il n'ait pas encore pû s'en rendre entierement maître, à cause que ce Prince a une retraite asseurée dans le Château de Cottatis, qu'il n'a pas pû forcer jusques à cette heure, il a neanmoins tellement ruiné ses Etats qu'il sera toûjours plus puissant que lui.

Le

Le Prince qui regne maintenant a de grandes qualitez,* & s'il avoit été nourri dans un pays plus civil il auroit été un des plus grands Princes de son siecle. Il est fort éloigné de toutes les debauches de bouche auquelles ceux de son pays sont fort sujets, quitte même souvent le manger pour ses affaires & pour la chasse, infatigable au reste dans les occasions de la guerre, prompt, secret, brave, aimant ses sujets, les secourant en toutes leurs necessitez. L'on ne parle plus dans ses Etats des violences qu'on y faisoit autrefois, & tout le monde y vit dans une grande quietude; il se gouverne fort sagement avec les Turcs, & Sultan Murat, au tems de la guerre qu'il faisoit au Persan lui ayant envoyé dire qu'il le vint trouver au siege de Keravan, il répondit que lui ni ses Ancêtres ne s'étoient jamais engagez à le suivre, & que le tribut qu'il lui payoit étoit volontaire. L'autre addresse dont il se sert auprès d'eux est de leur faire croire que la Mingrellie est le plus mauvais pays du monde. Quand il reçoit des Ambassadeurs de Constantinople, il envoye des gens sur la frontiere de ses Etats qui se chargent de leur conduite, & les font passer par des rochers, de grands bois, de mauvais chemins, & aux passages des rivieres choisissent toujours les gués les plus mauvais. La nuit on les fait loger dans de pauvres cabanes, où pour tout regal ils n'ont qu'un peu de pail-

le

* Qualitez du Prince qui y regne maintenant.

le & de fromage. Quand ces Ambassadeurs sont conduits à son audiance, il les reçoit au pied de quelque arbre, assis sur un vieux tapis; mal habillé, accompagné d'un grand cortége, mais de gens tous mal vétus. Au sortir de l'audiance on loge l'Ambassadeur dans une mauvaise maison, où à peine il peut être à couvert, & on le traite si mal que lorsqu'il est à Constantinople, il parle de ce pays comme du plus disgracié pays du monde. Il fit crever les yeux, il n'y a pas long-tems, à un de ses Ministres, qui machinoit de faire soûlever ses sujets. Il a attiré dans ses Etats des Juifs & des Armeniens, & par leur voye le commerce. La monnoye y a maintenant cours; il tire beaucoup de profit de celle qu'il y fait battre: il fait venir des Artisans de tous côtez, & pour les y arrêter il les marie & leur donne quelque établissement. Il fait aussi tous les jours de grands dons aux Eglises & aux Ecclesiastiques, & il n'y manque que de bons Architectes pour bâtir de grandes Eglises; car de lui-même il y seroit fort porté.

* Les Mingrelliens sont divisez en Seigneurs Gentilhommes, Saccurs ou riches personnes, & gens du peuple, qu'ils nomment Moinali. Les Gentilhommes qui ont quelque titre s'appellent Ginasca, les autres Ginandi. Il n'y a que les Ginasca qui puissent avoir des Gentilhommes à leur service. Les Gentilhommes ordinaires ou Ginan-

* Divers états de ceux du pays.

Ginandi se servent des Saccurs & des Moinalli : il n'y a point de Noblesse considerée que celle-là : le Prince même prend souvent alliance dans leur maison. Personne ne peut s'avancer au de là du rang dans lequel la fortune l'a fait naître : celui qui est né dans la derniere classe du peuple n'en sçauroit sortir quand il seroit le plus riche homme de tout le pays. Les Ginasca ou Seigneurs ont les même Officiers que le Prince, mais non pas en pareil nombre. Les Saccurs servent les Gentil-hommes, leur font la cour, les suivent à cheval dans leurs voyages & à la guerre, & dans leurs autres besoins. Enfin les derniers du peuple leur portent du bois, les suivent à pied & portent leurs hardes sur leurs épaules lorsqu'ils voyagent. Outre ces courvées ils les doivent encore traiter, qui deux, qui trois fois l'année selon la quantité des terres qu'ils tiennent de lui : les plus riches doivent une vache de reconnoissance avec une charette chargée de millet, de pain, de vin, & de volaille. Outre cela ils doivent loger tous les étrangers que les Gentilhommes leur envoient, & les recevoir eux-mêmes chez eux toutes les fois que l'envie les prend d'y aller. Ils sont Juges souverains de la vie & de la mort de leurs sujets. Quand une famille est éteinte, ils heritent de ses biens, & souvent quand elle est reduite à une seule personne, ils la vendent au Turc pour en profiter ; ainsi leurs plus grandes richesses consistent à avoir beaucoup de Vasseaux, c'est

ſur ce pied-là qu'on juge de leur puiſſance, & ceux-là ſont eſtimez les plus riches de tous, qui ont beaucoup de Vaſſeaux qui leur fourniſſent tous les jours tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entretien de leur maiſon.

* Leurs maiſons ordinaires ne ſont point diviſées par appartemens; elles conſiſtent en une grande Sale, dans laquelle maîtres, valets, hommes & femmes vivent enſemble ſans être ſeparez l'un de l'autre. Il y a toujours du feu l'hyver au milieu de la Sale, & la muraille étant de bois & le toit de paille, il n'y a perſonne qui ſe puiſſe aſſeurer que ſa maiſon doive durer tout un jour, le feu les reduit quelquefois en cendre en un moment, ou le vent les découvre. Ces Sales ſont enfumées & obſcures, car elles n'ont point d'autre jour que celui qu'elles tirent de la portei. Ils ont les plus beaux païſages du monde, & quittent ſans regret ces maiſons, d'une architecture ſi facile, toutes les fois qu'ils veulent changer de poſte. L'hiver ils ſe mettent dans les bois, qui les couvrent du vent, & où ils ont le plaiſir de la chaſſe. L'Eté ils cherchent leurs demeures ſur les collines: & dans les moyennes ſaiſons ils choiſiſſent des lieux où ils puiſſent joüir des plaiſirs de l'une & de l'autre des deux ſaiſons; mais ils s'éloignent toujours des bords de la mer à cauſe du mauvais air de ces lieux, & de la crainte des Pirates. Le Prin-

* Maiſons, Bâtimens.

Prince a plus de cinquante Palais, entre lesquels celui de Zugdidi est le plus beau: il est bâti d'une fort belle pierre, les dedans en sont ornez à la Persanne. Ils ont tous ordinairement devant leurs maisons un pré fermé d'un fossé & d'une haye; pour avoir de l'ombre ils y plantent des arbres, dont les branches font la figure d'une pomme de pin. A l'entour de ce pré, ils dressent des chaumieres avec quelque distance l'une de l'autre, de peur que le feu ne les brûle toutes en même tems. Celle qui est la plus proche de l'entrée du pré, se nomme Ochos, où ils reçoivent les étrangers. Après suivent les autres, qui sont destinées ou pour celliers, ou pour garderobbes; & celles-là sont plus fortes que les autres, & faites en forme de tour. Le premier planché est élevé de terre; car autrement on pourroit creuser au dessous des murailles, outre que l'humidité gâteroit les meubles. Toutes ces chaumieres étant disposées de la sorte à l'entour de la haye qui ferme le pré, dans les maisons des Gentilshommes, l'on bâtit une Chapelle au milieu du pré, pour n'être point obligé d'aller chercher la Messe plus loin. On ne sçauroit croire combien d'avantage ils tirent de cette maniere d'habitations ainsi éloignées les unes des autres, y trouvant en même tems la liberté de la vie de la campagne, & les plaisirs de la ville.

* Ce peuple est si pauvre qu'il est re-

* Habit.

duit à un lambeau de drap de laine, qui leur descend depuis la ceinture jusques sur le genouil: les personnes de condition s'habillent d'étoffes étrangeres, mais à leur ceinture de cuir qu'ils portent couverte de plaques d'argent, ils attachent, outre l'épée, toutes les choses qui peuvent être necessaires dans un voyage, un couteau, la pierre pour l'éguiser, une éguillette de cuir, large de trois doigts & longue de demie aune, un fusil pour allumer du feu, une petite bourse pleine de sel, une autre pleine de poivre & d'autres épices, une alaîne, du fil, une aiguille, & jusqu'à une petite bougie de cire. Leurs chemises sont travaillées avec de l'or à l'endroit du col, & par en bas: & afin que l'on voye ce travail, ils la tirent hors de leurs chausses, & la veste qu'ils portent dessus est plus courte que la chemise. Pendant les grands froids ils mettent une espece de justaucorps doublé de fourrures, leurs bonnets sont en pointe: ils trouvoient l'usage de nos chapeaux fort commode, mais comme il n'y avoit personne dans le païs qui les pût imiter, ils en firent avec de l'osier couvert de toile cirée; d'autres les faisoient de drap avec un carton dedans. Il y en eût même qui en firent de menuiserie, mais tous mettoient ces chapeaux sur leurs bonnets, & ne s'en servoient qu'en tems de pluye, ou contre l'ardeur du Soleil.

* La pauvreté du pays plûtôt que leur vertu

* Leur nourriture.

vertu & leur abſtinence, a banni toutes ſortes de luxes de leurs feſtins, mais cela n'empêche pas qu'ils ne faſſent excez du peu qu'ils ont: pour regal les jours de Fêtes, ils pillent du milliet dans un mortier, en ôtent l'écorce, le lavent, le cuiſent, & l'ayant reduit en conſiſtance de pâte molle, le ſervent ſur une pelle à leur conviez; cette pâte leur tient lieu de pain, dont l'uſage eſt rare parmi eux. Ils ne ſe ſervent point de ſieges ſi l'on ſert une planche de bois ou table devant eux, elle fait auſſi le ſervice de plat, car on jette deſſus la viande, & quand ils ont à ſervir quelque choſe de liquide, ils font un trou dans la pâte du millet, & le mettent dans cette cavité. Au lieu de table on étend devant le Prince un cuir qui a trente ou quarante palmes de long, ſi gras & ſi ſale qu'il degoûte ceux qui le voyent. Dans les grands repas l'on fait rotir des bœufs, des porcs & des moutons entiers, ils les ſervent ſur des civieres. Pour la volaille, après qu'elle eſt cuitte, ils la portent toute embrochée à l'entrée du lieu où on la doit manger, & diſpoſent ces broches comme le feroient les armes d'un corps de garde; on ſert premierement le gomo ou millet, celui qui en a le ſoin court d'un bout de la table à l'autre avec une pelle, & en ſert à chacun. Ils donnent après aux plus honnêtes, de la pâte de gomo ou millet plus fine, avec une petite palette, pendant que le Cuiſinier met le roti en pieces. On ſert toujours à la perſonne la

plus considerable l'épaule. Pour faire leur brindes lorsque l'Echanson leur presente la tasse, ils le prient de la presenter à celui auquel ils les font, qui l'approche de ses levres, en goûte un peu, & après avoir nettoyé l'endroit où il a porté la levre, la renvoye à celui qui lui a fait le brinde, qui la boit tout entiere. Ils ont en grande estime ceux qui boivent beaucoup sans s'enyvrer. Ils avoient dans le pays un homme si renommé par cette vertu, que Sephi Roi de Perse le demanda au Prince Dadian. Il fut en Perse, & s'étant éprouvé plusieurs fois avec les plus braves du païs, il en remporta toujours la victoire & le prix de ces combats. Le Roi même voulut un jour mesurer ses forces avec lui, & beut, disent-ils, avec tel excez qu'il en mourut. Scedan Cilazé ce fameux beuveur, retourna en grand triomphe & fort riche en son païs.

* Tous les Mingrelliens s'appliquent à l'agriculture, avec d'autant plus de raison qu'on ne leur apporte point de grain d'ailleurs: la plus grande fatigue après que le grain est semé, est de le serfoüer, pour empêcher que l'herbe ne l'étouffe; elle y croît en abondance à cause de l'humidité du païs. Toute la campagne est pleine dans ce tems-là de gens qui travaillent, la fatigue en est grande à cause de la chaleur, mais ils la rendent moins fâcheuse par la bon-

* Agriculture.

bonne chere qu'ils font à ces gens de travail & par de certaines chanſons qu'ils chantent & qui les tiennent de belle humeur; outre que l'air de ces chanſons eſt accomodé au travail : & comme dans la danſe les pas s'accordent à la cadance, auſſi dans ces chanſons les airs s'accommodent aux coups qu'ils donnent. Dans une troupe de quarante hommes l'on en choiſit deux qui battent cette Muſique ruſtique, & afin que les battuës ſoient plus courtes, & qu'ainſi le travail s'avance davantage, ces maîtres de Muſique ont double pitance. Le travail de la journée étant fini, ils marchent en files, toujours chantant, vers la maiſon de celui qui les employe, où on leur fait un grand repas, & on leur donne du vin : mais afin de n'en pas manquer en ce tems-là, ils conſacrent au tems de la vendange quelque tonneau de leur meilleur vin à S. George, lui promettant de n'y point toucher qu'au tems de la Fête de Saint Pierre & de Saint Paul, qui eſt le tems de ce travail. Alors perſonne n'oſeroit y toucher, leurs Prêtres leur ayant fait croire qu'il y va de la vie à rompre ce ſerment. Le jour étant venu, ils menent un de leur Prêtre dans leur cellier, lequel étant vêtu de ſes habits Sacerdotaux, recite quelques Oraiſons ſur ce vin, perce le tonneau & en envoye une bouteille à l'Egliſe de Saint George. La terre, comme j'ai dit, étant fort humide, les pluyes féroient ſouvent verſer les bleds ſi elle étoit en labour, ainſi ils ſement quelquefois ſur la terre ainſi trempée ſans

la labourer, ce qui leur reussit. Entr'autres herbages ils ont beaucoup de choux, j'en ai veu dont le tronc pesoit bien dix livres, ils les gardent pour le Carême, ils leur font bouillir un bouillon, puis ils les mettent avec du sel dans un muid où il y a eu du vin, ils y ajoûtent des herbes de bonne odeur, jettent de l'eau dessus, qui en moins d'un mois devient aussi forte que du vinaigre. Les pauvres gens n'ont point de nourriture plus ordinaire que celle-la.

* Comme ces peuples passent toute leur vie à la campagne, aussi n'ont-ils point d'exercice plus ordinaire que la chasse, tout le monde prend ce plaisir : & c'est un proverbe dans le pays, que la felicité des hommes consiste à avoir un cheval, un bon chien & un excellent faucon. Au lieu de tournois le Prince fait des chasses solemnelles, où tous les Grands du païs sont invitez, mais celle que Dadian aime le plus, se fait au tems du rut des Cerfs. Ils entrent alors dans le plus fort des bois au lieu où ils les entendent, & les tirent à coups de fleches. Dans le tems que Dadian portoit le deuil de sa femme, & que la bien-seance l'empêchoit de prendre ce plaisir, il alloit aux lieux où il pouvoit entendre le bruit que font les Cerfs, pour se consoler par cette musique, de la contrainte qu'il souffroit.

† Quand un de leurs parents ou amis est à

* Chasse.

† Leur maniere d'enterrer les morts.

à l'agonie, par une charité barbare, ils lui ôtent le chevet de dessous la tête, & tout ce qui la peut soûtenir, & la laissant pendre de la sorte, le malade est promptement étouffé. Alors tout le monde de la maison se déchire le visage, s'arrache les cheveux, & cette crierie sans ordre étant finie, ils se préparent en cette sorte à le pleurer plus regulierement. Les parens, & ceux même de la premiere condition, ôtent leurs habits, & paroissent nuds jusqu'à la ceinture. La troupe se divise en deux chœurs, qui se repondent l'un à l'autre repetant plusieurs fois Ohi Ohi. Pendant le tems du deuil, qui dure quelquefois jusqu'à trois ans, leurs personnes & toute leur maison portent les marques de leur tristesse. L'Evêque dit une Messe solemnelle pour le deffunt, & tire grand profit de ses Messes: elles lui valent ordinairement plus de cinq cens écus, & comme le Roi profite de la dépouille des Evêques quand ils meurent, son interêt fait qu'il tient la main à entretenir cette coûtume. Après la Messe on fait un festin à l'Evêque, & on donne de belles vestes à tous les Ecclesiastiques qui y ont assisté. La plus grande dépense de ces peuples se fait dans ces occasions. L'on invite le Prince à venir pleurer le defunt : l'on met sous un pavillon ses chiens, sous un autre son cheval, pour son épée on en dresse un troisiéme, & ainsi des autres choses dont il s'est servi. Le Prince ayant le corps dépouillé jusqu'à la cein-

ceinture, & les pieds nuds, se met à genoux sous chacun de ses pavillons, se donne quelques coups par le visage, pleure, fait ses oraisons, & à la fin trouve un grand festin à la maison de celui qui l'a invité, & un present pour finir cette fête. Le lendemain de Pâques est leur jour des Trépassez. Ils portent à manger sur la tombe des morts, ils y mettent une cage couverte de fleurs avec des cierges allumez: le Prêtre benit les viandes, qu'ils portent en suite à l'ombre de grands arbres qui sont devant l'Eglise, chaque famille ayant le sien: ils passent le reste de la journée à se presenter les uns & les autres ce qu'ils ont de meilleur, croyant que la chere avec laquelle ils se regalent de la sorte est fort méritoire, & tient lieu de suffrages pour les ames de leurs parens morts.

*Ces peuples sont fort cruels, & ceux du païs qui ont de l'autorité, se servent de cette autorité sans aucune humanité contre leurs sujets. Je me souviens qu'un de ces Seigneurs, qui avoit un prisonnier qui lui servoit de Tailleur, lui fit couper un des pieds, de peur, disoit-il, qu'il ne s'enfuit. Entre tous les châtimens dont ils punissent les criminels, ils tiennent que d'ôter la veuë à un homme est un des plus grans: ils le font de cette sorte. On plante quatre pieux en terre, l'on y attache le criminel par les pieds & par les mains, en sorte qu'il ne puisse faire aucun mouvement: ils ont deux petits

* Punition des Criminels.

petits lastres ou plaques de fer de la grandeur d'un sol, attachées au bout de deux ferremens qui s'unissent en un manche de bois: ils les font rougir au feu, & les appuyant sur les yeux du criminel, ils lui ôtent ainsi la veuë avec une douleur extrême, qui paroît assez dans ses effets, car tout le visage & la poitrine leur enfle: ils sont trois ou quatre jours sans pouvoir manger. Quand ils coupent le poing aux criminels, ils le font avec un fer rougi, disant que cela empêche le sang de sortir des veines, & ils ôtent avec un bâton la mouelle des os, de peur, ajoûtent-ils, qu'elle ne se pourisse. Lorsque le crime est leger, que le voleur a été surpris, par exemple, en prenant quelque vache, il en est quitte pour payer quinze fois la valeur de la chose volée, dont le Roi a un tiers, l'autre la Justice, & le reste celui qui a été volé. * Si le crime n'est pas averé, on met une croix au fonds d'une chaudiere pleine d'eau, on la fait bouillir en faisant un grand feu dessous, y employant du bois de sarment. L'accusé est obligé de mettre le bras dedans & d'en retirer la croix: au sortir on lui met le bras dans un sac, on le lie, on le cachete, & trois jours après on le découvre; s'il n'y paroît point de marque de brûlure, il est declaré innocent. Quand les preuves sont moins fortes & les crimes de moindre conséquence, on les fait jurer sur les Images de leurs

 Saints,

* Maniere d'averer les crimes.

Saints, mais il leur est ordinaire de manquer à ce serment, & quand ils savent sur quel Saint on les doit faire jurer, ils vont auparavant devant son Image, lui confessent leur crime, & l'avertissent que le lendemain ils diront tout le contraire de ce qu'ils ont confessé; qu'ils ne s'en fâchent point, qu'ils leur sacrifieront un mouton par exemple. C'est pourquoi ceux qui sont reduits à s'en rapporter à leur serment se gardent bien de leur dire sur quelle Image ils ont dessein de les faire jurer.

On fait quelquefois combattre ensemble ceux sur lequel tombe le soupçon d'un crime, ils courent la lance en arrêt l'un contre l'autre, & celui qui est blessé le premier est puni comme coupable. Les veuves qui se remarient, si elles sont grosses de leurs maris défunts, ne se font point de scrupule d'ensevelir tous vifs les enfans qui en proviennent: ce qui est encore ordinaire aux pauvres gens, lorsqu'ils ne se croient pas assez riches pour les nourrir. Je representai au Prince l'horreur de cette action, sa réponse fût qu'il n'y sçavoit point de remede, & qu'il ne pouvoit pas tenir registre des femmes qui accouchoient dans ses Etats.

Du côté de la terre, la Mingrellie est fermée du Mont Caucase. La ferocité des peuples qui habitent ce Mont empêche que les prisonniers ne puissent sortir de ce côté-là. Le Pont Euxin le ferme d'un autre, les rivieres du Phase & du Corasse, qui ne sont pas gayables, rendent aussi la sortie du pays fort difficile: ainsi les esclaves ou

prison-

prisonniers d'Etat n'en peuvent gueres sortir, & l'on se contente de les obliger à porter une grosse chaîne.

* Les Mingrelliens n'ont point de loix écrites, & la Justice ne laisse pas d'y être assés bien administrée. Par tout où il y a des loix, chacun tâche de les expliquer à son avantage : le sens commun est la loi de ces peuples. Dans les affaires qui ne sont pas de grande discussion c'est le Prince qui est le Juge, qui les décide à table, à la chasse, & partout où il se trouve. Les plus difficiles se terminent de la maniere suivante. Les parties choisissent chacune un Juge, entre les mains de qui ils compromettent leur interêts, & les Juges prennent un Rapporteur. On s'assemble à la campagne, le plus souvent à l'ombre d'un grand arbre ; le demandeur paroît le premier, expose sa demande & ses moyens : après avoir achevé il se retire & laisse la place à sa partie, à laquelle le Rapporteur expose ses pretentions. Le deffendeur fait sa réponse avec la même liberté : l'on fait revenir le demandeur, qui s'étoit éloigné, & le Rapporteur lui communique la réponse & la deffense qu'on a fait à ses demandes, & n'ayant plus rien à dire ni l'un ni l'autre, les Juges prononcent. Cette maniere de juger mériteroit d'être pratiquée par des Nations plus civilisées, aussi-bien qu'un autre coûtume qu'ils ont dans leurs affaires, de ne s'addresser jamais directement à la personne à qui ils

* Leur Justice en causes civiles.

ont quelque chose à demander, mais de se servir toujours de l'entremise d'un de leurs amis communs : car il se termine toujours beaucoup d'affaires de la sorte, là où ailleurs, l'aigreur avec laquelle l'on fait ses demandes en fait naître de nouvelles.

* Toute la difficulté du traité de leurs mariages se reduit aux presens qu'on est obligé de faire aux parens de la femme. De mon tems on traita le mariage du Prince d'Odisci avec une fille du Prince de Circasses nommé Casciach Mepe: le Prince demandoit pour sa fille cent Esclaves chargez de toutes sortes de draps & de tapis, cent vaches, cent bœufs & cent chevaux. Quand le futur époux va voir sa maîtresse il est obligé d'y porter du vin & quelques bœufs, les parens en font bonne chere. Le jour des nopces, si l'Evêque ou le Curé ne se trouve point pour les celebrer, ils vont dans leurs Caves, lieu qui n'est pas moins reveré chez ces barbares que les Eglises. Le Prêtre tient deux couronnes, & en mettant une sur la tête du mari, il dit, soit couronné N. N. serviteur de Dieu, pour la servante de Dieu N. il met l'autre sur la tête de l'épouse, & dit, sois couronnée la servante de Dieu N. N. pour le serviteur de Dieu N. Il prend ensuite un verre plein de vin, le presente aux époux, leur parain tenant cependant leurs couronnes. Après qu'ils ont beu, le parain leur coupe le fil qui attachoit leurs habits ; & c'est-

* Mariages.

c'eſt-là toute la forme de leurs mariages ſans qu'il ſe parle du conſentement des mariez.

* Tous les Mengrelliens vont à la guerre, & quoique le pays ſoit petit, le Prince met aiſément trente mille homme ſur pied. Ordinairement chaque trentaine de maiſons fournit un homme, mais toute la Nobleſſe eſt obligée de ſuivre ſon Prince; & comme ces Peuples aiment fort la guerre, ils y portent avec eux ce qu'ils ont de meilleur. La nuit, pendant lequel tems il n'eſt pas ordinaire à ces peuples de faire des entrepriſes, ce ne ſont que réjouïſſances. & que feſtins. C'eſt à qui féra plus grande dépenſe, & c'eſt pour cette occaſion auſſi qu'ils gardent leurs plus beaux habits & leurs plus beaux meubles. A la diane & au ſoir ils battent leurs tambours faits à la Perſanne : ils ſont de cuivre ſemblables à des timbales : ils ont auſſi des trompettes droites, longues de cinq pieds; ils en mettent toujours deux enſemble qui ſe répondent l'une à l'autre avec un ſon plus terrible qu'agreable. Celles du Prince dadian ſonnent les premieres, après celles du Prince de Guriel, puis celles de Lipardian le plus puiſſant d'Odiſci, & ainſi des autres ſelon le rang de leurs maîtres: mais quand ces troupes ſe ſont rencontrées avec celles du Prince d'Imirete, à cauſe que ſes Anceſtres ont été les maîtres de ceux de Dadian, il lui rend ce reſpect de ne

* Leurs guerres.

ne faire ſonner les ſiennes qu'en ſecond lieu.

Les Mingrelliens ne gardent aucun ordre ni diſciple dans leurs combats, chacun choiſit ſon ennemi, & la bataille eſt terminée en un quart d'heure : avec tout cela ils ne laiſſent pas de remporter tous les jours de ſignalées victoires ſur les ſujets du Prince d'Imirete ou Bachaciuck, quoique la nature, en les faiſant les plus forts, & les mieux proportionnez du monde, ſemble les avoir formez avec intention de les en rendre maîtres. Le Prince d'Imirete eſt toujours ſur la deffenſive, & lorſque Dadian entre dans ſes Etats ils ſe retire dans la ville de Cottatis, & avertit ſes ſujets de ſe retirer dans les Montagnes. Dadian entreprit dans ces derniers tems de s'en rendre le maître : il y fit rouler de l'Artillerie ; mais comme il n'avoit pas des gens qui la ſçeuſſent ſervir, il fut contraint de lever le ſiege.

* Entr'autres jeux & exercices ils ont le jeu du Ballon à cheval, les joueurs ſont rangez en files : celui qui eſt à la tête jette en l'air le Ballon, & ceux qui le ſuivent tâchent de lui donner un coup d'arriere-main avec leur Raquette de quatre ou cinq palmes de long. Le dernier qui le prend ſe met à la tête de ſa file & recommence cet exercice.

† Il n'y a pas de pays au monde où les Me-

* Leurs jeux & exercices.
† Comment la Medecine ſe pratique chez eux.

Medecins ſoient mieux reçus : ils eſtiment principalement les Medecins Italiens & François, & quand ils en rencontrent quelqu'un, ils font ce qu'ils peuvent pour le marier & l'arrêter dans le pays. Pour eux ils n'ont point d'autres Medecins que certaines femmes, à qui l'experience a enſeigné ce qu'elles ſçavent de remedes: elles ne donnent point d'autre nourriture à leurs malades que du milliet, d'où ils ont ôté l'écorce en le pilant dans un mortier, y ajoûtant quelques feuilles de Coriande, & quelques goutes de vin. * Dans les plus grandes fievres ils couvrent leurs malades de feuilles de ſaules; ils ne purgent jamais leurs malades, mais à ceux qui ſe veulent purger par precaution ils donnent du ſuc de titimale, qui eſt un purgatif fort violent. Ils ſe ſervent de l'infuſion de rubarbe pour guerir la fiévre, & je me ſouviens que comme on eut ordonné à la Princeſſe de prendre de la confection de Jacinthe, l'ignorance du Medecin fut ſi grande, qu'il prit une pierre de ce nom & ſe mit à la frotter contre une pierre ordinaire, ſi-bien que la Princeſſe prit plûtôt de la raclure de pierre que de la confection de Jacinthe. C'eſt aſſez pour paſſer pour grand Medecin en ce pais-là, que d'avoir des purgatifs qui purgent beaucoup. Plus grande eſt l'évacuation qu'ils font, & plus on eſtime ceux qui l'ont ordonnée: je ne ſçai ſi l'air du pays y fait quelque choſe,

* Leur maniere de guerir la fiévre.

chose, mais je voiois souvent que les remedes de nos Italiens, dans la dose ordinaire, n'avoient pas assez de force pour nous purger en ce pays là. Pour la fiévre, ils ont appris des Abcasses le remede que voici : ils mettent le fébricitant tout nud dans l'eau la plus froide du païs, & le font tenir là par deux hommes fort long-tems, disant que c'est un remede specifique pour ce mal.

Les Dames, aussi bien que les hommes, vont à cheval dans leurs voyages, les Dames ont un chapeau de drap qui a la forme pointuë, & est fourré de Zibellines : elles portent des Brodequins fort propres & brodez, & se font suivre de toutes leurs Demoiselles fort lestes. Un valet porte un marche-pied couvert de velours & garni d'argent, pour leur servir à monter & descendre ; & quand la Cour fait voyage, il ne se peut rien voir de plus galand que ces diverses troupes de Dames qui suivent la Princesse, & sont si bien à cheval, qu'on les prendroit pour des Amazones.

Ils sont fort charitables envers les voyageurs, les plus grands Seigneurs se croient obligez de servir ceux qui ont besoin de leurs aides dans ce rencontre ; & un jour la Princesse ayant trouvé un pauvre qui se mouroit de froid, ses Courtisans faisant difficulté d'obéïr à l'ordre qu'elle avoit donné de le prendre en croupe, elle le fit mettre derriere une fille naturelle du Prince.

* Lorſqu'ils ſe ſaluent, ils mettent un genoux en terre les uns devant les autres, & j'ai remarqué encore cette particularité, qu'ils donnent une cuilliere pleine de ſucre à ceux qui leur apportent quelque bonne nouvelle. Le Prince même la met de ſa main dans la bouche de ſes Couriers, mais avec cela de plus, que le Courier, en s'avançant vers lui, marche ſur un tapis de velours que l'on étend exprez pour le recevoir.

† Ces peuples reconnoiſſoient autrefois le Patriarche d'Antioche, ils reconnoiſſent preſentement celui de Conſtantinople, mais cette reconnoiſſance ne conſiſte qu'à donner quelques aumônes au Prêtre qu'il envoye pour les ramaſſer. Ils ont du reſte deux Patriarches de leur Nation, qu'ils appellent Catholiques. Celui de la Georgie a ſous lui les Provinces Cartuli ou Cardueli, Gaghetti, Baratralu, & Samſché: celui d'Odiſci les Provinces d'Odiſci, d'Imirete, de Guriel, des Abcaſſes & des Suani. Dadian a uſurpé, avec l'Etat d'Odiſci, l'autorité d'élire des Patriarches de cet Etat. Ce Patriarche a preſqu'autant de revenu que le Prince même: il eſt continuellement en viſite des lieux de ſa dépendance, & au lieu d'avoir ſoin de ſon troupeau, il le ruine par ces viſites ſi fréquentes. Il ne fait point d'Evêque qu'il n'en tire cinq ou ſix cens écus. Le grand Vi-

* Façons de faire.
† Etat Eccleſiaſtique du Pays.

Visir lui donna un jour quatre-vingts écus pour une confession, il ne s'en contenta pas, & comme le même Visir étant malade au lit de la mort l'envoya querir pour se confesser une autre fois, il fit réponse qu'il ne méritoit pas qu'il prit cette peine, l'ayant aussi mal reconnu qu'il avoit fait la premiere. Il l'obligea par-là de lui promettre une plus grande somme : & ce qui est de plus étrange, c'est que tous les trois ou quatre ans ils porte au S. Sepulchre de Jerusalem tout l'argent qu'il a amassé par des voyes si honteuses : croyant que ces presents & ces offrandes l'assurent du Paradis. Il y avoit autrefois douze Evêques dans le païs, il n'en reste plus maintenant que six, car six de ces douze Evêchez ont été convertis en Abbayes. Andra est le premier de tous les Evêchez, il est situé sur la riviere du Corax ; Mopuis est le second, Bedias le troisiéme, Ciaïs le quatriéme, qui tire son nom de la montagne où il est situé, Scalingicas est le cinquiéme. L'Eglise principale est dediée à la Transfiguration de Notre Seigneur, & c'est-là que sont les sepultures des Princes du païs. Scondidi est le sixiéme, l'Eglise est dediée aux Martyrs. Les Abbayes sont Chiaggi, Gippurias, Copis, ou Obbugi, où étoient autrefois les sepultures des Princes qui ont été tranferez depuis à Scalingicas. Sebastopoli est la cinquiéme Abbaïe, mais les eaux l'ont ruinée. La sixiéme étoit Anarghia, autrefois appellée Heraclea. Les Evêques sont plus riches que pas un Seigneur du païs, ils

ils vivent dans une dissolution fort grande, il y en a qui tiennent trois ou quatre femmes chez eux, & de mon tems un d'eux vendit pour Esclave au Turc le mari d'une femme qu'il aimoit, pour en joüir avec plus de liberté. Ils font tous les jours de même pour se rendre maîtres des richesses de leurs Diocesains, & cependant à cause qu'ils jeûnent fort exactement le Carême, ils croient être infiniment plus reguliers que les Prêlats de l'Eglise Romaine.

Ils croient qu'il n'y a point de si grand pêché que l'on ne puisse effacer en faisant une bonne œuvre, ainsi ils ne se confessent que rarement : mais quand ils se trouvent chargez de quelque crime, ils font un present à l'Eglise, & s'en croient par-là absous : ce qui leur est bien plus facile que de satisfaire à la rigueur des canons de l'Eglise Grecque, où à l'avarice de leurs Confesseurs, qui exigent de grandes sommes pour l'absolution qu'ils demandent. Ils ont une autre maniere encore plus aisée de purger leur conscience, c'est de jetter un grain d'encens dans le feu après l'avoir porté trois ou quatre fois à l'entour de leur tête. Leurs Abbez & leurs Prêtres imitent les Evêques dans leurs débauches & dans leur ignorance. J'ai montré plusieurs fois à leurs Prêtres un Alphabet de la langue Georgienne, dans lequel ils disent la Messe, & j'ai trouvé que la plûpart n'en connoissoient pas une seule lettre.

Cette ignorance, commune à tous leurs Ecclesiastiques, leur a fait perdre la forme

me des Sacremens: ils ne baptisent les enfans qu'à l'âge de 3. ou 4. ans, ils les conduisent dans le Cellier, qui est le lieu où se doit faire la ceremonie. Le Prêtre vêtu de ses parements, benit un grand vaisseau plein d'eau, selon le Rituel des Grecs, & se contente de lire ce qui est dans ce Rituel; sans faire rien de ce qu'il prescrit: il laisse faire le reste au Parain, lequel prenant un peu de leur miron ou huile sacrée au bout d'un bâton, en marque l'enfant. Les assistans le lavent après dans l'eau benite par le Prêtre. * Quand l'Eglise est fermée, ils ne font point de difficulté de dire la Messe sur le seuil de la porte de l'Eglise: leurs calices sont de bois, une courge leur sert de burette, & il n'y a personne qui ne fut scandalisé de l'irreverence avec laquelle ils la celebrent. Cependant on leur paye largement ces Messes, on les regale d'un repas, & de quelque baril de vin, mais leur plus grand revenu leur vient des Sacrifices. † Ces peuples croient que c'est le seul moyen d'obtenir de Dieu tout ce qu'ils lui demandent, on conduit de bon matin une victime devant le Prêtre, qui recite sur elle quelques oraisons, en faisant mention des sacrifices de l'ancienne Loi, de ceux d'Abel, d'Abraham, de Salomon, & d'autres. Il brûle avec une chandelle en cinq endroits le poil de la bête, en forme de croix, & fait tourner trois fois la victime à l'entour de celui

* Messes † Sacrifices.

celui qui la presente: tous les assistans lui souhaittent durant ce tems-là une longue & heureuse vie. Cette ceremonie faite, on porte la victime à la cuisine, cependant le Prêtre dit la Messe, après laquelle il se rend à la maison de celui qui presente la victime: on donne à chacun des assistans un petit cierge avec un grain d'encens, tout le monde est debout, le maître du logis étant seul à genoux devant la victime, les assistans portent à l'entour de lui le petit cierge & le grain d'encens allumé, lui souhaittent encore une heureuse vie, & le jettent après dans un brasier. On se met ensuite à table, y en ayant une particuliere pour le Prêtre, sur laquelle on sert certaines parties de la victime qui lui sont destinées, comme la poitrine, le dos, le foye & la rate, & à cause que c'est chair de sacrifice, il n'y a que le Prêtre qui en puisse faire porter le reste en sa maison avec la tête & la peau de la bête.

Ils tirent encore de grands profits des prédictions qu'ils font par le moyen de leurs livres, ou avec de petites boulles d'argent sur lesquelles il y a une croix marquée. Ils font passer plusieurs fois le livre à l'entour de la tête de celui qui les consulte, & l'ouvrant après au hazard, & mettant de même le doigt sur quelque endroit, ils disent qu'ils ont trouvé la réponse à l'interrogation qu'on leur a faite, que S. George par exemple a envoyé la fiévre au malade qui les consulte, qu'il est resolu de le faire mourir, mais qu'il pourra appaiser sa

colere, en lui ſacrifiant un bœuf. Ils font de même avec les petites boulles, jugeant, ce diſent-ils, ſelon l'endroit où ſe rencontre la croix qui y eſt marquée.

Ils croient avoir ſatisfait à tous les preceptes du Chriſtianiſme en obſervant exactement les jeûnes qu'il preſcrit. Le jour de Paque on ne parle point de Confeſſion ni de Communion. Ils vont ce jour-là 2. heures devant le jour à l'Egliſe, mais c'eſt pour en ſortir de meilleure heure, & pour commencer plûtôt la débauche par laquelle ils le ſolemniſent, & les autres fêtes pour leſquelles ils ont plus de devotion.

* Leur plus grande Fête eſt celle de S. George le 20. Octobre, le Prince ſe rend à Ilori pour y aſſiſter: il y vient toutes ſortes de peuples, juſques aux Abcaſſes & aux Souans. L'Egliſe de S. George eſt fermée d'une enceinte de murailles qui ont bien quinze palmes de hauteur. La veille de la Fête, le Prince y va ſur le ſoir accompagné d'un grand Cortége, appoſe ſon ſcellé ſur la porte de l'Egliſe: le lendemain, après avoir reconnu ſi on n'y a point touché, il leve le ſcellé, & l'on ne manque point de trouver un bœuf dans cette enceinte. Le peuple croit fermement que Saint George l'y a fait entrer par un miracle, & bâtit ſur cette ſuppoſition mille prejugez de l'avenir. Si le bœuf ſe deffend de ceux qui le veulent prendre, il y aura guerre cette année-là; s'il eſt fort

croté

* La Fête du Bœuf.

crotté, c'eſt une marque que l'année ſera fertile, s'il eſt plein de roſée, la vendange ſera bonne, s'il a le poil roux, il s'enſuivra une grande mortalité d'hommes & d'animaux, & auſſi-tôt toutes ces particularitez s'écrivent de tous côtez comme une choſe de la derniere importance. Il y a une famille qui a le privilege de tuer ce bœuf, ceux-là gardent dans leur maiſon, comme une relique la hache avec laquelle ils le tuent ordinairement: le même a le privilege de le couper en pluſieurs morceaux, la tête avec les cornes ſe portent au Prince. Il les enrichit d'or & de pierreries, & aux plus grandes Fêtes de l'année il boit dedans, il en envoye un autre morceau au Prince d'Imirete, lors même qu'il eſt en guerre avec lui. Le Prince d'Imirete regale liberalement le porteur d'un ſi beau preſent, chaque famille du païs en a de même ſa part, & tout le reſte eſt diviſé par pluſieurs petits morceaux au peuple, qui les ſéche & les garde pour un ſouverain remede dans ſes infirmitez. Sur cette opinion que le Saint dérobe un bœuf cette nuit-là, ils croient qu'il leur eſt permis de faire le même, & il m'en couta 2. chevaux qu'ils m'enleverent: la verité eſt, comme je l'ai appris de quelque Grecs qui ſe voulurent éclaircir du fait, & veillerent toute cette nuit, que les Prêtres tirent le bœuf avec des cordes dans l'Egliſe: ce qu'ils font d'autant plus facilement, que leurs Eccleſiaſtiques ont fait accroire qu'il y va de la vie à tour-

rer les yeux dans ce tems-là vers les murailles de l'Eglise, & que l'on risque d'être percé de certaines pointes ou fléches que l'on voit dans l'Eglise de ce Saint. Ils observent fort exactement le Carême, & à l'austerité du jeûne des Grecs ils y ajoûtent la pénitence d'aller à pied pour ceux qui vont ordinairement à cheval. Les femmes vont nuds pieds: les trois derniers jours de Carême ils ne prennent aucune nourriture. Leur Carême dure sept semaines entieres: ils le commencent le Lundi de la Quinquagesime, les Samedis & les Dimanches ils mangent deux fois le jour, observant les autres jours du Carême à la maniere des Grecs, & ne mangeant que lorsque les étoiles paroissent.

* Il n'y a point de peuple plus superstitieux que les Mingrelliens, cela se voit assez dans l'apprehension qu'ils ont de la Lune, qu'ils croient être la cause de tous leurs malheurs, & ils s'abstiennent par cette raison de manger de la viande le Lundi; s'ils sont en voyage ils se gardent soigneusement de puiser de l'eau, disant que ce jour-là elle est infectée. Le premier qui découvre la Lune nouvelle en avertit les autres, ceux qui ont l'épée au côté la tirent toute nuë, ou leur coûteau: les autres la saluent en mettant un genoux en terre, ils ont mille autres superstitions, comme d'observer le Lundi de même que les Juifs le jour du sabbat: ils chomment aussi le Ven-

* Superstition des Mingrelliens.

Vendredi, & il y a apparence qu'ayant receu le Christianisme au tems de Constantin, c'est de lui aussi qu'ils tiennent cette devotion, car Constantin le faisoit chommer à l'honneur du jour de la Passion de Notre Seigneur. A la naissance de leurs enfans ils consultent le Curé & lui demandent ce qu'il devra faire pour être heureux. Le Curé, pour les entretenir dans la credulité, fait semblant de consulter ses livres, & leur donne pour conseil de s'abstenir, par exemple, de manger des animaux qu'on mange avec la peau, & autres avis de cette nature. Ils ne portent point les corps de leurs morts à l'Eglise, mais tout droit au Cimetiere; on fait après cela le service dans l'Eglise, mettant à la place du corps la pelle qui a servi à faire la fosse.

Ils parent les façades de leurs Eglises des têtes des cerfs & des hures des Sangliers qu'ils ont tuez: ils croient que cet ornement est fort agreable à Dieu, que le bonheur de leur chasse en dépend, & qu'il importe fort pour faire une bonne pêche, que la barque du Pécheur ait été faite en tems heureux, & que tous ceux qui ont travaillé ayent été payez largement de leur salaire. Ils nous obligérent un jour de jetter de l'eau benite sur une de leurs barques sur le point d'aller à la pesche; & comme il s'y prit beaucoup de poisson, ils ont toujours voulu depuis que nous fissions la même chose.

Quand ils sont en mer, & que le vent

leur manque, ils siflent tous pour le faire revenir; & quand il est favorable, ils ne souffrent point que l'on couse rien dans le vaisseau, ni que l'on se serve de fil ni d'aiguille, disant que le vent demeure pris dans les tours & retours que fait le fil. Ils attribuent souvent les disgraces qui leur arrivent aux imprécations & aux enchantemens de leurs ennemis; jusques-là, que j'ai veu un des principaux du païs, faire porter devant lui quantité de petites images & de reliques au bout d'un bâton, pour purger l'air, disoit-il, de toutes ces malignitez. Quand il font quelque marché, outre le prix de la chose, ils donnent encore quelque regale au Marchand, afin qu'il la benisse. Ils ne mettent jamais entre les mains de l'acheteur ce qu'ils vendent: ils le jettent devant lui; car s'ils faisoient autrement, ils disent que tout ce qu'ils ont dans leurs maisons en sortiroit, & seroit perdu, sans qu'ils y pussent apporter de remede. Quand les hommes font amitié ensemble, ils se touchent l'un àl'autre le front avec un peu de Miron ou huile sainte; & quand l'amitié se fait entre personnes de different sexe, l'homme presse avec les dents le bout du tetton de la femme. Ils sont persuadez qu'une amitié faite avec cette ceremonie doit être éternelle.

Nous conseillâmes un jour un des principaux du païs de manger de la viande, quoi que ce fut en Carême, pour r'avoir ses forces abbatuës par une longue maladie.

die. Dans le tems qu'on lui ſervoit un faiſan, on lui vint dire que le Patriarche lui envoyoit une Image miraculeuſe. Il creut que ſi elle voyoit le faiſan, elle acheveroit de le tuer, au lieu de le guerir: il fit remporter bien finement dans une autre partie de ſa maiſon fort reculée le plat qu'on lui avoit ſervi, receût avec veneration l'Image, lui fit ſon oraiſon; & quand elle fut ſortie, il ſe ſervit du conſeil que nous lui avions donné. Mais je craindrois d'ennuyer le Lecteur par un plus long recit de ces foibleſſes, qui ſont infinies parmi eux. Je rapporterai ſeulement une maniere particuliere qu'ils ont de deviner l'avenir. * Celui des conviez, à qui l'on a ſervi l'os d'une épaule de mouton, par exemple, après en avoir bien ôté la chair, conſidere diligemment cet os: & ſur les remarques qu'il y fait à ſa mode, il dit ce qu'il ſçait de l'avenir: ſon jugement ainſi fait, il le redonne à celui d'auprès de lui, & cet os fait ainſi tout le tour de la table. Un jour que je me rencontrai à table avec eux, ſur la fin on examina à l'ordinaire l'os d'une épaule de veau qu'on avoit ſervi, cet os tomba enfin entre les mains d'un jeune Eſclave Abbaſſa de Nation, lequel l'examinant comme les autres, dit qu'il falloit que l'on eut brûlé la maiſon de celui de qui venoit ce veau, & en effet la choſe fut trouvée veritable, ſans qu'il y eut aucun

 lieu

* Qui eſt l'endroit que l'on ſert toujours au plus honorable de la compagnie.

lieu de soupçonner qu'il eut pû avoir appris la chose d'ailleurs

Quand ils ont à souhaiter de la pluye pour leurs grains, ils prennent quelque Image de grande devotion, & la mettent tous les jours dans l'eau jusqu'à ce qu'il pleuve: ils croyent qu'ils lui ont l'obligation de la premiere pluye qui vient en suitte.

* Ils n'avoient aucune monoye avant que le Prince Dadian eut attiré le commerce des Armeniens dans le pays: elle ne sert même presentement que pour égaler les échanges qu'ils font de leurs marchandises. Ce Prince en a fait battre dans ses Etats avec des caracteres Arabes, semblable à celle qui a cours dans la Perse, nommée Abassi; mais ceux du païs estiment davantage les reaux d'Espagne & les monoyes étrangeres:elle leur est d'autant moins necessaire, qu'il n'y a point de pauvre homme qui ne tire de son jardin ou de son bétail ce qui est necessaire pour sa nourriture. Pour leurs autres necessitez, ils les ont par troc des Turcs, ou aux foires du païs, dont la plus grande est celle du mois de Septembre, qui se tient devant notre Eglise de Cipourias: l'autre, que je ne dois pas oublier, se fait dans l'Eglise de Saint George le jour de la ceremonie du bœuf. Les Turcs portent de Constantinople des tapis, des couvertures de lit, des selles, des harnois de Chevaux, des arcs, des fléches,

* Marchandise & monoye du païs.

ches, des draps, du fer, du cuivre, de la laine, des toiles de coton, & en rapportent du miel, de la cire, du fil, des peaux de bœuf, des martres, des peaux de castor, des Esclaves, & du bois de buis. Ils gagnent beaucoup sur ce bois, & pour la valeur de quatre cens écus de sel qu'ils apportent dans le païs, ils en tirent pour plus de cinquante mille écus de buis. Les Seigneurs vendent souvent leurs sujets pour Esclaves, & de mon tems, * un de ces Seigneurs, voulant avoir quelque chose des marchands Turcs, qui lui demandoient dix Esclaves; pour les avoir plus aisément, car la chose s'étoit répanduë dans son païs, & personne durant ce tems-là ne paroissoit devant lui, il fit entendre aux Ecclesiastiques qu'il vouloit faire celebrer une Messe solemnelle, après laquelle il les regaleroit fort bien. Il y vint 12 Prêtres, il fit fermer l'Eglise après qu'ils eurent dit la Messe, leur fit razer les cheveux & leur grande barbe, & les livra aux Turcs. J'ai veu les maris vendre leurs femmes aux Turcs sur un simple soupçon. En ce rencontre le Seigneur du lieu a le tiers du prix de la vente, les parents de la femme en ont un autre, & le mari le reste. On m'a dit même qu'un Gentilhomme, pour avoir un cheval Turc qui lui plût, donna en échange sa propre mere.

† L'air de ce païs est fort humide, & cette humidité vient de sa situation : car d'un

* Voïés la Relation du P. Zampi.

† Temperature du païs.

d'un côté il a le Mont Caucase, d'où il sort quantité de rivieres, de l'autre les bois dont il est couvert empêchent que l'air ne soit agité, & le voisinage de la mer & les vents qui en viennent y apportent continuellement du brouillard & de la pluye. Les rosées y sont aussi fort grandes, & cet air humide & renfermé venant à se corrompre durant la chaleur de l'Eté, engendre beaucoup de maladies, principalement à craindre aux étrangers, qui devroient pendant l'Eté quitter les vallons, demeurer sur les hauteurs & ne manger point de fruits, quoi qu'il s'y en trouve en grande abondance. Ceux du païs sont ordinairement tourmentez du mal de ratte, qui se convertit en hydropisie si l'on n'y remedie de bonne heure. Les fiévres tierces & la quarte y sont fort ordinaires, & durant l'Autonne il y a force fiévres continuës. Les gens âgés y meurent ordinairement de catherres & de difficulté de respirer, la jaunisse & la letargie font mourir les plus jeunes. Les froids y sont aussi fort grands, & quoi qu'ils ne se fassent sentir que sur la fin de Decembre, il ne laisse pas d'y tomber beaucoup de neiges quelquefois même jusqu'au mois d'Avril.

Le païs est vaste & marécageux du côté de la mer, mais plus avant vers les terres il est fort bossu. Le Mont Caucase l'asseure de ce côté-là des courses des Barbares qui l'habitent, & aux endroits où la montagne sembloit avoir laissé quelque passage, ils y ont tiré une muraille qui a plus de

soixante

ſoixante mille pas de longueur, laquelle eſt flanquée de ſes tours, & gardée par des Mouſquetaires qui ſe relevent tous les mois, & que les principaux Seigneurs de la ville d'Odiſci ont accoûtumé d'envoyer tour à tour. Les endroits du païs du côté de la mer, où il n'y a point de marais pour en deffendre l'entrée, ſont auſſi fortifiez de châteaux de bois: le païs va s'élevant avec une pente douce depuis la mer juſqu'aux plus hautes montagnes du Caucaſe. Je ſçai bien que Quinte-Curce met le Caucaſe dans les Indes, mais Ptolomée & Pline le mettent entre la mer Caſpiene & le Pont Euxin, & Strabon remarque que Quinte-Curce en a parlé de la ſorte pour flatter Alexandre.

* Le Caucaſe eſt habité par des peuples fort ſauvages de differentes langues, qui ne s'entendent point: les plus proches de la Mingrellie ſont les Suanis, les Abcaſſes, les Alains, les Circaſſes, les Ziques, & les Caracholis. Ils ſe vantent d'être Chrétiens, quoi qu'il n'y ait ni foi ni pieté parmi eux, les plus civiliſez ſont les Suanis, qui aiment à ſe faire inſtruire. Ils occupent une grande partie des montagnes qui ſont vers Odiſci & celles d'Imirete. Ceux-cy ſervent le Prince d'Imirete, & ceux-là le Prince Dadian. Ils ſont d'une taille extraordinaire, bien proportionnez, mais affreux de viſage, braves Soldats, bons Arquebuſiers, ils ont même l'art de faire des Arquebu-

* Mont Caucaſe & les peuples qui l'habitent.

les & de la poudre: au reste ils sont si sales qu'ils font peine à ceux qui les regardent. Ils ne manquent point des choses necessaires à leur nourriture, mais la necessité d'avoir des habits & toute sorte de mercerie les oblige à venir par troupes en Georgie au commencement de l'Eté, pour loüer leur travail & leur industrie, & travailler à la campagne. Ils s'en retournent après la recolte, remportant pour leur salaire, non pas de l'argent, qui leur seroit inutile, mais des plaques de cuivre, des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, des tapis, & du sel. Ils reviennent au commencement de l'Hiver à Odisci, où ils fournissent les habitans de bois, dont ils ont grand besoin à cause du grand froid & de la qualité de leurs maisons mal fermées. Quand je les interrogeois pourquoi ils ne vouloient point d'argent pour leur salaire, ils me répondoient qu'en prenant en payement les choses qui leur étoient necessaires, ils s'épargnoient la peine de recevoir de l'argent, puisqu'il le falloit remployer après en ces mêmes marchandises. Ces habitans du Mont Caucase, & les autres peuples qui sont entre la mer Caspienne & le pont Euxin, ne se servent point de monnoye, & quoi que Strabon ait dit qu'ils ont beaucoup d'or & qu'ils le ramassent dans des peaux de mouton, je puis neanmoins assurer qu'il ne leur reste rien de ce richesses supposées, ni même aucune memoire dans le païs qu'il y en ait eu autrefois.

Les Peuples du Caucaſe les plus avancez vers le Nord que les Turcs nomment Abaſſas ou * Abcaſſes, ſont bien faits, bien proportionnez, & ont le teint beau: ils ſont adroits de leurs perſonnes, & fort propres à toutes ſortes de fatigues. Leur païs eſt ſain, agreable, entrecouppé par des collines fort fertiles & fort riches. Ils ont de grand troupeaux, & vivent de chaſſe, & de laitage, ne mangent point de poiſſon quoi qu'ils en ayent en grande abondance, & ſur tout ont en horreur les écreviſſes, ſe raillant ſouvent de leus voiſins de Mingrellie, qui en font un de leurs meilleurs morceaux. Ils n'habitent point dans des villes ni dans des chaſteaux, mais 15. ou 20. familles s'attroupent enſemble, & ayant choiſi le ſommet de quelque colline y dreſſent des chaumieres & les fortifient de hayes & de bons foſſez, ce qu'ils font pour n'être point ſurpris de ceux mêmes de leur pays. Ils tâchent de s'enlever les uns les autres, & de faire des Eſclaves pour les vendre aux Turcs, qui eſtiment beaucoup ceux de cette Nation à cauſe de leur beauté. Entr'autres façons de faire qui ſont particulieres à ces Peuples, ils n'enterrent ni ne brûlent les corps de leurs morts. Ils mettent le corps dans un tronc d'arbre qu'ils ont creuſé & qui ſert de bierre, & l'attachent avec du ſarment de vigne aux plus hautes branches de quelque grand Arbre. Ils ſuſpendent de même les armes & les habits du deffunt, & pour lui envoyer ſon cheval en l'autre monde, ils le font courir à toute bride proche de cet arbre juſ-

* Abcaſſes.

jusqu'à ce qu'il créve. S'il meurt bien-tôt, ils disent que son Maitre l'aimoit fort, & si au contraire il resiste long-tems, ils disent qu'il à témoigné par là qu'il ne s'en soucioit pas beaucoup. Je ne dirai rien de Alains & des Zicques, à cause que dans leurs façons de faire ils tiennent en partie de celles des Süanis & des Abcasses.

* Les Cosmographes mettent les Amazones en ces quartiers & dans cette étenduë de païs qui est entre le Pont Euxin & la mer Caspienne, un peu plus vers la mer Caspienne. Je ne m'étendrai point sur ce que dit Plutarque, qu'elles tinrent tête à Pompée lors qu'il poursuivoit Methridate. Je dirai seulement que du tems que j'étois en Mingrellie on écrivit au Prince, qu'il étoit sorti des Peuples de ces Montagnes qui s'étoient divisez en 3. troupes, que la plus forte avoit attaqué la Moscovie, & que les deux autres s'étoient jettées dans le pays de Suanis & des Caracholis, autres Peuples du Caucase, qu'ils avoient été repoussez, & qu'entre leurs morts on avoit trouvé quantité de femmes. Ils apporterent même à Dadian les armes de ces Amazones, belles à voir & ornées avec une curiositéde femmes. C'étoient des casques, des cuirasses. & des brassars faits de plusieurs petites lastres de fer, couchées les unes sur les autres: celles de la cuirasse & des brassars r'entroient les unes sur les autres & obeïssoient ainsi aisément aux mouvemens du corps. A la cuirasse étoit attachée une espece de cotte qui leur alloit

* Amazones.

jusqu'à mi-jambe, d'une étoffe de laine semblable à nôtre serge, mais d'un rouge si vif, qu'on l'eut prise pour de tres-belle escarlatte. Leurs brodequins ou bottines étoient couverts de petites papillottes, non pas d'or, mais de léton, percées par dedans & enfilées ensemble avec de petites cordes de poil de chevre, fortes, deliées, & tissuës avec un artifice admirable. Leurs fléches étoient de 4. palmes de longueur, toutes dorées & armées d'un fer d'acier très-fin, qui ne finissoit pas en pointe, mais large par le bout de trois ou quatre lignes comme le taillant d'un ciseau. Voilà ce que j'ai apris de ces Amazones, lesquelles, selon ce que m'en ont dit ceux du païs, sont souvent en guerre avec les Tartares appellez Calmouques. Le Prince Dadian promit de grandes recompenses aux Suanis & aux Caracholis pour avoir une de ces femmes en vie, si jamais en une pareille rencontre il leur en tomboit quelqu'une entre leurs mains.

*Ces Caracholis habitent aussi vers le Nord du Caucase : il y en a qui les appellent Caraquirquez, c'est-à-dire Circassiens-noirs. Ils sont fort blancs de visage, & ce nom leur a peut-être été donné à cause que l'air de leur païs est toujours sombre & couvert de nuages : ils parlent Turc, mais si vite qu'on a de la peine à les entendre. J'ai fait quelquefois reflexion sur ce qu'ils ont conservé au milieu de tant de Nations differentes, la pureté de la langue Turque ; & ayant trouvé depuis dans Cedrenus, que les Huns, d'où viennent les Turcs,

* Caracholi ou Karakirques.

Turcs, étoient sortis de la partie du Caucase la plus Septentrionale, j'en ai tiré cette induction, que ces Peuples tirent leur origine des Huns.

Tous les plus grands Fleuves de l'Asie tirent leur origine du Mont Caucase & du Taurus. Nous ne parlerons ici que de ceux qui ayant leurs sources dans le Caucase, traversent la Mingrellie pour se rendre dans la Mer Noire. Un de ces Fleuves est le Phase. Le Phase est le premier de tous. Procope a crû qu'il entroit dans la mer avec une si grande impétuosité, que vis-à-vis de son embouchure l'eau n'étoit point salée, & qu'ainsi on y pouvoit faire provision d'eau douce sans entrer dans l'embouchure de cette riviere. Agricola assure au contraire, que son cours n'a aucune impétuosité. Pour moi je puis dire, après l'avoir veu plusieurs fois, qu'au commencement de sa course il est fort impetueux, & qu'après être arrivé à la plaine, son cours est si imperceptible, qu'on a de la peine à remarquer de quel côté il court. Il est vrai aussi que ces eaux ne se mêlent point avec celles de la mer, ce qui leur arrive à cause qu'étant beaucoup plus legeres elles nagent au dessus: ces eaux sont comme plombées, à cause, comme dit Arian, de la terre qui y est mêlée. Mais quand on les a laissé reposer quelque tems, elles ne cédent point en bonté aux meilleures eaux du monde. Les Anciens, par cette raison, vuidoient leurs vaisseaux & les remplissoient de cette eau, qu'ils croyoient fort importante aux bons succés de leur navigation. La riviere de Phase se dé-

* Rivieres du pays.

décharge dans la mer par deux bouches, entre lesquelles elle forme une Isle où les Turcs bastirent l'année 1578. une Forteresse. Amurat avoit en ce tems-là pris au Persan la Ville de Teflis: il creut que ce Port seroit fort propre pour faire passer plus aisément ses Troupes à la conquête de la Perse qu'il avoit dans l'esprit, & se rendre Maitre de la Ville de Cotatis l'entrée & la clef du pays, de ce côté-là. Ses Galeres remonterent bien avant dans la riviere, mais les Georgiens qui les attendoient à l'endroit du fleuve le plus étroit, les traitterent si rudement qu'ils les firent retourner à l'endroit du fleuve où ils batirent cette Forteresse. Le Prince d'aujourd'hui l'a demolie, & en a enlevé vingt-cinq pieces de Canon. Les Officiers qui la tenoient pour le Turc n'ont point écrit à la Porte la prise de cette Place, & ils en tirent encore aujourd'hui les mêmes émolumens, qu'ils tiroient lorsque leur garnison étoit sur pied. Au dessus de l'Isle le Phase a bien un demi mille de largeur. Ses rivages sont bordés de beaux arbres, & frequentés de pêcheurs qui y font heureusement la pêche de l'Esturgeon. Plus haut dans cette riviere on trouve plusieurs petites Isles. Toutes les maisons de ces Isles ont une petite Barque faite d'un tronc d'Arbre creusé que les femmes peuvent conduire, la riviere étant fort aisée à traverser en cet endroit; Arrian, qui la fut reconnoître par ordre de l'Empereur Adrien, dit dans une de ses lettres, qu'il avoit veu au côté gauche de son embouchure une statuë de la Déesse Rhea. Ce Temple fut consacré à l'honneur de

la

la Vierge du tems de l'Empereur Zenon, & c'est peut-être là l'étymologie du nom Recas, que les Mingrelliens donnent aux rivages des rivieres. J'en tire encore cette conjecture, que les Eglises qui se trouvent maintenant dédiées à la Vierge, & qui se voient sur les Montagnes, peuvent avoir été autrefois des Temples dédiez à Rhea: car on bâtissoit sur les Montagnes les Temples de cette mere des Dieux; à l'imitation du changement de ce principal Temple dédié à la Deesse Rhea, ils ont été depuis consacrez dans les mêmes lieux à la Vierge Marie.

* Après le Phase vient le Skeni-Skari, c'est-à-dire, le Fleuve Cheval, à qui les Grecs avoient donné le même nom à cause de sa vitesse. Arrian, & tous les Geographes qui l'ont suivi, mettent d'autres fleuves entre le Phase & le Skeni, en quoi ils se sont trompez, & je puis asseurer que le Skeni est le premier des Fleuves qui se rende dans le Phase. Je corrigerai ici beaucoup d'autres fautes que ces Auteurs ont faites dans la description des Fleuves de ce païs. La riviere Abbascia & le Tachur entre encore dans le Phase: l'Abbascia est le Glaucus de Strabon, & le Tachur ne peut-être autre que le Sigamé d'Arrian, quoi qu'il le mette après le Copo. Il y a encore aujourd'hui un lieu nommé Sinagi, par où cette riviere passe, duquel elle a pris son nom.

Pour la riviere Cobo, ceux du païs l'appellent aujourd'hui Ciani Skari: il est appellé dans

* Voyez la Carte Geographique qui est la premiere carte de ce païs, qui ait paru.

dans les Cartes Cianeus, & ainſi nommé d'une Nation qui en habite les rives, & qui vient ſouvent traffiquer en Mingrellie.

L'Enguria eſt l'ancien Aſtelphe, car Arrian le met proche du Cianeus : il deſcend par la pente des Montagnes qui ſont habitées par les Suanis, & la chaleur faiſant fondre les neiges dans ces Montagnes, il croit en ſorte qu'on n'y ſauroit paſſer ſans barque. Plus il fait chaud plus ſes eaux ſont fraîches, & courant entre des caillous elles s'y purifient, & ſont excellentes. Il s'y pêche grand nombre de truites que ceux du païs prennent avec des hameçons faits de bois, quand ſes eaux ſont fort crues on y prend auſſi beaucoup d'Eſturgeons.

L'Heti, que l'on rencontre après l'Enguria, n'eſt point marqué dans les cartes, peut-être à cauſe de ſa petiteſſe : mais il eſt fort connu par la péche qui s'y fait d'un poiſſon qui lui eſt particulier. Il entre dans la mer en un lieu nommé Gaghidas.

L'Ochums paſſe par un lieu nommé Tarſcen, & c'eſt peut-être de là que vient le nom de Tarſua ſous lequel il eſt marqué dans les Cartes. Après l'Ochums l'on trouve le Moquis, qui prend ſon nom de la Ville, & Eveſché de Moquis qu'il traverſe. Le dernier eſt le Coddors ou Corax, il ſepare la Mingrellie des Abcaſſes, comme le Phaſe la ſepare de Guriel, où l'on parle la langue Georgienne : quand on a paſſé le Coddors ou Corax l'on parle la langue des Abcaſſes, ce qui fait aſſez voir que le Coddors eſt l'ancien Corax, puiſque ſelon les Anciens il borne la Colchide de ce côté-là.

Il

Il me reste à dire sur le sujet de ces mers, qu'en beaucoup d'endroits de la Mingrellie, & principalement dans les plaines, la terre resonne quand on y passe à cheval, comme si elle étoit creuse par dessous : ce qui rend plus probable l'opinion que l'on a euë de la communication de la Mer Caspiene avec l'autre mer. Ajoutez que l'on trouve dans ces deux mers deux mêmes especes de poissons. L'on pêche beaucoup d'esturgeons dans la Mer-Noire, & dans la mer Caspiene, il y en a une si grande quantité, que le Roi de Perse tire plus de cinquante mille escus tous les ans de la pesche qui s'en fait à l'embouscheure de la riviere Cirus.

Polibe croit que le Pont Euxin s'emplit toujours davantage, & qu'il doit être un jour changé en lac, si cela étoit vrai, il y auroit longtems qu'il seroit rempli : cependant l'on voit par les Coquilles qui se trouvent aux murailles d'une petite Chapelle antique proche de Caffa, nommée le Cherci, que la mer s'est autrefois étenduë juques-là, dans le tems peut-être que le destroit du Bosphore s'est trouvé bouché, dont les Turcs disent avoir quelque tradition entr'eux.

Le Pont Euxin est fort sujet aux tempestes, principalement l'Hiver. La Tramontane, ou vent du Nort est sa traversie, & dans cette mer elle couvre l'air de nuages & d'obscurité, au lieu que dans les autres païs elle le purge & le rend plus serain : ainsi c'est avec beaucoup de raison qu'Horace a dit, *que des nuages obscurs couvrent toujours ces mers. De-là vient le nom

* *Illis umbrosa semper stant æquore nubes, & incerta dies*

nom qu'on lui donne de mer-noire plûtôt que de ſon ſable, ou fonds : Il n'y a point d'Iſles dans cette mer, ſi l'on ne conte pour Iſles quelques petits rochers qui ſe trouvent proches de ſes côtes, mais il n'y a que les glaces qu'il charie quelquesfois, qui ayent pû donner lieu à ce que dit Ammian Marcellin des Iſles flottantes. En effet il s'y voit quelquesfois de fort grandes glaces, & du tems de l'Empereur Conſtantin Copronime ces glaces abbatirent un grand pan des murailles de Conſtantinople : car l'Hiver de l'année 766. ayant été fort rude toute la mer-Noire ſe glaça, & les neiges qui vinrent après s'étant endurcies par le froid, on y vit des glaces de cinquante coudées d'épaiſſeur qui ſe ſeparerent au printems en autant de maſſes de glaces flottantes aſſez ſemblables à des Iſles, pour avoir donné ſujet à ce qu'en dit Ammian Marcellin.

* Elian dit que l'on y prend beaucoup de Thons, pour moi dans tout le tems que j'ai demeuré dans le pays, je n'en ai veu qu'un ſeul qui fut ſervi comme un poiſſon fort rare ſur la table du Patriarche, & les Peſcheurs du pays ne le reconnurent point, mais peut-être qu'il a pris l'Eſturgeon pour le Thon, qui y eſt fort commun. On le pêche à l'embouchure du Phaſe & du fleuve Enguria depuis le mois d'Avril juſques à la mi-Aouſt. Ils en connoiſſent de 3. ſortes, le Zutki, qui eſt le le nôtre & qui ne peſe jamais plus de cinquante livres, il eſt de meilleur gout que les au-

tres :

* Des Poiſſons.

tres : on porte au Prince ceux de cette espece, & on les met dans des reservoirs, où j'ai observé qu'il est vrai, comme le dit Aldrovandus, que ce poisson ne mange point des choses que l'on jette aux autres poissons, & qu'il vit du limon qu'il léche & qu'il ramasse le long des bords du lieu où il se trouve : ainsi il ne mord point à l'hameçon, & on ne le sauroit prendre qu'avec des filets.

Ils nomment la seconde espece d'Esturgeons Angiakia : elle n'est guere differente de la premiere si ce n'est en ce qu'elle a la tête differente, la chair moins bonne, & qu'il est beaucoup plus grand. Mais les Esturgeons nommez Poronci, qui font une troisiéme espece, sont encore plus grands, & de mon tems ils en prirent un qui étoit une fois plus gros qu'un bufle : leur chair n'est pas si délicate que celle des autres. Ils les taillent par tranches, grandes de deux palmes, qu'ils salent & font sécher au Soleil : ils appellent ces tranches moroni. Des œufs de ces trois especes d'Esturgeon * l'on fait le cavial, ils les saupoudrent de sel après les avoir mis dans quelque vaisseau de bois, les exposent au Soleil, & les remuent plusieurs fois le jour, & quand ils ont pris un peu de corps, ils les mettent dans d'autres vaisseaux. L'espece la plus petite, nommée Zutchi, rend plus d'œufs que les autres, on ne jette rien de ce poisson si ce n'est certains petits os plats qui sont attachez sur sa peau : il n'a point d'arrêtes, mais en sa place un cartila-

* Maniere de faire le Cavial.

tilage tendre & gros d'un doigt, qui s'étend depuis la tête jusqu'au bout de la queuë, & soutient tout son corps. Quand on a mis en pieces l'Esturgeon & qu'on lui ôte ce cartilage, il s'étend comme un boyau : on le séche après au Soleil, & on le garde comme la meilleure chose que l'on puisse manger en Caresme. On fait du ventre de l'Esturgeon cette colle qu'on appelle colle de poisson ; les Pescheurs ont des marques certaines pour connoître le tems de cette pesche, ils en jugent sur la cruë des eaux. Les eaux de toutes ces rivieres viennent de neiges fonduës, les Esturgeons en aiment la fraischeur, & quittent les autres endroits de la mer pour la venir chercher. On les voit quelquesfois sauter la hauteur de cinq ou six pieds hors de l'eau, si bien qu'il est aisé aux pêcheurs de juger, par le nombre de ceux qu'ils voient sauter hors de l'eau, si la pesche est bonne.

Ils les pêchent de cette maniere. Chaque pêcheur a sa barque & son filet, ils sortent à l'embouchure de la riviere avec leur filet qui a toute la longueur de leur barque, c'est à dire environ quarante palmes : ils le laissent pendre au fonds de l'eau, les pierres qui y sont attachées au lieu de plomb, le tenant en cet état. Les deux bouts du filet sont attachez à deux cordes que deux hommes tiennent l'un sur le devant, l'autre sur le derriere du bateau : & quand ils sentent que l'Esturgeon a donné dans le filet, ils en relevent promptement la partie inferieure par le moyen de ces deux cordes, & ayant tiré le poisson dans leur

bar-

barque ils lui passent un cordeau à la gueule, le rejettent en mer, & le tiennent long-tems en vie attaché de la sorte.

Ils ont la pêche d'un autre poisson appellé Suia, les Turcs le nomment Calcan Baluch, c'est a dire poisson Bouclier; car il en a la figure, il est plat, rond, couvert de petits os applatis, a les deux yeux d'un même costé, qui est d'une couleur tirant sur le gris, de l'autre coté il est presque tout blanc.

L'on prend cette sorte de poisson en pleine mer avec des rets qui n'ont que la hauteur d'un homme, mais qui sont fort longs, on les fait descendre jusqu'au fonds de la mer où ce poisson se plait. Cette pêche dure depuis le mois de Decembre jusqu'au mois de May.

Ils ont un autre poisson appellé Cephalo, l'Hyver est le temps de sa pesche, il y en a de deux especes, * le Cephalos, & le Cocoba, n'y ayant point d'autre difference sinon que le Cocoba est beaucoup plus petit. Il y a encore d'autres petits poissons, mais trop communs pour qu'on se donne la peine de les pêcher.

L'on voit quelquefois dans cette mer beaucoup d'harans, & ces années-là ils en tirent un présage que la pesche de l'Eturgeon doit être fort abondante. Ils en font un jugement contraire lorsqu'il n'en paroit point. L'on en vit une si grande quantité l'année 1642. que la mer les ayant jettez sur la Spiage, qui est entre Trebisonde & le pays des Abcasses, elle s'en trouva toute couverte, & bordée d'une digue de

* Cephalo est le même que celui qui est connu en Italie sous ce nom-là.

de harans qui avoit bien trois palmes de haut. Ceux du païs apprehendoient que l'air ne s'empestât de la corruption de ces poissons, mais l'on vit en même tems la côte pleine de corbeaux & de corneilles, qui les delivrerent de cette crainte, & mangerent ces poissons. Ceux du païs disent que la même chose est arrivée d'autrefois, mais non pas en si grande quantité.

Ils ont des huîtres, mais quand ils les trouvent dans leurs filets ils les rejettent en mer. J'en ai ouvert de noires, & j'y ai trouvé quelquefois des perles rousses, semblables à celles que Pline dit avoir vûë dans le Bosphore de Thrace.

Les rivieres abondent en truites, & ils ont un proverbe parmi eux, que dans les rivieres, sur les rivages desquelles se trouve un certain arbre qui porte des épines, on y trouve aussi des truites. Ils connoissent deux sortes de truites, l'une qu'ils appellent calmacca fort petite, & l'autre plus grande qu'ils nomment aragolia. Ces plus petites se pêchent aussi dans la mer, mais la plus grande espece ne se trouve que dans les rivieres.

Il y a toute sorte de Gibier dans la Colchide, mais c'est principalement le pays des faisans. Cet oiseau tire son nom de la riviere du Phase sur les bords de laquelle on le trouve, comme aussi dans tout le reste du pays; c'est de-là, si nous en voulons croire Martial, que les Argonautes le transporterent dans la Grece, comme il le dit dans ces deux vers,

Ar-

* Des Oyseaux.

——————— *Arginâ primùm sunt transporta-*
ta carinâ,
——————— *ante mihi notum nil nisi pha-*
sis erat.

ils le prennent avec l'autour. Quoiqu'il y ait grande quantité de perdrix dans la Georgie, il ne s'en voit point dans la Colchide, car elles ne s'y pourroient pas conserver à cause que la Colchide est pleine d'oiseaux de rapine. Le voisinage du Caucase où ils font leurs nids en produit de toutes les especes: peut-être aussi que le méme ciel qui porte les hommes de ce pays au brigandage influë les mêmes impressions sur les oyseaux. Il y en a de toutes sortes, mais principalement des éprevier qu'ils dressent ordinairement en 8. jours, après lesquels ils leur font voler la caille, & les laissent aller sur leur foi: ils ont tous des épreviers au tems des cailles, & au commencement de l'hyver. Pour ne point faire la dépense de les nourrir, ils leurs donnent la liberté. Entre diverses sortes de faucons qu'ils ont, il y en a de blancs plus estimez que les autres, mais le Prince seul en peut avoir, les autres sont permis à tout le monde, ainsi ils ne manquent point de faisans ni de canards. Les aigles y sont fort communs, ils les prennent seulement pour avoir de leurs aisles, car ce sont les seules plumes qui puissent servir pour mettre au bout de leurs fléches, qui sont fort longues. Comme ce pays est sur le bord de la mer, & plein de rivieres, il y paroit souvent de nouvelles especes d'Oyseaux. Le Prince est

en est fort curieux. il a des Oyseleurs en divers lieux pour les prendre, & a fait dresser une volliere avec de l'eau au milieu, où l'on met les plus rares: dans le tems que j'étois à sa Cour, il arriva que tenant conseil avec les principales personnes de son Etat, où étoit le Patriarche avec plusieurs Evêques, on lui vint dire qu'il avoit paru un oyseau fort extraordinaire, je lui vis quiter le conseil & monter à cheval pour l'aller prendre, comme il fit, & après l'avoir fait voir à toute l'Assemblée, il le fit mettre dans sa volliere qui est très-belle à voir à cause de la grande diversité d'oiseaux qui y sont.

*Il n'y a point d'homme si pauvre dans la Colchide qui n'ait un cheval, car il ne coute rien à entretenir; entre les Gentilshommes il y en a qui en nourrissent deux cens, & le Prince en a cinq mille. On les laisse toute l'année à la campagne. Ils ne s'éloigneut point des lieux où ils ont accoutumé de paître, & ils y retournent quand ils peuvent échapper des mains de ceux qui les ont pris, on ne les ferre point qu'en tems de guerre: autrement dans ce pays plat & où il n'y a point de pierres cette diligence seroit inutile. Les Moutons n'y multiplient pas beaucoup, peut-être à cause de l'humidité du pays, ils ont la laine fort fine. On trouve vers les Montagnes des leopards, dont ils estiment beaucoup la peau pour parer les harnois de leurs chevaux. Il se trouve aussi dans les montagnes un animal qui tient de la chevre & du cerf, il a le poil plus brun que ce-

* Des animaux à quatre pieds.

celui du cerf, auquel il ne cede point en grandeur de corps, mais il a les cornes approchantes de celle de la chevre & retortes en arriere, d'une couleur entre le noir & le cendré: elles ont bien trois palmes de long. La chair de cet animal est fort délicate & beaucoup plus estimée que celle du cerf: j'en ai vû de cette même espece en Circassie. Ils ont encore de toutes les sortes de bêtes sauvages que nous avons en Europe & beaucoup d'ours, il y en a même de blancs, & principalement sur le Mont Cyaïs, quoi qu'il soit separé des autres & qu'il n'y tombe point de neige, ce qui me fait croire que les ours blancs sont une espece d'ours particuliere, & que la blancheur ne leur vient point des neiges, puisque dans le Mont Caucase qui en est toujours couvert, il ne s'en trouve point de cette sorte.

Ils disent qu'il y a des bufles sauvages sur la frontiere des Abcasses; avec cela beaucoup de loups. Les harats des chevaux en seroient tous les jours ruinez s'ils n'avoient l'industrie de se serrer les uns contre les autres pour s'en defendre, de mettre leurs poulains au milieu, & de leur tourner la crouppe. Les loups n'en pouvant pas venir à bout à force ouverte, se cachent dans les herbes pour les surprendre, & se jettant sur ceux qui sont écartez de la troupe, les étranglent & les viennent manger la nuit.

Le renard est trop fin pour se mêler avec tant de bêtes sauvages, aussi n'y en a t'il point, mais il y a un animal qui lui ressemble, si ce n'est qu'il est un peu plus grand. Ils l'appellent Tourra. Cet animal a le poil rude. Ils vont par troupe,

pe, & ſur le ſoir ils commencent à faire des cris, qu'ils continuent toute la nuit, aſſez ſemblables à la voix d'un homme. Ils font encore plus de mal que les renards, & emportent même à ceux qui dorment à la campagne, leurs ſouliers & leurs bottines. On trouve auſſi des caſtors dans les rivieres & ſur la côte * de la †Mer, ce qui eſt contraire à l'opinion d'Ariſtote, qui dit qu'il n'y a point d'animal à quatre pieds qui vive dans la mer.

* Les Mingrelliens, qui croient que c'eſt une felicité de changer quand ils veulent d'habitation, ne ſauroient ſe reſoudre à faire de la deſpenſe en leurs baſtimens, quoi qu'ils ayent tous les materiaux propres à en faire de très magnifiques, principalement une pierre blanche ſemblable à celle de Malthe, & qui peut recevoir toutes ſortes d'ornemens. Ils ont auſſi une autre pierre griſe que le torrent, qui deſcend de la Montagne qui eſt au deſſous d'Arama, roule en bas. Ils s'en ſervent pour faire des meules de moulin, des mortiers, & des fours pour cuire le pain, car on la peut échauffer beaucoup ſans qu'elle ſe caſſe. On croit avec beaucoup d'apparence qu'il y a de l'or & de l'argent dans le Caucaſe, mais ceux du pays tiennent la choſe cachée pour ne pas s'attirer l'envie & les avanies des Turcs. Je n'alleguerai point la fable de la Toiſon d'or, ni l'autorité de Pline, qui dit qu'il y en a eu autrefois beaucoup. L'on tire de l'or encore aujourd'hui proche de la Ville d'Aradan dans

* Ariſt. liv. 8. Hiſt. des animaux cap. 5.
† Des pierres, mines & mineraux.

la Province qui a appartenu autrefois au Prince Artabegi. Il y a auſſi de l'Antimoine. On m'a dit que le Prince d'Imirete fait travailler des Mines dans ſes Etats, mais il tient la choſe la plus ſecrette qu'il peut, & un des ſujets de Dadian ayant porté à Conſtantinople une montre d'or & d'argent des Mines d'Odiſci, le Prince à ſon retour lui fit couper un pied & une main, pour le châtier de cette intelligence avec les Turcs.

Il y a des Mines de fer ſous la Montagne d'Imirete, & des peuples entiers qui ne font autre choſe que les travailler: il y en a auſſi à Odiſci, mais ils ne veulent pas même que leurs voiſins ſachent que le païs ait cette richeſſe. On a auſſi découvert dans les Montagnes de l'Evêché de Cavis une Mine d'ocre.

J'y ai veu le plane, mais il y eſt rare; il ſe trouve de la * regaliſſe ſur les rives du Phaſe, les racines n'en ſont pas groſſes, il y en a beaucoup d'avantage en Georgie. Je n'y ai jamais veu de la grande centaurée, mais beaucoup de la petite, auſſi-bien de celle qui a les fleurs rouges que de celle qui les a blanches. Les herbes qui ont beaucoup d'odeur en nos quartiers n'en ont point en ce païs-là à cauſe de ſa grande humidité.

† Quoi que Strabon & quelques autres Auteurs anciens ayent dit que le miel de Colchide eſt fort mal ſain, & fait tourner la cervelle à ceux qui s'en ſervent, je ne laiſſerai pas d'aſſeurer que c'eſt le meilleur miel du monde, & qu'il

* Des Arbres & des Plantes.
† Du Miel de la Colchide.

a toutes les marques que Matthiole donne au bon miel: ce qui vient de la grande quantité de melisse qui croît dans le païs. Ils ont encore un autre miel fort blanc & dur comme du sucre, il ne s'attache point aux mains lorsqu'on le manie, & je croi que sa couleur a donné sujet à l'erreur de Pline, qui dit que vers le Pont Euxin on trouve des abeilles blanches. Ceux du païs au contraire affirment que les abeilles qui le font sont jaunes comme les autres, mais que cette couleur lui vient de ce qu'il y a beaucoup de roseaux dans le païs d'où elles le tirent. Pour celui-là il est fort estimé dans le païs, mais il ne va pas jusqu'à Constantinople comme le commun, car le miel blanc se receuille dans le tems de l'hiver, pendant lequel ils n'ont point de commerce avec Constantinople, la mer étant fermée dans ce tems-là.

Ils mettent quelquefois leur miel dans des écorces de citrouilles ameres, ce qui a peut-être donné sujet à Strabon d'en parler comme il a fait, & il est vrai aussi que celui qu'on ramasse dans les montagnes, dans le tems que le laurier-rose est en fleur, fait vomir ceux qui en prennent: si bien que les Païsans, faute d'autre remede, s'en servent pour se purger.

RELATION DE LA COLCHIDE ET DE LA MINGRELLIE,

Par le Pere Dom Joseph Marie Zampi, Missionnaire en la Colchide.

JE crains que le lecteur, en lisant ce petit ouvrage, ne se trouve autant trompé que les espions du Roi Saül, qui étant allez par ordre de ce Prince, pour se saisir de David, ne trouverent que son phantôme dans son lit au lieu de sa personne. On croira trouver parmi ces Peuples le veritable Christianisme, & l'on n'y en trouvera que l'ombre, & la figure, couverte de beaucoup de superstitions.

Les Mingrelliens, dès la naissance de l'Eglise, reçurent la Foi Chrétienne, selon les rites des Grecs, par de très-saints Docteurs, de même que les autres Nations d'alentour, & ils la conserverent pure pendant une longue suitte d'années, jusqu'à ce que ceux qui la cultivoient dignement parmi eux étant venus à manquer, ils la con-

confondirent avec d'autres Céremonies, & avec des rites des Juifs; s'étant éloignez, en vrais Grecs qu'ils sont, de la Sainte Eglise Catholique Romaine.

Depuis cela, ces malheureux, qui au commencement marchoient dans le chemin du ciel, sont tombez, faute de Pasteurs habiles, dans l'abyme d'une si épaisse ignorance, qu'ils se trouvent aujourdhui dans un aveuglement prodigieux. On ne sait parmi eux ce que c'est que Foi ni Religion; & la plûpart regardent la vie future comme une fable, & une invention humaine. Mais le pire, & ceci est un malheur que nous devons pleurer, comme autrefois le triste Jeremie pleuroit sur la pauvre Jerusalem, c'est que leurs Prêtres, leurs Evêques, & leur *Catholicos*, ou Patriarches, ne savent point quelle est l'obligation de leurs charges, & ne savent même ni lire ni écrire: si loin d'eux est la connoissance du culte Divin! Leurs Prêtres, ou *Papas*, (car c'est ainsi qu'ils les appellent,) uniquement attentifs à les tromper, ne font profession que de savoir prédire les choses futures, feignant de les trouver dans leurs livres; & ces miserables aveugles les croient, comme s'ils étoient des Anges, parce qu'ils sont obligez de vouloir tout ce que leurs Prêtres veulent.

De là il arrive que quand ils sont dangereusement malades, ils ne consultent point de Médecin; mais qu'ils appellent le *Papas*; non qu'ils vueillent se confesser ou faire qu'il prie Dieu pour le salut de leur

leur ame ; c'est dequoi ils nes'embarrassent gueres ; mais afin de savoir de lui si son livre porte qu'ils mourront, ou ne mourront point de cette maladie ; & pour quel sujet elle leur est venuë. Ce *Papas* commence gravement à feuilleter, & refeuilleter son livre, & il dit ensuite au malade : *qu'il y a une telle Image, qui est en colere contre lui, & qui le voudroit faire mourir ; qu'il faut pour l'appaiser lui offrir une chevre, ou une vache, ou un bœuf, ou quelqu'autre victime, ou de l'argent, afin qu'elle ne le tuë point.* Les pauvres malades, de peur de mourir, promettent au Prêtre ce qu'il veut, & ils le donnent. Mais il le prend pour lui-même, & ceux qui le donnent en sont la dupe. Telle est la science de ces *Papas*, qui succent le sang de ces infortunez Mingrelliens, qu'ils abusent avec leurs superstitions.

Ce fut pour remedier à leur déplorable état, que nôtre St. Pere le Pape Urbain VIII. touché d'une compassion vraiment paternelle, & brûlant, comme un digne Pasteur, du zéle de ramener au bercail ces Brebis égarées, leur destina en 1632. quelques Peres Theatins fort zelez pour le salut des ames ; lesquels s'étant exposez à mille & mille dangers sur la mer, furent pris par les Turcs, conduits à Constantinople, avec beaucoup de peril pour leur vie, & enfin délivrez par le crédit du Roi très-Chrétien, qui y intervint.

Mais ce n'étoit pas là la premiere mission des Theatins faite en Mingrellie. Car déja

déja six ans auparavant, le même St. Pere dont nous vous venons de parler, y en avoit envoyé d'autres, lesquels y poserent les premiers fondemens de cette mission, savoir les Rev. Pere *D. Pierre Avitabil*, homme de sainte vie, & *Jaques Stefani*, homme aussi de sainte vie, avec quelques autres, que Sa Sainteté chargea de Lettres pour le *Dadian*, ou Prince souverain d'*Odisse*, qui est la Mingrellie, pour le *Meppe*, ou Roi d'*Imirette*, pour le Prince des *Guricllicns*, & pour celui des *Cacketiens*, qui sont des parties de la Georgie, situées entre la Mingrellie & la Perse. Tous ces Princes reçurent nos Peres favorablement, & particulierement *Taimoras Can*, Prince du païs de *Gori*, dans la Georgie, où ils fondérent leur premiere habitation : & dans la suitte des tems, y ayant succedé de nouveaux sujets, d'une vertu singuliere, & d'une rare prudence, ils s'étendirent dans le pays de *Gurielle*, & dans celui de l'Odisse, ou Mingrellie, quoi qu'avec des travaux & des souffrances incroyables.

CHAPITRE I.

En quel tems les Colchéens reçurent la Foi de Jesus-Christ, & qui furent les premiers qui la planterent dans leurs Païs.

COMME les *Colchéens* sont en géneral plusieurs Peuples presqu'uniformes dans les saintes Céremonies, savoir les *Abcas*, les *Circassiens*, les *Alanes*, les *Soanes*, &

& autres, j'ai crû, qu'avant que de venir au particulier des Colchéens, il étoit nécessaire d'avertir le Lecteur du nom particulier de ces Peuples, qui ne sont presque qu'une Nation. On tient par tradition que le glorieux Apôtre St. André prêcha la Foi aux *Abcas*; qu'il fut en Scythie, qu'il passa en Grece & en Epire, puis chez les *Sodianes*, & chez les *Suictiens*; & que pour certain il s'arrêta enfin chez les *Abcas*, qui sont une partie de la Colchide. Ce qui porte davantage à le croire ainsi, est une ancienne Eglise à trois nefs, bâtie dans un village de cette Province, appellée *Picciola*, en l'honneur de ce Saint, laquelle est Metropole de toute la Colchide; où chaque *Catholicos*, ou Patriarche va une fois en sa vie, avec tous ses Evêques, & y fait la sainte Huile, qu'ils appellent *Mirone*. Le Prince y va aussi, & toute sa Cour. Cette Eglise s'appelloit premierement *Sainte Marie de Picciola*; mais la dévotion qu'ont ces peuples pour Saint André, qu'ils tiennent qui l'a fait bâtir, a prévalu, & ils lui ont donné son nom.

On raconte que devant cette Eglise, il y a une colomne de marbre, de laquelle, par un jugement de Dieu, sortit un torrent d'eau bouillante, lors que ce Saint Apôtre y fut mis à mort; duquel torrent plusieurs personnes ont arrêté le cours par l'invocation de ce Saint: d'où vient que depuis ce miracle, les peuples eurent une grande vénération pour ce Saint, & qu'en passant devant cette Colomne ils s'agenouillent,

ent, & la baisent. Ce que j'en dis, je le sçai d'un de nos Peres, le Pere *Christofle Castelli*, qui fut avec un Catholicos à Picciola, & qui vit la véneration, (quoi que barbare,) que ces peuples avoient pour cette Colomne, pour ce Saint, & pour la croix qu'il porte sur la poitrine.

Quant à la conversion des Iberiens & des Georgiens, nous lisons dans *Baronius*, sous l'an 100. qu'ils se convertirent à la foi Chrétienne par la prédication de Saint Clement, Pape, lorsqu'il fut relegué dans l'Isle de Chersonese par l'Empereur Trajan. Je trouve l'opinion du Reverend Pere T. *Thomas de Jesus*, Carme, mieux fondée. Il dit au livre 4. de la conversion de toutes les Nations chap. 9. fol 190. que la conversion des Iberiens fut l'ouvrage d'une femme Esclave, de laquelle le Martyrologe fait mention le 15. Decembre, sous le nom de *Chrétienne*, avec le titre glorieux d'Apôtre des Iberiens ou Georgiens qui l'appellent *Sainte Ninone. Nicephore* parle de cette Sainte au livre 8. chap. 34. *Thomas de Jesus*, que nous venons de citer, dit qu'elle vêcut toûjours saintement en l'état d'esclave, jeunant, priant, & s'exerçant en la pieté; ce qui lui attiroit l'admiration de ces barbares, à qui elle répondoit, lorsqu'ils lui demandoient pourquoi elle se mortifioit tant, qu'*Elle se plaisoit dans ce genre de vie, & qu'Elle adoroit son Dieu Jesus-Christ crucifié.*

La nouveauté de ce nom attira leur admiration, & ils commencerent à avoir de

la véneration pour cette femme, qu'ils ne consideroient point auparavant. Il arriva qu'un jour, selon la coûtume du pays, que quand il y a quelque enfant malade, les meres le portent chez leurs voisins, pour y chercher du reméde; il arriva, dis je, qu'une mé e, ayant en vain porté le sien dans plusieurs maisons, elle alla chez cette esclave, avec peu d'espérance néanmoins qu'elle le put guerir, parce qu'on ne faisoit aucun cas d'elle. L'esclave lui répondit qu'elle ne savoit point de reméde; mais que le Dieu qu'elle adoroit étoit assez puissant pour rendre aux malades leur premiére santé; sur quoi prenant l'enfant entre ses bras, elle le couvrit de son *Cilice*, fit sa priere, & le lui rendit après entierement gueri. Quelque-tems après la Reine, qui souffroit depuis long-tems de cruelles douleurs, ayant ouï parler de cette cure miraculeuse, & étant pleine de foi, fut trouver cette esclave, & recouvra sa santé par son moyen. Cette guerison miraculeuse l'ayant portée à se faire Chrétienne, elle exhorta son mari à faire la même chose. Il le lui promit; mais ne l'effectuant point, il arriva un jour qu'il étoit à la chasse, qu'il fut surpris d'une si horrible tempête, & d'une si grande obscurité, qu'il ne pouvoit voir ceux même qui étoient avec lui. Il en fut étonné, & se souvenant de la promesse qu'il avoit faite à sa femme de se faire Chrétien, sans l'avoir executée, il promit à Dieu dans ce moment-là, qu'il le feroit sans délai, s'il le

le délivroit du peril où il étoit. Aussi-tôt l'obscurité se dissipa, & l'air devint serain. Etant revenu vers sa femme, il lui raconte ce qui s'étoit passé, fait appeller l'Esclave, qui, après avoir tout ouï, & sû la volonté du Roi, l'exhorte à détester ses Idoles, à se faire baptizer, à adorer le véritable Dieu, Jesus-Christ crucifié, & à lui élever un temple. Ce Prince exécuta tout exactement. Il abjura ses Idoles, il exhorta tous ses sujets à en faire de même, & il se mit à construire un Temple magnifique sur plusieurs colomnes. Mais comme on en eut élevé deux, & qu'on vouloit en élever une troisiéme, il ne fut jamais possible de la dresser; & tous ceux qui y travailloient, & ceux qui étoient présens, se retirerent tout à fait étonnez & confus. L'esclave resta seule la nuit dans l'Eglise, & obtint de Dieu par ses prieres que la colomne se dresseroit & se placeroit d'elle même au lieu où elle étoit destinée. Les Ouvriers étant tous revenus le matin, ils furent extrêmement surpris de voir la colomne en place. Cela servit au peuple à le confirmer davantage dans la foi Chrétienne. Le Roi qui s'appelloit *Bacurie*, envoya des Ambassadeurs à l'Empereur Constantin pour lui donner part de sa conversion. Ce Prince en fut ravi de joye, & lui donna des Prêtres & des Ministres pour instruire le peuple dans les mystéres de la foi; & le Prince étant allé lui-même au bout de quelque-tems à Constantinople, l'Empereur le reçut fort honorablement,

le fit Comte du premier Ordre, Duc des Confins de la Paleſtine, & Général de deux corps de ſes Armées, qu'on appelloit les troupes des *Arcieriens*, & des *Scutariens*. Mais par l'intrigue de *Ruſtic* & de *Jean*, tous deux Ducs de l'Empire, qui étoient jaloux de la gloire de *Bacurie*, il perit. Dieu ne laiſſa pas ce crime impuni, car il permit qu'une Armée Imperiale de 50000. hommes fût défaite par 30000. Perſes, & que *Ruſtic* & *Jean* euſſent la tête tranchée.

Le Cardinal *Baronius*, ſous l'an 523. veut que les Colchéens ayent embraſſé le Chriſtianiſme durant le Pontificat d'Hormiſdas, & ſous l'Empire de Juſtin, qui fit beaucoup de careſſes à ce Roi *Bacurie* (dont nous avons parlé,) lorſqu'il fut à Conſtantinople pour ſe faire baptiſer, l'appellant ſon fils, lui donnant le titre d'Empereur d'Aſie avec la Couronne & la Robe blanche Imperiale.

L'opinion de *Tarcagnotte*, au livre 5. de ſon Hiſtoire, que les Colchéens, & les Armeniens, reçûrent en même tems le batême, du tems du Pape Jules, & de l'Empereur Conſtantin, n'eſt pas vrai-ſemblable; parce que les Armeniens ſe firent Chrétiens lorſque l'Archevêque Gregoire, cette éclatante lumiére de l'Armenie, brilloit; & durant le regne de Tiridate, ſous l'Empire de Conſtantin.

Nous liſons dans *Baronius*, que les Colchéens ſe maintinrent toûjours dans la pureté de leur foi: mais qu'ayant été inſtruits des

des Céremonies des Grecs par Saint Cyrille, & par Methodius, son frere, que l'Empereur Michel leur avoit envoyez, & s'étant unis à des Patriarches Grecs, ils étoient tombez tous ensemble dans l'ignorence. Ils sont cependant aussi constans dans le Christianisme qu'ils étoient au commencement, quoi qu'environnez de Turcs, de Persans, de Tartares, & de Juifs. *Cobade*, Roi de Perse, voulut avec une puissante Armée les obliger à changer de Religion; mais ils combattirent avec tant de courage sous la conduite de leur Roi *Gurgene*, qui n'étoit pas moins grand Capitaine que bon Chrétien, qu'avec le secours de l'Empereur Justin ils remporterent la victoire.

Aiton, Armenien, qui vivoit en 1282. dit que ces peuples sont résolus de mourir plûtôt l'épée à la main, que de se faire Mahometans. C'est *Ramuzio* qui le rapporte ainsi au Livre de ses Navig. 1 Par. chap. 21.

Ketuane, Reine des Cachetiens, mere de *Taimoras Can*, qui fut le premier qui donna une habitation à nos Peres en ce pays-là, a été célebre de nos jours par la constance avec laquelle elle souffrit le Martyre. Cette Princesse, ayant été envoyée par son fils en Perse, à *Schach Abas*, pour traiter une paix avec lui, expira enfin sous la rigueur des tourmens, après que ce barbare l'eut cruellement fait souffrir dans une prison, durant un long-tems. Les Peres Augustins, qui demeurent à Ispahan en

ont

ont décrit le glorieux martyre.

Ce même *Taimoras Can*, après avoir soutenu plusieurs guerres contre le Persan, son Ennemi, a perdu son Royaume pour la querelle de la foi. Ce Prince aimoit beaucoup nos Peres, qui pour le faire entrer de plus en plus dans leurs interêts, & lui marquer leur reconnoissance, lui firent présent de quelques paremens d'or & de soye.

Comme il discouroit un jour de la foi avec nôtre Pere D. *Jaques de Stephani*, qui lui parloit avec une liberté Apostolique, il en fut si irrité, que portant la main à son épée, il lui dit: *Vous êtes trop obstinez, vous autres Francs: je défendrai ma créance cette épée à la main contre tous ceux qui me diront qu'elle n'est pas la véritable.* Ce pauvre Pere fût obligé de se taire.

CHAPITRE II.

Du Catholicos, Chef des Ecclesiastiques.

LES Georgiens, & les Imiretiens s'étant faits de la Communion Grecque, comme nous l'avons observé, l'élection du Catholicos dépendoit des Patriarches Grecs, les plus proches du Roi des Georgiens Imiretiens; & c'étoit, ou ceux de Constantinople, ou ceux d'Alexandrie, qui les nommoient. Mais aujourd'hui, le Roi des Imiretiens est le maître absolu de cette élection; & de nos jours il a fait Catholicos de toute la Georgie & de toute l'Odis-

ſée un *Bere*, ou Moine, nommé *Ginacelle*. Ces peuples reconnoiſſent ce Catholicos pour leur Souverain Patriarche, ne conſervant plus aucune déference pour les Patriarches Grecs. Nous en vîmes un exemple, lorſque le Prince d'Odiſſe, *Lavandadian*, donna une Egliſe à nos Peres ſous le titre de *Saint George*. Quelques Moines Grecs, qui ſe trouverent en ce païs-là, en furent extrémement indignez, & en écrivirent au Patriarche de Conſtantinople, qui ſe plaignit, par des lettres qu'il adreſſa au Prince, & au Catholicos, de ce qu'ils avoient accordé cette Egliſe aux Francs, ce qui étoit tacitement vouloit devenir d'une même communion avec eux; & qui leur ordonnoit de la leur ôter; à faute de quoi, il ſeroit obligé de proceder par excommunication contre eux. Mais, ni l'un, ni l'autre ne s'en ſoucia; & cela ne fit qu'augmenter le mépris qu'ils faiſoient de ces ſortes de lettres.

Ce Catholicos exerce ſa juriſdiction dans l'*Odiſſe*, dans le pays des *Imiretiens*, des *Gurielliens*, des *Abcas*, & des *Soanes*. Son Egliſe Metropolitaine eſt à Picciola, proche les Abcas, ſous le nom de *St. André*, ou de *St. Marie*: nous en avons parlé ci-deſſus.

Son revenu conſiſte en pain, en vin, & en pluſieurs ſortes de denrées, que chaque famille de ſes Vaſſaux, qui ſont en grand nombre, eſt obligée de lui donner. Son occupation perpetuelle eſt de viſiter ſon Dioceſe. Mais ce n'eſt point pour inſtruire,

truire, & pour aſſiſter les ames. qui ſont commiſes à ſes ſoins; ou pour viſiter ſes Egliſes, & pour ſavoir comment ſe gouvernent ſes Evêques, & ſes *Papas*, ou pour examiner de quelle maniere ſe fait le ſervice Divin. Ces ſoins l'occupent fort peu; mais ſes viſites, qu'il fait toûjours accompagné de plus de deux cens perſonnes, toutes fort avides de bien comme lui, ſont pour ſuccer le ſang de ces miſerables, en mangeant leur bêtail, & leur ôtant des mains ce qu'ils ont, juſqu'à un ſol. Il faut obſerver que ce pays eſt également pauvre & ſuperbe au dernier degré.

La Sainteté de ce Catholicos, que ces peuples eſtiment ſi fort, conſiſte dans ſon aſſiduïté en oraiſon, non ſeulement, le jour, mais auſſi beaucoup plus la nuit; étant obligé d'être preſque continuellement dans l'Egliſe, & d'y vaquer à la priere la plus grande partie de la nuit. Ils conſiderent auſſi ſon abſtinence au manger, & au boire, ne beuvant point de vin pendant le Carême. quand un Bere devient Catholicos, il commence une vie nouvelle, paſſant les jours & les nuits dans l'Egliſe, s'abſtenant de vin, & de la plûpart des mets ordinaires, les jours de jeûne, & particulierement la Semaine Sainte.

Ils ſont ſi ignorans qu'à peine peuvent-ils lire leur Breviaire & leur Miſſel, ce qui les rend opiniâtres & entêtez de leurs Céremonies

Je n'aurois jamais fait ſi je voulois ici m'étendre ſur la Simonie du Catholicos. Il

ne

ne consacre point d'Evêque qu'il n'en tire cinq cens écus. Il ne confesse que pour une bonne somme d'argent; de maniere que le Vizir du Prince, qui ne lui avoit donné une fois que cinquante écus pour s'être confessé, voulant le faire une autrefois qu'il étoit malade, le Catholicos lui refusa la confession, lui disant qu'il devoit auparavant songer à le satisfaire pour la confession précedente. Il ne célebre jamais qu'il ne soit assuré d'avoir cent écus & plus, quand c'est à des funerailles.

CHAPITRE III.

Des Evêques de Mingrellie.

LA Mingrellie seule a six Evêques, celui des *Dandrelliens*, qui confine avec les *Abcas*; celui des *Moquariens*; celui des *Bedielliens*, qui habitent le long de la Mer noire; celui des *Saisellliens*, celui des *Scalingiceliens*, & celui des *Scoindeliens*, qui sont vers le Royaume d'Imirette, & les Mons du Caucase. Ces Evêques mettent entierement à part tout soin des ames. Ils ne visitent point les Eglises de leurs Dioceses, & ils en laissent les Curez dans une si grande ignorance, qu'ils tombent d'erreurs en erreurs. Ils ne se soucient point si l'on baptise les enfans, ni si un homme épouse deux femmes, ni ce que devient leur fruit. Ce qui fait que des meres dénaturées, envers leurs propres enfans, les enterrent tous vivans dès qu'elles en sont accouchées; ou leur ôtent la vie d'une autre maniere

san

ſans craindre d'en être punies, ſoit par le Prince, qui ne s'en met point en peine, ſoit par la ſollicitation des Moines, que nos Peres en ont ſouvent avertis ſans grand ſuccès. Le ſoin de ces Evêques, c'eſt d'être journellement en fête, s'enivrant plus ou moins, ſelon qu'ils ont d'excellens vins, & en abondance, avec une grande quantité de vivres. Ils vont habillez magnifiquement; & pour ſubvenir à ce luxe, ils tirent juſqu'au ſang de leurs Vaſſaux, & puis ils vendent aux Turcs ces pauvres miſerables, qui ſont ainſi envoyez dans le ſeminaire du Diable. Tel eſt l'uſage du pays. Ils s'abſtiennent fort exactement, comme font les Grecs, de manger de la chair, aprés quoi ils n'ont plus nuls ſcrupules de conſcience, s'imaginant que pourvû qu'ils ſatisfaſſent à cette obligation, ils ne ſont plus obligez à rien, & que par là ils accompliſſent tous les autres préceptes; comme auſſi en allant quelquefois la nuit, ou le matin, adorer Dieu dans leur Egliſe Cathedrale. Ces Prelats ont un grand ſoin de leurs Egliſes Epiſcopales. Ils les tiennent fort propres, & les ornent de figure à la Grecque, revétues d'or, de perles, & d'autres choſes precieuſes, avec quoi ils croyent appaiſer la colere de Dieu. Ils ne ſe confeſſent point quand ils ont pêché; mais ils penſent qu'en offrant de l'or ou quelque pierre précieuſe aux Images, leurs péchez ſont effacez. Ils penſent auſſi qu'en faiſant cela ils ne ſauroient manquer de paſſer pour Saints dans l'eſprit des Séculiers,

culiers, de même qu'en gardant un rigoureux Carême, lequel consiste chez eux à s'abstenir de manger du poisson, & de boire du vin; qui est ce que font la plûpart, & à ne manger qu'une fois le jour sur le tard; ce que les Seculiers font de même.

Comme il y en a plusieurs entre ces Evêques qui ne savent pas lire, ils apprennent une Messe par cœur, qu'ils disent, sur tout, quand on fait des funerailles. Mais ce n'est pourtant qu'après s'être bien fait payer auparavant; ne faisant aucune fonction Episcopale que pour de l'argent, à l'exemple de leur Superieur, le Catholicos.

Leur habit est magnifique, comme je l'ai observé. Ils le portent court, à peu près comme les Séculiers, fait de velours couleur d'écarlate, avec des chaînes d'or au cou, & aux mains. On les distingue encore à leur longue barbe & à leur calotte noire, qui leur couvre les oreilles. Ils montent de bons, & beaux chevaux de guerre, où ils vont quand le Prince les y mande; étant les Chefs & principaux Commandans de leurs Vassaux, lesquels sont obligez de se fournir d'armes. Ils investissent & combattent l'Ennemi sans ordre, & sans discipline. Ils vont à la chasse des Cerfs & des Sangliers; & avec le Faucon ils volent le Faisan & d'autres sortes d'oiseaux. Plusieurs Moines ont le titre & le revenu d'un Evêché, à eux accordé par le Prince, sans être consacrez. Mais consacrez ou non, il ne laissent pas de faire des Prêtres pour de l'argent.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Moines & des Nones.

OUTRE les Evêques, il y a une espéce de Prêlats qu'ils appellent *Cinasquari*, qui sont à peu près comme nos *Abbez.* Ils ont leurs Eglises propres, ils sont riches, & ils vivent comme les Evêques.

Pour les *Moines*, il n'y en a que de l'*Ordre de St. Basile*, lesquels, comme dit *St. Jerôme*, (Epit. à Eustoc.) étoient autrefois de trois sortes. Les uns s'appelloient *Cenobites*, parce qu'ils vivoient en commun comme nos *Religieux* d'aujourd'hui. Les autres *Anachoretes*, qui habitoient dans les Deserts, & qui s'occupoient à la priere. Et les derniers *Remobotes*, lesquels demeuroient deux ou trois ensemble à la Campagne, vivant en commun de ce qu'ils gagnoient par leur travail: Gens avides des biens de la terre, & peu attachez à ceux du ciel. Ces Moines affectoient tous de jeûner, & de faire bonnes œuvres, à l'envi l'un de l'autre. *Cassian*, dans le 7. chap. du X. Livre de ses Collations, parle d'une quatriéme espece de ces Moines, qu'il appelle *Sarabiates*, fort peu differente de la troisiéme espece.

Les Moines, que l'on voit aujourd'hui en Mingrelie, sont de la troisiéme espece. Ils viennent du mont *Athos*, & sous le prétexte d'amasser des aumônes pour *Jerusalem*, ils s'arrêtent dans le pays, sous la pro-

protection du Prince, qui leur donne quelqu'une de ses Eglises particulieres. Quelques-uns se retirent dans la maison d'un Moine Georgien, nommé *Nicephore Irbachi*; mais qu'on appelle communément le *Moine Nicolas*, des premieres familles de Georgie; homme de soixante-dix-ans, qui a le titre d'*Archimandite*, ou Abbé, & à qui on donne encore celui de *Gievarismama*. c'est à-dire *Pere de la croix*. Le peuple en fait une grande estime, & les Princes de Mingrelie s'en servent de Vizir & d'Ambassadeur, entendant fort bien la politique, & ayant été plusieurs fois à Jerusalem. Il a parcouru toute l'Europe. Il a vû l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Pologne, & l'Italie, où nos Peres, l'ont toûjours logé. Il sait plusieurs langues, outre la Georgienne & la Mingrelienne; savoir, la Grecque, la Turque, l'Arabe, la Russienne, la Françoise, l'Espagnole, & l'Italienne. Il a fait profession de la foi Catholique entre les mains du Pape Urbain huitieme. Il estime beaucoup nos Peres.

Ces Moines ne mangent jamais de chair. Ils sont vêtus d'une étoffe de laine noirâtre. Ils portent la barbe longue, & les cheveux longs. Ils jeunent & ils prient très-exactement; mais du reste, ils ne s'embarassent point du salut de ce miserable peuple, disant rarement la Messe, parce qu'ils prétendent de grandes aumônes pour la dire.

Les Mingrelliens font leurs parens *Beres*,

res, ou Moines, de cette maniere. Ils leur mettent ſur la tête lorſqu'ils ſont encore enfans une calotte noire, qui leur couvre les oreilles. Ils leur diſent de s'abſtenir de chair, parce qu'ils ſont *Beres*, choſe qu'ils obſervent inviolablement, ſans ſavoir du tout ce que c'eſt que d'étre *Bere*. Ils les donnent en ſuite à d'autres *Beres* pour les élever. Ceux qui les donnent à élever à des Moines Grecs y réuſſiſſent le mieux.

Il y a pluſieurs ſortes de *Nones* ou *Religieuſes*; les unes ſont des filles, qui ayant atteint l'âge nubile, ne ſe ſoucient point de mariage; les autres ſont des ſervantes, qui, après la mort de leurs maîtres, ſe font *Beres*, avec leurs maîtreſſes. D'autres ſont des veuves, qui ne veulent point ſe remarier. D'autres ſont des femmes, qui après avoir trop goûté du monde, l'abandonnent quand elles viennent ſur l'âge. D'autres ſont des femmes répudiées, comme fit *Tamar*, Princeſſe d'une rare beauté, que le Roi d'Imirette répudia, pour épouſer la fille de *Taymarascan*. D'autres enfin ſe font Nones par pauvreté; & celles-ci vont demander l'aumône dans les Egliſes, qu'on leur donne plus liberalement en conſideration de leur habit. Elles ſont vêtues de noir, la tête couverte d'un voile de la même couleur, & elles ne mangent jamais de la viande. Elles ne gardent pas la Cloture, mais vont par tout où elles veulent. Elles ne ſont pas non plus engagées pour toûjours dans cette vie Monaſtique; mais elles la peuvent quitter quand il leur plait.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Papas, ou Prêtres Mingrelliens.

DIEU seul sait l'état déplorable où sont ces malheureux *Papas*, pour l'incertitude où ils doivent être sur leur sacerdoce. Car ils sont ordonnez par des *Beres*, ou Evêques, qui peut-être ne sont point baptisez; ou bien, qui sont baptisez, mais pas consacrez: & ces Prêtres eux-mêmes quelquefois ne sont pas baptisez; ce qui rend la validité de leur sacerdoce fort douteuse. Le nom de *Papas* est un nom generique. Le Prêtre qui n'a point d'Eglise s'appelle *Kosceſſi*; le Chapelain *Ochdelli*, le Curé *Kandalachi*; mais en commun, tous s'appellent *Papas*.

Ces Prêtres sont en trés-grand nombre, étant tous de pauvres gens qui ne subsistent que des droits de leur Prêtrise. Il ne faut pas être fort savant pour être promu à l'ordre; il suffit de savoir lire, ou d'apprendre par cœur quelque Messe, qu'on dit toujours le reste de sa vie. Les Evêques n'examinent point les sujets qui se présentent pour être reçus aux ordres, étant souvent plus ignorans qu'eux; & comme chaque ordination leur vaut du moins le prix d'un bon cheval, quelque ignorant qu'on soit, on est ordonné sans peine.

Ces Prêtres ne sont point obligez à garder la chasteté; au contraire, selon l'usa-

ge des Grecs, ils épousent, avant de recevoir l'ordination, une fille vierge. Mais ce qui leur est particulier, c'est qu'après la mort de la premiere, ils en peuvent prendre une seconde, & puis une troisiéme, & puis une quatriéme. Cependant, comme cela est contre les Canons, & les statuts de St. Basile; il faut avoir dispense de l'Evêque, qui l'accorde toûjours, en lui payant le double de ce qu'il faut pour toute autre sorte de dispense.

Ces miserables Prêtres sont trés-peu considerez des Séculiers; car ils sont obligez de cultiver non seulement leurs propres terres, comme des Païsans, mais aussi celles de leurs Maîtres ou Seigneurs, dont ils portent aussi les hardes sur leurs épaules dans les voyages, en étant mal traitez de plus en toutes occasions, comme des malheureux esclaves qu'ils sont. La cause du peu de respect que l'on a pour eux, est leur ignorance, leur gourmandise, & l'ivrognerie à laquelle ils s'abandonnent à la table des Séculiers, où ils vont chercher à manger. Ils sont si pauvres qu'ils ne sont couverts d'ordinaire que d'une chemisette de grosse toile, & d'un petit habit court, de grosse laine, au travers duquel on leur voit la chair. Ils sont aussi mal chaussez que vétus; & ils ne sont differens d'avec les seculiers, qu'en ce qu'ils ont la barbe & les cheveux coupez en forme de guirlande. Un Prêtre n'est respecté en Mingrellie, que quand il dit la Messe, après laquelle les assistans lui demandent tous

tous la *Sandoba*, c'est-à-dire la *benediction.* Quand on est à table, on donne à boire au Prêtre le premier ; & personne ne boit qu'il ne lui ait *Sandoba Patorii*, c'est-à-dire : *Benissez nous, Monsieur.* Il répond *Ghinda Gommert*, c'est-à-dire, *Dieu vous bénisse.* Les Mingrelliens font encore grand cas des Prêtres quand ils sont malades ; car alors ils croyent tout ce que les Prêtres leur disent. Ils les font venir, & les prient de voir dans leur livre s'ils doivent mourir, ou non, de la maladie qui les tient allitez ; & quelle en est la cause. Ces *Papas* feuillettent, & refeuillettent leur livre, & à la fin ils leur débitent la premiere fausseté qui leur vient à l'esprit. Ils leur disent qu'ils sont malades, parce qu'une telle Image est en colere contr'eux, & que pour expier leurs péchez, & pour se rendre l'Image propice, il faut tuer un veau, ou un bœuf, ou offrir à l'Image une tasse, ou une piece de drap de soye ; à faute de quoi ils mourront. Les malades promettent avec serment de le faire.

CHAPITRE VI.

Quelques remarques.

LES Prêtres, & les Beres, ou Moines, portent, comme j'ai dit, le même habit que les Seculiers, & ne se soucient gueres de l'habit prescrit anciennement aux Ecclesiastiques. C'étoit une longue robe qui descendoit jusqu'aux talons, & qu'on

appelloit *un habit à la Caracalle*, parce que l'Empereur Antonin, appellé *Caracalla*, en apporta la mode chez le peuple Romain. Nôtre Clergé s'en sert encore aujourd'hui pour le *decorum* de son état. *Bede, dans son* 7. *Liv. de Rebus Anglor. chap.* 7. & *Baronius*, sous l'an 213. disent, que cet habit dans le commencement n'étoit point noir, mais rouge, tel qu'on le porte aujourd'hui à la Cour du Pape, & que le Clergé commença à le porter, comme *Baronius* l'observe sous l'an 393. Or on donna cet habit au Clergé pour le parer, à cause de la bonne vie qu'il menoit. Les Prêtres Mingrelliens, qui ne cherchent point tant d'ornemens, se contentent d'un habit à la séculiere, imitant en cela les Ecclesiastiques Hebreux, desquels *Becanus* dit, au chap. 5. des Annales du Nouveau Testament. *Levitæ non habent sacrum ornamentum, solum Sacerdotes & Pontifices utebantur illo, nisi eo tempore quo in tabernaculo vel templo ministrabant.* C'est la même chose des Prêtres Mingrelliens, qui hors des fonctions sacerdotales, paroissent tout dechirez & en guenilles. Ils portent les cheveux longs, & la barbe fort longue, comme le faisoient les Ministres de l'ancienne Loi, suivant le commandement de Dieu, Levitique chap. 19, 27. *Neque in rotundum attondebitis barbam.* Mais pourquoi Dieu fit-il cette défense, la coûtume de se raser étant si ancienne dans l'Eglise ? Saint *Isidore*, dans le Livre qu'il a fait des Divins offices, dit que celui qui quitte le monde

monde pour ſe conſacrer à Dieu ſe doit raſer la tête en rond, & plus il monte dans la dignité de Prélat, plus il ſe doit faire la couronne grande, comme nous le voyons dans les Evêques, & principalement dans le Pape; cela étant une marque de Sacerdoce & du Royaume de Dieu. Nous liſons encore dans les Revelations d'*Ezechiel*, chap. 6. qu'il eſt bien ſéant de ſe raſer la barbe, y étant commandé au Nazaréen de ſe raſer après le tems de ſa conſecration. La barbe raſe étoit anciennement une marque de Nobleſſe, tous les Empereurs Romains ſe faiſoient raſer; & *Dion* reprend Adrien d'avoir porté de la barbe le premier entre les Empereurs Romains. L'Ecriture veut même qu'on ſe raſe la tête, & la barbe, au tems de l'affliction. Iſa. chap. 7. & 15. Gen. 45. & 40. Ezech. 5. Job pleurant ſes pertes ſe raſa, & adora Dieu, proſterné contre terre. Les Mingrelliens pareillement ſe raſent tout le viſage & même les ſourcils quand ils pleurent leurs morts.

Nous dirons que Dieu défend à ſes Miniſtres Hebreux de ſe raſer, non pas qu'il y ait du mal à le faire, mais afin qu'ils ne fuſſent pas ſemblables aux Egyptiens & aux autres Idolatres leurs voiſins; qui voyant que leur Dieux aimoient la figure ronde, comme la plus parfaite, s'en faiſoient une ſur la tête, & même ils bâtiſſoient tous leurs Temples en rond. Ils ſe faiſoient auſſi raſer la barbe en rond, & particuliérement les Prêtres d'Iſis, & de Serapis

qui se rasoient de cette maniere non seulement la barbe, mais tout le corps.

Bede, Liv. 5. de son Histoire, chap. 22. prouve qu'il est bon de porter la couronne que portent nos Ecclesiastiques, & dit qu'elle représente la couronne d'épines qu'on mit sur la tête du Sauveur durant sa passion, & qu'elle est la marque du Chrétien, aussibien que le signe de la croix. *Nicene* Evêque de Tréves nâquit avec cette couronne. Dieu, au 19. chap. du Levitique commande aux Prêtres, *ne corrumpant effigiem barbæ suæ*. De même les Prêtres Mingrelliens laissent croitre leur barbe, sans jamais en ôter un poil. *Diogene* disoit qu'il portoit la barbe pour ne pas oublier qu'il étoit homme. *Artemidore* dit, *filios tantum ornamenti Patribus, quantum ori barba decoris addit*. *Diogene*, voyant un homme sans barbe, lui dit: *Nunquid naturam accusas quod te virum, non autem mulierem, fecit*. Dieu défend chap. 6. 5. du Levitique de se couper les cheveux. C'est ce que les Mingrelliens, semblables en tout aux Prêtres de l'ancienne Loi, observent exactement.

CHAPITRE VII.

Des Eglises de Mingrellie.

APRES avoir parlé des Temples spirituels, qui sont les Ecclesiastiques, *Templum Dei quod estis vos*; il nous reste maintenant à parler des materiels, qui sont

sont de quatre sortes. Les premiers sont de petites Eglises, ou Chapelles, que les Mingrelliens ont presque tous chez eux, dans lesquels ils vont faire un peu de priere: ils les appellent *Sa Giovari*, ou le Calvaire. Les autres sont celles que les Princes ont dans leurs Palais, & qui ont le même nom de *Sa Giovari*. Les troisiémes sont les Paroisses, & les quatriémes sont les Cathedrales. La plus belle Eglise de toutes, est celles des Mequariens. Ces Eglises sont toute bâties vers l'Orient, comme étoit le Temple de Salomon. Ils y ont leur *Sancta Sanctorum*, avec un Autel rond, où ils disent la Messe. Elles sont ornées de grandes Images de cuivre doré, ou argenté, garnies de perles, ou d'autres pierres Turquesques, la plûpart fausses. Parmi ces Images, on voit celle de la Vierge, à la Grecque; celle du Pere Eternel de même; le Crucifix; celles de plusieurs Saints Peres Grecs & autres; lesquelles toutes ils couvrent de Rideaux de soye. Entre toutes ces Images celle de St. George est l'objet de leur plus grande dévotion. Il y a toujours devant une grande quantité de bougies allumées. On pourroit encore ajoûter une cinquiéme sorte de Temples aux autres ci-dessus raportez, savoir leur *Marana*, ou Cave, où leurs Papas vont quelquesfois célebrer, pour être plus enflammés de l'amour Divin.

Les Eglises de la seconde sorte sont bâties, la plûpart de pierre, & les autres de bois; mais taillées de sculpture au dedans

avec des *coupoles* couvertes de lames de cuivre, ou d'ais minces de bois de chêne peint. Les Chapelles ont leur *Sancta Sanctorum*, & leurs Autels, pour y dire la Messe à la Grecque, avec leurs rideaux de soye, quelques-uns brodez d'or. On y voit les Portraits du Prince, de la Princesse, & des Saints, comme dans les autres & chacune a son Chapelain entretenu, son *Papa*, ou son *Bere*, pour en avoir soin. Le Prince y vient souvent ; & quand il y vient, on y dit la Messe : on y fait aussi lapriere durant le Carême.

Les Eglises de la troisiéme sorte sont faites, partie de pierre, partie de bois. Ils ont soin de les bâtir dans un lieu élevé pour conserver les peintures contre l'humidité. Elles sont environnées de plusieurs gros & grands arbres, dans des enclos de murailles de pierre, ou de pieux. Les racines de ces arbres sont consacrées aux Images, ce qui fait qu'on ne les taille jamais, personne n'osant y toucher, de peur d'attirer contre lui la colére des Images. On enterre les morts dans l'enceinte de ces murailles, mais jamais dans l'Eglise. On voit devant la porte un petit porche, où les femmes se tiennent, quand elles vont à l'Eglise ; ce qui n'arrive que le jour de Pâques. Il n'y a que la seule Princesse qui ait droit d'entrer dans l'Eglise; ce qui est selon les rites Grecque Ce petit Porche sert aussi de sepulture pour quelques Nobles, & cela, comme dit *St. Augustin* Serm. 22. aux Freres dans le desert,

ut

ut Ingredientes, & Egredientes, mortis admoneantur, & sic ad Deum convertantur. Les portes de ces Egliſes ſont toûjours fermées à clef, & le Prêtre, qui demeure proche, ne les ouvre jamais qu'au tems de la Meſſe, ou de quelque enterrement. Il y a une petite chambre au deſſus, où ils mettent la cloche, quand il y en a; mais la plûpart des Egliſes n'ont point de cloches, & ne ſe ſervent que d'une tablette de bois d'un pied en quarré, & fort mince, ſur laquelle ils frappent pour appeller le peuple à l'Egliſe. Ils offrent aux Images, qui ſont pendues dans leurs Egliſes, des bois de cerf, des machoires de ſanglier, des plumes de faiſan; des arcs, & des carquois, afin qu'elles leur ſoient favorables à la chaſſe. Il y a au milieu de l'Egliſe deux Guirlandes, faites de cordons de ſoye, ou rouge, ou blanche, avec des houpes pendantes, qui ſervent pour la céremonie du mariage, comme nous le verrons ci-après; & tout proche, contre le mur, pend la boëte, où eſt le *Mironne*, ou la ſainte Huile. On y voit auſſi une méchante Banniere déchirée, dont ils ſe ſervent dans leurs Proceſſions, & un fort long Cor de cuivre, plus long que nos trompettes, dont ils ſonnent avant les Proceſſions, pour aſſembler le peuple dans l'Egliſe. Il a un ſon aſſez haut, à la maniere Judaïque, mais qui n'eſt point agreable. Nombr. chap. 10. *Cumque increpueritis tubis, congregabitur ad te omnis turba ad oſtium Tabernaculi fœderis.* On voit de

plus, dans ces Egliſes, de gros livres rongez de la pouſſiere & des ſouris. Ce ſont des Pſautiers. J'ai honte de parler du peu de ſoin que ces *Papas* ont de leurs ſaintes Images. La tigne, les vers, les rats tout conſpire à les rendre pitoyables. Ils ont ſoin toutefois de quelques-unes, qu'ils ornent, comme nous l'avons dit, de beaux draps de ſoye, & de perles. Le pavé de leur Egliſe n'eſt quelquefois pas plus propre qu'une écurie. Les *Courtines* de leur *Sancta Sanctorum* ſont toutes déchirées & tachées de vin, parce qu'ils s'en ſervent quelquefois de purificatoire. Leurs paremens, qui ſont d'une étoffe groſſiere, & mal travaillée, ſont pendus ſur une corde dans un coin, & dans un autre, il y a une burette pour y mettre du vin. L'Autel eſt au milieu de l'Egliſe, fait en rond, ſoutenu d'un pied de pierre, ſur lequel il y a des Purificatoires ſales & puans, une taſſe de bois qui fait mal au cœur, laquelle ſert de Calice, une petite planche qui ſert de patene, & quelques vieilles guenilles, au lieu de napes. Au milieu de l'Autel il y a une petite Image, devant laquelle ils célebrent; mais jamais ils ne le font qu'ils n'ayent à la main leur encenſoir, lequel n'eſt que de fer. Je paſſe le reſte ſous ſilence, pour ne pas ennuyer le Lecteur, qui croira, s'il lui plaît, qu'il y en a beaucoup plus que je n'en ai écrit. Il faut obſerver que tout cela doit s'entendre des Egliſes Paroiſſiales des *Papas*.

Les Egliſes des Evêques ſont faites de pier-

pierre tendre, blanche comme le marbre, mais differemment taillées. Elles ont des Porches au devant, de la même fabrique, ornez de peintures & de plusieurs inscriptions Georgiennes. Elles sont fort propres & fort nettes au dedans. On y voit en peinture la vie de Jesus-Christ nôtre Seigneur, & les Images de leurs Saints Grecs. Leurs Pseautiers sont bien écrits, & bien couverts, de peur que la poussiere ne les gâte, avec des garnitures, des fermoirs, & diverses figures d'argent. Leurs Images ont des Cadres presque de la grandeur d'un homme. Les unes sont d'argent & les autres de cuivre. Il y en a plusieurs autres qui ont de petits Cadres ordinaires, représentant l'Image de la Vierge, & celle de St. George, qu'ils ont en grande veneration. Ils ont au milieu de l'Eglise un lustre de cuivre qui porte beaucoup de bougies. Ils ont aussi plusieurs grosses torches. Leur *Sancta Sanctorum* est fort propre, avec de larges *Courtines*, & un Calice d'argent. Plût à Dieu que les Evêques eussent soin de leurs Troupeaux, comme de leurs Eglises! Les pauvres Mingrelliens marcheroient dans les sentiers de la verité & du Salut. Mais toute la perfection, & la sainteté de ces Evêques, consiste à ne pas manger de viande, à jeuner rigoureusement le Carême, à être assidus à l'oraison la nuit, ou le matin, selon le tems, & à tenir leurs Eglises en fort bel état; du reste, ils ne font scrupule de rien. Les *Beres* observent religieusement, les mêmes

choses. Leurs Eglises ont des Clochers avec de bonnes cloches dedans. Il y a quelques-unes de ces Eglises qui sont fort anciennes, comme on le voit à l'épaisseur des murailles, & à l'architecture de pierre. Mais aujourd'hui on n'en fait plus de cette belle architecture, ni de pierres. On fait les Eglises de bois simplement.

CHAPITRE VIII.

Des Cloches, qu'ils appellent Zanzaluchi. *De la Tablette sacrée, qu'ils appellent* Ora, *dont ils se servent au lieu de cloche, & de la Trompette appellée* Oa.

LEs cloches sont rares, & petites en Mingrellie, à cause de la cherté du métail. Il y en a deux dans les Eglises des *Beres*, mais il n'y en a qu'une dans celles des *Papas*, & dans les Chapelles du Prince. On ne se sert pas des cloches seules dans l'Orient. *Jean Corona* dit au chap. 24. de ses Histoires qu'on appelloit le monde à l'Eglise avec un instrument qui s'appelle *Bois* ou *Tablette*, nom qui lui est toujours resté, comme on le voit par les saints Canons, *ch. dolent de consec. dist.* 1 & par le septiéme Synode, où en racontant les miracles de St. Anastase, martyrisé l'an 627. il dit que ses reliques étant apportées à Cesarée, les habitans vinrent au devant, *Sacra ligna pulsantes.*

Le *Bois sacré* est une planche mince, large

ge d'une paume, & longue de cinq, ou environ, dont on se sert pour assembler les fidéles à l'Eglise, quand ils n'ont point de cloches: mais ceux qui en ont, battent premierement ce Bois sacré, & ensuite sonnent la cloche. Je demandai un jour à un *Bere* pourquoi ils ne sonnoient pas la cloche la premiere? Il me répondit, que c'étoit l'usage des premiers Chrétiens; & que le son de ce bois faisoit souvenir du bois de la Croix. Que lors qu'on l'entend, chacun en fait le signe, & louë Dieu. Et que, parce que ce son est foible, on se sert de la cloche, laquelle avertit que le Bois sacré a precedé. Un autre me dit, que ce Bois sacré signifioit la chute de nos premiers Parens, Adam & Eve; & que les fidéles, en entendant le son, faisoient pénitence, & demandoient pardon à Dieu de ce peché, de même que le son de la cloche les faisoit souvenir de la misericorde de Dieu envers l'homme dans son incarnation, & de la nouvelle qu'en apporta l'Ange à la Vierge Marie.

On ne sonne de la Trompette, appellée *Oa*, que pour les Processions, ou pour les assemblées, & les affaires de la Paroisse, à l'imitation des Juifs, Nomb. chap. 16. 2. *Quando autem est congregandus populus, simplex tubarum clangor, & non concise ululabunt: filii autem Aaron Sacerdotis clangent tubis.* Ils en sonnent quelquefois fortement, quand on a dérobé quelque chose de grand prix à l'Eglise, afin, disent-ils, que le son épouvante le voleur,

comme si c'étoit la voix de Dieu; & qu'il ait un remords de conscience, pensant que l'Image le châtiera. Ezech. 33. 5. *Sonum buccinæ audivit, & non se observavit, sanguis ejus in ipso erit: si autem se custodierit, animam suam salvabit.*

CHAPITRE. IX.

Des Images.

CEs peuples ont une très grande veneration pour les Images qu'ils appellent *Caté*; & quiconque ne les a gueres pratiquez croiroit d'abord, en voyant avec quelle ardeur ils les adorent, qu'il n'y a point de dévotion Chrétienne au monde, qui soit aussi enflammée. Mais il est certain que leur dévotion à cet égard tient bien plus du Judaïsme, & du Paganisme, que du Christianisme. Car ils n'adorent point les Images comme des représentations de de Jesus-Christ, de la Vierge, & des Saints, qui sont dans le Ciel, comme la vraye Eglise de Christ, Auteur de verité, nous apprend à le faire; mais ils rendent honneur à la figure materielle de l'Image, & cela, ou parce qu'elle est belle, ou parce qu'elle est bien parée, ou parce qu'elle est d'un riche métail, ou parce qu'elle est célebre pour être la plus cruelle, & celle qui tue le plus les hommes: celles-ci, ils les adorent par crainte. C'est de là que la plûpart des images sont faites d'argent,

d'argent, quelques unes étant de vermeil & couvertes de pierres précieuſes, parmi leſquelles il y en a pourtant beaucoup de fauſſes, ainſi qu'il s'en voit dans les Egliſes les plus renommées, comme celle de St. George. Le culte qu'ils rendent à celles qui ſont dans les Egliſes principales, comme dans celles des Evêques, & dans celle du Prince eſt incroyable. En paſſant par la rue qui conduit aux Images, ils ſe mettent de fort loin à les adorer, par des proſternemens, par des ſignes de croix, & enfin en faiſant trois fois le tour de l'Egliſe.

D'autres étant arrivez à l'entrée de la porte de l'Egliſe, baiſent la terre en s'inclinant trois, ou quatre fois, font pluſieurs ſignes de croix ; puis derechef ſe proſternant profondement en terre, ſe battent la poitrine, & après font leurs requêtes à l'image. La premiere & principale de ces requêtes, eſt qu'elle ait à tuër leurs ennemis, & ceux qui les ont volez ; & pour derniere marque de véneration, le ferment qui ſe fait deſſus en jugement eſt déciſif. L'on n'en appelle point, & la crainte qu'ils ont des images eſt ſi grande, qu'il y a bien des gens qui ne veulent jamais jurer deſſus ; même dans les cas les plus certains. A la verité ceux-là ſont rares, car generalement parlant ils font aſſez ſouvent de faux ſermens : mais ceux-ci prennent garde de ne jurer que ſur les images qui ont l'air le plus doux, qui ont la réputation de ne n'être pas cruelles, &

qu'ils

qu'ils croyent être les mieux intentionnées pour eux. Tout ce respect-là ne vient point de l'amour qu'ils ayent pour Dieu, & pour ces Images dans l'attente des biens spirituels, & de ceux de la vie future; car ils ne croyent point d'autre vie que celle-ci: cela vient de la peur qu'ils ont d'être tués, de tomber malades, d'être volez, & d'être ruinez par leurs Seigneurs, ou vendus aux Turcs. C'est de là, que quand ils sont volez, ils vont à l'Image, à laquelle ils ont le plus de dévotion, avec une offrande composée de deux petits pains, & d'une petite bouteille de vin; & étant devant l'Image, le *Papas* tourne l'offrande autour de la tête de celui qui la fait. Ensuite parlant à l'Image, comme s'il parloit à son Camarade, ou à son égal, car telle est leur maniere de prier, il lui dit. *Tu sais que j'ai eté volé, & que je ne puis avoir le Larron dans mes mains. Je te prie donc par ce present, que je te fais, de le tuer, & de l'aneantir,* (en disant ces paroles, il prend un baton, le plante en terre devant l'Image, & le frape avec un maillet, ou telle autre chose, jusqu'à ce qu'il soit entierement enfoncé) *& de lui faire comme j'ai fait à ce bâton.* Ayant fini cette belle priere, il sort de l'Eglise avec le *Papas*, & ils vont boire & manger ensemble le present fait à l'Image. Ils prient toûjours pour la mort de leurs ennemis, & que tout ce qui leur appartient perisse, maisons, terres, & bétail. Lorsqu'ils sont malades ils appellent d'abord le *Papas*, auquel ils croyent comme à un Ange, pour en savoir

la cause. Ce Papas, comme nous l'avons déja observé, après avoir bien tourné les feuillets de son Livre, forge un mensonge, comme, que telle Image est en colere; sur quoi on l'envoye aussi-tôt pour lui faire des oraisons: on lui porte un present: & on lui en promet bien d'autres, si le malade guerit: Mais, quand ils sont gueris, ils n'accomplissent gueres le vœu, disant qu'ils ne faisoient le vœu qu'afin que l'Image ne les tuât point.

Les Images sur lesquelles les Larrons aprehendent le plus de jurer, crainte de mort, sont St. George, de la famille *Mozimolle*, du village de *Ketas*, appellée *Tuara Anghélos*, & celle de St. *Jobas*, dans le village de *Pudaz*. Ils disent que cette Image là étoit au commencement dans une Eglise proche d'un marais, où il y avoit beaucoup de Grenouilles qui l'étourdissoient, dequoi étant fatiguée, elles s'enfuit sur le haut d'une Montagne. Ils la croyent si terrible, que tous ceux qui s'en aprochent sont frapez de la mort sur le champ; ce qui fait que quand les Mingreliens, y vont faire leurs oraisons, ils les font de bien loin, en lui jettant leurs présens, & ils s'enfuyent aussi-tôt. Un *Papas* y va célébrer la messe deux ou trois fois l'année; ce qu'il fait avec grande frayeur, & quand il va recueillir les aumônes pour cette Image, il recommande fort de ne pas jurer dessus, soit justement, soit injustement, de peur d'excite son courroux.

Entre les Images redoutées de St. George,

il y a celle de *Schelissa*, au pié du mo Caucase, & le fameux St. George des *Isuriens*, fort reveré des Mingreliens, des Georgiens, de Abcas, & de tous les Païs circonvoisins. Il y en a encore plusieurs autres; mais celles dont nous avons parlé sont dans le plus grand crédit. Chacun vante & exalte l'Image de sa paroisse à l'envi. Ils disent, par exemple, qu'elle a du courage & de la valeur martiale. Les Mingreliens vont en procession avec leurs Images amasser des aumones; & quand ils s'en fait de considerables en un lieu, chaque Papas y porte son Image pour lui faire donner l'aumône.

Un Gentilhomme, appellé *Ramazza*, étant un jour tembé malade dans un tems où il étoit défendu de manger de la viande, après plusieurs exhortations que son Medecin lui fit d'en manger, & convaincu de la nécessité, & de la raison, qu'il y avoit à le faire, s'y resolut à la fin. Mais comme il en mangeoit un jour, il vint un *Papas* qui lui aportoit de la part du Catholicos son Image pour le guerir. Il fit aussi-tôt couvrir le plat où étoit la viande, de peur que l'Image ne la vit. Il fit entrer le *Papas*, fit le signe de la croix, dit plusieurs belles paroles à l'Image, & puis la renvoya, avec des complimens pour le Catholicos, & recommença à manger sa viande. Cette dévotion pour les Images vient des Grecs, aussi bien que cette severe interdiction de chair en certains tems. Et pour la mieux recommander, ils peignent la Cene dans leurs Tableaux, comme faite avec du poisson,

ſon, & non pas avec l'Agneau Paſchal ; parce qu'il y en a beaucoup parmi eux qui veulent que J. C. n'ait jamais mangé de chair. Un Prêtre Mingrelien diſoit en diſcourant: chacun ſait qu'au tems de la *Kareba*, c'eſt-à-dire de l'Annonciation, on ne mange que du poiſſon. Or l'année de la derniere Céne de Jeſus Chriſt, il arriva que l'Annonciation tomboit juſtement au ſamedi ſaint. Et comme nôtre Seigneur, s'étant aſſis à table, avec ſes Apôtres, ſe mit à les exhorter, & le fit ſi long-tems, que la minuit vint, avant qu'ils ſe fuſſent mis à manger, ſur quoi, ayant conſulté s'ils ne pourroient point alors manger de la viande, au lieu de ce poiſſon froid, qui étoit ſervi devant eux; & qu'ayant été arrêté qu'ils le pouvoient ; il arriva, ſur le champ, qu'un grand Poiſſon fut transformé en un Agneau, lequel ils mangerent. Ce *Papas* tenoit au contraire des autres, que Jeſus Chriſt avoit mangé de la viande. Du reſte les Mingreliens n'honorent point nos Images & n'en font point de cas. Un Mingrelien nous diſoit un jour: Pourquoi vos Images ne ſont-elles pas plus fortes que les nôtres ? puis que vos épées & vos étoffes ſont plus fortes que celles des autres Nations, vos Images dévroient être auſſi plus vigoureuſes. Plaiſante bouſonnerie !

CHA-

CHAPITRE X.

Des Reliques des Saints.

CEs peuples ont beaucoup de Reliques; qui leur sont venues premierement du tems que la foi Chrétienne florissoit chez eux, & que leurs Princes s'allioient avec les Empereurs de Constantinople, qui leur faisoient don de beaucoup de reliques; secondement par plusieurs Prélats, dudit lieu, qui leur en donnoient aussi, pour les entretenir dans leur dévotion; troisiémement, quand les Turcs prirent Constantinople, il y eut plusieurs Sts. Prélats, qui, pour se soustraire à la tyrannie Mahometane, s'enfuirent en Mingrelie, & se disperserent dans les pays voisins. On raconte qu'alors il vint dans la Colchide un Archevêque qui emportoit avec lui un morceau de la vraye croix de la grandeur d'une Paulme, (c'est un peu plus de huit pouces de pied françois,) & une chemise, qu'on dit être celle de la Sainte Vierge. Nos Peres l'ont vuë. La toile en est de couleur tirant sur le jaune, parsemée de fleurs ça & là, brodées à l'aiguille. Elle a huit paulmes Romaines de long, & quatre de large avec des manches courtes, longues d'une paulme, le cou en étant étroit. Je l'ai vûë aussi dans l'Eglise de *Copis*, où elle est gardée; & où j'ai vû encore une main couverte de chair seiche, dans un reliquaire d'or, enrichi de joyaux, qu'on dit être la main de *Ste. Marine*, & une autre

main

main de *St. Quirice*, & plusieurs autres ossemens enchassez dans de l'or, ou dans de l'argent. La Chemise, dont j'ai parlé, est dans une cassette d'ébene, ornée d'ouvrages à fleurs d'argent, dans laquelle il y a de plus un petit Cadre, contenant quelques poils de la barbe du Sauveur, & des Cordes dont il fut foüeté. La Cassette est scelée du seau du Prince. Quand on nous montra ces Reliques, on les jetta sur un tapis, où nous les primes & touchames, avec autant de respect, & de dévotion, que les Mingreliens les manient avec peu de façon, estimant plus le peu d'or ou d'argent qu'il y a aux chasses que les reliques mêmes, à cause de la quantité qu'ils en ont. Quant à leurs Livres de Liturgie, ils en ont plusieurs, en grand volume, & en gros caracteres, en langue Georgienne; & les Evêques renouvellent les leurs, en le récrivant chacun une fois en sa vie. *Claude Rota*, Religieux Jacobin, dans la Legende qu'il a faite de l'assomption de la Vierge, dit que le grand *Damascene* & *St. Germain*, Archevêque de Constantinople, rapportent que l'Imperatrice Pulcherie, du tems de l'Empereur Maximin, fit faire une Eglise en l'honneur de la Vierge, dans la rue dite *Baltême*; où l'Empereur ayant convoqué *Juvenal*, Archevêque de Jerusalem, & les autres Evêques de la Palestine, qui étoient à Constantinople, à l'occasion du Concile de Calcedoine, il leur tint ce langage. *Nous avons appris que le corps d la Ste. Vierge a été enterré au champ de Gethsemané. Nous voulons avoir*

avoir ce corps sacré à la garde de nôtre ville Capitale, & pour cet effet qu'il soit transferé ici avec toute la solemnité possible. A quoi Juvenal répondit; *l'Ecriture sainte porte que ce corps a été élevé dans la gloire, & on ne voit dans son tombeau que ses habits, & les linceuls dans lesquels son corps fut enseveli.* Ce Prélat envoya à Constantinople ces sacrées reliques, lesquelles on donna à l'Eglise dont nous venons de parler, où elles furent mises en garde.

Ils disent que dans l'Eglise des *Bédielliens* il y a aussi un morceau de la vraye croix, des poils de la barbe de Jesus-Christ, des Cordes dont il fut lié & fouetté, & des langes dont la Vierge l'envelopa étant enfant. La maniére indecence avec laquelle les Mingreliens traitent ces Reliques est une chose qui fait horreur; n'ayant pour elles ni reverence, ni crainte. Ils ne craignent que leurs Images, qui ont des ornemens; lesquels pourtant ils voleroient s'ils pouvoient le faire.

CHAPITRE XI.

Des habits Sacerdotaux des Papas.

S*Aint Jerôme*, Liv. 4. sur Ezech. dit que l'Eglise a prescrit deux sortes d'habits pour les Ministres; les uns dont ils se servent ordinairement, & les autres lorsqu'ils exer ent les fonctions de leur Ministere. Les Reverends Peres Mingreliens ne se servent pas des premiers, allant habillez presque

que tout comme les Séculiers ; ni des seconds, n'étant gueres mis, lorsqu'ils célébrent, que comme ils sont ordinairement ; ce qui vient de leur grande misere & pauvreté, qui ne leur permet pas d'avoir d'autre habit d'Autel qu'une méchante guenille déchirée sur les épaules. Leurs Prélats ont plus de paremens, comme la chemise, qu'ils appellent *quarti*, laquelle n'est pas de toile, mais de taffetas, l'étole, qu'ils appellent *Olare*, mais qu'ils ne passent pas en croix sur l'estomach avec le cordon; deux manipules, ou plûtôt deux bouts de manche, qu'ils appellent *Sanctavi* ; la Chasuble, dite *pittoni*, & le pluvial, qu'ils nomment *Basmachy*. Ces paremens sont à la Grecque, faits de soye, brodez d'or, chez les Evêques, les Abbez, & les Moines. Mais, pour les *Papas*, ou Prêtres, leur extrême pauvreté les reduit pour tout parement, ou habit Sacerdotal, à se servir de quelque guenille déchirée en guise de pluvial. Il y en a plusieurs qui disent la messe avec une simple chemise de toile qu'ils mettent sur leurs habits. Ils ne célebrent jamais nuds pieds, selon le précepte de l'Apôtre aux Ephes. chap. 6. v. 15. *Calceati pedes in præparatione Evangelii pacis*, lequel ils observent inviolablement, ayant leur *Chiapola* ; ou Sandales ordinaires, ou quelques vieux souliers, qu'ils gardent dans l'Eglise pour ce sujet-là ; ou faute de cela, ils mettent une planche devant l'Autel, sur laquelle ils se tiennent les pieds en célebrant. Ils ont de plus, conformément aux rites

Grecs

Grecs, leur Calice appellé *Barzemi*; avec sa cueillere, dire *Lagari;* la patene, qu'ils appellent *Pesçuin;* l'Etoile, nommée *Camara;* le voile, ou *Daparna*; la nape, ou *Bercheli*; le Missel, ou *Succarebi*, comme ils les appellent; mais le Calice, la cueillere, la patene, & l'Etoile, qui devroient être d'argent, ou de Cuivre, ou d'étain, au moins, ne sont souvent que de bois sale & puant, chez les pauvres & miserables *Papas*. Même, si le *Papas* se rencontre chez quelque Séculier, qui veuille avoir la Messe, il la lui va dire dans sa *Marane* ou Cave, comme il la sait par cœur. Ainsi il n'a point besoin de Livre. Il prend un gobelet, de ceux dans lesquels on boit ordinairement, qui lui sert de Calice, un plât tout gras pour Patene. Il fait cuire vitement sous la cendre un petit pain pour servir d'hostie; & pour du vin, il ne lui en manque pas, puis qu'il est dans la Cave. Pour Autel il prend un ais, ou quelque planche sale, & couverte de poussiere, il n'importe. Il dit la Messe là dessus; se faisant prêter auparavant, par quelqu'un du Logis, une chemise, ou quelqu'autre chose de semblable, qu'il se met sur le dos, au lieu de paremens. Il ne se soucie point de napes, ni de purificatoires, parce que ses mains lui servent de purificatoire. Quand ce vient à l'Evangile, il tire de sa poche un petit Livre écrit en Georgien, qui est une maniere de breviaire, que la plûpart portent tout déchiré, les feuillets mêlez, l'écriture souvent toute effacée, & où quelquefois il manque plus

de

de la moitié des feuilles. Le Prêtre cependant, sans perdre contenance, dit la Messe avec ce Livre, tel qu'il est, dont il tourne les feuilles, pendant qu'il dit l'oraison qu'il cherche, parce qu'il sait toute la Messe par cœur. D'ailleurs, il ne se soucie point de pierre sacrée sur l'Autel, ni de nape. Au reste, tout ceci s'entend seulement des Prêtres, car lés Evêques, les Abbez, & les Moines, ont dans leurs Eglises en fort bon état les choses requises pour célébrer la Messe, de même qu'on les trouve aussi dans les Eglises des Princes.

CHAPITRE XII.

De la Messe.

ILs disent la Messe en langue Georgienne literale, qui est aussi peu entenduë de leurs Ecclesiastiques que la langue Latine l'est de nos Païsans. Les Maisons des Prêtres sont toûjours loin de l'Eglise, parce que les Eglises sont bâties en des lieux reculez. Lors qu'on demande la Messe à un Prêtre, en la payant; ce qui se fait en lui donnant ou deux ou trois toises de corde; ou une peau de Chevre ou de Brebis, ou un diner, ou quelqu'autre chose, il la dit. Quelque tems qu'il fasse, pluye, ou vent, il va à l'Eglise, portant les paremens dans un sac de peau; le vin dans un pot, ou dans une petite callebasse; un petit pain cuit sous la braise marqué au milieu d'un fer, contenant des caracteres Georgiens,

une bougie. La perſonne qui fait dire la Meſſe fournit ces choſes.

Le Prêtre s'achemine à l'Egliſe avec tout cela. Lorſqu'il en eſt proche, il commence à dire ſes *Oremus*. Etant arrivé à la porte, il met bas ſes uſtanciles, bat du bois ſacré, & ſonne quelques coups de cloche. Ce n'eſt pas pour faire venir du monde; car les Mingreliens ne vont point à l'Egliſe, ſinon dans des jours ſolemnels. Cela fait, le Prêtre entre dans l'Egliſe, alume ſa bougie du feu qu'il a aporté avec lui, tout cela ſans diſcontinuer ſes prieres qu'il va toûjours diſant à haute voix. Il ſe revêt de ces miſerables ornemens. Il ſe met la Chaſuble pliée ſur les épaules, comme nous faiſons quand on nous donne l'ordination de Prêtriſe, s'il en a une, autrement il s'en paſſe. Il prépare enſuite l'Autel, en étendant quelque toile deſſus, pour ſervir de nape; met du côté de l'Evangile ſon petit baſſin ou plat, qui lui ſert de patene; de celui de l'Epître un gobelet au lieu de Calice: & au milieu le pain qu'il doit conſacrer appellé *Sabiſqueri*, diſant toûjours l'office. Cela fait il verſe du vin dans le Calice en quantité. Il prend le pain de la main gauche, & de la droite un petit couteau, avec lequel il le coupe à l'endroit de la marque, & en met autant qu'il faut dans le petit plat. Il prend après l'étoile nommée *camara*, qui eſt faite de deux demi-cercles, & la met enſuite ſur le pain poſé dans la patene; ce qu'il y a de trop de pain, il le met à part. Il couvre enſuite la patene d'un

linge

blanc, & d'un autre il couvre le vin. Cela fait, il se retire un peu à côté de l'Autel, laisse tomber la Chasuble par derriere, & dit la *Pater noster*, après lequel il lit l'Epître, & puis de suite l'Evangile, & avec le Missel à la main va au milieu de l'Eglise chanter le *Credo*, & lire quelques oraisons pour l'offertoire. Ensuite, revenu à l'Autel, il prend le voile qui couvroit la patene, & le met sur sa tête, puis il prend cette patene de la main gauche, & la porte au front, & de la droite le Calice qu'il appuye contre l'estomac, & va ainsi à pas lents vers le peuple au milieu de l'Eglise, faisant la procession à l'entour, & chantant une hymne, que l'on appelle *Chambique.* Le peuple (quand il y en a,) dès qu'il voit aprocher le Prêtre, se jette en terre avec de profondes inclinations: & quand il passe, il invoque le nom de Dieu, en faisant paroître la plus grande dévotion, encensant les especes, les suivant, & accompagnant avec des bougies allumées à la main. Cette procession faite, le Prêtre retourne à l'Autel, y remet premiérement le Calice, & aprés la patene; prend le voile qu'il a sur la tête, & le tient à la main devant l'*Oblata;* (ce sont les especes) & fait quelques prieres. Ensuite, à voix haute, en forme de chant, il dit les paroles de la consecration premiérement sur le pain, après sur le vin. prend l'étoile, la porte aux quatre coins de la Patene, & du Calice aussi, comme en forme de croix; & en fait quelques signes sur l'*Oblata.* Après quoi, il prend de la main droi-

te le Pain consacré, qu'il éleve sur la tête, en disant quelques Oraisons; lesquelles finies, il fait trois signes de croix avec ce Pain, & le met dans sa bouche & le mache. Il boit le Vin, tenant le Calice serré de ses deux mains, & s'il reste des mietes du Pain sur la Patene, il les prend de la main, & les met dans sa bouche, & ainsi en mangeant le Pain, & tenant le Calice dans les mains, il se tourne vers le peuple & lui dit *sciscit*, c'est-à-dire *tremblement*. Puis il remet ensuite chaque chose à sa place, éteint la bougie, si elle n'est pas finie; car elle ne dure pas quelquefois la moitié de la Messe; se deshabille, remet ses ornemens dans son sac de peau, & retourne chez lui.

Cette maniere de dire la Messe est véritablement de très-saints rites, instituez par saint *Basile*, par saint *Gregoire de Nazianze*, & par d'autres Saints, & approuvée du Pape; mais elle est dite par des ignorans Mingreliens, sans dévotion, & sans reverence; gens que Dieu sait s'ils sont baptisez, ou s'ils sont vrayement ordonnez; à cause de la grande ignorance, & de la grande négligence des Evêques, qui n'ont aucun soin de leurs Paroisses. Ils celébrent la Messe quand on leur donne quelque chose, & si on ne leur donne rien pour la dire, ils ne la disent point. Durant le tems du grand Carême, ils ne célébrent jamais que deux jours la semaine, le Samedi, & le Dimanche; parce que ce sont les jours que le Catholicos, ses Evêques, & les Moines, jeunent, ne faisant qu'un seul repas le jour
après

après Vêpres. Or s'ils disoient la Messe ces cinq jour-là qu'ils jeunent, ils romproient le jeûne, qu'ils estiment consister à ne manger qu'une fois le jour, au soir; sans qu'il soit permis de porter rien à la bouche auparavant. Observez que si un Prêtre, qui va pour dire la Messe dans une Eglise, la trouve fermée, il dit la Messe à la porte y attachant sa bougie. Quand plusieurs Prêtres veulent dire la Messe dans une Eglise, ils ne disent pas chacun la sienne à part, cela n'étant pas en usage parmi eux; mais ils en disent une tous ensemble, ce qu'ils font sans respect entremêlant l'Office de toute sorte de discours différens.

CHAPITRE XIII.

Du Baptême.

DEs qu'un Enfant est né, le *Papas*, ou Prêtre, lui fait un signe de Croix sur le front; & huit jours après, il l'oint avec l'Huile sainte, qu'ils apellent *Mirone*. Le Baptême ne se fait que long tems après, quand l'Enfant a deux ans ou environ; ce qui se fait de cette maniere. Le *Papas* va dans la *Marana*, ou Cave, qui sert d'Eglise, s'assied sur un banc, faisant asseoir sur un autre vis-à-vis le Parrain avec l'Enfant: A côté du Prêtre, il y a un plat, avec de l'huile de noix; & un baquet, ou cuve, ou autre vase de bois, pour servir de Fonts à l'Enfant. Il demande le nom, puis il allume une petite bougie, & se met à lire

un long-tems ; & quand il est presque à la fin, il ôte sa calote, ou son bonnet, continuë à lire encore un peu ; puis se retourne, lit, & après avoir bien lû, demande qu'on apporte l'eau, & comme il arrive souvent qu'elle n'est pas chaude, quand il la demande, il faut qu'il attende. L'eau apportée est versée dans le baquet, & le Prêtre prend de l'huile de noix, la verse dans l'eau, en disant quelques priéres, & en chantant. Le Parrain cependant ayant deshabillé l'Enfant, le met tout nud dans le baquet, & le lave par tout avec ses mains. Le Prêtre n'y touche point ; ne prononce aucunes paroles durant cette fonction, mais dès qu'elle est achevée, il prend une corne, où il y a du *Mirone*, ou de la sainte Huile, si dure qu'elle ressemble à du vieux onguent ; en coupe un peu avec un petit morceau de bois ; & le donne au Parrain, qui en oint l'Enfant au front premierement, puis au nez, aux yeux, aux oreilles, à l'endroit des mammelles, au nombril, aux genoux, aux chevilles des pieds, aux talons, aux jarrêts, aux fesses, aux reins, aux coudes, aux épaules, & au sommet de la tête ; sans que durant toute cette action, le *Papas* ouvre seulement la bouche. Le Parrain remet ensuite l'Enfant dans la cuvette, prend un peu de Pain beni, le donne à l'Enfant, avec du Vin, & s'il en mange & boit, ils disent qne c'est un bon signe, & qu'il sera fort & gaillard ; puis il le remet entre les mains de la Mere en lui disant par trois fois, *vous me l'avez donné Juif & je vous le rends Chré-*

Chrétien. L'Enfant étant ensuite bercé pour l'assoupir, on le laisse un peu dormir; puis il est lavé avec d'autres eau non pas par le Parrain, mais par une autre personne, laquelle ne laisse pas de contracter parentage avec la Mere de l'Enfant; mais pas si grand que le Parrain; car il faut observer que le Parrain d'un Enfant est tenu le Parent de sa Mere au degré de Frere ou de Sœur, tellement qu'à toute heure, ou en tout tems, il peut entrer par tout chez elle comme dans sa propre maison. Il faut remarquer que les Prêtres administrent le Baptême sans habits Sacerdotaux, dequoi ils ne se soucient gueres, aussi ne baptiseroient-ils jamais, si ce n'étoit pour y faire grand'chere; faisant consister cette Céremonie sacrée dans un Banquet solemnel, qui dure tout le jour; d'où vient que quand quelques-uns n'ont pas le moyen de donner au moins un Cochon, ils ne font point baptiser leurs Enfans. C'est ce qui fait qu'il arrive souvent, que les enfans de ces pauvres gens meurent sans Baptême.

Les riches au contraire ne se contentent pas de faire tuer plusieurs Cochons; mais pour rendre le repas splendide, ils font tuer des bœufs & d'autres bêtes, conviant tous leurs parens & amis au festin, qui dure toute la nuit, jusqu'à ce que la plûpart soient bien yvres. Il semble que les Mingreliens ayent formé leur maniere de baptiser sur le rituel des Grecs, qui administrent trois Sacremens à même tems; à savoir le Baptême, la Confirmation, & l'Eucharistie. Car

en lavant l'Enfant ils donnent le Baptême, & ils lui donnent la Confirmation, en l'oignant d'Huile; & l'Eucharistie en lui donnant du Pain béni, & du Vin. Mais je croi que cette façon de donner du Pain & du Vin à un Enfant est plûtôt à l'imitation des Juifs, qui donnoient du vin & du lait à l'enfant, comme dit *St. Jerôme ch.* 55. sur ces paroles: *emite vinum & lac.* Les Mingreliens suivoient à la verité les rites Grecs dans les tems passez, mais ils les ont fort corrompus dans la suite en plusieurs choses. Quelques *Papas*, des plus savans m'ont conté, que pour plus de dignité, ils lavoient aussi l'enfant dans le vin, & non pas dans l'eau. S'ils n'étoient pas trop ignorans, on les appelleroit *Lutheriens*, parce que Luther étant un jour interrogé sur la matiere du Baptême, il répondit que c'étoit dans toute sorte de choses qu'on pouvoit laver, comme dans du lait, & dans du vin; ainsi que raporte *Bellarm. du saint Baptême chap.* 2. Il arriva un jour qu'on fit venir un *Papas* pour batiser un enfant malade. Ce *Papas* trouvant l'enfant moribond, ne le voulut jamais baptiser, disant qu'il ne vouloit pas ainsi employer inutilement son Huile sainte; comme si le Baptême consistoit dans l'Onction. Cet enfant étant mort sans être baptisé, il vint un autre *Papas*, ami de la maison, pour visiter la famille sur son affliction: & sur la perte qu'on avoit faite. Le Pere lui dit les larmes aux yeux, que ce qui le fâchoit le plus dans la mort de son Enfant, c'étoit qu'il n'avoit point reçû

reçu le Baptême, parce qu'ayant appellé un tel *Papas* pour le baptiser, il avoit refusé de le faire, de peur, disoit-il, de perdre son Huile sainte. Ce *Papas*, l'arrêtant, lui répondit: *Ne saviez vous pas que ce Papas est un avare? ne pleurez point, consolez-vous, je le baptiserai moi: un peu d'huile n'est pas si grand' chose.* Cela dit, il tira son cornet de dessous sa veste, en prit un peu d'Huile, & en oignit cet Enfant mort, comme on fait dans l'administration du Baptême. Telle est la stupidité & l'absurdité de ces Reverends *Papas*. Je laisse à considerer au Lecteur si ces enfans sont bien baptisez: C'est pourquoi nos Peres ne manquent point de baptiser *sub conditione* tout autant d'enfans qu'ils rencontrent sous prétexte de leur donner des remédes, ou de les caresser.

Les noms qu'ils donnent à leurs enfans, sont donnez à l'occasion de quelque accident qui survient, à l'imitation des Juifs, comme nous voyons dans la personne de Benjamin, qui fut appellé *Fils de douleur*, à cause de celle que souffrit Rachel sa mere en le mettant au monde, *Gen. ch.* 35 *v.* 18. Ainsi les Mingreliens appelleront leurs enfans *Objeca*, c'est-à-dire, *Vendredi*, quand ils naissent ce jour là; *Guianisa*, c'est-à-dire, *tard venu*, quand ils viennent au monde à la fin du jour; *Prevnlisa*, c'est-à-dire, *Février*, parce que c'est le tems de sa naissance, & ainsi des autres. Il y en a fort peu qui ayent le nom de quelque Saint, parce, disent-ils, qu'il n'est point permis de donner à un homme ordinaire le nom d'un Saint,

de peur qu'il ne le deshonore, de la maniere que faisoit un Soldat qui n'avoit point de cœur, & qui portoit le nom d'Alexandre. Ce Prince, comme nous ne lisons dans sa vie, que nous a laissée *Plutarque*, lui dit en courroux, *Ou porte toi en Alexandre, où change de nom.* Ainsi les Mingreliens, en ne prenant point de nom des Saints Chrétiens, c'est comme s'ils disoient, *Nos actions ne sont pas des actions de Chrétiens; & pour ne nous point attirer de reproches, nous n'en porterons point les noms.* Saint *Augustin. ch. 70. sur saint Jean*, dit, *Christianum castitatis & integritatis nomen est*; mais ces peuples sont extrêmement éloignez de ces deux perfections. Il faut observer encore, qu'à quelqu'âge qu'il soient parvenus, on ne laisse pas de les appeller toûjours *fils* ou *enfant de tel*; selon l'usage de l'Ecriture, *puer centum annorum.* Quant au reste, la Forme du Baptême en leur langue est telle.

Natelis -- Igbebts sacalitos Mamisata amin. Daxizata amin. Dazuliza Zininda sata Amin.

Il n'y a que fort peu de Prêtres qui sachent ce Formulaire du Baptême. Qnelques *Beres* le savent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est qu'il arrive fort souvent que des gens se font rebâtiser.

On ne fait point ici d'article *du Creme*, parce que les Mingreliens n'en ont jamais oüi parler; outre que, selon les rites des Grecs,

Grecs, ce n'eſt pas le Prêtre qui en oint, mais le Parrain, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus dans le Baptême.

CHAPITRE XIV.

De l'Euchariſtie.

ILs conſacrent comme ils peuvent dans le Sacrement de l'Euchariſtie, ſans s'obliger comme les Grecs à conſacrer toûjours en pain levé. Ils font un petit pain rond d'un peu plus d'une once peſant, compoſé de farine, d'eau, de bled, & de vin, ſur lequel ils appoſent la marque qui eſt ici deſſous.



Le pain, ainſi marqué, s'appelle *Sebiſquer* avant la conſecration, & après la conſecration *Nazeroba ſazerebeli*. Ils appellent *nazili* le viatique qu'ils donnent aux malades; & les Prêtres le conſervent dans une petite bourſe de toile, ou d'autre étoffe, qu'ils portent toûjours attachée à la ceinture, comme nous le dirons plus bas.

Arcudius Concord. Eccleſ. lib. 3. dit, *qu'il eſt vrai-ſemblable qu'au tems des Apôtres on conſacroit tantôt avec du pain levé, tantôt avec*

du pain levé, tantôt avec du pain azyme. Les Latins imitent Jesus-Christ, qui consacra avec du pain azyme; mais pour les Mingreliens, ils consacrent indifferemment toute sorte de pain. La composition de leur pain Eucharistique avec de la farine, du sel, du vin & de l'eau, est à la Judaïque, parce que Dieu anciennement commandoit qu'il y eût du sel dans tous les Sacrifices, *Lev.* 2. *Quidquid obtuleris sacrificii sale condies.* Ce n'est pas la coûtume de ces Prêtres de mettre dans le Calice un peu d'eau avec le vin. J'en ai pourtant vû quelques-uns qui y en mettoient; & ayant un jour demandé à un *Papas*, pourquoi il ne mettoit point d'eau dans le Calice? il me répondit, *qu'il y en mettoit quelquefois quand le vin étoit trop fort; mais qu'il avoit déja assez à faire à porter le vin, le feu, la bougie, & le sac des ornemens, sans porter encore de l'eau.* Je lui demandai de plus ce qu'il feroit si le vin étoit du vinaigre? il me répondit, qu'il consacreroit avec, mais qu'il ne le feroit pas avec de l'eau de vie, parce qu'elle n'étoit plus vin. Ces Prêtres, pour imiter les Grecs, qui après la consecration, & immédiatement avant la Communion, ont coûtume de verser dans le Calice un peu d'eau bouilllante, en mémoire du sang & de l'eau chaude, qui sortit du côté de Jesus-Christ mort, ces Prêtres, dis-je, prennent une cuilliere de fer qu'ils font chaufer à la bougie qui leur sert de cierge, ils y mettent ensuite un peu d'eau, & la jettent ainsi chaude dans le Calice, & communient en-

ensuite. Ils ne savent pourquoi ils pratiquent cette Céremonie: ils disent que c'est leur usage, mais pourtant ils ne le font pas tous constamment.

Je me suis informé bien des fois avec toute sorte d'Ecclesiastiques touchant la forme de la Consécration: mais sans en avoir jamais trouvé qu'un seul, lequel étoit un peu moins ignoraant qui me l'ait sû dire. Il me dit que les paroles de la Consécration de la chair, dite *marquerit*, étoient telles: *Migbet Chiamet esse ars cors chiemit quentuis chate chili missa tevebelat Zodoat*; & celles de la Consécration du sang, dit *Maguaint*, les suivantes; *Suta Misganfqua v. sla esse ars Siscli chiemit quentuis chante chiti zodoat.* Je demandai un jour à un de ces Reverends hommes, si après avoir ainsi consacré le pain & le vin avec les paroles susdites, le pain & vin étoient veritablement le Corps & le Sang de Jesus-Christ? Il me répondit en souriant, comme si je lui eusse dit une plaisanterie, (le terme Italien de l'original est *una facetia.*) *Qui mettra Jesus-Christ dans le pain? comment y pourroit-il venir? comment peut-il être aussi renfermé dans un si petit morceau de pain? pourquoi voudroit-il quitter le ciel pour venir en terre? on n'a jamais vû rien de semblable.* Je lui demandai de plus, si la Messe seroit bonne, en cas que le Prêtre eût oublié les paroles de la Consécration? il me répondit, *pourqquoi non? mais le Prêtre qui oublie les paroles fait un grand peché.* A l'égard du poin de l'intention, ils ne savent ce que c'est, comme gens qui celébrent par coû-

tume, & pour quelque émolument; & par consequent c'est à savoir si la Consécration qu'ils font est valide ou non : je m'en remets aux Docteurs.

Pour ce qui est du *Nazili*, ou Viatique, pour les malades, les Mingrelins font comme les Grecs, en le consacrant une fois seulement l'année, le jour du Jeudi saint, en memoire de la Cene de notre Seigneur. Mais au lieu que les Grecs le conservent dans un Ciboire d'or ou d'argent, ou dans quelqu'autre vase décent, comme le raporte *Baronius*, & *Arcudius concord. Eccles. liv.* 3. *de la Sainte Eucharistie.* Ces Prêtres Colcheens le mettent dans une bourse de toile, ou de peau, qui d'ordinaire est grasse & sale; la portant toûjours attachée à la ceinture, & par tout où ils vont, & quelque chose qu'ils fassent; même là où ils se comportent avec le moins de reverence & de respect, ni plus ni moins que si c'étoit une piece de chair. Et comme ils sont souvent yvres, ils se roulent alors à terre avec cette bourse à la ceinture, sans y avoir nul égard. Quand ils se deshabillent & se couchent ils la mettent sous leur chevet avec leurs habits, ou en un autre endroit. Quand ils se presente quelque malade qui demande le Viatique, ils le lui portent, ou bien s'ils ne se soucient pas d'en prendre la peine, ils l'envoyent par celui-là même qui les est venu avertir, soit homme, ou femme, ou enfant. Et parce que ce *Nazili*, ou Viatique, qu'il envoye, est quelquefois un peu trop dur, selon qu'il est vieux fait; pour

le

le faire avaler au malade, on le prend avec les mains pour le casser & reduire en petits morceaux, sur un plat, ou sur une pierre; sans se mettre en peine des miettes qui en tombent, & de celles qui s'attachent aux mains, & le mettant dans un peu de vin le donnent à boire au malade, en priant l'Image de ne le pas tuer. Quand ces gens boivent ainsi ce Viatique pulverisé, il en reste d'ordinaire la plus grande partie attachée à leur barbe, qu'ils portent fort longue & fort épaisse; mais cela ne leur fait point de peine; ils s'essuyent avec la main, ou avec la manche de leur chemise, ou avec quelqu'autre chose.

Peu de gens prennent ce Viatique, parce qu'on le tient de mauvais augure dans la maison du malade. C'est pourquoi, au lieu de le lui donner à prendre, on le jette dans le vin en une bouteille, ou petite calebasse, que l'on met dans un coin; & l'on observe ce qu'il devient; sur quoi on juge du succès de la maladie. Car si le *Nazili* va au fonds de la calebasse, c'est mauvais signe, & que le malade mourra; s'il nage au-dessus, c'est signe du contraire. Ce *Nazili* est fait de farine, de vin, & de sel. Il n'y a point d'eau comme au pain Eucharistique, parce, disent-ils, que s'il y en avoit il ne dureroit pas toute l'année. Or savoir si ce composé est matiere propre à consacrer, & s'il est vrai pain, c'est de quoi je me raporterai au jugement des Savans. A la fin de l'année, les Prêtres qui ont du *Nazili* de reste, le portent sur l'Autel, &

le

laissent là ; où les souris le mangent. Ainsi se consume ce saint Viatique ; & telle est la reverence en laquelle ils l'ont, & avec laquelle ils s'en servent : d'où il est facile de juger quelle est leur Foi & quelle leur croyance sur le sujet du Saint Sacrement.

CHAPITRE XV.

De la Penitence.

CEs peuples ont le Sacrement de la Penitence qu'ils appellent *Gandoba.* Ils appellent les péchez *Zoggia*, la contrition *Zodua*, l'attrition *Sinanuli.* Ils savent tout cela ; mais cependant ils ne se confessent point, non plus les Seculiers que les Ecclesiastiques ; non pas même à l'article de la mort : & si quelqu'un entr'autres se resout à se confesser, il faut que *habeat in bonis* pour payer le Confesseur. Il arriva un jour qu'un Seigneur nommé *Patazoluchia* s'étant confessé au Catholicos, il lui donna cinquante écus, mais comme il voulut se confesser une autrefois, le Catholicos ne voulut point recevoir sa confession, disant, *qu'il lui avoit trop peu donné la premiere fois.* On conte d'un autre Gentilhomme, que s'étant confessé à un Evêque, il lui fit présent d'un cheval & de plusieurs autres choses. Cet Evêque retournant chez lui avec ce présent rencontra le fils de ce Gentilhomme, & le remercia de ce que son pere lui avoit tant donné. *Comment*, lui dit ce fils, *mon Pere a fait de si grand péchez, &*

il ne donne pas plus de chose à son Confesseur? j'en suis honteux: mais je reparerai sa faute, & je vous promets de vous envoyer bien d'autres choses. C'est qu'il croyoit que ceux qui font de plus grands péchez, sont aussi obligez à faire des présens plus considerables au Confesseur. Il y a donc très peu de gens en ce pays qui se confessent, & j'aurois presque dit personne. Et si quelqu'un le fait, ce qu'il fait est plûtôt un sacrilege, qu'une véritable confession, car il ne se confesse que de ce qu'il lui plaît, & cache la plus grande partie de ses pechez. De là vient, que quand ils font quelque méchante action, qu'ils trouvent eux-mêmes être un grand péché, ils la cachent, mais ils l'expient; selon ce que l'on tient communément chez eux, que quand on fait un grand péché il faut faire une bonne œuvre pour l'expier. Leur bonne œuvre, c'est de consacrer une Image, ou de faire des présens à des Images, comme des draps de soye, ou de l'argent, avec quoi ils croyent que leurs péchez sont effacez, sans aucune confession. Cette erreur est originaire des Grecs. Les Evêques pratiquent la même chose, & tout le Clergé dans tout l'Orient: ce qui vient de ce que les anciens Canons suspendant des Ordres pour toûjours les Clercs qui vivent en adultere, ils ne se confessent point, de peur de se découvrir leurs péchez les uns aux autres, ou de se rendre suspects, & ensuite d'être privez de leurs benefices. Ils auroient raison de craindre les suites de la Confession, si ces Canons par-

parloient du Tribunal interieur de la Confession; mais ils ne parlent que de l'exterieur.

A présent, ces Reverends Ecclesiastiques, au lieu de se confesser, vont se laver dans la riviere, avant que de celebrer la messe, & prétendent satisfaire avec cela au précepte la Confession. Et semblablement quand ils doivent faire le sacrifice dit *Sanctos*, où assistent plusieurs *Papas*, ils vont tous se laver auparavant au fleuve; & durant une semaine ils s'abstiennent de voir leurs femmes, avec quoi ils s'imaginent & se flattent qu'ils ont autant fait que s'ils s'étoient confessez. Une autre raison qu'ils ont de ne se pas confesser, c'est que tant les Evêques, que les Prêtres ne gardent point le seau de la Confession, mais qu'ils parlent devant un chacun de ce dont l'on s'est confessé, s'en entretenant, même souvent, en présence du Penitent.

Les Mingreliens se persuadent d'ailleurs, que pourvû que l'on ait son Confesseur, ou *Monzguary*, comme ils l'appellent, il n'importe pas de se confesser du tout; c'est pourquoi ils ont tous chacun le leur. Ils vont donc à quelqu'homme d'Eglise, Evêque, ou *Bere*, ou Prêtre, il n'importe, qui soit renommé pour sa vertu, pour son savoir, & pour être bon Chrétien. Ils lui portent un present, chacun selon ses moyens, & le prient de vouloir être leur Confesseur. Quand à lui, il reçoit le présent, & accepte la charge d'être leur Confesseur; mais ils ne se confessent néanmoins jamais: & s'il arri-

arrive qu'ils tombent malades, ils envoyent bien querir ce Confesseur, ou bien ils se font porter chez lui, mais ils ne se confesseront pas pour cela. Le plus de service qu'il leur rende, c'est de leur faire de l'eau benite, avec laquelle il les aspergera, puis de laver quelque Image avec de l'eau qu'il donne à boire au malade, en disant quelques oraisons. Les Confesseurs ont par droit, lors que leurs Penitens meurent, le cheval dont il s'est servi le dernier, ses habits, & tout ce qu'il avoit sur lui quand il l'est venu voir.

Ils font bien davantage: ces pauvres gens aveuglez par la cupidité insatiable de leurs ignorans Evêques vont, quand ils sont en santé, trouver, ou le Catholicos, ou un Evêque, ou leur Confesseur, & se font donner par écrit l'absolution, tant des péchez qu'ils ont commis par le passé, que de ceux qu'ils commettront durant leur vie. Ces Ignorans-là leur accordent, & leur délivrent un acte d'absolution de tous leurs péchez commis & à commettre sans confession préalable; mais comme ces sortes d'absolutions coutent bien cher, il n'y a que les riches qui en obtiennent. Le Patriarche de Jerusalem en donna une au Prince qu'il acheta beaucoup. Quand quelqu'un a cet Acte d'Absolution, & qu'il est malade à la mort, on le lui met à la main, & ils croyent que cela suffit pour être sauvé sans confession, ni autre ceremonie, ayant l'absolution de ses péchez entre ses mains. Telle est l'ignorance de ce miserable peu-

ple, qui ne se confesse point. Quand on leur parle de se confesser, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, ils répondent qu'ils n'ont point de péché. C'est qu'ils ne savent ce que c'est que péché, & en quoi il consiste, n'ayant personne qui le leur enseigne. Il arrivera quelquefois qu'un homme prêt de mourir formera un acte de repentance de ses péchez en géneral, sur tout s'il a quelque Religieux qui le lui suggere; mais ils meurent la plûpart comme des bêtes. A quoi il faut ajouter que les Prêtres ignorent la forme de l'absolution, & qu'ils ne savent faire autre chose auprès d'un malade, que de prier l'Image, qu'elle ne le tue point, & qu'elle ne soit pas en colere.

CHAPITRE XVI.

De l'Extrême-onction.

JE n'ai jamais pu découvrir que le Sacrement de l'Extrême-onction fût en usage parmi ce Peuple. Je me suis trouvé chez plusieurs d'entr'eux à l'heure de leur mort, auprès desquels étoient des Prêtres, mais ils ne leur administroient point ce Sacrement. J'ai aussi interrogé là-dessus plusieurs de leurs Clercs, tant Moines, que Prêtres; mais ils m'ont tous répondu que l'onction de l'huile sainte ne s'administre que dans le Baptême, duquel ils font consister toute l'essence dans l'onction de cette huile, que le Catholicos fait, comme nous l'avons observé

ſervé ci-deſſus. Il y a pourtant quelques Gens, qui étant malades, font appeller un *Bere*, lequel benit un peu d'huile de noix, ou d'olive, & en oint les malades, mais cela n'eſt pas l'extrême-onction, ni les Saintes Huiles.

CHAPITRE XVII.

De l'Ordre & du Celibat des Prêtres.

LES Evêques Mingreliens ont conſervé la mémoire du Sacrement de l'Ordination, à cauſe du gain qu'ils en tirent; car un Catholicos ne conſacre point d'Evêques à moins de cinq-cens écus. Un Evêque n'ordonne point un Prêtre que pour le prix d'un bon cheval; mais je n'ai jamais pû ſavoir de quelle maniere ces gens ſont promus aux Ordres.

La Loi du Celibat a toûjours été en grande eſtime chez les Grecs, & chez les autres Orientaux; & afin qu'il ne ſe commît rien de deshonnête entre les Eccleſiaſtiques, ils ont permis à leurs Prêtres de ſe marier une fois en leur vie, avec une fille vierge, avant que de prendre les Ordres ſacrez; laquelle étant morte ils ſeroient obligez de vivre en veuvage. Mais ce Reverend Clergé de Mingrelie faiſant toûjours mine de ſuivre les Rites Grecs, a trouvé moyen d'éluder la force de cette Loi auſtere; car la même fille qu'un homme, qui ſe veut faire Prêtre, épouſe avant ſon Ordination; il l'épouſe de nouveau aprés l'ordination, ſans diſpenſe

pense de l'Evêque ; prétendant que l'ordination rompt le mariage. Or si cette femme meurt, ils prétendent, qu'ayant pû se marier par dispense depuis leur ordination, ils le peuvent faire encore ; & sur cela ils passent à de secondes nôces, & puis à de troisiemes, & à de quatriemes, & tant qu'ils veulent ; les Evêques ne leur en refusant jamais la dispense, mais la leur vendant bien cher ; car il faut observer que la dispense pour de secondes nôces coute à un Prêtre le double de ce que la premiere lui a couté, celle pour de troisiémes nôces lui coute le triple, & ainsi de suite ; avec quoi l'Evêque, qui ne songe qu'à tirer de l'argent, leur donne la dispense sans difficulté, & sans s'informer si la femme est vierge ou non, si elle est veuve, ou femme repudiée. Mais s'il arrivoit qu'un Prêtre prit une seconde femme sans dispense de l'Evêque, il seroit déclaré irregulier, on lui raseroit la barbe & la Couronne, & il seroit degradé de la Prêtrise, car il faut observer, qu'ils ne croyent pas que ce Sacrement imprime de caractere indelebile, bien loin de là ils réordonnent les Prêtres dégradez, comme s'ils n'avoient jamais reçu les ordres. Ils agissent à cet égard de même qu'à l'égard du Baptême, que plusieurs se font redonner par des *Beres*, comme si le premier qu'ils avoient reçu n'étoit pas assez bon. Il arriva un jour qu'un Prêtre appercevant un jeune garçon qui lui enlevoit un cochon, il lui tira un coup de fronde qui le tua. Il fut aussi tôt déclaré irregulier, rasé, privé

véde son Eglise, & de son Benefice; mais au bout de quelque tems ses amis, & les présens qu'il fit l'ayant mis dans les bonnes graces du Catholicos, on lui rendit son benefice; sur quoi on l'ordonna de nouveau, tout comme s'il n'avoit jamais été Prêtre.

CHAPITRE XVIII.

Du Marivge.

LE Sacrement de Mariage, qu'ils appellent *Gorghini*, se peut appeller en ce Païs, *un contract de vente*, parce que les parens de la femme font marché avec celui qui la recherche, de la lui donner à certain prix, lequel est toûjours bien plus grand pour une fille vierge, que pour une veuve. Le marché étant conclu, l'homme se met par tous moyens à amasser ce dont il est convenu. Il prend les Enfans de ses Vasseaux, ou Tenanciers, lesquels sont non seulement ses Sujets, mais comme ses Esclaves. Il les mene vendre aux Turcs afin d'avoir dequoi payer sa femme, laquelle demeure cependant toûjours avec ses parens comme auparavant, mais où son futur Epoux a la liberté de l'aller voir de tems en tems; d'où il arrive quelquefois qu'elle est grosse avant les Epousailles. Quand le mari a amassé ce qu'il a promis, le pere de l'Epouse prépare un festin solemnel qui dure jusqu'au lendemain, où sont conviez ses parens & ses amis, & ceux qui ont traité le Mariage.

L'E-

L'Epoux, accompagné aussi de ses paren & de ses amis, y vient apporter ce qu'il a promis de donner pour avoir sa Maîtresse, qu'il délivre à son Pere, ou à ses parens les plus proches, avant que de se mettre à table. Il lui montrent en même tems le trousseau qu'ils ont préparé pour l'Epousée, lequel est d'ordinaire équivalent au prix que l'Epoux donne pour avoir sa femme. Ce trousseau consiste en meubles & utenciles de maison, en bêtail, en habits, & en quelques Esclaves pour la servir; mais qui appartiennent au mari, aussi bien que le reste, à la reserve des habits & joyaux de l'Epousée. Après le souper, qui ne finit qu'au jour, l'Epouse, accompagnée de ses plus proches parens, des Conviez, & des Amis, est menée chez son Epoux avec les dons que son Pere & ses Parens lui ont faits, & à son Mari, selon leurs facultez. Ils font tout ce chemin en chantant, & en sonnant des instrumens. Cependant, deux de ceux qui ont traité le mariage, prennent les devants, allant à toute bride au Logis de l'Epoux, annoncer la venue de l'Epouse. On leur y présente aussi-tôt un flacon de vin, du pain, & de la viande; & eux, sans mettre pied à terre, prennent le flacon, & en caracolant dans les Cours, & à l'entour du Logis, ils répandent le vin, en faisant des vœux pour une bonne paix entre les Epoux. Ils mettent ensuite pied à terre, mangent un peu, puis s'en retournent au devant de l'Epouse. Quand elle est arrivée au Logis de son Accordé, on la
mene

mene dans la ſale, où toute la famille a coutume de ſe raſſembler, & où elle eſt alors raſſemblée. Les amis entrent les premiers, puis les parens, puis l'Accordée, qui en entrant fait le ſalut accoûtumé, qui eſt de ployer le genou en terre. Après, elle s'avance au milieu de la ſale, où eſt un tapis étendu, & deſſus une cruche de vin, & un chaudron de cette pâte cuite qui ſert de pain. Elle renverſe la cruche de vin d'un coup de pied; & prend à mains pleines de cette pâte, qu'elle jette à gros morceaux, par toute la ſale. Cette céremonie faite, on paſſe dans une autre chambre, où le feſtin eſt aprêté. C'eſt-là la Noce, chacun s'y aſſied ſelon ſon rang. On boit, on mange, on chante, & on paſſe ainſi tout le jour, & toute la nuit ſuivante, juſqu'à ce qu'on ſoit ſi yvre qu'on ne puiſſe plus demeurer aſſis. La Noce dure ainſi d'ordinaire trois ou quatre jours, ſans que les nouveaux mariez couchent encore enſemble, parce que la céremonie du mariage n'eſt pas encore faite. Elle ſe fait toûjours en ſecret, & ſans en dire jamais le jour; de peur, diſent-ils, que les *Magares* ou Sorciers, ne jettaſſent quelque ſortilege ſur les Epoux. Du reſte, la céremonie s'en fait en tout tems, ſoit de jour, ſoit de nuit, dans la Cave, ou à l'Egliſe; non pas dedans, mais à la porte ſeulement.

Le Prêtre eſt là avec les Mariez, & le Compere, ou Parrain, qu'ils appellent *Megorghini*. Le Prêtre tient en main une bougie allumée, & ſe met à lire. Il y a

tout joignant sur une table, deux Couronnes faites de fleurs naturelles, ou de soye, avec des houpes pendantes de diverses couleurs; une longue tavayolle, ou toillette, avec une aiguille & du fil, pour coudre ensëmble les Mariez, & une coupe de vin avec des morceaux de pain.

Le Parrain met la tavoyolle sur la tête des Epoux, & les cout tous deux ensemble par leurs habits. Le Prêtre cependant continue toûjours sa lecture sans s'arrêter. Le Compere prend ensuite les deux couronnes, les met sur la tête des Epoux, & de tems en tems, selon que le Prêtre lit certaines oraisons, il les change, mettant sur la tête de l'Epouse la couronne qui étoit sur la tête de l'Epoux, & sur l'Epoux celle qui étoit sur la tête de l'Epouse; & cela par trois ou quatre fois. Le Prêtre ayant fini la lecture, le Parrain prend le pain & la coupe, rompt le pain en morceaux, dont il met le premier dans la bouche de l'Epoux, & le second dans celle de l'Epouse, & ainsi l'un après l'autre jusqu'à six fois; il prend ensuite le septiéme morceau pour lui, & le mange. Il leur donne de même à boire la coupe l'un après l'autre, à chacun trois fois, & boit le reste & puis ils s'en vont en paix

Cette tavayolle, ou toillette, sous laquelle les mariez sont debout, est pour marquer la pudicité & l'humilité; ce qui vient des céremonies des Juifs, comme nous le voyons en Rebecca *Gen.* 24. & comme le

le remarque *Saint Ambroise*, Ep. 2. Livre d'Abrah. chap. dernier. *Isidore* Liv. des Offices. La couture des Epoux par leurs habits se faisoit anciennement avec deux fils tors ensemble, desquels l'un étoit blanc & l'autre rouge; & c'étoit pour signifier l'union conjugale, qu'on ne doit jamais rompre par la répudiation, ou par la séparation, comme le remarque *Jaques Banus dans son Traité de la Religion Chrétienne Liv. 20. chap.* 146. Mais ces peuples Mingreliens en font la couture d'un simple fil, avec quoi ils représentent fort juste le peu de durée de leur union conjugale, se séparant, & se repudiant fort legérement. On voit fort souvent entr'eux un mari avoir deux femmes, & quelquefois une troisiéme; la premiere servant de femme de chambre à celle qu'il prend ensuite: ce qui est une ancienne erreur des Juifs. Le pain & le vin dans le mariage est une céremonie fort ancienne parmi les Chrétiens; parce que les nouveaux mariez reçoivent la Communion immédiatement après la benediction nuptiale. Mais ces peuples qui ont perverti l'usage & le sens de tous les véritables rites des Chrétiens, ont encore corrompu le sens de celui-ci, en lui donnant toute une autre interprétation; & cela parce qu'ils font la céremonie du mariage à toute heure du jour, aussi bien après dîner, que devant, auquel tems ils ne peuvent plus recevoir la Communion. Un Prêtre me dit un jour, que ce vin & le pain, que les mariez beuvoient &

mangeoient ensemble, signifioient qu'ils devoient être également maître du boire & du manger; que la toillette dont ils se couvroient la tête, marquoit le lit nuptial; que le Parrain mangeant & beuvant ce qui en restoit contractoit parenté avec les Epoux par cette action, & que c'étoit à lui à ajuster & composer tous les differens qui survenoient entre les nouveaux mariez; lesquels aussi ont une si grande confiance en ce Parrain, que leur maison lui est ouverte & libre comme la sienne propre; & que quand le mari le trouveroit seul enfermé avec sa femme il n'en auroit aucun soupçon: tant est grande la privauté avec laquelle ils vivent ensemble.

Quand à la foi conjugale, ils ne la gardent qu'autant qu'il leur plaît, comme nous l'avons observé, & particuliérement les Grands; comme on l'a vû dans la personne du Roi d'Imirette, qui repudia *Tamar* sa premiére femme, laquelle se maria peu de tems après avec un autre Seigneur, pour prendre la fille de *Taimuras Can*, Prince de Caket: & comme on l'a vû encore dans celle de *Dadian*, Prince de ce pays de Mingrellie, qui repudia sa premiére femme, laquelle étoit du pays des Abcas, de la famille de Tarassia, qui est la Souveraine, après lui avoir fait couper le nez & les oreilles, sur quelques faux soupçons, & prit à femme la femme de son Oncle, encore vivant, de la maison des *Libardiens*, l'enlevant par force d'entre ses bras. J'en pourrois encore donner bien d'autres exemples.

ples. Le pis eſt que l'habitude de repudier ainſi ſa femme eſt en uſage, particuliérement parmi le menu peuple. Il y en a qui ont deux ou trois femmes dans une même maiſon. D'autres les ont dans des lieux differens, afin qu'en quelque part qu'ils aillent, ils ſe trouvent toujours avec leurs femmes. Aprés tout, la plûpart du monde en général ſe contente d'une femme épouſée, ſi ce n'eſt dans le cas de ſterilité, ou que la femme fût une querelleuſe éternelle; car pour lors, ils diſent que Dieu n'a point fait ce mariage, & qu'il ne veut point qu'il dure, parce que Dieu fait toutes choſes bien. Qu'ainſi, puiſque la femme eſt de méchante humeur, ou qu'elle ne fait point d'enfans, qui ſont des choſes méchantes, c'eſt un ſigne que Dieu n'a pas fait ce mariage; & par conſéquent qu'il le faut rompre, & épouſer une autre femme.

CHAPITRE XIX.

De l'Office Divin.

LES Offices Divins, & toute la Liturgie ſont en Langue Georgienne, ancienne & literale, fort differente de la Langue Vulgaire qu'ils parlent ordinairement. Les caracteres ſont auſſi differens, en ayant de deux ſortes: les uns appartenant à la Langue Vulgaire, dont ils ſe ſervent en tout ce qui regarde les affaires civiles; & les autres, avec leſquels ils écrivent la Sain-

te Ecriture, les Offices Divins, & tout ce qui appartient à la Religion ; ce qui fait qu'il n'y a que peu de gens qui l'entendent, & la sachent lire. Ils ne l'entendent pas même entre les Prêtres, qui, pour reparer ce défaut, apprennent une Messe par cœur, laquelle ils disent en tout tems & pour tous sujets. Ce ne sont pas seulement les Prêtres, qui ne sçavent ni lire ni entendre l'Ecriture Sainte, ce sont aussi les Evêques; de quoi le peuple reçoit un très-grand préjudice ; parce que, faute d'entendre l'Ecriture, ils tombent dans de grossieres erreurs ; non seulement dans les choses de la foi, mais encore dans celles qui regardent les mœurs : étant très-certain, selon *Saint Hilaire de Synodie*, que toutes les heresies sont venues de l'Ecriture mal entenduë. Il y a fort peu de Mingrelliens qui sachent lire & écrire. Les femmes en sçavent beaucoup davantage. Il y en a même quelques-unes qui se mêlent de faire les Docteurs, & de parler de ce qui les passe ; ce qui leur fait dire mille choses mal à propos. On peut fort justement leur appliquer ce que disoit autrefois *Saint Basile* au Chef de cuisine de l'Empereur Valens, *tuum est de pulmentis cogitare, non dogmata Sacra & Divina decoquere*. Les Prêtres chantent rarement l'Office, ou pour mieux dire ils ne le chantent presque jamais ; mais seulement les Evêques, & les *Beres*, ou Moines, le font quelquefois le matin, ou le soir, sur tout dans le Carême. Alors ils ont de coutume de faire deux Chœurs, entre lesquels il

il y a un Lecteur, qui prononce à haute voix ce qu'ils doivent chanter. Ils changent de ton de tems-en tems à la maniere Grecque. Il faut observer qu'ils chantent ainsi, soit qu'ils soient beaucoup, soit qu'ils soient peu, quand ce ne seroit qu'un seul; ce qui vient qu'ils n'ont point de connoissance de la Musique, n'ayant qu'un chant desagréable, & mal accordant.

Le Chant est fort ancien parmi les Chrétiens, quoique de tout tems il y ait eu divers héretiques qui l'avoient en horreur, comme entr'autres Julien l'Apostat, au raport *de Rufin* liv. 10. chap. 31. de son Histoire; mais les Chrétiens en dépit de lui chantoient à haute voix. Moïse avec tout le peuple d'Israël, hommes & femmes, chanta la victoire qu'il remporta au passage de la Mer rouge, où les Egyptiens furent noyez *Exod.* 15. 1, 20. *Saint Basile* Ep. 63. dit que de son tems on chantoit communément dans l'Eglise, dans tout l'Orient; mais l'Eglise de Laodicée ordonna qu'il n'y auroit que les Chantres qui chanteroient les Pseaumes dans l'Eglise. *Le Concile d'Agat. ch.* 21. ordonna que chaque jour on chanteroit des Hymnes : d'où l'on connoît la néceſſité, ou plûtôt l'ancienneté du chant dans l'Eglise. Ces peuples de Mingrellie faute de Maîtres pour les enseigner, ont changé l'usage du chant, & en abusent en chantant les Hymnes, & la Messe même dans leurs maisons particulieres, & dans leurs Caves; contre la défense de Dieu: *Deuteron.* 12. *vide ne offeras holocau-*

sta tua in omni loco quem videris, sed in loco quem elegerit Dominus ut ponat nomen suum ibi.

CHAPITRE XX.

Du signe de la Croix, & de la maniere de prier.

Comme les Mingrelliens n'ont point de Caractere qui soit propre & particulier à leur langue, ils se servent du Caractere Georgien, pour écrire tant l'Ecriture Sainte que les autres choses appartenant à la Religion; ce qui fait qu'ils savent presque tous le Georgien. Ils font le signe de la Croix comme les Grecs, portant la main du côté droit à l'épaule gauche: Et en disant ces mots *Zachelita mamizata*, c'est-àdire, *au nom du Pere*, ils mettent la main à la tête; Puis disant *d'azizesta*, c'est-à-dire *du Fils*, ils la descendent à l'estomach; & puis disant *dazulisminda za ta*, c'est-à-dire *du St. Esprit*, ils la mettent premierement à l'épaule droite, & après à la gauche. Ils se servent de ces termes ci pour dire la Sainte Trinité, *Mama*, Pere, *Zeda*, Fils, *Zulisminda*, St. Esprit, *Sameba erti Gomerti*, trois personnes & un seul Dieu. Ils font cette profession de bouche, mais il n'en entendent point le sens. Ils font donc, comme je l'ai dit, le signe de la croix à la Grecque, portant la main premierement à la droite, & ensuite à la gauche, pour confirmer par là leur heresie, que

que le St. Esprit est moindre, & qu'ainsi il le faut mettre à la gauche; abusant aussi du mystere de la Ste. Trinité, démontré en Isaïe chap. 40. *qui appendit tribus digitis molem terræ.*

On peut dire que tous ceux qui croyent & confessent la Ste. Eglise Romaine, font le signe de la croix en portant la main de l'épaule gauche à la droite, pour montrer qu'ils sont passez de la malediction à la benediction; au lieu que ceux-ci, qui se sont retirez de la Ste. Eglise Romaine, ont passé de la benediction à la malediction. Il y en a peu, & peut-être pas un, qui sache que le signe de la croix, qu'ils font, soit le signe du Chrétien. Ils croyent que ce signe, c'est de manger du cochon: Et veritablement, si c'étoit là le signe du Chrétien, les Mingrelliens meriteroient à juste titre le nom de Chrétiens; n'y ayant point de nation au monde qui mange tant de chair de pourceau que celle-là. Il est quelquefois arrivé à nos Reverends Peres d'expliquer le mystere de la très Ste. Trinité à quelques uns, qui sembloient y prendre assez de plaisir. Il y en avoit entr'eux qui le comprenoient comme il paroissoit, tant aux applaudissemens qu'ils donnoient à leurs démonstrations, qu'à diverses questions qu'ils leurs faisoient dans le discours. Mais tout d'un coup ces étranges Mingrelliens se mettoient à demander à ces Peres s'ils étoient Chrétiens? S'il y avoit des Chrétiens dans leur païs, & si l'on y mangeoit bien du cochon? Comme aussi s'il y avoit

du vin, & si nous en buvions, estimant que l'essence du Christianisme consiste à boire du vin, par opposition aux Mahometans qui n'en boivent point. Ils font toûjours le signe de la croix, avant que de manger; & s'il y a un Prêtre à table, ils ne boiront point, sans lui demander sa benediction auparavant, en lui disant, *Sandoba Patona*, c'est-à-dire, *benissez Monsieur*. A quoi il répond *Guida Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu vous benisse*. Ils ont ainsi souvent demandé la benediction à nos Peres, non seulement à table, mais en les rencontrant en chemin: & c'est la coûtume de ce peuple, quand ils rencontrent quelques *Beres*, ou Prélat, d'arrêter leur cheval, pour lui demander la benediction.

Ils font encore le signe de la Croix quand ils vont se battre, quand ils entendent sonner la cloche, ou le bois sacré, pour dire la Messe, & quand ils éternuent. C'est alors la coutume que ceux qui sont présens leur disent *Scalobà*, c'est-à-dire *la grace de Dieu*, ou bien, *Dieu vous assiste*, & eux se mettant la main au front, & pliant le genou, comme pour se prosterner, répondent *A fascemi rozeba*, qui veut dire, *je vous rends mille graces*. Quand ils vont en voyage & qu'ils passent devant quelque Eglise, ils s'arrêtent à la porte, & sans entrer dedans, ils font le signe de la Croix, & se tournant aux quatre coins, ils disent à chaque tour *Dideba Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu soit loué*, & continuent leur chemin.

Voici leur maniere exterieure de prier Dieu.

Dieu. Premierement, quand ils se lavent la face le matin, ils invoquent, & ils louënt le nom de Dieu en disant *Dideba Gomert*, & autres semblables éjaculations. Après être habillez, ils sortent de la chambre, & en se tournant vers l'Orient, ils font deux ou trois signes de Croix, repetant les mêmes choses, & puis il' font une inclination de tête, avec quoi leur priere est finie. Les Chrétiens prioient ainsi anciennement, tournez vers l'Orient, & *St. Basile*. Liv. du St. Esprit chap. 27. dit que les Apôtres l'avoient enseigné aux Chrétiens. Il faut observer que les Mingrelliens prient toujours debout, ce qui n'étoit point en usage dans toute l'Eglise ancienne, mais tantôt les Chrétiens prioient debout, & tantôt à genoux, comme le remarque *Baronius*, *sous l'an* 58. Ils prient aussi la tête couverte, ainsi que les Gentils, qui adoroient leurs Dieux étant couverts, au rapport de *Plutarque*. St. Paul enseigne dans l'*Ep. aux Cor.* qu'il faut prier découvert. Ils mettent en priant la main au front, & en même tems ils font une profonde inclination: Après que leurs prieres sont commencées, ils font trois fois le tour de l'Eglise, en maniere de procession, toujours en priant; ce qui est une pratique des anciens fidéles, comme nous le lisons dans *St. Jerôme Ep.* 7. 12. *&* 22. Au reste, leurs prieres sont un discours familier avec l'image devant laquelle ils s'arrêtent, ou à laquelle ils se sont d'abord adressez, lui disant *de leur donner une bonne santé*, *une bon-*

ne recolte, *qu'elle leur fasse trouver le larron qui les a volez*, & autres choses semblables. Mais ce qu'ils leur demandent principalement & avec une grande ardeur, c'est qu'*elle détruise leurs ennemis*, *& leur donne la mort*.

CHAPITRE. XXI.

Des Sacrifices.

LEs Mingrelliens ont des Sacrifices, qu'ils appellent *Oquamiri*, qui sont de trois sortes. Dans les premiers, on tuë des bœufs, des vaches, des veaux, ou d'autres bêtes semblables; & on ne le sauroit faire sans un Prêtre, lequel étant venu fait quelques oraisons sur l'animal qu'on doit immoler. Il le brûle jusqu'à la peau, en cinq endroits, avec une bougie, qu'il tient allumée. Ensuite, il méne la victime à l'entour des personnes pour le salut desquelles se fait le Sacrifice; & puis on l'immole, on la tuë, & on la cuit, ou toute entiere, ou la plus grande partie. Lors qu'elle est cuite, on la met sur une table posée au milieu de la sale. Les gens de la maison, & les conviez, se rangent à l'entour, ayant une bougie allumée à la main; celui pour qui on a immolé la bête, se met à genoux devant cette chair, ayant aussi une chandelle allumée à la main: & le Prêtre fait ses oraisons. Quand elles sont finies, celui qui offre le Sacrifice, & ses Parens avec lui, jettent un peu d'encens sur du

du feu qui eſt ſur une tuile, ou autre choſe, à côté de la victime: & le Prêtre, coupant un morceau de la chair, la tourne ſur la tête de celui, ou de ceux qui en ſont l'offrande, & leur en donne à manger. Alors tous les aſſiſtans s'aprochent tout à l'entour d'eux, tournent leurs bougies à l'entour de leurs têtes, & puis les jettent dans le feu où eſt l'encens. Cela fait, ils prennent tous leurs places. Le Prêtre eſt aſſis ſeul. Une bonne partie de la victime lui apartient; car, de ce qui eſt cuit, il a les inteſtins entiers, & de ce qui eſt crû, il a la tête, les pieds, & la peau. C'eſt là ſon payement pour la Meſſe qu'il aura dite, pendant que la chair étoit à cuire. Chacun des aſſiſtans peut manger de cette chair tant qu'il veut, mais ſans emporter rien de ce qu'on en a mis devant lui. Il n'y a que le Prêtre ſeul, qui puiſſe emporter outre ſa part ce qu'il ne peut manger de ce qu'on lui a ſervi.

Dans les ſeconds Sacrifices, où l'on immole ſeulement du menu bêtail & des cochons, le miniſtére du Prêtre n'eſt pas néceſſaire, non plus que les bougies, & que l'encens. On les fait pour la proſperité de ſa famille, & de ſes parens. Cependant on ne laiſſe pas d'y inviter preſque toujours le Prêtre qui dit la Meſſe, & en récompenſe eſt du feſtin.

Dans les troiſiémes, ils offrent du ſang, de l'huile, du pain, & du vin. Ce ſont les Sacrifices des morts. Ils tuent ſur leurs tombeaux, qui ſont faits de bois de noyer,

des veaux, des agneaux, & des pigeons, & repandent dessus l'huile & le vin mêlez ensemble. Outre ces Sacrifices, ils en font un de vin seulement à table tous les jours; car la premiere fois qu'ils veulent boire, soit chez eux, soit chez leurs amis, ils prennent une coupe pleine de vin; & avant que de la boire, ils saluent toute la compagnie, un à un, en faisant des vœux à haute voix, pour la prosperité, & le bonheur de chacun. Après, ils se mettent à invoquer le nom de Dieu: & puis en penchant la coupe, ils répandent un peu de vin, ou à terre, ou dans une autre tasse, & l'offrent à Dieu, à l'exemple du Roi David, qui offrit ainsi l'eau de la citerne de Bethléem, qu'il avoit si ardemment desirée de boire, sans en vouloir goûter. *Paralip.* 11. 18.

Tous les autres Sacrifices sont aussi à l'exemple des Juifs; car les deux premiers sont des Sacrifices pacifiques, & le troisiéme est une Libation. Ils font un autre Sacrifice de vin en l'honneur de *St. George.* C'est qu'au tems de vendanges, ils emplissent une pitarre d'environ vingt flacons, ou plus, ou moins, du meilleur vin, qu'ils offrent à *St. George*, en le mettant à part. Ils l'ouvrent & le boivent au tems ordonné, qui est à la *St. Pierre*, mais pas devant; & ils boivent plûtôt de l'eau que d'y toucher avant ce tems là. Lorsqu'il est expiré, le chef de la maison prend de ce vin dans un petit vase, le porte à l'Eglise d'*Isfori*, qui est celle de *St. George*, y fait son oraison;

oraiſon ; puis revient chez lui avec ce vaſe, entre dans la cave avec ſa famille, & ils prient tous enſemble autour du tonneau conſacré, ayant mis deſſus auparavant un pain fait avec du fromage & des ciboulles, ou des poireaux. Ils tuent après, ou un veau, ou un chevreau, ou un cochon, dont le pere de famille verſe le ſang autour du tonneau, & après avoir encore prié, ils vont boire & manger.

Les Mingrelliens font divers autres *Oquamiri*, ou Sacrifices de pitarres, ou grands vaſes de vin, à divers Saints, dont ils ne boivent qu'au tems preſcrit. L'un de ces Sacrifices, qu'on appelle *Samicangiara*, eſt en l'honneur de *St. Michel* l'Archange. Un autre eſt en l'honneur de *St. Quirice*. Une autre eſt appellé *Sangoronti*, & ſe fait en l'honneur de Dieu. Dans le premier Sacrifice de ces trois là, ils tuent un petit cochon, & un coq. Dans le ſecond, ils offrent un petit cochon, & un pain, & invitent des étrangers à l'un & à l'autre ; mais perſonne n'eſt invité au troiſiéme. Ceux de la maiſon y aſſiſtent, & y mangent ſeuls ce qu'ils ont ſacrifié, qui eſt toujours quelque piece de menu bétail.

Enfin, ils ont par-deſſus tout cela encore beaucoup d'autres Sacrifices durant l'année, que je paſſe ſous ſilence, pour n'être pas trop long: & parce qu'ils ſont tous ſemblables en manieres & en Oraiſons; leurs Oraiſons ne ſe faiſant qu'en beuvant ou en mangeant. Quand le jour d'un de ces Sacrifices eſt venu, ils diſent qu'un grand

jour

jour est venu. Mais ce jour-là n'est pas à la gloire & à l'honneur de Dieu, puis qu'ils ne l'employent point à aller à l'Eglise, à entendre la Messe, à prier, à faire de bonnes œuvres; mais parce qu'ils le passent à boire & à manger, en priant Dieu qu'il les benisse, & qu'il extermine leurs ennemis. Que s'ils vont à la Messe, ils font d'abord un peu de reverence à l'image, avec un demi signe de croix, la priant comme ils font à l'ordinaire; après quoi ils caquettent, rient, chantent, & bouffonnent comme s'ils étoient dans la ruë.

CHAPITRE XXII.

Des Fêtes.

LES Fêtes de ces gens sont de differentes classes. Ils observent celles de la premiere en s'abstenant de tout travail, comme de cuire du pain; & en allant à la Messe Celles-là sont le jour de Noël, qu'ils appellent *Christe*: le premier jour de l'an, qu'ils appellent *Kalende*: l'Annonciation, qu'ils nomment *Karebat*: le Dimanche des Rameaux, qu'ils appellent *Bajoba*: Pâques, ou *Tanapa*, & le Dimanche suivant, auquel ils donnent le même nom. Aux Fêtes de la seconde classe, ils travaillent jusqu'à l'heure de la Messe, que plusieurs vont à l'Eglise pour y faire la Procession. Dans cette classe sont les Fêtes qu'ils appellent *Zcaricorchia*, qui est l'Epiphanie, auquel jour ils vont en Procession

ſion à la Riviere, en memoire du Baptême de Jeſus-Chriſt au Jourdain à pareil jour: *Pertoba Merſoba*, mots qui ſignifient *Oraiſon pour les yeux*, qui eſt la St. Pierre: *Mariſinu*, ou l'Aſſomption de la Vierge: *Gigi picchioani*, ou le jour des Cendres: & *Piavariſa magleba*, ou l'Exaltation de la Croix. Les Fêtes de la troiſiéme claſſe, deſquelles ils ne font pas grand cas, & où ils travaillent tout le long du jour, ſont *Taviſqueta*, ou la Décolation de St. Jean Baptiſte: *Perit Zolaba* ou la Transfiguration: *Guiercoba*, où le jour du miracle du Bœuf de St. George: *Cipias ſoba*, qui eſt la Fête & la Foire de *Siporias*, lieu de notre habitation. Outre ces Fêtes, il y a pluſieurs jours dans l'année, que ces peuples ſuperſtitieux obſervent avec ſoin, chacun ſelon ſa devotion particuliere; étant d'eux-mêmes aſſez portez à s'abſtenir du travail. Un de ces jours eſt le premier Lundi de l'année, & de chaque mois, qu'ils appellent *Archali tutaſcha*, Lundis nouveaux.

Mais le jour, que l'on obſerve le plus ſolemnellement en Mingrellie, eſt le premier jour de l'an; parce qu'ils croyent que de ce jour-là dépend le bonheur des autres durant tout le cours de l'année. Les Miniſtres, & les Courtiſans, qui ont quelque charge auprès du Prince, vont à la Cour le jour de devant, paſſent la nuit aux environs du Palais; & le lendemain matin s'étant tous aſſemblez, le grand Maître de la maiſon porte la Couronne du Prince couverte de pierreries. Le Maître de la Garde-

derobe porte dans un baſſin les plus beaux Joyaux, l'Echanſon la plus belle Coupe, le Chef de Cuiſine la plus grande marmite. Le Grand Ecuyer mene le plus beau Cheval, le Chef des Paſteurs le plus beau Bœuf. Ainſi chacun, ſelon ſon office, porte, ou conduit ce qu'il a de plus conſiderable en ſa charge. Ils vont tous en forme de proceſſion au Palais du Prince; & derriere vont tous les Prêtres, & les Evêques, revêtus de leurs habits Pontificaux, portant les Images dans leurs mains, & chantant à haute voix *Kyrie Eleyſon*. Ils ſe rendent au Quartier du Prince, où eſt la Princeſſe, & pluſieurs Seigneurs, & Dames, ſomptueuſement vêtus, ayant tous un cierge à la main, leſquels ſe rangent ſur une ligne pour voir paſſer la Proceſſion, & chacun touche à tout ce qui eſt porté & mené dans la Proceſſion, à meſure qu'elle paſſe devant lui, comme la Couronne, les Joyaux, la Marmite, le Bœuf, &c. croyant fermement que quiconque ne touche pas bien chaque choſe, ne ſera pas heureux cette année là. Ils chantent le *Kyrie Eleyſon*, attachant à toutes les portes du Palais une branche de lierre, & en tous les endroits où ils paſſent. Le peuple, à l'imitation du Prince, fait par tout des Proceſſions ſemblables, chacun portant, ou menant, quelque choſe de ce qu'il a de plus beau, & attachant à ſa porte des branches de lierre. C'étoit autrefois une choſe infame parmi les Chrétiens d'orner ainſi les maiſons de branches d'arbre, comme le remarque

Ter-

Tertul. de la Couronne du Soldat chap. 3. à la fin. Christianus nec domum suam Laureis infamabit. Martin Braccar. Dans la somme qu'il a faite des Synodes Grecs, nous apprend qu'il fut défendu aux Chrétiens de parer leurs maisons le jour des Calendes, avec des branches de Laurier, de Lierre. ou d'autres arbres. *Gregoire III.* le défendit à Rome: & il y a un Canon qui veut que tous ceux qui observent les Calendes de Janvier fassent trois ans de pénitence. Le sixiéme Concile géneral renouvella cette peine. *Tertullien, chap. 15. de Idol.* dit, que Dieu a défendu de couronner les portes des Fidéles: & qu'il en a connu un que Dieu punit sevérement pour l'avoir fait; parce que ces sortes de pompes étant bannies du Christianisme, les gens n'avoient pas laissé de couronner ainsi leurs portes. Mais parce qu'il s'en trouvoit qui avoient bien de la peine à s'en empêcher, comme l'observe le même *Tertul. plures jam invenies Etnicorum fores, sine lucernis & Laureis, quam Christianorum*, on introduisit que ce qui se faisoit superstitieusement par les Gentils, fût sanctifié par les Chrétiens à l'honneur de la veritable religion. *Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe Cal. Jan.*

Le jour de l'Epiphanie, qu'ils appellent *Schar corechia*, ils se mettent à manger une poule de bon matin, & à boire copieusement, en priant Dieu de les benir. C'est d'ordinaire comme cela qu'ils commencent le jour de toutes les Fêtes après quoi ils vont à pied, ou à cheval, à l'Eglise. Le Prêtre,

vêtu

vêtu de ses haillons Sacerdotaux, les mene de là en Procession à la plus proche riviere, en cet ordre. Premierement marche un homme portant la trompette dont nous avons parlé, dont il sonne de tems en tems. Il est suivi d'un autre, qui porte une banniere, laquelle en quelques Eglises est toute déchirée, & en d'autres en assez bon état. Après celui-ci, il en vient un autre, qui porte un plat d'huile de noix, & une courge, ou calebasse, sur laquelle sont attachées cinq bougies, en forme de croix; & après lui, un autre, avec du feu & de l'encens. En cet équipage, ils courent à la riviere aussi vîte qu'ils peuvent, & sans ordre, chantant *Kyrie Eleyson*. Ils vont toujours si vîte, qu'ils sont souvent obligez d'attendre long tems le Prêtre, qui pour être d'ordinaire quelque vieillard ne sauroit aller si vîte. Le pauvre Prêtre étant arrivé, tout crotté, & d'ordinaire tout en sueur, ils le saluent avec des huées, en se moquant de lui d'être demeuré derriere, ayant laissé passer sa Procession. Là-dessus ils se mettent à faire des railleries; & lui, sans s'en soucier, se met à lire quelques prieres sur l'eau: & après avoir lû, il brûle l'encens, verse de l'huile dans l'eau, allume les cinq bougies qui sont attachées à la calebasse, laquelle il fait flotter sur l'eau comme une nasselle. Après il met une croix dans l'eau, & avec quelque goupillon, il asperge les assistans, qui courent vîtement se laver le visage, après quoi chacun s'en retourne, emportant une bouteille de cette eau chez soi.

Ils

Ils font une Fête qu'ils appellent *Marsoba*, pour le mal des yeux, le jour de *Ste. Agnès*, le 21. Janvier, dans une Eglise, dite *Moïse & Aaron*. Ceux qui y vont, portent chacun leur présent, les uns un peu de cire, d'autres de la corde, d'autres du fil, qu'ils mettent à la main du Prêtre, qui le leur tourne sur la tête, & puis ils l'offrent à l'image, afin qu'elle les préserve du mal des yeux.

Ils font une Fête le jeudi de la Septuagesime, qu'ils appellent *Caponoba*, auquel jour ils tuent un bon chapon pour la prosperité de la famille, selon l'institution de toutes leurs Fêtes, qui ne consistent qu'à bien boire & bien manger. Le Lundi de la Sexagesime, ils s'abstiennent de chair, ne mangeant que du fromage & des œufs, jusqu'au jour de la Quinquagesime inclusivement. Ils disent qu'ils font ce jeûne pour leurs morts. Le Lundi suivant, ils commencent le Carême, & ils fêtent ce jour-là.

Ils font la Fête des quarante Martyrs, qui échoit le 10. Mars. Et comme c'est en Carême, pendant lequel ils ne mangent ni chair ni poisson, ils mangent du poisson ce jour-là, parce que c'est une Fête solemnelle. Les *Beres* ont coûtume de chanter dans les Eglises plusieurs Hymnes à la loüange des saints Martyrs, & pendant qu'ils chantent, ils mettent au milieu de l'Eglise un seau plein d'eau dans lequel il y a une Croix quarrée, sur laquelle ils mettent dix chandelles allumées de chaque côté, qui

font

font quarante en tout. La priere faite, le plus ancien *Bere* va au seau, y fait une profonde reverence; après quoi, il prend une des bougies, & l'éteint dans l'eau, & les autres en font de même, jusqu'à ce que toutes les Chandelles soient éteintes.

Ils solemnisent le jour de l'Annonciation, & le Dimanche des Rameaux, comme celui des quarante Martyrs, en mangeant du poisson ces jours-là. De plus, le Dimanche des Rameaux, le Prêtre bénit des branches de buis d'olive, ou quelques fleurs, & les distribue au peuple; mais cela n'est pas général, quelques uns le faisant, & d'autres non. C'est la coûtume du pays de fêter dans le lieu où une image doit passer, en s'abstenant de travail. Les habitans revêtus de leurs meilleurs habits vont au devant de l'image, & lui presentent, qui, une corde, qui un peu de cire, ou de fil, que le Prêtre fait tourner autour de l'image, & puis autour de la tête de l'offrant; & là où l'image passe la nuit, on s'abstient de tout travail dans cette maison, & dans tout le village, ou bourg. Il y en a plusieurs lesquels se sentant la conscience chargée de quelque vol, font un présent à l'image, en implorant sa misericorde. afin qu'elle leur pardonne, & qu'elle ne se courouce point contre leur famille. D'autres, qui ont volé quelque cheval, quelque vache, ou autre chose semblable, apprehendant la punition, ne veulent point que l'image vienne loger chez eux. & pour cela, ils s'accordent avec ceux

ceux qui la portent, & l'ont en leur charge, moyennant un présent, qu'ils ne l'apporteront point chez eux, mais qu'ils la porteront loger ailleurs. Sur quoi ces Prêtres, ou autres, qui portent l'image, lesquels sont gens fourbes & adroits, remarquant la crainte dans laquelle est le voleur, ne l'en quittent pas à bon marché; car faisant semblant que l'image veut quelque chose de bien plus considerable, parce que le peché est grand, (quoi qu'au fond ce soient ceux qui l'ont en garde qui ne se veulent pas contenter de peu de chose pour changer de logis) ils se font donner à peu près ce qu'ils veulent. Ainsi triomphent-ils de ces miserables, ne disant pas un mot de vrai. La Fête de l'image de *St. George* se fait vers la mi-Carême.

Le Samedi saint, le Prêtre va par les maisons pour les benir, ce qu'il fait en aspergeant les salles & les chambres d'eau benite, sur quoi on lui donne pour son droit un fromage ou des œufs.

Le jour de Pâques, le *Papas*, avec d'autres Prêtres de la paroisse, passe toute la nuit dans l'Eglise. Minuit étant venu, il commence à sonner la cloche & à battre le bois sacré, & de tems en tems ils sonnent tous. Quand le point dn jour approche, ils sonnent de la trompette nommée *Oa*; Et cette nuit là, tant les hommes que les femmes, se levent & s'ajustent le mieux qu'ils peuvent, & se mettent en chemin avant le jour, pour aller à l'Eglise, prenant

nant avec eux des œufs rouges, ou d'autre couleur. Mais quoi que ce soit avant le jour, les hommes ont déja pour la plûpart fait leurs dévotions ordinaires, qui consistent à manger & à boire copieusement, mangeant quelques poules & beuvant à être demi yvres. En cet état, ils se rendent à l'Eglise, avec tout le reste, au lever de l'Aurore. Là le Prêtre donne à chacun une bougie, faite de toile cirée seulement, plus ou moins grosse, selon la qualité; mais à la Cour, c'est le Prince qui distribuë lui-même les bougies de sa main à tous ceux qui sont venus à l'Eglise, & aux Evêques mêmes. Après cela, les femmes, separées des hommes, se mettent en haye, hors de l'Eglise, sous le porche, leurs bougies allumée, & puis le Prêtre, ou le plus digne *Bere*, monte au clocher, & annonce au peuple par trois fois, en criant de toute sa force, la resurrection de J. C. par ces paroles, *Isminde Isminde Ocazo Ctis omadiri Ctiso Teusi zeliso oria galto qualdga Christi D gaghigharodes;* & le peuple lui répond *Mardi Mazarebels.* En même tems, chacun jette quelques pierres contre la muraille. Cela fait, ils font trois fois la procession autour de l'Eglise, en l'ordre suivant. La trompette, qui sonne de tems en tems, va devant: la banniere la suit: après vient le Prêtre: puis le peuple, les principaux les premiers. Les femmes ne vont point à la procession, mais elles demeurent en haye au milieu du porche

che devant l'Eglise. Le Prêtre chante avec tout le peuple l'*Hymne* suivant, qu'ils savent tous, parce qu'il est court.

Ad Gomaza scenza
Christe Maseovarsa
Angelosi ugualoth
Zeth satha scina
Da evens masghirs
Given que Canusa
Tzeda Sinindis galiza
Di deba scenda.

Ils repetent cet Hymne plusieurs fois. Après la Procession, ils disent la Messe à laquelle ils assistent avec aussi peu de dévotion, & d'attention, que s'ils étoient dans une place, discourant, badinant, riant, & se donnant des œufs l'un à l'autre. La Messe étant finie, ils font de nouveau trois fois la procession autour de l'Eglise, comme nous l'avons dit chantant d'autres prieres. Ils s'inclinent ensuite, puis sortent de l'Eglise, font un tour devant la porte, & s'en vont au nom de Dieu, se donnant les bonnes fêtes les uns aux autres. A la Cour c'est la coûtume de porter au Prince, à la fin de la Messe, un agneau rôti dans un bassin: le Prince le met en piéces avec ses mains, & le distribue lui-même à toute sa Cour, donnant à chacun un morceau; & c'est là leur communion paschale.

Le Lendemain de Paques, qui est le lundi, ils font la fêe pour les morts en cette

maniere. Le matin de fort bonne heure, ceux à qui il est mort durant l'année quelque proche parent, vont à sa sepulture, portant avec eux un agneau, mais il ne faut point que ce soit d'autre animal, afin de le faire benir & de le sacrifier. Le Prêtre étant debout sur la sepulture le benit en disant quelques Oraisons, & tout aussi-tôt il l'égorge, & en répand le sang sur la sepulture du défunt, pour le repos de son ame. Cet abus s'est presque entierement aboli entre les Mingrelliens de la paroisse de *Siporias*, proche de laquelle nos Peres Theatins ont leur Eglise. Et cela, à force de leur faire connoître que cette pratique étoit une ceremonie Judaïque, & non pas Chrétienne. L'agneau étant tué, on en donne la tête & les pieds au Prêtre, & on aporte le reste chez soi, pour le faire cuire. A l'heure du diner, ou un peu plus tard, ils se rendent tous à l'Eglise, faisant porter avec eux sur une charette dequoi faire le festin, à savoir leur table à manger, une chaudiere de leur pâte, un panier plein de pain fait avec des œufs & du fromage, des œufs durs de differentes couleurs, & des fromages, un autre panier où est la viande, deux gros flacons de vin, plus ou moins. Ils mettent tout cela sur la sepulture, le Prêtre y donne sa benediction, & on lui donne pour sa part des œufs, du fromage, & du pain. C'est la coûtume aussi de lui donner par famille quelques aunes de toile, ou une ou deux chemises. Ceux particulierement à qui il est mort quel-

quelque parent cette année-là ſont plus liberaux que les autres, & font preſent au Prêtre de telles choſes. Ils vont tous enſuite dans un pré, qui eſt devant l'Egliſe, où ils ſe diviſent en deux bandes, chacune ſe mettant à une table. Le Prêtre eſt à une table à part. Avant qu'on mange, il donne ſa benediction à haute voix. Ils ſe préſentent les uns aux autres à manger & à boire, & s'en envoyent d'une table à l'autre. Vers la fin du repas, une troupe ſe leve, & va en chantant ſaluer l'autre, qui lui répond en lui envoyant à boire & à manger. L'autre table ſe leve enſuite, & va ſaluer la premiere, où l'on fait les mêmes civilitez. Sur le ſoir, les femmes d'un même quartier danſent & chantent enſemble à leur mode, juſqu'à la nuit, qu'ils s'en vont tous chez eux au nom de Dieu.

Le jour de l'Aſcenſion, qu'ils appellent *Amegleba*, ils font chez eux leur devotion accoutumée, en tuant des porcs, ou des poules & en faiſant bonne chere. Chacun allume ſa bougie & met un grain d'encens dans le feu, priant Dieu de leur faire voir un autre jour ſemblable, & qu'il multiplie & beniſſe les abeilles, afin qu'elles faſſent beaucoup de cire & de miel. Le jour de la Pentecôte, ils font auſſi la fête de tous les Saints, qu'ils célebrent à leur maniere, qui eſt de manger tout le jour; ce qu'ils font extraordinairement ce jour-là, parce que le lendemain commence le jeûne de *Saint Pierre*.

A la Fête de ce Saint, laquelle ils appel-
 lent

lent *Petroba*, ils font dès minuit leurs dévotions ordinaires, en mangeant des cochons de lait, ou des poules; & lors qu'ils entendent la trompette, & la cloche, ils vont à l'Eglise. Le Prêtre dit la Messe. Ils portent ce jour-là dans des paniers du pain, des poires, & des noisettes sur la sepulture des morts, où le Prêtre se rend après la Messe, & donne la benediction aux viandes & aux personnes, lesquelles lui donnent chacune l'aumône: après quoi plusieurs vont chez eux boire & manger, & les autres le font, ou dans l'Eglise, ou proche des sepultures. ils font tous, avant que de se retirer, un demi signe de croix devant l'Eglise. Il faut remarquer qu'ils ne mettent point les Dimanches leurs bœufs à la charue, ni ne les font travailler à autre chose.

Le jour de l'Assomption de la B. H. V. lequel ils appellent *Marafina*, ils en commencent la fête au point du jour, par leurs devotions accoûtumées de boire & de manger. Leur repas est d'une jeune poule de l'année, laquelle ils oignent d'huile de noix, aussi de la même année. Ils ne commencent qu'en ce tems là à manger des noix nouvelles, & des poules de l'année; & comme ils n'en mangent pas plûtôt, ils n'en vendent point non plus avant ce jour-là: disant qu'ils ne peuvent vendre de jeune volaille & de noix nouvelles avant les prieres de *la St. Pierre*. Ces prieres consistent à demander à Dieu de multiplier leurs poules, & ce sont particulierement les femmes

nies qui font ces prieres-là. Ils benissent aussi en ce même jour les champs & les prez ; ce qu'ils font en prenant trois feuilles de ce grain qui leur sert de pain, avec une petite branche de fraizier, & un peu de cire dont ils font une maniere de rameau, qu'ils font benir par le Prêtre dans l'Eglise, & qu'ils portent ensuite dans un champ ensemencé, où ils le plantent au beau milieu ; croyant que cela préserve surement les champs de tonnerre, de grêle, & d'autres tels desastres. Ils font en le plantant quelques courtes oraisons, recommandant le champ à Dieu & à l'image; & enfin, ils font un long repas dans ce champ même; car sans repas ils ne croyent pas qu'aucune dévotion soit utile ou efficace.

Ils ont une fête, appellée *Elioba*, qu'ils célebrent en l'honneur de *St. Elie* Prophete, lequel ils invoquent quand ils ont besoin de pluye, & pour avoir une bonne recolte; & pour l'obtenir plus surement ils tuent des chevres en l'honneur du Saint. C'est ce jour là que l'on immole dans l'Eglise de *Siporias* Paroisse de nos Peres, une chevre que le Prince de Mingrellie y a fondée à perpetuité pour cette fête, avec du pain, & du vin à suffisance. Douze Prêtres se rendent dans l'Eglise, & y disent la Messe ensemble ; après quoi, ils mangent ensemble de même la chevre, & le reste, jusqu'à ce qu'ils soient bien yvres presque tous. Cette fête est au 30. Juillet.

Le 14. Septembre il y a une fête à *Siporias*,

rias, avec une foire appellée *Sipiassoba*, qui dure depuis le lundi jusqu'au Dimanche. Ils portent ce jour-là dans l'Eglise du lieu l'image de *St George* & celle des *Saisselliens*, tous avec des couronnes sur la tête. Comme il se trouve à cette fête un grand concours de peuple à cause de la foire, & beaucoup d'Etrangers qui sont la plûpart des marchands Armeniens, Georgiens, & Juifs, il s'y fait un grand trafic de toute sorte de denrées, de nipes, & d'étoffes, que l'on troque contre des denrées du païs; ce qui produit beaucoup de présens à ces images, de la part de ceux qui viennent seulement pour les prier. Mais ces présens ne sont pas de conséquence, ne consistant ordinairement qu'en corde, en cire, & en fil. Quelquefois on leur donne aussi de l'argent. Il n'y a presque personne dans tout le païs qui ne vienne à cette Fête. Il y a des années que les images emportent plus de dix charettes chargées de présens. Les Prêtres sont pour lors bien occupez à dire la Messe; mais comme, *more Græcorum*, il ne s'en peut dire qu'une par jour dans une Eglise, ils se trouvent quelquefois plus d'une douzaine à dire la Messe, qu'ils disent tous ensemble, encore que les uns viennent après les autres, & quelquefois lors que la Messe est à moitié dite.

Le 21. d'Octobre ils font la Fête du miracle que *St. George* fit dans leur pays, en faveur d'un Payen étranger, qui étoit venu de plus de cent lieuës loin, dont voici l'histoi-

l'hiſtoire. Du tems que l'Egliſe Grecque étoit unie avec la Latine, & que ce glorieux Martyr faiſoit beaucoup de miracles; ce Payen, à qui on les racontoit, n'en pouvoit rien croire. Et comme les Chrétiens l'exhortoient à n'être pas obſtiné, mais à croire ce que des gens lui en aſſuroient, il leur dit; je croirai les miracles que vous me racontez de votre Saint, ſi, avant demain, il me fait apporter chez moi un tel de mes bœufs, qu'il leur marqua. Sur quoi le Saint fit que la nuit ſuivante, ce bœuf ſe trouva porté de plus de cent lieuës loin dans cet endroit-là, qui eſt celui où eſt l'Egliſe qui lui eſt conſacrée au village des *Iſſoriens*, & où ce Payen à la grande conſolation des Chrétiens reçut le Baptême. On tua le bœuf, & on le partagea au peuple, qui étoit accouru en foule voir cette avanture miraculeuſe. Les Mingrelliens, pour conſerver la mémoire de ce miracle, fait au tems que la foi floriſſoit chez eux, obligent tous les ans un peu avant la Fête, un de ceux qui aſpirent à la Prêtriſe, de dérober un bœuf, le plus beau qu'il peut trouver, pour & au nom de *St George*; qui, à ce qu'ils tiennent, enleve un bœuf tous les ans, à pareil jour, & le poſe au même lieu en memoire de cet ancien miracle. Ce qui fait que quinze jours auparavant, il faut bien garder ſes bœufs, parce que chacun ſous le nom de *St. George* en dérobe où il peut, & toujours les plus beaux, en diſant *ſi St. George dérobe bien un bœuf, nous en pouvons bien*

 déro-

dérober aussi. Sur quoi chacun pense pouvoir dérober impunément. Il y a plusieurs Grecs, & quelques uns de nos Peres, qui ont pris soin de découvrir de quelle maniere se faisoit ce faux miracle du bœuf, ou pour mieux dire cette fourberie, veillant pour cela toute la nuit, & rodant à l'entour de l'Eglise. Ils ont trouvé qu'on l'y fait entrer, à l'entrée de la nuit, & qu'on le tire de dedans avee des cordes. La plûpart des Evêques savent la fourberie, & que ce prétendu miracle annuel est une pure imposture; mais ils y connivent, pour entretenir la dévotion du peuple, lequel, (chose qu'il faut observer) n'a garde de s'approcher de l'Eglise la nuit du miracle, parce qu'on lui fait accroire qu'il mourroit, & que le Saint tuë quiconque approche de son Eglise en ce tems-là. Ils n'y a que celui qui a volé le bœuf, & ceux qui le font entrer qui sachent le mystere.

Cette Eglise de *St. George* est dans le village des *Issoriens*, proche de la mer noire, dans l'Evêché de *Bediel.* Les peuples des environs l'ont en très-grande véneration, jusqu'aux Barbares mêmes. De sorte que les plus proches voisins de ce lieu, qui sont les *Abras* les *Alanes* les *Gighes*, & autres Infideles, n'osent l'aller piller, quoi qu'ils sachent bien qu'elle est fort riche, même en joyaux & en argent; les portes de cette Eglise étant couvertes de plaques d'argent, sur lesquelles les images, tant du Saint, que de ses miracles, sont faites en bosse.

bosse. Personne cependant, comme je dis, n'ose voler cette Eglise, de peur que le Saint ne les tuë cruellement. Cette crainte vient, entre les autres choses, de ce qu'il y a dans cette Eglise de certaines piques, un pieu de fer à deux pointes, en forme de flêches, si grosses & si pesantes qu'un homme n'en sauroit porter une. Or ils croyent que le Saint se sert de ces armes, & que c'est avec cela qu'il tuë sur le champ quiconque fait un vol. La frayeur qu'ils ont de ces armes est telle que quand le Prêtre de cette Eglise en porte quelqu'une dehors, ceux qu'il rencontre lui font autant d'honneur & de reverence que si c'étoit l'image même du Saint, tant ils ont peur d'être tuez de ces armes.

La veille de la Fête, le Prince accompagné du Catholicos, des Evêques, & de toute la Noblesse, se rend à l'Eglise, & visite dedans, pour voir s'il n'y a point de bœuf caché, & puis il la ferme, apposant lui même son seau sur la porte; & le matin il revient avec la même compagnie, reconnoit son seau, ouvre la porte de l'Eglise & y trouve le bœuf qu'ils disent que le Saint a derobé cette nuit-la, & y a mis, Là dessus tout le monde fait retentir l'air d'acclamations. Aussi tôt un jeune homme, destiné à cet Office, ayat une coignée à la main aportée exprès, & qui ne sert à autre chose, traine le bœuf hors de l'Eglise, le tuë, & le coupe en plusieurs parts. Le Prince prend la premiere: & la seconde & la troisieme s'envoyent par des

Couriers, l'une au Roi d'Imirette, & l'autre au Prince de Guriel. On en donne ensuite aux Seigneurs de Mingrellie, aux Ministres du Prince, & aux *Beres*, qui ne le mangent pas, parce qu'ils ne mangent pas de viande, mais qu'ils distribuent à leurs Officiers & à leurs domestiques. Il y a beaucoup de gens qui mangent de cette chair sur le champ, avec grande ardeur, & devotion, ni plus ni moins que si c'étoit la communion. D'autres la salent & la font secher au feu, esperant d'être gueris de leurs maladies s'ils en mangent lorsqu'ils sont allitez. Quand on tuë le bœuf, on observe soigneusement comment il est fait, & ses mouvemens, pour en tirer des augures. Par exemple, si le bœuf ne veut pas se laisser prendre, s'il se démene & bat des cornes, ils disent qu'il y aura guerre cette année-là. S'il est crotté, c'est signe de fertilité, & d'abondance. S'il est mouillé, c'est qu'il y aura beaucoup de vin. S'il est roux, cela présage mortalité parmi les hommes & les chevaux; mais c'est un bon signe, s'il est d'autre couleur. Et quoi que tous les ans ils soient trompez à ces prédictions, ils sont toujours aussi superstitieux & aussi crédules que devant.

Quant à la fête de Noël, ils disent, comme nous, ce jour là une Messe à minuit. Mais c'est plûtôt un festin qu'une Messe; car comme ils ont tous un jeûne durant l'Avent, tant les Séculiers, que les Ecclesiastiques; & que ce jeûne chez eux dure près de quarante jours, ils sont tous fort foibles

foibles & fort affamez. C'est pourquoi ils se mettent tous à minuit à tuer des poules & des chapons, à boire & à manger, jusqu'au jour, en priant Dieu de leur faire voir d'autres Noëls; ce qu'ils appellent faire leurs prieres, & commencer les dévotions. Le matin, demi-yvres qu'ils sont, ils vont à l'Eglise en portant avec eux des paniers pleins de pain fait aux œufs & au fromage, du raisin, des pommes, des noix, des noisettes, & d'autres vivres, qu'ils déposent chacun sur sa sépulture, & vont entendre la Messe. Lors qu'elle est finie, & que le Prêtre est deshabillé, il s'en va l'encensoir & le livre à la main, prier de sépulture en sépulture, sur les fosses & sur les alimens qu'on a apportez. Chacun cependant allume sa bougie, & met deux grains d'encens dans son encensoir, après quoi il donne un pain au Prêtre. Quelques uns portent de plus des pigeons à la sépulture, dont ils répandent le sang sur la fosse à l'intention des morts.

CHAPITRE XXIII.

Des Saints Lieux qu'ils ont à Jerusalem.

CETTE Nation a sa Chapelle à Jerusalem, où l'on fait l'Office en leur langue, mais à la maniere Grecque. Cette Chapelle renferme le trou dans lequel fut planté la croix de Jesus Christ. Les Cordeliers en avoient premierement la possession. Mais le Sultan d'Egypte la leur

ôta, pour la donner à ces peuples, en récompense des services qu'ils lui ont rendus dans plusieurs guerres. Il y avoit autrefois quarante sept lampes allumées dans cette Chapelle; mais ces gens sont à présent si pauvres, qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Ils ne souffrent pas que des Catholiques y disent la Messe, mais seulement qu'ils y fassent leurs prieres. Ils ont un autre lieu en garde conjointement avec les Grecs, appellé communément *la prison du Sauveur*; lequel est sous un portique vers l'Orient, avec une Citerne taillée dans le roc vif, qui n'est pas bien profonde. Ce lieu touche à la principale muraille de l'Eglise. Il est de forme carée, assez obscure, faisant face au mont Calvaire. Ils prétendent que Jesus-Christ attendit en cet endroit, ayant sa croix sur les épaules, que le trou où l'on devoit la planter fût fait. Ces deux Nations de Grecs & de Mingrelliens, à cause de leur commune pauvreté, n'entretiennent qu'une lampe en cet endroit. Il y a un Commissaire de Terre Sainte, député par le Patriarche de Jerusalem pour ramasser des aumônes pour les Saints Lieux susdits, tant dans l'*Odisse*, ou Mingrellie, que dans le pays d'*Imirette*, qui est la Georgie, & dans le pays de *Guriel*. Ce Commissaire, qui est toujours un *Bere*, est à présent *le Sieur Nicolas Nicephore*, Moine Grec de l'ordre de Saint Basile, ayant le titre de *Jovarismama*, c'est-à-dire, *Pere de la Croix*. Il peut, comme le Patriarche de Jerusalem, donner à un chacun *la Sandoba*,

ba, c'eſt-à-dire, la benediction, ou l'Indulgence pleniere; ce qu'il fait moyennant cinquante écus par perſonne. Ces peuples s'imaginent, que par le moyen de ces Indulgences, ils ſont abſous de tous pechez, tant fais, qu'à faire, durant leur vie. C'eſt pourquoi, tous ceux qui en ont le moyen, prennent ce *Sandoba*, écrit en Georgien, avec quoi ce Député amaſſe beaucoup d'argent, qu'il envoye enſuite aux autres *Beres* à Jeruſalem.

CHAPITRE XXIV.

Des Commandemens de l'Egliſe.

IL eſt tout à-fait inutile de traiter ce ſujet, car ces peuples vivent ſelon l'inſtinct naturel, & ſelon les commandemens de leur Prince. S'il mange de la viande les jours de jeûne, ils en mangent de même, diſant que ce n'eſt pas un péché, puis que le Prince le fait ſemblablement: s'il répudie ſa femme, ou s'il en prend deux à la fois, chacun le fait auſſi. Pour ce qui eſt d'aller à la Meſſe les jours de fête, on a vû comment ils n'obſervent aucunes Fêtes, & que ſeulement le Dimanche ils s'abſtiennent un peu du travail. Ainſi ils ne vont gueres à la Meſſe ce jour-là; & ceux qui y vont, entrent dans l'Egliſe, font un demi-ſigne de croix, invoquant le nom de Dieu & de la B. Vierge, & puis ſortent de l'Egliſe, ſe tenant devant à diſcourir, & laiſſent dire la Meſſe au Prêtre.

Cela se passe communément ainsi, excepté le jour de l'Annonciation, celui du Dimanche des Ramaux, & celui de Pâques, que les hommes se tiennent dans l'Eglise, parce que les femmes sont dehors. Ils ne laissent pas de même de parler & rire comme s'ils étoient dans un marché. Ils ont un peu plus de respect à la Messe des *Beres*, & à celles où le Prince assiste.




67.eme degré al Est de Paris.
Carte Marine de la Mer Caspiene levée Suivant les ordres de S.M.Cz: en 1719. 1720. et 1721. Par Mr. Carel van Verden, et Reduite au Meridien de Paris.
Royaume d'Astracan
Tartarie
Riviere d'Yemba
Yembenskoi guiloi Zalif Golfe vaseux d'Yemba
Ostrof Lebeagei Isle des Cignes
Ville d'Astracan
Oustié Uvarinskoie Embouchure d'Ouvarin
Outchoué Ivantzuk Pesche d'Ivantzouk
Riv. de Volga
Grelense Cosaques
Isle de Chetcribougornoi
Oustié Yargofskoié Embouchure d'Yargof
Rinock Labuginskoi Marché de Labugin
La Mer Caspie ou More Gualenskoi
Ostrof Koulali Isle de Koulal
Touk Karagan
Royaume de Bulsbek ou Usbech
Rinock Perelivnoi Marché de Perelivnoi
Ostrof ou Isle de Venatset Kolkof
Circassie
Ostrof Toulenci Isle des Chiens marins
Retzka Kislar ou petite Riviere de Kislar
Retzka Chubnaia ou petite Riviere des pelisses
Riviere de Batlacova
Riviere de Tzaconna
Pavlof Yerik ou Rocher de Paul
Gorod Tereck Ville de Tercki
Ostrof ou Isle de Tchetchen
Alexandre Bay
Riviere d'Axai
Dagestan
Riviere de Salok
Riviere d'Agragan
Hori Andreyskie Montagnes d'Andrew
Hori Tarkofskie Montagnes de Tarkof
Riviere de Monas
Hori Usmenskie Montagnes d'Ousmen
Riviere d'Itchbohom Riviere d'Ousmen
Cara Bougas ou Bouche noire
Ville de Derbent
Riviere d'Iluken Montagnes
Riviere de Samura de Derbent
Hora Schat Montagne de Schat
Pettites Rivieres de Nisowie
Petite Riviere de Saiat
Riviere de Mordova
Schirvan ou Medie
Schpit Barmak Pic de Barmak
Dua Brata les Deux Freres
Apcheron
Ostrof Swetoi Isle Sainte
Gorod Baka Ville de Baka
Ostrof Giloi l'Isle habitée
Isle de Schach
Isle de Douwannoi
Isle de Beuila
Isle de Los
Ostrof Swinoi ou Isle des Cochons
Zalif Balkanskoi Golfe de Balchan
Krasnie Vodi les eaux Rouges
Ougol Vesir ou Cap de Vesir
Kura Severnaia Reka Riv. de Koura Septentrio.
Kura Yougenaia Reka Riv. de Koura Meridio.
Ostrova Nephtonia Isle de la Nafte
Hora Balchan Mont. de Balchan
Ostrof Agourginskoi Isle d'Agourgin
Ostrof Kura Isle de Koura
Riviere de Lenkora
Riviere d'Astara
Perse
Hori Talifskinskié Montagnes de Talifskin
Zalif Sinsilenskoi Golfe de Sinsilen
Hori Sinsilenskié Montagnes de Sinsilen
Riviere de Sebdoura
Riv. de Fousa
Riv. de Krudosel
Hori Raschinskaia Montagnes de Resche
Hori Kilanskié ou Montagnes de Kilan
Zalif Astrabatskie Golfe d'Astrabat ou finit la Perse
Hora Siman ou Montagne de Siman
Hora Samchit ou Montagne de Samchit
Hora Ispetchi Mont. d'Ispetchi
Reka Astrabatskie Riviere d'Astrabat
Hori Misandronskié Montagnes de Misandron
Hori Astrabatskie Montagnes d'Astrabat
48
47
46
45
44
43
42
41
40
39
38
37

EXTRAIT

Concernant la Mer Caspienne & les Pays voisins de cette Mer, tiré des Ecrits du Sieur Perry *Anglois, pour l'intelligence de la Carte de la Mer Caspienne levée suivant les ordres de S. M. Cz. en* 1719. 1720. *&* 1721. *& pour l'éclaircissement de quelques Relations qui concernent la Tartarie.*

TOus le Pays entre la *Siberie* & la *Mer Caspienne*, à l'orient du *Wolga*, est habité par les *Tartares* de *Bucharsky*, de *Mungul*, *Cullmick* & de plusieurs autres *Hordes* particulieres, qui ont chacune leurs *Aucoes*, ou *Chams* à part. Plusieurs d'entr'eux reconuoissent un principal *Cham* pour leur Chef, qui fait sa résidence à *Samarcand*, situé sur une branche de l'*Oxus*, à l'orient de la *Mer Caspienne*. Ce *Cham*, à ce qu'on dit, prétend descendre de *Tamerlan*. Quelques uns de ces *Tartares*, sur tout ceux de *Cullmick*, sont sous la Protection du Czar: les autres vivent en bonne intelligence avec les *Moscovites*, & viennent toutes les années sur le bord oriental du *Wolga*, pour négocier avec les Sujets du Czar. Ils sont tous d'une même Religion, qui n'est pas fort différente de celle des *Mahometans*. Mais ils mangent de la chair de cheval & d'autres animaux qu'ils aiment; ce que les *Turcs* & les *Tartares de Crimée* refusent de faire. Toutes les Relations con-

conviennent que cette vaste Etenduë de pays, entre le *Wolga* & les murailles de la *Chine*, est entremelée de plaines, de Bois, de Lacs, & de Rivieres, dont quelques unes se dechargent dans la Mer *Caspienne*, & les autres dans la Mer de *Tartarie*, & qu'en général c'est un pays agréable & fertile.

Les *Tartares* de *Bogdoi*, de *Yousbeck*, & de *Bucharsky*, qui sont plus près de la *Chine*, habitent dans des maisons & ont la même demeure hiver & été; mais les *Tartares* de *Cullmick*, & plusieurs *Hordes* vers l'orient, qui sont plus voisins des Etats du Czar, vivent sous des tentes & s'en vont avec leurs familles & leurs troupeaux tantôt au Nord & tantot au Sud, suivant la saison. Ils ont généralement le teint & les cheveux noirs, le nez court, les joües larges, & peu ou point de barbe. J'eus occasion, lorsque j'étois à *Camishinka*, de m'instruire de leur maniére de vivre, qui ressemble fort à celle des premiers Patriarches, suivant la description que *Moïse* nous en fait. Ils ne labourent ni ne sement, mais il vont d'un endroit à l'autre, pour faire paître leurs bestiaux, & profitent des fruits de la terre à mesure qu'ils les trouvent. Ils suivent les oiseaux, & reviennent en hiver vers le Sud jusqu'aux bords de la *Mer Caspienne*. Il y en a qui vont jusqu'au 43 & 44. dégré de latitude du Nord, où il n'y a que peu ou point de neige; & au commencement de l'année; dès que la neige se fond, & que la verdure paroît, ils s'avancent quelque-

quefois jusqu'au 52. ou 53. dégré de latitude du Nord; les uns plûtôt & les autres plus tard. Ils se repandent dans le pays par troupes, depuis 8. 10. jusqu'à 15. ou 20. mille, & font avec leurs tentes des ruës, d'une maniere aussi réguliere, que si c'étoit une ville ou un village, & chacun connoit sa place & l'ordre qu'il doit observer: J'ai même vû les vaches s'arrêter d'elles mêmes à leurs tentes, lorsqu'on les y amenoit pour les traire.

Soit qu'ils aillent, ou qu'ils viennent, ils s'approchent des bords du *Wolga* à l'Est, & demeurent deux ou trois semaines ou davantage dans un endroit vis à vis les villes habitées par les *Moscovites*, avec lesquels ils échangent leurs chevaux, moutons * & bestiaux, dont ils ont grande abon-

* Les Moutons des *Cullmicks*, & de tous les autres *Tartares* que j'ai vûs sur les bords du *Wolga*, sont un très bon manger, mais c'est une espéce tout à fait différente de tous les moutons que j'aye jamais vûs ailleurs. Ils n'ont point de queüe, ils ont seulement quelque chose de semblable au brichèt de bœuf, qui leur croit au croupion, & qui pese communément environ 6. ou 8. livres; ce sont des moutons à peu près comme ceux de *Turquie*.

Ils ont grande quantité d'agneaux noirs, dont la peau se vend deux ou trois fois autant que l'agneau; elle est d'une couleur noire comme du charbon; & d'une frisure forte, petite, & douce qui a un beau lustre. Il y a une autre sorte de peaux d'agneau qui viennent de *Perse*, & se vendent

bondance, pour du blé, de la farine, du cuivre, du fer, des chaudrons, des couteaux, des ciſeaux, du drap, de la toile, &c.

Lorſqu'ils vont d'un endroit à l'autre, ils mettent leurs femmes & leurs enfans ſur des Machines couvertes, ſoutenuës de deux grandes rouës d'environ 8. piés de Diametre, & dont la largeur eſt proportionée à la hauteur; de ſorte qu'ils peuvent aiſément traverſer de petites Rivieres. Ils demeurent dans ces machines, auſſi bien que dans leurs tentes, comme s'ils étoient dans des maiſons; & les principaux d'entr'eux en ont pluſieurs pour leur train & leur bagage. Elles ſont tirées par des Dromadaires, qui ſont des animaux plus gros que des Chameaux, qui ont ſur le dos deux élevations de chair, qui ſervent de ſelle, y ayant aſſez de place entre deux, pour que l'homme le plus puiſſant s'y puiſſe aſſoir: Ils ont une allure vîte & aiſée; & ceux qui n'ont point de ces machines ſe ſervent de ces animaux-là, pour porter leurs tentes & leurs bagage; on leur apprend à s'agenouiller pour recevoir le fardeau dont on les charge; il le font pourtant ordinairement

dent à *Moſcow*, mais qui ſont beaucoup plus cheres, Celles-ci ſont toutes griſes, & ont la friſure plus petite & plus belle que les autres; & ſoit qu'on en faſſe le retrouſſi d'un bonnet ou le deſſus d'un habit, on la regarde comme quelque choſe de riche, & les plus grands Seigneurs de *Moſcovie* en portent.

ment à regrèt, ce qu'ils témoignent par leurs cris.

Du poil des Dromadaires les *Tartares* en font en pleine campagne une étoffe étroite, qui est comme le Camelot; & les *Moscovites* qui commencent à quitter l'usage des bonnets, & ont appris depuis le regne de ce Czar à faire des chapeaux, y employent du poil de Dromadaire.

Les *Tartares* de *Cullmick* ont fait un Traité avec le Czar, suivant lequel il leur fait une pension annuelle, qui leur est payée à *Astracan* en blés & en draps; moyennant quoi ils sont obligez de fournir à ce Prince des Troupes, dès qu'il en a besoin & qu'il les leur demande pour faire la guerre, non-seulement contre les *Turcs* & les *Tartares*, mais aussi contre ses autres ennemis: Et quoiqu'ils ne soient pas disciplinez, ils sont cependant robustes & guerriers. On croit qu'ils descendent de ces anciens *Scytes*, si fameux par leurs longues guerres avec les *Perses*. Le Czar s'est servi de ces gens là contre les *Suédois*, & s'en est bien trouvé.

Les tentes ordinaires dont les *Cullmicks* & tous ces *Tartares* se servent, sont faites d'un petit treillis, & rondes comme un colombier; ils les dressent sans le secours d'aucune perche, & lorsqu'ils décampent, ils les plient en petits panneaux. Ils les couvrent d'une étoffe fort légére qu'ils appellent *Wylock*, & qui est travaillée à peu près de la même maniere dont les Chapeliers font les chapaux, mais qui est un peu plus

plus lâche & de l'épaisseur de plus d'un demi pouce, par où ils se garantissent du froid, aussi bien que de la pluye que la pente qu'ils donnent à leurs tentes fait découler. Ils y font une porte pour entrer, & un trou au haut pour faire sortir la fumée, quand ils ont besoin de feu, ils le font au milieu de la tente & se couchent tout autour sur des piéces de cette étoffe qu'ils appellent *Wylock*, mais qui est une fois aussi épaisse que celle dont ils couvrent leurs tentes. Quand la porte est fermée, & le trou d'en haut bouché, la tente est aussi chaude qu'une étuve. Les gens de distinction parmi eux n'ont point d'autres tentes; & je n'ai vû qu'un de leurs *Aucoes*, ou Chefs, qui avoit un lit garni d'une étoffe de soye de *Perse*, & qui avoit sa tente doublée de la même étoffe. Dans le tems que je fus employé à *Camishinka*, pour travailler à la Communication qu'on avoit dessein de faire entre le *Wolga* & le *Don*, quelques *Hordes* de ces *Tartares* camperent tout l'Eté vis à vis de nous de l'autre côté du *Wolga*. Ils passoient souvent la Riviére pour venir négocier avec les *Moscovites*, & ceux-ci en faisoient de même. Plusieurs d'entr'eux vinrent voir nos Ouvrages, & examinerent de quelle maniere nous nous y prenions, & les machines dont nous nous servions. Cela me donna lieu de leur faire quelques honnêtetez; ils en parurent si contents, qu'ils m'inviterent avec mes Aides à les aller voir dans leur Camp. Ils nous y reçûrent fort bien, & nous firent di-

diverses questions assez à propos sur nôtre pays & sur l'endroit d'où nous venions.

Les peuples dont je veux parler présentement sont les *Tartares* de *Caban*, qui sont des gens robustes & bien proportionnez, dont les cheveux sont noirs, & le teint fort noirâtre, comme sont généralement tous les autres *Tartares*. Ils habitent à l'occident du *Wolga*, le long de la côte au Nord-Est de la *Mer Noire*, & entre cette Mer & la Mer *Caspienne*. Ils font souvent des courses jusqu'aux extrémitez de la *Moscovie*, où ils pillent & brûlent les villages, & d'où ils enlevent souvent les bestiaux, les chevaux & même les personnes. C'est ce qui est cause, qu'à l'Ouest du *Wolga*, entre la ville de *Saratoff* & la *Mer Caspienne*, il y a une grande étendue de pays inhabitée, excepté quelques Iles aux environs *d'Astracan*, les villes de *Camishinka*, *Czaritza*, *Ischornico* & *Terki*, dont les plus voisines sont à 150. à 160. & jusqu'à 200. milles de distance l'une de l'autre, & où l'on tient des garnisons toujours prêtes à marcher à la moindre alarme. Les Incursions de ces *Tartares* sont cause que les *Moscovites* ne labourent ni ne sement en ce pays-là, quoique le terroir soit très bon, & qu'on soit obligé d'y transporter du blé tous les ans par le *Wolga*; l'on renvoye les bâteaux chargez de poisson & de sel de roche, qu'on tire d'un endroit à 30. miles au dessous de *Camisbinka*, qui fournit la plus grande partie de la *Moscovie*. On tire aussi *d'Astracan* quelques marchandises de

Perse

Perse & *d'Armenie*, comme des étoffes de soye, des toiles de coton, &c.

Ces *Tartares* ne font ordinairement leurs courses qu'en Eté, lorsqu'il y a assez d'herbe pour faire paître leurs chevaux. Pour faire une plus grande diligence, ils prennent chacun deux chevaux, qu'ils montent l'un après l'autre. Dans leurs marches ils ont toujours des Coureurs de tous côtez à une distance convenable, pour n'être pas découverts, parceque ce pays, que les *Moscovites* appellent *Step*, est inhabité, comme nous l'avons déja dit. Ils font une si grande diligence & prennent si bien leurs mesures, qu'on n'a presque jamais aucunes nouvelles de leurs marche. Ils prennent tout ce qu'ils trouvent, font tout le mal qu'ils peuvent, & s'en retournent avec la même vitesse dont ils sont venus avant que les *Moscovites* soient en état de leur faire tête & de s'opposer à leur retraite. Ceux qui sont pris de part ou d'autre sont traitez d'une maniere fort cruëlle, & tombent ordinairement dans un esclavage perpetuel. C'est pourquoi, un des avantages qu'on se proposoit de retirer de la communication entre le *Wolga* & le *Don*, étoit de se faire par là une barriére qui pût empêcher les *Tartares* de pénétrer plus avant dans la *Moscovie*.

Dans le tems que j'étois à *Camishinka*, il y avoit tous les ans un Corps de 2000. hommes à cheval, la plûpart *Tartares* de *Mordwa* & de *Morzee*, sujets du *Czar*, dont j'aurai occasion de parler dans la suite avec

4000.

4000. Fantaſſins, & 12. pieces de campagne, qu'on envoyoit pour mettre les Ouvriers à couvert des courſes de ces *Cabans*. On poſoit des Gardes & des Sentinelles à pluſieurs milles de diſtance, ſur le haut des montagnes & en d'autres endroits convenables, pour ſe mettre à couvert de toute ſurpriſe. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'un jour un Corps de 3. à 4000. de ces *Tartares* ne parut de bon matin à la tête de notre Camp, ſans que nous en euſſions eu aucun avis. Mais dès qu'ils virent que nous étions prêts à les recevoir, & que le canon de nos lignes faiſoit feu ſur eux, ils ſe retirerent avec autant de viteſſe qu'ils étoient venus, & avant que nos gens puſſent ſe mettre en état de les aller attaquer, parce qu'il leur faloit du tems pour avoir leurs chevaux, qui étoient écartez, & dont l'ennemi d'ailleurs avoit déja emmené un grand nombre. Ils nous enleverent en tout environ 1400. chevaux, dont les uns appartenoient aux Troupes, & les autres aux Ouvriers; ils emmenerent auſſi pluſieurs de ceux qui avoient ſoin des chevaux, & qui les faiſoient paître dans des plaines à quelque diſtance du Camp, n'y ayant point d'enclos dans ce pays-la.

Tout le pays depuis *Camisbinka* juſqu'à *Terki*, eſt très fertile, fort agréable & dans le meilleur climat du monde. Au commencement du Printems, dès qu'il n'y a plus de neige ſur la terre, n'y en ayant ordinairement que pendant deux ou trois mois au plus, le tems ſe met au chaud; & les

les tulippes, les roſes, les muguets, les œillets, & diverſes autres fleurs & herbes commencent à paroître. Les aſperges, qui ſont les meilleures que j'aye jamais mangées, y viennent en ſi grande quantité, qu'en quelques endroits on pourroit les faucher, & l'herbe y eſt ſi haute que les chevaux en ont juſqu'au ventre. Les Campagnes ſont couvertes de regliſſes, d'amandiers, & de ceriſiers; mais tous ces arbres ſont bas, & le fruit médiocre. En Automne il y a pluſieurs ſortes de grains & de fruits meurs que la terre produit, & qui ſeroient beaucoup meilleurs, ſi l'on avoit ſoin de cultiver la terre. Il y a des oiſeaux de toutes ſortes, aquatiques & terreſtres, des bêtes fauves, des rennes, des élans, des ſangliers, des chevaux & des moutons ſauvages. Je mangeai une fois d'un mouton ſauvage, qui pourſuivi d'un loup s'étoit jetté dans le *Wolga*, & avoit été pris par un homme qui pêchoit dans ſon bateau; je le trouvai plus tendre & meilleur que le mouton ordinaire. Sa laine eſt courte & groſſiere, & ne vaut pas grand choſe; mais la peau d'un cheval ſauvage eſt une fourrure épaiſſe & chaude, & dont on fait grand uſage à *Moſcow*, pour doubler & couvrir les trainaux.

Il y a encore une choſe dont il faut que je parle. Comme l'herbe croit en abondance en ce pays-là, comme nous l'avons dit, & quelle n'eſt ni broutée ni fauchée, n'y ayant point d'habitans, elle reſte comme elle croit, & ſe ſêche ſur la terre. Les

Moſco-

Moscovites, & quelquefois les *Tartares*, en voyageant dans ces endroits déserts, y font paturer leurs chevaux tandis qu'ils se répo-sent. Dans cet intervalle ils font ordinairement un feu de bois pour apprêter leur manger & pour se coucher tout au tour, quand il fait froid. Ils mettent sous eux une piece de *Wylock*, qui leur sert de housse le jour, se couvrent de leur manteau qui est de la même étoffe, & prennent leur selle pour chevet. De cette maniere, ils se trouvent en état de faire plusieurs jours de marche. Il arrive quelquefois, soit par accident, soit à dessein, qu'ils mettent le feu à cette herbe seche & qu'ils brûlent tout le pays. La flamme qui se découvre de fort loin la nuit, & l'épaisse fumée qui s'apperçoit d'aussi loin le jour, servent de signal aux Voyageurs pour éviter de passer par-là. Le feu est quelquefois si violent, qu'il s'étend de tous côtez, & ne s'arrête que lorsqu'il trouve quelque riviere ou quelque forêt de haute futaye : là où il n'y a que des broussailles, le feu continue son chemin sans s'éteindre, jusques à la distance de 20. & 40. milles & quelquefois plus. On voit souvent des incendies de cette nature vers l'Est du *Wolga*, & en plusieurs autres endroits que les *Moscovites* appellent *Step*, sur tout vers l'Ouëst du *Don* entre *Veronize* & *Azoph* proche des *Tartares* de *Crimée*. Ces feux sont très violents dans le Printems, lorsqu'ils sont allumez dès qu'il n'y a plus de neige sur la terre, par-

ce que pendant tout l'hiver l'herbe a eu tout le tems de se secher.

Environ à 40. milles de *Russie* plus bas que la ville de *Czaritsa*, qui en langue *Moscovite* signifie Reine, & qui est à 48. dégrez 20. minutes de latitude, on voit les ruines d'une grande ville appellée *Czaroff-Gorod*, dans une très belle situation, & qu'on dit avoir été la Résidence d'un ancien Roi des *Scythes*.

Il est bien triste de voir qu'un si beau & si bon pays, arrosé d'un aussi grand fleuve que le *Wolga*, qui est peut-être le fleuve le plus abondant en poisson qu'il y ait au monde, & dans lequel se déchargent plusieurs petites Rivieres ; qui ne sont pas marquées dans les Cartes, que ce pays, dis-je, soit ainsi désolé & sans habitans, tandis que les *Samoiedes*, dont nous avons parlé ci devant, passent leur vie dans la derniere misére ; & qu'il y a même des *Moscovites* Septentrionaux, qui manquant de Soleil pour meurir leurs grains, mêlent des racines d'herbe & de la paille avec leur blé pour faire du pain, ce que j'ai vû de mes propres yeux. C'est pourquoi il me semble que le Czar ne féroit pas mal de songer à établir & à entretenir une bonne intelligence avec ces Tartares, en leur accordant sa protection ; afin de pouvoir peupler & cultiver son pays mieux qu'il n'est vers le midi : ce qu'il pourroit faire aussi par le moyen du *Wolga*, conformement au dessein qu'il s'est proposé d'encourager la Navigation du côté de la Mer *Caspienne*,

dont

dont ses sujets avoient ci-devant très peu de connoissance. Il pourroit facilement établir & encourager le Commerce non seulement avec les *Perses* & les *Armeniens*, qui sont des peuples naturellement négociants, mais aussi avec la *Grande Tartarie*, par le moyen des Rivieres qui s'étendent de ce côté là, & des autres pays qui confinent à la Mer *Caspienne*. Nos Marchands *Anglois*, qui sont à *Moscow* & avec qui je me suis quelquefois entretenu sur ce sujet, croyent que cela procureroit avec le tems un débit considerable à nos draps d'*Angleterre*, aussi bien qu'aux toiles, aux bléds, & autres choses du cru des Etats du Czar, que ces Tartares pourroient rechercher dans la suite, dès qu'ils en connoitroient l'usage.

La côte Meridionale de la Mer *Caspienne* abonde en toutes sortes d'arbres fruitiers, sur tout en pommiers, poiriers, grenadiers, noyers, noisetiers, pêchers, abricotiers, &c. qui viennent ça & là sans aucune culture. On y trouve aussi des vignes, & l'on y fait du vin, sur tout en *Perse* & en *Georgie*. J'en ai souvent bu ; c'est un vin qui a du corps, mais qui ne se garde pas longtems : il seroit fort bon, à ce qu'on croit, s'il étoit bien fait ; & je ne doute point qu'on n'en put avoir un grand débit en *Moscovie* en échange d'autres denrées.

Le Czar a dessein de faire planter des vignes près de *Terky* * & d'*Astracan*, en deça

 de

* *Terky* est à 43. degrez de latitude du Nord, & *Astracan* à 46. degrez.

de la Mer *Caspienne*, & d'y encourager à faire du vin. Les raisins qui y croissent, noirs & blancs, sont fort gros & très bons; on en porte toutes les années à *Moscow*, avec une grande quantité de melons d'eau, qui sont un très excellent fruit. Ceux qui croissent aux environs d'*Astracan*, excédent en bonté ceux qui croissent en *Europe*, suivant le raport de toutes les personnes qui en ont mangé. Leur écorce est d'un verd vif, mais il y en a de deux sortes; les uns ont la chair d'un blanc jaunâtre, à peu près comme une pomme de pin; & la chair des autres est d'une belle couleur de rose, pleine de jus d'un goût admirable, qui rafraichit & étanche la soif, sans jamais causer d'indigestion: je ne m'en suis du moins jamais apperçû, n'y n'ai vû personne qui s'en plaignit. Cependant les *Moscovites*, qui mangent beaucoup de ce fruit aussi bien que des autres, prennent ordinairement un bon verre d'eau de vie par dessus. Le diametre de ces deux sortes de melons est ordinairement de 10. on 12. pouces, & quelques uns en ont jusqu'à 13. & 14. mais pour ceux qu'on cultive à *Moscow*, ce que quelques personnes font par curiosité, ils n'ont au plus que 5. ou 6 pouces de diametre, & perdent la délicatesse de leur goût. On a à *Moscow* quantité de melons communs, qu'on mange avec du sucre ou du gingembre, aussi gros & aussi bons qu'il y en ait au monde. Les meilleurs sont ceux de *Bucharski*, que les *Moscovites* ont tiré de ce pays-là par la *Siberie*,

C'est

C'eſt de cette ſorte dont M. *Whitworth*, dans le tems qu'il étoit Envoyé extraordinaire de la défunte Reine, envoya de la ſemence à ſon Alteſſe Royale le Prince *George de Dannemarc*: on en voit aujourd'hui dans les jardins du Roi.

En 1706. le Czar donna ordre à feu Monſieur *Henri Stiles* Marchand *Anglois* à *Moſcow*, d'écrire en *Angleterre* pour demander 10. ou 12. perſonnes qui entendiſſent la maniére de planter des vignes & de faire du vin, dans le deſſein de les envoyer à *Aſtracan*, & de les y établir. Le Frere de Mr. *Stiles*, Mr. *Thomas Stiles*, qui eſt mort auſſi depuis, lui répondit de *Londres*, qu'il avoit écrit à ſes Correſpondans en *Eſpagne* & en *Portugal*, qui lui marquoient avoir parlé de cette affaire à pluſieurs perſonnes; mais que ſachant ce qui étoit arrivé à *Aſtracan*, dans la Rebellion de 1703 perſonne ne vouloit s'engager à paſſer dans ce pays-là, pour y faire du vin, à moins qu'ils ne fuſſent aſſurez auparavant d'être à couvert de toute ſorte de danger à cet égard, & d'y trouver des avantages très conſiderables: ce qui fit qu'on ne ſongea plus à cette affaire.

Dans cette Révolte, dont je viens de parler, tous les étrangers qui étoient dans la ville furent maſſacrez, ſans épargner ni hommes, ni femmes, ni enfans. Le Capitaine *Myer* & pluſieurs autres étrangers, qui devoient monter quelques Vaiſſeaux bâtis à la maniere Hollandoiſſe, & deſtinez pour la Mer *Caſpienne*, eurent le même ſort.

Les Rebelles se soutinrent pendant deux années, avant qu'on put les mettre à la raison. Après qu'ils eurent surpris & mis en pieces le Gouverneur d'*Astracan*, plusieurs des principaux Officiers de la Garnison, & tous les Etrangers qui étoient dans la Ville, ils s'en allerent droit à *Camishinka*, où la garnison se mit en défense, & d'où elle les chassa. Ils furent ensuite assieger *Czaritza*, mais sans succès; & de là ils revinrent à *Astracan*. *Pierre Matfenish Apraxim*, frére de l'Amiral, qui fut envoyé contr'eux à la tête d'une armée, reprit *Astracan*, & les passa tous au fil de l'épée, excepté quelques uns de leurs Chefs, qui furent envoyez prisonniers à *Moscow*, où ils furent mis à la torture, & ensuite executez.

En 1699. le Roi de *Georgie*, dont le païs est separé de la *Perse* par les Montagnes d'*Ararat*, où l'on croit que l'Arche de Noé s'arrêta après le Déluge, & qui est un des pays les plus agréables & les mieux peuplez sur les bords de la Mer *Caspienne*, ayant été chassé de ses Etats par ses Sujets, vint en *Moscovie* pour implorer la protection du Czar. Le prémier Eté que je fus employé à travailler à la communication entre le *Wolga* & le *Don*, il vint en passant voir mon Ouvrage. C'étoit un grand homme de bonne mine; il portoit une barbe comme les *Moscovites*, je ne sai si c'étoit pour leur plaire, ou non. J'eus l'honneur de diner avec lui chez le Gouverneur de la Ville de *Camishinka*, qui étoit averti de sa venue, & qui avoit ordre de le recevoir

d'une

d'une maniere convenable à ſon rang. Lors qu'il fut arrivé à *Moſcow*, le Czar le reçût avec de grandes démonſtrations d'amitié, & lui donna le revenu de pluſieurs Villages pour ſon entretien & celui de ſa ſuite.

Le Czar promit à ce Prince de le rétablir dans ſes Etats ; & ce fut, à ce qu'on dit, dans cette vuë qu'en l'année 1702. il envoya des Entrepreneurs *Hollandois* ſur le *Wolga* pour y conſtruire 120. bâtimens depuis douze juſqu'à quinze piéces de canon. Mais cette ſédition dont j'ai parlé s'alluma dans ce tems là, & ne fut pas plûtôt étouffée, qu'elle fut ſuivie de deux autres ſoulevemens, l'un dans le pays de *Cazan*, & l'autre fut celui des *Coſaques* ſur le *Don*, qui étoit d'une plus grande conſéquence que les deux autres. Toutes ces révoltes arriverent l'une après l'autre dans l'eſpace de trois ans. Dans ce même tems là, la guerre avec la *Suede* occupoit le Czar plus que jamais. Toutes ces raiſons ne lui permirent plus de ſonger alors au rétabliſſement du Roi de *Georgie* ; de ſorte que les bâtimens reſtérent ſur le *Wolga* & s'y pourrirent, ſans qu'on s'en ſoit jamais ſervi pour aucune expédition.

Le Prince, fils de ce Roi de *Georgie*, ne fût pas plûtôt arrivé en *Moſcovie*, qu'il ſe mit au ſervice du Czar : peu de tems après il fût malheureuſement fait priſonnier par les *Suedois* à la bataille de *Nerva*, & il y a quatre ans qu'il mourut à *Stokholm*, connu ſous le nom de *Milletetski** *Czaravich* ;

 ſon

* *Czaravich* en langage, *Eſclavon* ſignifie un Prince, & *Czar* un Roi.

son Pere, que les *Moscovites* apelloient *Milleteski Czar* mourut à *Moscow* il y a environ deux ans. La mort de ces deux Princes semble avoir fait entierement perdre au Czar les vuës qu'il avoit de conquerir la *Georgie*, dès qu'il en auroit une occasion favorable, ou du moins d'y établir une Colonie, & d'obliger les habitans de ce Royaume là à lui payer des contributions, & à faire avec les *Moscovites* un commerce qui eut pû être avantageux à ses Sujets.

La Mer *Caspienne* est le plus grand Lac qu'il y ait au monde, & peut être le plus abondant en toutes sortes d'excellens poissons. Le *Wolga*, qui est un des plus grands fleuves qui s'y déchargent, abonde en *Bolluga*, qui est un poisson d'environ huit ou dix piés de longueur, & préférable à l'Esturgeon. C'est des œufs de ce poisson que se fait le *Caviar* de *Moscovie*, qui est quelque chose de délicieux, lors qu'il est nouveau: lors qu'il est salé & pressé pour pouvoir se conserver, on en envoye une grande quantité dans les pays étrangers: il s'en vend par tout en *Europe*, & sur tout sur les côtes de la Mer Méditerranée. Le *Wolga* abonde encore en *esturgeons*, *sterlets*, *citeras*, rouges & blancs, saudacs, perches, écrevisses, carpes, brochets, tenches, & divers autres poissons qui se trouvent dans les Rivieres ordinaires. On y trouve aussi de petites tortuës: j'en ai pris à *Camishinka*. Il y en a sur tout en abondance vers le Sud du *Wolga*.

Le *Sterlet* est un petit poisson qui a le mu-

museau pointu, de même espece que l'esturgeon, mais qui est un peu plus jeaune, & dont la graisse est beaucoup plus délicate que celle de l'esturgeon. Le *citera* est un poisson à peu près de la même grosseur, & de la même nature que l'esturgeon, mais beaucoup plus blanc: de quelque maniere qu'on l'aprête il est excellent, & les *Anglois* le préferent à l'esturgeon. Tous ces poissons se coupent & se mangent à peu près comme du veau, & n'ont point d'autres os que l'épine du dos; il se mangent froids après avoir été marinez, & ont très bon goût de cette maniere.

Le *Saudack* est un poisson qui ressemble assez à un Merlan, mais il y en a qui sont sept ou huit fois plus gros; il est aussi ferme que la moruë, & les *Anglois* pour diversifier le salent quelquefois, & le mangent de la même maniére que la morue, avec des œufs, du beurre, & de la moutarde. Mais de tous les poissons qui abondent le plus en *Moscovie*, il n'y en a point de plus delicat, à mon goût, que le saumon blanc, qui est moins fade que le rouge: il y a pourtant des gens qui préferent le *sterlet* & le *citera*. Les *Moscovites* qui ont voyagé sur la Mer *Caspienne*, disent que ce Lac & toutes les Riviéres qui s'y déchargent abondent en ces sortes de poissons.

Je me suis entretenu avec plusieurs Pilotes qui n'ont fait toute leur vie que voyager sur la Mer *Caspienne*, & passer d'*Astracan* en *Perse* & en *Armenie*. Comme ils a-

voient des bâtimens qui n'étoient propres qu'à traverser le Lac avec un vent en poupe, ils étoient quelquesfois obligez de relacher dans des endroits, où ils n'avoient jamais eu dessein d'aller. Ces Pilotes m'ont assuré, qu'il y a plusieurs autres Rivieres considérables qui se déchargent dans la Mer *Caspienne*, & qu'on ne trouve point dans les Cartes. Comme cette Mer, suivant les meilleures Relations, a pour le moins 150. lieuës de long, & environ 120. de large, & qu'elle est d'ailleurs environnée d'une vaste étendue de pays au Midi, au Septentrion, & à l'Orient; on ne peut douter qu'elle ne soit le receptacle de plusieurs autres Riviéres très considérables, & qu'il ne s'y décharge une très-grande quantité d'eau. Jusqu'ici on n'a point découvert qu'elle eut une issue ou communication avec l'Ocean, ce qui est remarqué dans toutes les Relations que nous avons de cette Mer : ainsi il me semble que la chose mérite bien que nous examinions ce que deviennent toutes ces eaux. Mais afin que le Lecteur puisse mieux juger de la quantité d'eau qui y entre, je rapporterai quelques observations que j'ai faites sur celle que le seul fleuve du *Wolga* y jette. Les voici.

Environ à trois milles au dessous de la Ville de *Camishinka*, dans un endroit étroit, où le courant ne trouvoit aucune opposition, & où les deux rivages étoient assez élevez; premierement je jugeai du courant par une observation que je fis en divers

vers endroits du travers de la Riviere, & supputant un lieu avec l'autre, je calculai que le courant étoit d'environ 23. brasses, ou de 138. piez d'*Angleterre* dans une minute. Secondement je sondai la Riviére d'un côté à l'autre, & je trouvai que sa profondeur d'un lieu avec l'autre, étoit pour le moins de 17. piez. En troisiéme lieu, je pris la largeur de la Riviere avec le bâton de Jacob, & je la trouvai de 5860. piez, sans compter les fractions. Multipliant ces trois sommes l'une par l'autre, savoir le courant, la profondeur & la largeur, le produit est 13747560 pieds cubiques d'eau, qui descendent le *Wolga* dans ce tems-là. Divisez ensuite cette somme totale par 36. qui est le nombre des pieds cubiques contenus dans une tonne d'eau, le quotient sera 381876 tonnes, d'eau qui descendent le *Wolga* en une minute de tems.

Je fis cette supputation au mois d'Août dans le tems le plus sec de l'année, & lors que la Riviere étoit baissée de plusieurs brasses; mais si l'on considere la grande quantité d'eau que la neige produit au commencement du Printems, lorsqu'elle vient à se fondre, qui grossit ordinairement le *Wolga* de trente neufs à quarante pieds * &

 qui

* En l'année 1700. dans le tems que j'étois à *Camishinka*, j'y observai que ce fleuve s'enfloit d'environ 36. pieds de hauteur perpendiculaire, & inondoit tout le pays jusques à quatre ou cinq milles de *Camishinka*; mais qu'en d'autres endroits où

qui inonde plusieurs milles de pays; & que d'ailleurs je n'ai pas fait mes observations dans l'endroit où la plus grande quantité d'eau se décharge, mais pour le moins à 6. ou 700. miles de *Russie* de l'embouchure du *Wolga*, il est certain que le courant doit y être beaucoup plus rapide que dans l'endroit où je fis mon observation.

D'ailleurs il est à remarquer que les eaux qui viennent de la *Moscovie*, & qui sont cause que le *Wolga* commence à s'enfler à *Astracan* vers le 15. ou vers la fin d'Avril, s'augmentent considérablement pendant plus de deux mois, & ne baissent à *Astracan* que vers la fin de Juin, ou au commencement de Juillet; ce qui provient de la grande étendue de pays, que les eaux produites par les neiges du Nord ont à parcourir. Cette considération me fait croire, qu'on peut bien faire monter la quantité des eaux qui ne se déchargent toute l'année que par le *Wolga*, jusques à une sixiéme partie de plus, pour le moins, ou à 445522. tonnes dans une minute. D'ailleurs il y a un si grand nombre d'autres Rivieres, qui se déchargent de toutes parts dans cette Mer-là, & dont quelques unes ont un cours presque aussi long que celui du *Wolga*, que suivant mon calcul toutes les eaux de ces Rivieres qui se déchargent dans la Mer *Cas-*

pienne,

où les bords ne sont pas si hauts, & où le terrain est plus uni, les eaux inondoit quelquefois jusques à 15. 20. & 30. milles de pays.

pienne, peuvent bien aller au moins à trois fois autant, que ce qui se décharge par le *Wolga*, ou à 1336566. tonnes d'eau dans une minute; sans parler des pluyes continuelles qui y tombent. Cependant, comme je l'ai déja dit, on n'y connoît ni issuë ni communication avec l'Ocean pour servir de receptacle à ces eaux.

En 1699. le *Kneaz*, ou Prince *Gollitzen*, de qui j'ai déja parlé, vint à *Camishinka* voir l'Ouvrage auquel j'étois employé pour faire la communication de ce côté-là. Il ordonna au Sr. *Scheltrup*, *Danois* de nation, un de mes Aides, de prendre un petit Vaisseau bâti à la *Hollandoise*, qui avoit été lancé à l'eau cette même année, pour aller visiter la Mer *Caspienne*, & tracer une Carte exacte de toutes les Rivieres, Côtes, &c. Je lui conseillai de profiter du beau tems, de traverser cette Mer en deux ou trois endroits, & d'en sonder la profondeur; & en cas que les 100. brasses de corde qu'il avoit prises, ne fussent pas suffisantes pour trouver le fond, je lui dis de jetter, si le calme étoit assez grand, une grosse pierre dans la Mer, avec un morceau de liege de 8. ou 10. pouces de diametre, attaché à cette pierre par un crochet court, de maniére que dès que la pierre seroit à fond, le liege se détacheroit & rémonteroit d'abord sur l'eau. De sorte, que supputant le tems de la chute de la pierre, & du retour du liege pour la valeur de 100 brasses, il lui auroit été aisé de compter combien de brasses il pourroit y avoir depuis le

tems du commencement de la chute de la pierre, & du retour du liege sur l'eau, dans quelque endroit qu'il se fut trouvé. Par ce moyen il auroit pû juger passablement bien de la profondeur de cette Mer, en cas qu'il n'eut point eu assez de corde, & il auroit pû s'éclaircir sur le passage soûterrain que quelques-uns y supposent. Mais malheureusement ce Monsieur n'est jamais revenu pour faire part de ses découvertes. Comme il visitoit l'entrée d'une Riviere, dans une Baye au Sud de cette Mer, il fut pris par les Sujets du Roi de *Perse*, qui, après l'avoir dépouillé & lui avoir enlevé ses Instruments, le menerent dans une petite ville sur cette Riviére, où ils le mirent en prison. Une grosse fiévre le prit, & l'emporta en peu de jours. Dès qu'il fut pris on en donna avis à la Cour de *Perse*, qui dépêcha un exprès & lui envoya des habits & ce qui lui étoit nécessaire, avec ordre de le mener à *Ispahan*: mais cet Exprès arriva trop tard. Un domestique *Moscovite* qui étoit avec lui, fut conduit à *Ispahan*, où il fut très bien reçû, & après y avoir été examiné sur le voyage de son Maitre, dont il ne savoit guéres le véritable sujet, il fut renvoyé, avec un Guide jusqu'à l'endroit, où il devoit s'embarquer pour la *Russie*, & tous ses fraix furent payez. A son retour, qui fut l'année suivante, il vint me raporter tout cela.

Sans la perte de ce Monsieur, j'aurois pû donner une plus exacte description de cette Mer. Plusieurs personnes m'ont assuré

ſuré que l'eau n'y demeure pas toujours à la même hauteur, mais qu'elle hauſſe & baiſſe ſuivant que les ſaiſons different, & que l'Eté eſt chaud & ſec, où froid & humide. Il y a des terrains bas, qui dans quelques années ſont inondez, & qui dans d'autres ne le ſont pas. On remarque que l'eau y eſt ordinairement plus baſſe dans les mois d'Août & de Septembre, & qu'au contraire en Hiver lorſque les Riviéres du Nord ſont gelées, & qu'il ne tombe point de pluye pendant 5. ou 6. mois, c'eſt pour lors que l'eau s'enfle plus qu'en aucun autre tems. J'ai obſervé la même choſe à l'égard de pluſieurs autres Lacs beaucoup plus petits, où diverſes Rivieres venoient ſe perdre; mais c'eſt ſurquoi je ne m'étendrai pas. Ce que j'ai rapporté prouve ſuffiſamment, que la Mer *Caſpienne* n'a point de paſſage ſoûterrain, ni de communication avec l'Océan; d'où je conclus qu'il n'y a point d'autre moyen d'expliquer la diſſipation des eaux qui ſe déchargent dans cette Mer, qu'en ſuppoſant quelle ſe fait par l'évaporation cauſée par le Soleil & par les vents. Le célébre Profeſſeur M. *Halley* fait la même hipotheſe touchant les eaux qui ſe déchargent dans la Mer *Mediterranée*; ce qu'il a démontré dans la Societé Royale par des expériences très-curieuſes & très-exactes par raport à la continuelle évaporation des eaux. Je renvoye le Lecteur à ce qui en eſt dit dans les Tranſactions Philoſophiques de l'année 1687. N. 189. & N. 212. Qu'il me ſoit ſeulement permis de remarquer

marquer, qu'en faiſant la ſupputation des eaux qui ſe déchargent par diverſes Rivieres, entr'autres le Nil, dans la Mer *Mediterranée*, il ſuppoſe que la quantité en eſt quatre-vingt-dix fois auſſi grande que celle des eaux que la *Tamiſe* jette dans la Mer *Britanique*, la Marée conſiderée à part. Mais ſi le *Nil* peut ſe comparer au *Wolga*, & ſi j'en puis juger par l'étendue de pays que traverſent le *Don* & le *Nieper*, autrement le *Tanais* & le *Boryſthene*, dont le moindre parcourt environ 2000. milles de *Ruſſie*, & qui reçoivent l'un & l'autre un grand nombre de Rivieres conſiderables, avant qu'ils ſe déchargent, l'un dans le *Palus Meotide*, & l'autre dans la Mer *Noire*; je crois que la quantité des eaux qui ſe déchargent par diverſes Rivieres dans la Mediterranée eſt beaucoup plus conſidérable qu'il ne dit. Il eſt vrai pourtant que le Courant à l'entrée du Détroit, où l'on lui donne 20. milles de largeur, & où l'on dit qu'on ne peut trouver aucun fond, & où par conſéquent on ne peut prendre aucunes dimenſions, pourroit être une raiſon ſuffiſante pour juſtifier la ſupputation qu'il a faite de la quantité d'eaux qui s'évaporent dans une année.

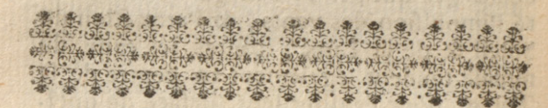
Mais puiſqu'il y a des perſonnes qui ſoutiennent fortement que les eaux, qui ſe jettent dans la Mediterranée, & dans la Mer *Caſpienne*, ſe déchargent toutes dans l'Océan par des paſſages ſouterrains; ils me permettront de leur objecter, ſur tout par

rap-

rapport à la Mer Mediterranée, que s'il y avoit, comme ils le prétendent, un passage souterrain, ou quelqu'autre communication avec l'Océan, outre celle de l'embouchure du Détroit, l'eau ne devroit jamais se décharger que par ce passage. Car excepté l'impulsion des vents, & l'attraction du Soleil & de la Lune, toutes les eaux du monde tendent également au centre de la Terre, pour égaliser leur surface de quelque côté que ce soit, soit qu'il y ait pression ou communication. D'ailleurs si la surface n'étoit pas plus basse, ou plus proche du centre de la Terre, qu'elle ne l'est hors de l'embouchure du Détroit, il seroit absolument impossible que l'eau se déchargeât par cet endroit; puisqu'il n'y a point de courant là où il n'y a point de descente. Et comme les eaux coulent toujours de haut en bas, s'il y avoit quelqu'autre passage ou communication de cette Mer avec l'Océan, il est certain que la même cause produiroit le même effet.

Supposons, par exemple, qu'on fit une communication entre trois Etangs à quelque distance l'un de l'autre, soit par un canal sur terre, ou par des tuyaux souterrains, on trouveroit que l'eau de chacun de ces Etangs chercheroit à se conserver une superficie égale à celles des autres; & si l'on ôtoit de l'un tant soit peu d'eau, ou que sa surface décrût de quelque maniere que ce fut, d'abord l'eau des deux autres auroit une égale pression, pour fournir à celui qui est le plus bas. D'où je

je conclus que l'opinion d'un passage souterrain, pour expliquer la dissipation des eaux qui coulent continuellement dans la Mediterranée, est directement contraire à la nature & à la raison.



RELATION DU VOYAGE DE JEAN DU PLAN CARPIN, CORDELIER,

Qui fut envoyé en Tartarie par le Pape Innocent IV. l'an 1246.

CHAPITRE I.

Des terres des Tartares, de leur situation, & qualité, & de la disposition de l'air.

AFIN de faire entendre plus clairement aux Lecteurs tout ce qui est des Tartares, nous divisons ce Traité en huit chapitres,

pitres, où parties. Au premier nous parlerons du pays; au 2. des hommes, au 3. & 4. de leurs mœurs & façons, au 5. de leur Empire, au 6. de leurs guerres, au 7. des pays subjuguez par eux, & au 8. comment on peut leur resister, & leur faire la guerre. Pour ce qui est de la terre, nous parlerons de sa situation, de sa qualité, & de la disposition de l'air.

Leur pays est situé en cette partie d'Orient, qui selon notre avis se joint au Septentrion. A l'Orient ils ont le *Cathay* & les *Solanges*, au Midi les Sarrasins, entre l'Occident & le Midi les *Huïres*, à l'Occident les *Naymans*, & au Nord l'Ocean, qui les environne de ce côté-là.

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, & en d'autres de campagnes, mais presque par tout sablonneux, & peu de terre grasse: en des endroits quelques forêts, & en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer, que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache, & de la fiente de chevaux: pas même leur Empereur & tous leurs Princes. La centiéme partie de cette terre n'est pas de raport, & ne peut porter de fruits si elle n'est arrousée de quelques Rivieres, & il s'y trouve peu d'eaux, & gueres de fleuves: de sorte qu'il y a peu de villages & d'habitations, mais nulles villes ni citez, sinon une que l'on dit être assez bonne, nous n'y avons pas été, & n'en fûmes pas plus près que de demie journée, lorsque nous étions au lieu qu'ils appel-

pellent, *Syra horda*, qui est la grande Cour de leur Empereur : Et bien que ce pays soit ainsi sterile de tout, toutefois il est assez bon pour les pâturages & pour la nourriture de leurs troupeaux.

Pour l'air, il y est merveilleusement inegal : Car en Eté lors qu'ailleurs le Soleil est le plus fort & le plus chaud, là ce ne sont que tonnerres & foudres violens, qui tuent force gens. Il y regne aussi des vents si froids, si forts, & si orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant. De sorte que comme nous étions en une de leurs *Hordes*, (ainsi qu'ils apellent les stations & logemens de leur Empereur & de leurs Princes) nous étions contraints par la violence du vent de nous jetter contre terre, où nous ne voyons du tout rien pour la grande poudre qu'il faisoit. L'Hyver il ne pleut jamais là, mais en Eté seulement, & encore si peu que cela ne peut qu'à peine humecter la poudre, & faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au tems qu'ils firent l'élection de leur Empereur, & qu'ils le vouloient mettre sur le thrône Royal, pendant que nous étions en Cour, il y tomba une si forte grêle, que venant à se fondre, il y eût, comme nous sçûmes, plus de cent quarante personnes de la Cour submergées, & plusieurs maisons, meubles, & autres choses emportées. Souvent en Eté il y fera un très-grand chaud, & tout soudain un froid extrême. L'Hiver il tombe de la neige en abondance en certains endroits, en

d'autres fort peu. Enfin le pays, selon que nous avons peu voir en cinq mois & demi, que nous l'avons couru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre & plus miserable qu'on ne sçauroit dire.

CHAPITRE II.

Quels sont les Tartares, de leurs mariages, vêtemens, & habitations.

POur parler des hommes, de leur forme, de leurs mariages, vêtemens, habitations, meubles & biens; je dirai premierement que leurs visages sont assez differens de tous les autres du monde. Car ils ont une grande largeur entre les yeux & les jouës, & leurs jouës s'elevent fort en dehors, ils sont fort grêles & menus de ceinture, peu exceptez: la plûpart de stature mediocre. Tous ont peu de barbe: quelques-uns toutefois ont quelques poils en la lêvre de dessous, & au menton, qu'ils laissent croitre, sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont des couronnes comme nos Prêtres, & depuis une oreille jusqu'à l'autre ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent aussi sur le front à la largeur de trois doigts: & pour les cheveux, qui sont entre leur couronne & cette rasure, ils les

les laissent croître jusques sur les sourcils: de part & d'autre du front ils ont leurs cheveux à demi coupez, du reste ils les laissent croître aussi longs que les femmes, & de cela ils en font deux cordons qu'ils lient & nouënt au derriere de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir, les uns en ont cent, d'autres cinquante, vingt, dix, plus ou moins. Ils épousent indifferemment leurs proches parentes, excepté leurs meres, filles, & sœurs de pere ou de mere : & mêmes ils peuvent épouser leurs belles meres après la mort de leurs peres. Les jeunes freres sont tenus aussi d'épouser la femme de leur frere aîné mort, ou quelqu'autre de la parenté.

Pour les autres femmes, ils les peuvent prendre comme il leur plaît, & sans en faire aucune difference. Ils les achetent fort cher de leurs peres & meres. Les femmes, aprés la mort de leurs maris, ne convolent pas aisément en secondes noces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser sa belle mere.

Les habillemens des hommes & des femmes sont faits de même sorte: ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre, ou d'écarlate, faites en cette forme. Elles sont fenduës & ouvertes depuis le haut jusqu'en bas, ils les rendoublent dessus l'estomac, & les lient d'un ruban au côté gauche, & de

de trois au droit. Elles ſont fenduës au côté gauche juſqu'au bras. Leurs fourrures de toutes ſortes ſont faites de la même façon; toutefois celle de deſſus a le poil par dehors; mais par derriere cela eſt ouvert, & il y a une petite queuë qui leur va juſqu'aux arrets. Les femmes mariées portent une tunique fort large, qui leur traîne juſqu'à terre, & qui eſt fenduë par devant. Sur la tête elles portent je ne ſçai quoi de rond, fait d'oſier, ou d'écorce, qui s'étend plus d'une aune de long, & ſe termine au haut en carré, & depuis le bas juſqu'au haut va toujours en élargiſſant; au bout y a une petite verge longue & menuë d'or ou d'argent, ou de bois, ou bien une plume, & cela eſt attaché ſur un bonnet, qui s'étend juſques ſur les épaules. Cette ſorte de coiffure eſt couverte de bougran, ou de pourpre & d'écarlate: & ſans cet ornement, elles ne ſe montrent jamais devant les hommes: c'eſt par cela qu'on les reconnoît d'avec les autres femmes. Les filles & jeunes femmes mariées ſe peuvent difficilement diſcerner & reconnoître par leurs maris mêmes, parce qu'elles ſont vetuës tout de même que les hommes. Les bonnets qu'ils portent ſont de toute autre ſorte que ceux des autres nations, & il eſt même très mal aiſé de ſe faire entendre ſur cet article à qui les voudroient bien décrire. Leurs logemens ſont ronds, en forme de tentes, & faits avec des verges & bâtons fort deliez; au deſſus, droit au milieu, y a une fenêtre ronde, par où

la lumiere entre, & la fumée ſort; car ils ſont toujours leur feu au millieu. Les parois & les toits de ces logis ſont couverts de feutres, & les portes ſont auſſi faites de la même étoffe. Ces maiſons ſont grandes, ou petites, ſelon la qualité & la dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes ſont fort aiſées à defaire & à refaire, & à être chargées ſur des bêtes de ſomme. Il y en a d'autres qu'on ne peut défaire de la ſorte; mais il faut les porter toutes brandies ſur des chariots: les plus petites ſont tirées par un bœuf ſeulement; les autres plus grandes par trois & quatre, ou même plus, s'il eſt beſoin. En quelque part qu'ils marchent, ſoit à la guerre, ou ailleurs, ils traînent toujours cela avec eux. Ils ſont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chevres, & chevaux. Je croi qu'ils ont plus de bêtes eux ſeuls, que tout le reſte du monde enſemble: ils n'ont point de pourceaux, ni d'autres animaux.

CHA-

CHAPITRE III.

De leur Religion & de leurs Ceremonies : de ce qu'ils pensent être peché : de leurs divinations, funerailles & purgations des pechez.

POur ce qui est de leur Religion, ils croyent un Dieu Créateur de toutes choses, tant visible qu'invisible, & qui donne les recompenses & les peines aux hommes selon leurs mérites. Toutefois ils ne l'honorent pas par prieres & louanges, ni par aucun service ni ceremonies : & cependant ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes : ils les posent de part & d'autre des portes de leurs logis ; & au dess s il y a je ne sai quoi de même étoffe, en forme de mamelles. Ils croyent que c'est ce qui garde leurs troupeaux, & qui leur donne du lait & des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffe de soye, & leur rendent de grands honneurs. Quelques-uns même les posent sur de beaux Chariots couverts devant la porte de leurs logemens, & quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces Chariots-la, est mis à mort, sans aucune remission. Les Chefs de mille & de cent hommes ont toûjours une de ces Idoles au milieu de leur logis : ils leur offrent le premier lait de leurs Brebis, & Jumens: & lors qu'ils commencent à boire & à manger, ils leur offrent de leurs viandes ; quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur dans un plat à l'Idole, qui est sur le chariot, & laissent cela ainsi jusqu'au lendemain ma-

tin, qu'ils l'ôtent de là, le font cuire & le mangent. Ils mettent une de ces Idoles fort honorablement devant le logement de leur Empereur, comme nous en avons vû devant le Palais de celui qui regne maintenant; puis ils lui font force presens. Ils lui offrent aussi des Chevaux, que personne après cela n'ose plus monter. Ils lui presentent encore d'autres animaux, & de ceux qu'ils tuent pour manger ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brulent au feu. Ils adorent le côté du Midi comme si c'étoit une Divinité, & contraignent tous les Grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas long-tems qu'un certain Duc de Russie, nommé *Michel*, s'étant venu rendre à l'obéissance de *Baati*, ils le firent premierement passer entre deux feux, puis lui commanderent de faire l'adoration vers le Midi à *Cingischam*. Il répondit qu'il s'inclineroit volontiers devant *Baati*, & les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux Chrétiens; & comme ils le pressoient toûjours à cette adoration, & qu'il n'en vouloit rien faire, *Baati* envoya dire par le fils de *Jeroslaus*, qu'il fut aussi-tôt mis à mort, s'il ne vouloit adorer. *Michel* le refusa encore, disant qu'il mourroit plutot; mais *Baati* lui envoya un de ses Gardes, qui lui donna tant de coups de pieds dans l'estomac & au ventre, qu'il en mourut bientôt après: alors un des siens qui se trouva present à cela, le consoloit, en lui disant, qu'il eut bon courage, que ce martire ne duteroit pas long-tems, & que cela lui apporteroit une éternelle joye: après cela on coupa

la tête au maître & au serviteur. Ils adorent donc le Soleil, la lumiere & le feu, comme aussi l'eau & la terre, leur offrant les premices de leur manger & boire, & principalement le matin avant que de rien manger. Ils n'ont aucune ceremonie pour le service du vrai Dieu, & ne contraignent personne à changer de Religion.

Il arriva toutefois, comme nous étions en ce païs-là, qu'un certain *André Duc de Sarvogrod* en Russie, étant accusé devant *Baati* de tirer des chevaux de Tartarie, pour les vendre ailleurs, bien qu'on ne pût prouver rien de cela contre lui ne laissa pas d'être mis à mort. Ce qu'entendant son jeune frere, il vint avec la veuve du mort vers ce *Baati* pour le suplier de ne leur point oter leurs terres & Seigneuries; mais l'autre dit, qu'il étoit raisonnable que ce frere prit en mariage la femme de son frere: & commanda en même tems à la veuve de le prendre pour son mari, suivant la coutume des Tartares. Le frere protesta qu'il aimoit mieux mourir que de faire rien contre sa loi: & toutefois on la lui fit prendre par force, quoi qu'il put faire pour s'en empêcher: on les fit coucher tous deux en un lit, avec un enfant qui pleuroit & crioit, & on les força tous deux de se mêler ensemble.

Bien qu'ils n'ayent aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du peché; ils ont toutefois quelques traditions des choses qu'ils tiennent pour peché, selon qu'eux-mêmes & leurs ancêtres se le sont imaginez: comme de mettre un couteau dans le feu, ou d'en toucher le feu si peu que ce soit; ou de tirer la

Chair du pot bouillant, avec le couteau, & de fendre du bois près du feu avec une coignée: car ils croyent qu'on doit faire au feu un sacrifice de telles gens: de s'appuyer contre un foüet, dont on fait aller les chevaux; car ils n'usent point d'éperons: de toucher des fléches avec ces fouets-là: Prendre ou tuer de jeunes oiseaux, & de leurs petits: Battre un cheval avec sa bride: Rompre un os avec un autre: Epancher du lait ou autre boisson & jetter de la viande à terre: Faire son eau dans l'enclos de son logement: Si tout cela se fait de propos deliberé, on est mis à mort: si sans y penser, on est condamné à payer quelque argent au devin, qui les purifie, & fait passer leur logement, & tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer, ou en emporter quoi que ce soit. Si quelqu'un voulant avaler quelque morceau, ne le peut, & est contraint de le rejetter, ils font un trou en son logement, le tirent par là, & le tuent sans merci: Si aussi quelqu'un marche sur le sueil de la porte du Palais Imperial, ou de quelqu'autre des Chefs, il est incontinent mis à mort: Ils ont plusieurs autres semblables superstitions, qui seroient trop longues à raconter.

Mais de tuer les hommes, d'envahir les pays d'autrui, de faire injure & tort aux autres, bref de contrevenir aux Commandemens de Dieu, ils n'en font aucune conscience, & ne tiennent point cela à peché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque creance qu'après

la

la mort ils jouïront d'une autre vie, où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront, & feront toutes les autres actions, qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux divinations, augures, vol des oyseaux, sorcelleries, & enchantemens. Lors que le diable leur fait quelque réponse, ils croyent que cela vient de Dieu même, ils le nomment *Itoga*, & les Comans *Chan* c'est à dire, Empereur, & le reverent & craignent merveilleusement, lui faisant plusieurs offrandes, lui donnant des premices de leur boire & de leur manger & ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent toujours à la nouvelle Lune, ou à la pleine: aussi l'appellent-ils grande Reyne, & Imperatrice, & la prient & adorent les genoux en terre.

Pour le dire en un mot, ils croyent que le feu purifie toutes choses; de sorte que quand quelques Ambassadeurs, Princes, ou autres viennent vers eux, ils les font passer avec leur presens entre deux feux, pour les purger. Si le tonnerre tombe sur leurs troupeaux, ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils se pensent être pollus & prophanez, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, & mettent toute leur esperance & felicité en ces choses-là.

Quand quelqu'un d'entr'eux devient malade, on met en son logement une lance, environnée d'un feutre noir: à ce signal personne d'étranger n'ose plus entrer là dedans, & lors qu'il commence à agoniser, & qu'il est

eſt aux traits de la mort, tous les autres le quittent; d'autant qu'aucun de ceux qui ont été preſens à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du Capitaine, ou de l'Empereur avant la nouvelle Lune.

Quand celui-là eſt mort, s'il eſt des principaux, on l'enterre ſecrettement en la campagne, avec ſa loge, où il eſt aſſis au milieu avec une table devant lui, un baſſin plein de chair, & une taſſe de lait de jument. On enterre auſſi avec lui une jument, ſon poulain, & un cheval ſellé & bridé: ils mangent un autre cheval, dont ils rempliſſent la peau de paille, puis l'eſlevent en haut ſur quatre bâtons; afin que le mort ait en l'autre monde où loger, une jument dont il puiſſe tirer du lait, & de quoi multiplier des chevaux, pour s'en ſervir. Ils enterrent encore de même avec lui ſon or & ſon argent. Ils rompent le chariot qui le portoit, & ſa maiſon eſt abbatuë. Perſonne n'oſe proferer ſon nom juſqu'à la troiſiême generation. Ils ont une autre façon d'enterrer les Grands, c'eſt qu'ils vont ſecrettement en la campagne, & y otent toutes les herbes juſqu'aux racines, puis font une grande foſſe, à côté ils en font une autre, comme une cave ſous terre; puis le ſerviteur qui aura été le plus cheri du mort eſt mis ſous le corps, où ils le laiſſent giſant tant qu'il n'en peuve quaſi plus. Enſuite ils le retirent pour le faire reſpirer un peu, & font ainſi par trois fois; que s'il en échape, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plait, & eſt tenu pour un des principaux de la horde, & du logement.

Pour

Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus ; puis ils remplissent cette autre fosse, qui est devant celle-là, & mettent de l'herbe par dessus, comme elle étoit auparavant, afin que de là en avant on ne puisse reconnoître l'endroit où elle est.

Ils ont deux lieux distinguez de sepulture ; l'un auquel ils enterrent les Empereurs, Princes, Capitaines, & autres de la Noblesse seulement : en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les porte là tant qu'il est possible ; & on enterre avec eux force or & argent, L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là beaucoup des leurs qui furent tuez. Personne n'ose approcher de ces cimetieres là, sinon ceux qui en ont la charge, & qui sont établis pour les garder ; si quelqu'autre en approche, il est aussi tôt pris, battu, foüetté, & fort mal traité. De sorte que nous autres ne sachant pas cela, nous entrâmes sans y penser dans les bornes de ce lieu-là : ils commencerent à nous tirer des fléches, mais d'autant que nous étions Ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coûtume du païs, ils nous laisserent aller sans nous faire autre mal. Or il faut que les parens du mort, & même tous ceux qui demeurent en leurs logement, soient purifiez par le feu ; ce qui se fait en cette sorte. Ils allument deux feux, mettent deux lances auprès, & une corde, qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pieces de bougran, & sous cette corde entre

ces feux, & ces lances, ils font paſſer hommes, animaux, & logemens qu'il faut purifier; Il y a deux femmes, l'une deçà, l'autre delà, qui leur jettent de l'eau, & recitent quelques paroles. Que ſi quelques chariots viennent à ſe rompre en paſſant, ou que quelque choſe en tombe, les devins prennent auſſi tôt cela pour eux.

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement-là paſſent auſſi par le feu: maiſon, lit, feutres, chariots, vêtements, & tout ce qui aura appartenu à tels morts ainſi, ne ſera plus touché de perſonne: on rejettera cela comme choſes immondes, & polluës.

CHAPITRE. IV.

De leurs coutumes bonnes & mauvaiſes, & des viandes dont ils uſent.

LEs Tartares ſont les plus obéiſſans du monde à leurs Seigneurs, plus que parmi nous quelques peuples que ce ſoit à Superieurs. Ils les reverent infiniment, & ne leur diſent jamais une menterie. Ils n'ont gueres ou point du tout de contentions de paroles, & toujours n'en viennent-ils jamais aux effets. Il n'y a point d'injures, de batteries, ni de meurres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en commet pas de choſe d'importance: de ſorteque les loges où ils ſerrent leurs treſor, ne ſon point fermées avec ſerrures & verrous. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve,

ve, on les laiſſe-là ſans les prendre, où les ramene à ceux qui ſont deſtinez pour cela ; & ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend auſſi-tot ſans difficulté. Ils s'honorent fort entr'eux, & uſent de grandes familiaritez les uns envers les autres : Et bien qu'ils ayent peu de vivres, ils ſe les communiquent toutefois fort liberalement. Ils ſont fort patiens en tout : de ſorte que quand ils jeunent, ne mangeant rien un & deux jours durant, on ne les voit pas ſuporter cela avec impatience, mais au contraire ils jouent, chantent & paſſent le tems auſſi gayement que s'ils avoient fait bonne chere. Quand ils ſont à cheval, il ſuportent merveilleuſement bien le chaud & le froid exceſſif, & ne ſont point delicats en aucune ſorte. Ils ne ſe portent point d'envie les uns aux autres. Ils n'ont ni procès ni differens entr'eux, ne ſe mepriſent pas l'un l'autre, mais plutot aïdent & avancent les autres tant qu'ils peuvent. Leurs femmes ſont fort chaſtes, & il ne ſe parle point qu'aucune ſe gouverne mal, n'y uſe d'aucunes paroles honteuſes & impudiques, ni même par jeu. De ſeditions & mutineries entr'eux il ne s'en parle jamais, & bien qu'ils ſoient fort ſujets à s'enyvrer, toutefois ils n'en viennent jamais à contentions & debats de fait ou de paroles pour cela.

Mais auſſi d'autre coté ils ont des choſes fort mauvaiſes, comme d'être les plus ſuperbes & orgueilleuſes gens du monde, de mepriſer tous les autres, & ils les eſtiment moins que rien, quelques Grands & Nobles qu'ils puiſſent être. Car nous avons vû en la Cour de l'Empereur

un *Jeroslaus*, grand Duc de Russie, le fils du Roi de *Georgie*, & autres Chefs & Seigneurs de qualité être tous fort peu honorez. Les Tartares qu'on leur bailloit pour les conduire, quelques petits qu'ils fussent, les precédoient en tout, & prenoient toûjours la premiere & la plus honorable place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au dessous d'eux. Ils sont fort sujets à colere & indignation, grands menteurs envers tous les autres hommes, & il ne se trouve jamais presque un mot de verité en leur bouche pour les étrangers. Ils semblent fort doux & affables au commencement, mais à la fin ils piquent comme le scorpion; ils sont cauteleux & rusez, & tâchent de tromper & de surprendre les autres tant qu'ils le peuvent. Ils sont fort sales & vilains en leur boire & manger, & en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils y procedent avec tant d'astuce & de subtilité, qu'il est bien mal aisé de s'en douter, de le prévoir, & d'y donner ordre.

L'yvrognerie est honorable parmi eux: quand à force de boire ils sont contrains de rejetter & vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux que devant. Ils sont fort avares & fort convoiteux, grands demandeurs & exacteurs, qui retiennent opiniatrement tout, & ne donnent quasi jamais rien. Ils ne font point cas de tuer les autres hommes: bref ils ont tant de mauvaises mœurs & façons de faire, qu'il seroit difficile de rédiger tout par écrit.

Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger: comme chiens, loups, renards, & chevaux,

vaux, & même en cas de necessité ils ne font pas dificulté de manger de la chair humaine. De sorte que quand ils assiegerent une certaine ville des *Kitaiens*, où étoit enfermé le Prince, ils continuerent le siege tant que les vivres manquerent aux assiegeans mêmes ; si bien que n'ayant plus que manger, ils vinrent à se decimer eux-mêmes pour se repaitre. Ils mangent aussi de toutes les ordures que leurs jumens jettent dehors, avec leurs poulains : nous les avons veu même manger des poux, des rats, & des souris.

Ils ne se servent point de napes, ni de servietes en leur manger, & n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autres choses semblable, mais des chairs seulement, & encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourroient-elles se substanter. Ils ont toujours leurs mains pleines de graisse; & quand ils ont achevé de manger, ils les frotent ou à leurs botes, ou à de l'herbe, ou à la premiere chose qu'ils ont en main. Les plus honêtes ont seulement comme de petits mouchoirs, où ils frotent leurs mains aprés avoir mangé de la chair. L'un d'eux tranche les viandes, & l'autre prend avec la pointe du couteau les morceaux, dont il en donne aux uns & aux autres, plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les escuelles, & s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis renversent tout cela dans la marmite avec la chair. Pour leurs pots, marmites, & chaudieres, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand peché entr'eux de laisser perdre en mangeant aucun morceau

de chair, ou quelque goutte de la boisson : de sorte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moüelle.

Pour leurs habillemens, ils ne les lavent & nettoyent jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, & aussi de celui de brebis, de chevre, de vache, & de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise, ni de medon, si l'on ne leur en apporte d'autres païs.

L'Hyver ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, excepté les riches & les aisez. Ils font cuire du miel avec de l'eau, & en font un manger si delié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on ne le mange, chacun en boit un verre ou deux le matin, & ne mange rien plus de tout le jour. Le soir on leur donne un peu de chair, avec du potage ou du bouillon qu'ils hument, mais l'Eté ils ont abondance de lait de Jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse present, ou qu'ils prennent quelque bête ou quelques oiseaux à la chasse. Leurs Loix leur permettent de tuer tous les hommes & femmes qu'ils auront surpris en adulteres manifestes, & ils en font de même d'un homme & d'une fille trouvez en fornication.

Si parmi eux il se trouve quelque voleur découvert en son larcin, ils le mettent à mort, sans merci ; & si quelqu'un découvre leurs entreprises, & principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos, par un homme robuste.

Quand un petit fait une offense à un plus grand que soi, il est griévement batu. Ils ne font point de difference entre le fils d'une concubine d'avec celui d'une femme légitime, mais le Pere peut donner à l'un ou à l'autre ce qu'il lui plait. S'il s'agit de quelques Princes ou Ducs d'entr'eux, le fils de la concubine sera aussi bien Duc comme l'autre. Quand un Tartare a plusieurs femmes, chacune a son logement,& sa famille à part: le mari couche un jour avec l'une, & un autre jour avec l'autre, mais entre ces femmes il y en a toûjours une plus grande & la principale, avec laquelle il demeure plus souvent. Et quoiqu'elles soient en tel nombre, elles vivent toutefois fort doucement & fort paisiblement ensemble.

Les hommes ne s'adonnent à aucun travail, sinon à faire des fléches, & à prendre garde à leurs Troupeaux: ils ne s'adonnent guere qu'à la Chasse, & à tirer de l'arc: car tous tant qu'ils sont,depuis le plus petit jusqu'au plus grand sont bons archers, & ils accoutument leurs enfans dès l'âge de deux ou trois ans à aller à Cheval. Ils leur font mener leurs chevaux & leurs chariots, leur donnent des arcs proportionnez à leur âge, & leur aprennent à en tirer. Ils sont fort adroits & hardis: les femmes & les filles savent aussi aller à cheval, elles les font courir & galoper aussi vite que les hommes. Nous en avons vû avec des arcs & des carquois: tant les hommes que les femmes, ils restent tous long-tems à

cheval. Leurs étriers sont forts courts; ils ont un grand soin de leurs chevaux comme aussi de toutes choses qui sont à eux. Leurs femmes font tout le travail & les ouvrages du logis, comme les fourrures, habillemens, souliers, botes & toutes autres choses faites de cuir. Elles meinent aussi les chariots, & les racoutrent, chargent les chameaux, & sont fort diligentes & fort habiles à tout ce qu'elles font. Elles portent toutes des calçons; & il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que les hommes.

CHAPITRE V.

De l'Empire & des Seigneurs des Tartares.

VErs l'Orient il y a, comme nous l'avons remarqué, un païs appellé *Mongal*, qui avoit autrefois quatre sortes de peuples; l'un dit, *Jeka* Mongal, c'est à dire les grands *Mongales*. L'autre, *Sumorgal*, ou Mongales aquatiques, qui furent aussi appellez Tartares, à cause d'un fleuve nommé Tartar qui passe par leur terre. Le troisieme s'appelle *Markut* & le dernier *Metrit*. Ces quatres peuples étoient tous de même forme, mœurs & langue; quoiqu'entr'eux ils fussent distingués par Princes ou Chefs, & par Provinces. Or en la terre de *Jeka Mongal*, il y eut un certain homme nommé *Cingis*, qui devint un grand chasseur. Il aprit à ceux de sa nation à dérober, piller,

& brigander. Il alla dans les autres païs, & tant qu'il pouvoit attirer d'hommes à soi, il les emmenoit: pour ceux de la nation, il les sçût si bien gagner, qu'ils le suivirent comme leur Chef à tout mal faire. Son commencement fut de faire la guerre à ceux de *Sumongal* qui sont les vrais Tartares; & fit si bien, qu'avec ce peu d'hommes qu'il avoit, il tua le Chef des ennemis, & subjuga ces Tartares. Avec tout ces peuples ensemble, il marcha contre ceux de *Merkat* voisins des Tartares, & les assujettit aussi: ensuite il en fit autant de ceux de *Metrit*.

Or les *Naymans* entendant comment *Cingis* s'elevoit de la sorte, ils en furent indignez: car ils avoient eu un Roi fort vaillant & fort belliqueux, auquel tous ces Peuples payoient tribut. Ce Roi étant mort, ses ses enfans lui avoient succedé, fort jeunes encore, & de petit sens, qui ne savoient pas gouverner leurs peuples. Ils étoient divisez entr'eux. Ces *Naymans* faisoient quelques courses en ces païs Tartares, où ils tuoient, ravageoient & emmenoient tout. *Cingis* voyant cela assembla les siens à l'encontre. Les *Naymans* & les *Karakitays*, ou Cathaiens Noirs vinrent d'autre part, avec une armée en une vallée étroite entre deux montagnes, par où nous passâmes en allant vers l'Empereur des Tartares. Là se donna une sanglante bataille, où les *Naymans* & *Karakitays* furent vaincus par les *Mongales*, qui en tuerent la plus grande partie, les autres s'enfuirent & le

reste

reste, qui ne se put sauver, fut reduit en servitude.

Depuis en cette même terre de *Karakitay*, *Occuday-Cham* fils de *Cingis*, après qu'il fut élu Empereur, bâtit une ville qu'il appella *Omil*, après laquelle, en tirant au Midi, est un desert, où l'on dit qu'il y a des hommes sauvages, qui ne parlent point, & n'ont point de jointures aux jambes, & que quand ils viennent à tomber, ils ne se peuvent relever sans l'aide des autres. On dit qu'ils ont quelque peu d'usage de raison.

Les *Mongales* victorieux se préparerent contre les *Kitayens*, dont l'Empereur avoit ramassé de grandes forces contre eux. Le combat s'étant donné, les *Mongales* furent vaincus, & les principaux d'entr'eux tuez, excepté sept; *Cingis*, & le reste s'enfuit en son païs. Mais quelque tems après s'étant remis sur pied, il alla attaquer les Huires, qui étoient Chrétiens Nestoriens, qu'il vainquit. Les Tartares prirent leurs lettres & leurs caractéres, car avant cela ils ne savoient ce que c'étoit que d'écrire, & aujourd'hui on appelle ces lettres-là, lettres des *Mongales*. De là il marcha contre ceux de *Sarvinr*, les *Caranites*, ceux de *Votrat*, & contre les *Comans*, & subjuga tous leurs païs: puis retourna en sa terre, où s'étant reposé quelque tems, il assembla tous les Peuples, alla contre les *Kataiens*, les defit, gagna une partie de leurs terres, & assiegea leur ville capitale, où étoit enfermé leur Empereur. Ce siege dura si long-tems que

que les vivres faillirent aux Tartares, en ſorte que *Cingis* fut contraint de les faire décimer pour vivre de leur chair. Ceux de la ville ſe défendoient fort bien : les armes & les pierres mêmes leurs manquant, ils ſe ſervirent de lingots d'argent pour jetter, & principalement d'argent fondu ; car cette ville étoit pleine de grandes richeſſes : mais les Tartares voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par la force & la longueur du ſiege, ils s'aviſerent de faire une mine, qui les conduiſit ſous terre juſqu'au milieu de la ville, dont ils ſe rendirent ainſi maîtres après un grand & long combat. L'Empereur y fut tué avec la plupart des ſiens. Les Tartares y gagnerent de grandes richeſſes, & ayant établi de bonnes garniſons des leurs s'en retournerent en leur pays, & *Cingis* fut élu Empereur. Une partie de ce pays de *Kitay*, qui étoit vers la Mer, ne put être ſubjugué par eux, & demeure encore aujourd'hui dans ſa liberté. Ces *Kitayens* ſont demi idolatres, & ont des lettres particulieres. Ils ont auſſi le Vieux & le Nouveau Teſtament, avec la Vie des Peres, & des Hermites, & des lieux faits comme des Egliſes, où ils prient Dieu à certains tems & heures. Ils ſe diſent avoir quelques Saints particuliers.

Ils adorent un ſeul Dieu, honorent Jeſus-Chriſt nôtre Seigneur, & croyent la vie éternelle ; mais ils n'ont point de baptême : ils tiennent nos Ecritures en honneur & reverence ; aiment les Chrétiens, ont pluſieurs Egliſes ; & ſemblent être gens aſ-

ſez

ſez doux & humains. Ils ne portent point de barbe & reſſemblent aſſez de viſage aux *Mongales* : mais ils n'ont pas le viſage tout à fait ſi large. Ils ont une langue particuliere, & dans le reſte du monde il ne ſe trouveroit pas de meilleurs artiſans en toutes ſortes d'ouvrages. Leur païs eſt abondant en blé, vin, or, argent & ſoyes, bref en tout ce qui ſe peut deſirer pour la vie.

Or les Tartares s'étant un peu repoſez, ils remirent en Campagne leurs Armées, qu'ils ſeparerent en divers endroits. *Cingis* envoya un de ſes fils nommé *Toſſuch*, & ſurnommé *Chan*, c'eſt à dire Empereur, avec une Armée contre les *Comans*, qu'après pluſieurs combats il ſubjugua, puis retourna au païs. Il envoya un autre de ſes fils contre les *Indiens*, avec une Armée qui ſe rendit maître de la petite *Inde*, où ſont les Saraſins noirs, que l'on appelle *Ethiopiens*. Cette Armée marcha auſſi contre les Chrétiens de *l'Inde Majeure*. Le Roi de ce pays-là, qu'on appelle le *Prêtre Jean*, en ayant été averti leur vint à l'encontre avec ſes forces, & ayant fait faire des figures d'hommes de bronſe, les fit attacher ſur les ſelles des chevaux, y fit mettre du feu par dedans, avec un homme en croupe ſur le cheval derriere la figure, avec un ſoufflet. Il en fit faire quantité de cette ſorte, puis étant venu à la bataille contre les Tartares, il fit marcher ces Chevaux ainſi accommodez les premiers, & les hommes qui étoient derriere jetterent je ne ſai quoi dans le feu qui étoit dans chaque figure, &

ſou-

ſouflant bien fort, cela fit élever une telle fumée que les Tartares en furent tous couverts. Alors ils les attaquerent à coups de fléches; de ſorte qu'il y en eut beaucoup de tuez, le reſte fut chaſſé & mis en fuite; je n'ai point ſu que depuis ils ſoient revenus. Or comme les Tartares ſe retiroient par les déſerts, ils virent, à ce qu'on dit, en un certain païs, où ils trouverent des Monſtres ayant la reſſemblance de femmes, & comme ils leurs demanderent par divers Interpretes, où étoient les hommes de cette terre-là, elles répondirent que toutes les femmes qui naiſſoient en ce pays-là avoient forme humaine, mais les hommes figures de chien. Les Tartares s'étant donc arrêtez quelque tems en ce païs-là, tous les chiens s'aſſemblerent en un lieu, & durant l'Hiver, qui étoit fort âpre, ſe jetterent tous dans l'eau: puis ils ſe changeoient en poudre, & cette poudre mêlée avec l'eau devenoit une glace, dont ils étoient tous couverts: de ſorte qu'ils vinrent ainſi avec grande impetuoſité ſe jetter ſur les Tartares, qui ſe defendoient, & les tiroient à coups de fléches, mais ils frapoient comme ſur des pierres, & retournoient en arriere: ainſi ces chiens en bleſſerent les uns à coups de dents, tuerent les autres, & chaſſerent le reſte hors de leur terres. Le reſte de l'armée ſe retirant de là, vint au pais de *Burutabeth*, qu'ils gagnerent. Ceux-ci étoient Paiens, & avoient une merveilleuſe, ou plutot malheureuſe coutume de manger leurs peres & meres: car quand quel-

quelqu'un y étoit mort, ils assembloient toute la parenté, & en faisoient un bon repas entr'eux. Ces gens-là n'ont point de poils à la barbe, & portent toujours un fer en la main, dont ils s'arrachent tous les poils qui y croissent de nouveau. Ils sont aussi fort laids & diformes. De là cette armée Tartaresque retourna en son païs.

Or *Cingischam*, au même tems qu'il départoit ainsi ses Armées çà & là, en envoya entr'autres une vers Orient, en la Contrée de *Kergis*, qu'elle ne put subjuguer; & de là alla jusqu'au mons *Caspies*, que l'on disoit être de pierres & rochers d'aimant, de sorte qu'ils attiroient le fer de leurs fléches, & leurs armes de fer. Ils virent dans l'enclos de ces montagnes certains peuples enfermez là. Ils rompirent bien ces barrieres pour passer, mais une nuee se mettoit devant eux, qui les empêchoit d'aprocher plus prés, & ceux qui le vouloient essayer mouroient aussi tôt. Avant qu'arriver à ces montagnes, ils furent plus d'un mois à passer de grands deserts: de là retournant contre l'Orient, ils emploierent encore plus d'un autre mois dans le desert, tant qu'enfin ils parvinrent à certains chemins frayez, mais sans trouver personne, qu'un homme & une femme, qu'ils amenerent à leur Prince *Cingis*. Comme on leur eut demandé où étoient tous les hommes de ce païs-là, ils repondirent qu'ils s'étoient retirez aux creux des montagnes, où étoit leur habitation. Alors *Cingis* ayant retenu la femme, envoya l'hom-

l'homme avec quelques-uns des siens, pour signifier à ces gens-là qu'ils eussent à le venir trouver aussi tot; ce qu'ayant entendu, ils firent réponse qu'ils ne manqueroient point de venir à un tel jour, pour recevoir ses commandemens: en attendant ils s'assemblerent, & par des chemins secrets sous terre, vinrent se jetter tout d'un coup sur les gens de *Cingis*, dont ils en tuerent plusieurs, & le reste se sauva à la fuite, emmenant l'homme quant & eux, qui avec sa femme ne bougea depuis du païs des Tartares. Comme on leur demandoit pourquoi ces peuples-là habitoient ainsi sous terre; ils disoient que c'étoit pour ce qu'en un certain temps de l'année, au lever du Soleil, il se faisoit un bruit si grand, & un son si violent, qu'ils ne pouvoient suporter cela en aucune maniere; si bien qu'alors ils étoient contrains de battre des tambours, & autres instrumens de grand bruit, pour n'entendre point cet autre son.

Or comme *Cingis* s'en retournoit de ce païs là, les vivres commencerent à lui manquer, & ses gens mouroient de faim, quand ils trouverent par hasard les entrailles toutes fraiches d'une bête. Les ayant nettoyées de leurs ordures ils les firent cuire, & les apporterent au *Cham Cingis*, qui en mangea de bon appetit avec les siens. Alors il fit une loi, que de là en avant on ne jetteroit plus le sang, ni les entrailles, ni autre chose de la beste qui se pourroit manger, aprés en avoir oté l'ordure. De là il revint en son païs, où il fit plusieurs bonnes

loix

loix & ordonnances, que les Tartares gardent encore aujourd'hui inviolablement : deux entr'autres sont à remarquer, l'une, que quiconque par vanité & ambition voudroit se faire Empereur de sa propre autorité, & non par élection des Princes & Seigneurs, fut mis à mort sans remission : car devant l'election de *Cingis*, un sien neveu qui avoit voulu attenter cela, fut aussi tot puni de mort. L'autre, qu'ils devoient subjuguer tous les peuples du monde,& ne faire jamais de paix avec aucun qui ne se fut soumis à eux, jusqu'à ce que le temps fut venu de les exterminer. Car il leur avoit été prophetisé qu'ils devoient tuer tout, & que ceux qui en pourroient échaper, devoient, comme ils disent, observer la loi que tiennent ceux qui les ont vaincus.

De plus, il ordonna que leurs armées fussent divisées par milliers, centaines, & disaines : cela achevé, il fut tué d'un coup de foudre, & laissa quatre fils, savoir *Iossuch* Cham, *Thaaday*, & un autre dont je ne sai pas le nom. Ces enfans, avec les autres principaux Seigneurs de l'Etat assemblez, éleurent pour Empereur le fils aisné *Occoday*, qui a eu trois fils, *Cuyné*, qui est maintenant Empereur, *Cocthen*, & *Cyrenen*. Les fils de *Tossuch* Cham sont *Baati*, le plus puissant & le plus riche de tous aprés l'Empereur; *Ordu*, le plus ancien de tous les Princes; *Sebam*, *Bora*, *Bercuthanth*, & autres.

Ceux de *Thiaday* sont *Burin*, *Chaadan*, & autres:

autres. Les fils de cet autre fils de *Cingis*, dont je ne ſai pas le nom, ſont *Mangu*, dont la mere s'appelle *Seroctten*, qui eſt la principale & la plus honorée entre les Tartares aprés la Mere de l'Empereur : ce *Mangu* eſt auſſi le plus puiſſant Prince aprés *Baati*; puis il y a *Becas*, & autres, dont je ne ſai point les noms.

Les Chefs & Ducs des Tartares ſont *Ordu*, qui a été en Pologne & en Hongrie, *Bacti*, *Catban*, *Siban*, & *Burcht*, qui ont été auſſi en Hongrie. *Cyrpodan*, qui eſt encore de là la mer contre le *Soudan de Damas*. Ceux qui ſont demeurez dans le païs ſont *Mangu*, *Cuthen*, *Cyrenen*, *Hybilay* *, *Seremon*, *Sinocur*, *Thuatamur*, *Cyragay*. *Sibeden*, qui eſt des vieux gend'armes d'entr'eux; puis *Bora*, *Berca*, *Manci*, *Chorança*, qui eſt le moindre de tous. Il y en a encore pluſieurs autres, dont je ne ſai pas les noms.

Or l'Empereur de ces Tartares a un merveilleux pouvoir ſur tous; & perſonne n'oſeroit arrêter ſon habitation en quelque lieu, s'il ne lui aſſigne lui-même : car il ordonne les lieux où ils ont à ſe placer, tant Ducs que millenaires, centeniers, & dizeniers, chacun en ſon ordre. Ils lui obeïſſent ſans aucune contradiction en tout ce qu'il leur commande, en quelque temps & lieu que ce ſoit, ſoit pour la paix, la guerre, la mort, ou la vie. S'il demande la fille ou la ſœur de quelqu'un, elle lui eſt baillée ſans delai. Tous les ans, & quelquefois de deux en deux, ou de trois en

* ou *Cublay*.

trois

trois ans, il fait assembler toutes les filles du païs, & de la Seigneurie des Tartares, pour en choisir celles qu'il lui plait, & les autres il les donne à ceux de sa Cour, selon qu'il juge à propos. Il envoye des Ambassadeurs par tout, quels & autant qu'il lui plait. On lui fournit des chevaux, & autres choses dont il a besoin; & de quelque endroit que l'on lui apporte des tributs, ou que lui viennent des Ambassadeurs, ils sont tenus aussi de leur donner des chevaux, des chariots, & des vivres.

Les Ambassadeurs qui viennent de dehors sont là en grande misere & en disette de vivres, & de vêtemens, parce que ce que l'on leur doit fournir est fort peu de chose & bien chetif; principalement quand ces Ambassadeurs viennent vers les autres Princes & Chefs, & qu'ils sont contrains d'y séjourner long temps: car en ce cas là on donne à dix personnes ce qui à peine ne suffiroit pas à en nourrir deux comme il faut. Dans les Cours des Seigneurs, & par les chemins même, on ne leur donne à manger qu'une fois le jour, & bien peu. Si on leur fait quelque tort ou quelque injure, ils n'ont pas le plus souvent moyen de s'en plaindre, & il faut qu'ils soufrent cela en patience.

De plus, soit les Princes, soit les autres, jusqu'aux moindres, exigent d'eux le plus qu'ils peuvent; & si on ne leur donne pas ils ne tiennent aucun conte d'eux. Que s'ils sont employez par de grands Princes, ils n'en veulent pas de petits presens, mais veu-

veulent en avoir de proportionnez à celui qui les envoye, ne daignant prendre les moindres. Et si les Ambassadeurs veulent bien faire leurs affaires, il leur en faut donner de plus grands encore. De sorte que suivant cela nous fumes souvent contraints de leur donner la plûpart de ce que nous avions eu en don des gens de bien Chrétiens.

Il est à remarquer aussi, que tout appartient tellement à cet Empereur, qu'il n'y a personne qui puisse ou ose dire que ceci ou cela est à soi: mais tout est à l'Empereur, biens, meubles troupeaux & hommes, & depuis peu même en a été faite & publiée une ordonnance bien expresse. Les autres Princes & Ducs ont la même puissance & authorité sur tous ceux de leur Cour & Segneurie; car les Tartares sont divisez sous certaines Seigneuries de Princes & de Chefs principaux; & quelques Ambassadeurs & autres qu'ils envoyent çà & là, on est obligé de les fournir eux, & leur suite, de chevaux, vivres, & autres choses necessaires, aussi bien que ceux de l'Empereur. Ces Ducs & tous autres, sont tenus de fournir par forme de tribut & de redevance à l'Empereur, des jumens, pour lui rendre du lait pour un, deux & trois ans, selon qu'il lui plait; & les autres sujets sont obligez d'en faire de même à leurs Seigneurs. Il n'y a personne de libre entr'eux, & pour le dire en un mot, l'Empereur & les Princes prennent tout ce qu'il leur plait sur eux, & tant qu'ils en veu-

veulent, disposant à leur plaisir d'eux, & de leurs biens.

Quand donc l'Empereur *Cingis* mourut, les Ducs & Princes s'assemblerent, & éleurent son fils *Occoday* Empereur, qui incontinent après son élection envoya des armées avec leurs Chef en divers endroits; comme *Baati*, qui étoit le premier après lui, qu'il envoya contre le *grand Soudan*, & contre les *Bisermins*, qui étoient Sarasins, & parloient le langage *Coman*. Ces peuples furent vaincus & subjuguez par lui. Il y eut une ville nommée *Barthra*, qui lui resista long tems, car ils avoient fait de grandes fosses à l'entour, puis recouvert cela de terre, & les Tartares y tomboient: mais enfin se donnant garde de cela, & remplissant ces fosses, ils prirent cette ville.

Ceux de la ville de *Iakint* entendant cela, vinrent au devant des Tartares se rendre à eux, si bien que leur ville ne fut point détruite: mais ils mirent à mort les uns, & transporterent les autres ailleurs, & ayant pillé toute cette Cité, ils y mirent d'autres hommes pour l'habiter. Après cela ils vinrent devant la Cité d'*Orna*, qui étoit fort peuplée, & là il y avoit plusieurs Chrétiens *Gazares*, *Russes*, *Alans*, & autres, & quelques Sarrasins; car la ville étoit de leur Seigneurie. Elle étoit fort remplie de richesses & de biens, & située sur la riviere du *Don*, qui près de là s'embouche en mer: de sorte que c'étoit un port celebre, & un grand abord de commerce de Sarrasins, & d'autres. Les Tartares voyant

qu'il

qu'il étoit difficile de la prendre de force, s'aviserent d'arrêter la riviere qui passe par cette ville, & ainsi la submergerent avec tout ce qui étoit dedans. De là ils entrerent dans le païs de *Russie*, où ils firent de grands ravages, détruisant villes & châteaux, & mettant à mort tous les hommes. Ils assiegerent aussi *Kiovie*, qui étoit la metropole de la Russie, & après un long siége la prirent, & ils y tuerent tout.

De là ils passerent en *Hongrie* & en *Pologne*, où ils perdirent plusieurs des leurs; & si les *Hongrois* eussent eu plus de courage à leur resister, les Tartares s'en fussent retournez sans rien faire. Ils étoient même sur le point de s'enfuir, tant ils avoient de peur; mais *Bati* voyant cela tira son épée, & se mit au devant d'eux pour les arrêter, leur disant que s'ils vouloient tourner visage, personne n'échaperoit de leurs mains, comme l'avoit prédit *Cingis*, mais que s'ils avoient à y mourir, il valoit mieux que ce fut courageusement: si bien qu'ayant repris courage, ils deffirent les Hongrois, & détruisirent tout le païs. Puis s'en retournant de là, ils passerent par le païs des *Morduans*, qui sont Payens, & qu'ils vainquirent aussi: de là ils allerent contre les *Bileres*, qui est la grande *Bulgarie*, qu'ils mirent tous à feu & à sang. Puis tournant au Septentrion, ils vinrent contre *Baschart* *, qui est la grande *Hongrie*, qu'ils subjuguerent, & de là plus au Nord vers les *Parossites*, qui ont, dit-on, la bouche & l'estomac

* ou *Pascatir*.

* fort petit, & ne mangent point de chair, mais la font cuire ſeulement, puis en prennent la fumée, ne vivant que de cela. Que s'ils en mangent, c'eſt fort peu. Plus avant ils vinrent au pays des *Samogedes*, qui ne vivent que de chaſſe, & n'ont pour tous habits que des peaux de bêtes, & des fourrures. De là ils parvinrent juſqu'à la mer Oceane, où l'on raconte qu'ils trouverent des monſtres, qui en tout le reſte avoient forme d'hommes, mais ils avoient des pieds de bœuf, & le viſage fait comme un chien. Ils proferoient peu de paroles comme des hommes, du reſte ce n'étoit que comme un japer de chien, entremêlant ainſi l'un & l'autre pour ſe faire entendre. De là ils retournerent par la *Comanie*, où quelques-uns d'entr'eux s'arrêterent, & y ſont encore aujourd'hui.

En même temps *Occoday* Cham envoya *Cyrpodan* avec une armée vers les païs du Midi, contre ceux de *Kergis*, qu'il ſurmonta. Ces gens là ſont Payens, & n'ont point de barbe. Ils ont une aſſez étrange façon de témoigner leur dueil, quand leurs peres meurent, car ils ſe tirent une courroye de la peau du viſage, entre l'une & l'autre oreille. De là il paſſa au Midi vers l'*Armenie*, & comme il traverſoit les deſerts, ils y trouverent auſſi quelques monſtres en forme humaine. Car ils n'avoient qu'un bras au milieu de l'eſtomac, & un pied ſeulement. Ils étoient deux à tirer de l'arc, & couroient ſi legerement, que le plus vîte che-

* Fables touchant quelques peuples ſauvages.

val ne les pouvoit atteindre. Ils couroient en ſautant ſur ce pied, & quand ils étoient las, ils alloient ſur une main & ſur un pied en façon de rouë, rechangeant ainſi de l'un à l'autre, ſelon qu'ils ſe trouvoient las. Les Tartares en tuerent quelques-uns, & de là paſſant plus avant, arriverent en l'*Armenie*, qu'ils ſubjuguerent, avec partie de la *Georgie*, car l'autre de ſon bon gré ſe rendit à eux, & leur paya de tribut tous les ans quarante mille *yperperes*, comme ils font encore maintenant. De là ils entrerent en la terre du *Soudan d'Eurum*, qui étoit un puiſſant Prince; mais ils le combattirent & vainquirent; & paſſant outre toujours combattant & ſurmontant tout, ils vinrent juſqu'au pays du *Soudan de Halape*, où ils ſont encore en guerre, ſans être retournez depuis ce temps-là chez eux.

Une autre armée fut envoyée contre le *Calife de Baldach*, qu'ils ont auſſi aſſujetti, prenant de lui chaque jour pour tribut quatre cens beſans, quelques pieces d'écarlate, & autres preſens. Ils envoyent tous les ans des Ambaſſadeurs vers ce *Calife* pour le faire venir à eux, & lui leur envoye le tribut, avec force preſens, & les prie de l'excuſer : toutefois l'Empereur Tartare ne laiſſe pas de prendre les preſens, & de lui mander toujours qu'il vienne.

CHAPITRE. VI.

Comment les Tartares se gouvernent en leurs guerres.

NOus parlerons en ce chapitre de leurs guerres, armes, ruses, stratagemes, cruautez envers les prisonniers, sieges, & prises de villes, & de camps, & perfidies en l'endroit de ceux qui se rendent à eux. Pour ce qui est de l'ordre de leurs batailles, *Cingischam* ordonna qu'un dizenier commanderoit dix hommes, que dix dizeniers obeïroient à un centenier, & dix centeniers à un Colonel de mille hommes, & ces dix Colonels à un Chef, ou General, & Maitre de Camp. Ce nombre est appellé par eux *Tenebis*. Sur toute l'armée il y a deux ou trois Ducs, ou Generaux; de telle sorte toutesfois qu'ils obeïssent à un seul. Or quand il arrive que de ces dix, un ou deux, ou trois viennent à fuir, on les met à mort aussi tôt, & si ce n'est que toute l'armée soit mise en déroute, tous ceux qui s'enfuyent ou tournent le dos sont tuez. Si aussi un, deux, ou plusieurs se portent hardiment au combat, & que le reste de la dizaine ne les suive pas, on les met à mort. Si de même quelques-uns sont pris, & que leurs compagnons ne les secourent, on ne les delivrent pas, ils sont sujets à la même peine. Chaque homme de guerre doit avoir toujours deux ou trois arcs, ou au moins un, qui soit bon & fort, avec trois grands

grands carquois pleins de flêches, & une hache, & des cordages pour tirer les machines de guerre. Les riches portent des épées fort pointuës, qui ne tranchent que d'un côté, & qui sont aucunement courbées, ils menent un cheval armé & bardé. Quelques-uns ont des casques, & des halecrets de cuir en cette forme; c'est qu'il y a certaines courroyes ou bandes de cuir de bœuf, larges comme la main, dont ils collent trois ou quatre les unes contre les autres : puis ils lient bien cela avec de plus petites courroyes, ou des cordes. En la bande d'enhaut ils attachent des cordes par le bout, en celle d'enbas ils les attachent au milieu, & font ainsi de toutes les autres, De sorte que quand ils viennent à se baisser vers celles d'enbas, celles d'enhaut se haussent, & se rendoublent ou triplent ainsi sur le corps. Du harnois du cheval ils font cinq parties; d'un côté ils en font une & d'un autre une autre, qu'ils font aller depuis la queuë jusqu'à la tête, & attachent cela à la selle, puis au dos & au col même du cheval. Ils en mettent une autre partie sur la croupe, où les cordes des deux parties se viennent joindre; & en cette piece-là ils font un trou, par où ils font passer la queuë: devant le poitrail ils en mettent une autre, & toutes s'étendent jusqu'aux jointures des jambes. Sur le front ils lui mettent une lame de fer, ou chanfrain, qui est attaché de l'un & de l'autre côté du col aux susdites parties du harnois. Leur halecrets ont aussi quatre parties, l'une étenduë depuis les

cuisses jusqu'au col, mais faite selon la forme & disposition du corps: car cela est étroit sur l'estomac, & va en rond à l'entour du corps, depuis les bras en bas: Ils en ont une autre piece sur les espaules, qui leur descend jusques sur les reins, & se joint depuis le col jusqu'à l'autre, qui environne le corps; de sorte que ces deux de devant & de derriere sont attachées avec des agraphes, ou crochets. Sur l'un & sur l'autre bras ils ont encore une autre piece, qui les couvre depuis l'espaule jusqu'à la main, & de même sur l'une & l'autre gréve, & toutes ces diverses pieces sont attachées avec des agraphes. Le casque qu'ils portent en tête est de fer par dessus, mais le gorgerin est de cuir. Toutes ces pieces sont de cuir, accommodé en la sorte que nous avons dit ci-dessus. Il y en a toutefois qui ont tout cela de fer; car ils ont une lame de fer, large d'un doigt, & d'une paume de long, & en ont plusieurs de cette sorte, avec huit trous en chacune, mettant les unes sur les autres, comme par degrez en montant: ils les attachent avec des courroyes ou esguillettes qu'ils font passer par ces trous, & au haut ils attachent une courroye, afin que cela tienne bien fort ensemble. Ils accommodent cela par pieces par tout le corps, comme nous l'avons dit; ils font de ces armures-là, tant pour les chevaux, que pour les hommes, & les rendent si claires & si luisantes, qu'on s'y pourroit mirer. Quelques-uns portent des lances, dont le fer est crochu par le bout,

pour titer à eux un homme de la selle, s'ils peuvent : leurs flêches sont de deux pieds, une paume, & deux doigts de long. Cela s'entend selon les mesures Geometriques, douze grains d'orge faisant le pouce en travers, & seize pouces le pied. Les fers de leurs flêches sont fort pointus, & trenchans de part & d'autre, comme une espée : ils portent toujours une lime en leur carquois, pour les limer & les aiguiser. Tous ces fers ont une pointe ou queuë de la longueur d'un doigt, qu'ils appliquent sur un bois : leurs pavois sont faits d'osier & de clisse. Ils se servent d'autres flêches pour tirer aux oiseaux, aux bêtes, & aux hommes desarmez, & le fer en est large de trois doigs : mais il y en a de beaucoup d'autres sortes pour la chasse seulement.

Quand ils veulent marcher à la guerre, ils envoyent devant eux leurs coureurs, qui ne portent que leurs cabans & leurs armes à cheval. Ces gens là ne pillent rien, ne brulent point les maisons, & ne tuent point les animaux ; mais ils blessent & estropient les hommes ; & s'ils ne peuvent mieux, les mettent en fuite : quand ils peuvent ils les tuent plus volontiers. Après ceux-là l'armée suit, qui ravage & tuë tout ce qui se rencontre Quand ils arrivent à quelque riviere, quelque grande qu'elle soit, ils la passent ainsi : les plus grands ont un cuir rond, & leger, à l'entour duquel ils mettent plusieurs attaches, & avec des cordes qu'ils y passent serrent cela de telle sorte que ce cuir devient comme une valise, qu'ils rem-

plissent d'habillemens, & autres bagages. Au milieu ils y mettent leurs selles, & ce qu'ils ont de plus dur, puis ils s'assiéent au milieu de cela, & attachent cette sorte de vaisseau à la queuë d'un cheval, qui est conduit par un homme qui nage devant. Quelquefois ils ont deux avirons avec quoi ils rament, & passent ainsi : ils chassent leurs chevaux dans l'eau, & il y a un homme qui nageant devant en conduit un, & tous les autres chevaux le suivent. Les plus pauvres, qui n'ont pas le moyen d'avoir de ces grands cuirs, sont obligez chacun d'avoir une bourse de cuir bien cousuë, où ils mettent leur petit bagage, lient cela comme un sac à la queuë de leur cheval, & passent comme nous avons dit.

Si tot qu'ils découvrent l'ennemi, ils vont à la charge, & chacun décoche trois ou quatre flêches ; s'ils voyent qu'ils ne le puissent rompre, ils se retirent vers les leurs : mais c'est pour se faire suivre, & pour attirer ainsi l'ennemi dans l'embuscade qu'ils ont preparée. S'ils reconnoissent que l'armée ennemie soit plus grande & plus forte que la leur, ils s'en éloignent d'une journée ou deux, & se jettent en d'autres endroits, qu'ils ravagent & détruisent : quand cela ne leur succede pas, ils se retirent à dix ou douze journées loin ; quelquefois ils se campent en un lieu fort, & attendent que l'armée des ennemis commence à se débander, alors ils viennent à l'improviste, & ravagent tout le païs.

En toutes leurs guerres ils usent de tres-

gran-

grande adresse & ruses ; car il y a bien quarante ans & plus qu'ils combattent les autres nations. Quand ils sont prêts à donner bataille, ils rangent toutes leurs troupes en bonne ordonnance ; les Chefs & principaux de l'armée n'entrent pas au combat, mais se tiennent un peu éloignez, pour observer l'armée des ennemis, & ont prés d'eux leurs serviteurs, leurs femmes & leurs chevaux. Ils font quelquefois des figures d'hommes, qu'ils attachent sur des chevaux, afin qu'on les croye de loin en plus grand nombre qu'ils ne sont. Au premier choc de la cavalerie iis opposent un front de prisonniers, & autres étrangers, qui sont parmi eux ; & il y a quelquefois des Tartares qui s'y mêlent : mais les autres gros de leurs plus vaillans hommes s'y placent à droite & à gauche, afin que les ennemis ne les voyent pas, & qu'ils les puissent ainsi environner de tous côtez pour les combattre : si bien que quelque petit nombre qu'ils soient, il semble aux ennemis qu'il y en ait bien davantage, & surtout quand ils apperçoivent la suitte des Chefs, & Generaux de l'armée, avec leurs valets, femmes & chevaux, & ces hommes feints, que nous avons dit ; ce qui les met en frayeur & confusion. Que s'ils voyent que leurs adversaires se defendent bien, ils s'ouvrent pour leur donner passage à s'enfuir, & comme ils les aperçoivent en cet état, ils les poursuivent vivement, & en tuent tant qu'ils peuvent.

Mais il faut savoir qu'ils ne viennent à la

la meslée que le moins qu'ils peuvent, mais tachent seulement de blesser, & de tuer hommes & chevaux. Pour les forteresses qu'ils ont à attaquer, ils les investissent de telle sorte, s'il est possible, que personne n'en puisse plus sortir, ni y entrer. Ils les battent aussi furieusement, avec des machines & des flêches, & ne cessent jour & nuit de les harasser, afin que ceux qui sont dedans ne puissent avoir de repos. Mais pour eux ils prennent temps & lieu de se reposer: car ils separent leurs troupes, qui se succedent les unes aux autres, pour l'attaque & le combat. Ils ont aussi coutume de se servir de la graisse des hommes qu'ils ont tuez, pour en faire des compositions de feux Gregeois, dont ils embrasent les maisons, & il n'y a aucun moyen d'éteindre ce feu.

Que si tout cela ne leur succede pas, & qu'il y ait une riviere qui passe par cette forteresse qu'ils attaquent; ils arrêtent le cours de l'eau pour ensuite la faire dêborder, & en submerger la place s'ils peuvent. Quand cela leur manque, ils usent de la sape, & des mines; & quand ils sont dedans, une partie y met le feu, & l'autre combat.

Que s'ils n'en peuvent venir à bout par toutes ces manieres, ils se campent là avec des retranchemens, pour n'être ni attaquez ni incommodez des ennemis, si ce n'est qu'il leur vienne un si puissant secours, qu'il les contraigne d'en déloger.

Pendant qu'ils sont en ces longs sieges, ils parlementent avec les ennemis, & leur disent les plus belles & les plus douces paroles qu'il est

eſt poſſible, leur promettant tout, afin de les induire à ſe donner à eux; ils les attirent ainſi, s'ils peuvent, ſous couleurs de leur faire des preſens; & les ayant attrapez, ils gardent entr'eux ceux qui ſont bons artiſans & bons ouvriers; rendent les autres eſclaves, & tuent tout le reſte; principalement ils ne pardonnent jamais aux Nobles, & aux honnêtes gens, de ſorte qu'ils les exterminent tous. Que ſi d'avanture quelqu'un d'eux échape la mort, il demeure eſclave, ſans jamais ſe pouvoir racheter. Ils tuent tous ceux qu'ils prennent en guerre, ſinon ceux qu'ils reſervent pour l'eſclavage, partagent par centaines ceux qu'ils veulent tuer, puis avec une hache les aſſomment tous l'un après l'autre; après ils font le partage des priſonniers, ſelon qu'il plaît à leurs Chefs.

CHAPITRE VII.

Des Païs & Nations qu'ils ont aſſujettis à leur Seigneurie.

IL eſt à ſavoir premierement, que jamais ils ne font de paix avec perſonne qu'il ne ſe ſoit ſoumis à eux, ſuivant le commandement que *Ciugis* Chan leur a laiſſé de ſubjuger toutes les nations du monde; & c'eſt tout ce qu'ils requierent des autres, qu'ils aillent avec eux en leurs armées contre toutes ſortes de gens, ainſi qu'il leur plait, &

qu'ils leur donnent la dixme de tout, tant des hommes que des choſes. Car ils prennent la dixiéme de tout, & des filles mêmes, qu'ils tiennent pour ſervantes. Mais ils ne gardent jamais la promeſſe à ceux qu'ils ont ainſi entierement aſſujettis, & cherchent toutes les occaſions qu'ils peuvent de les enfreindre, & de leur faire du mal. Car comme nous étions en Ruſſie, il fut envoyé un homme de la part de *Cüin Can*, & de *Bati*, à ce qu'il donnoit à entendre : celui-là avoit charge de prendre un de trois enfans qu'un homme avoit: d'emmener les hommes qui n'avoient point de femmes, & les femmes qui n'avoient point de maris, & de même des pauvres gens qui n'avoient pas dequoi vivre.

Puis il faiſoit un dénombrement exact de tout le reſte, à ce qu'un chacun, ſoit petit ou grand, pauvre ou riche, jeune ou vieux, eut à payer tant de tribut, à ſavoir une peau d'ours blanc, un caſtor, une martre, une peau noire d'un certain animal qui ſe cache dans la terre, lequel les Allemans appellent *Illic*, & les Polonois & Ruſſes *Dochon*; & outre cela encore une peau de renard noir. Quiconque ne peut donner cela, ils le font eſclave. Ils envoyent auſſi dénoncer aux Princes & Seigneurs des autres païs qu'ils viennent ſans délai; quand ils viennent, on ne leur fait aucun honneur, mais ils les tiennent comme gens vils & chetifs: il faut qu'ils apportent de riches preſens, pour donner aux Princes Tartares, & à leur femmes, Offi-

Officiers, Colonels, Centeniers: tous les Tartares en general, jusqu'à leurs serviteurs & valets sont importuns à demander aussi leur presens, ainsi qu'ils font à leurs Ambassadeurs. Quelquefois ils sont si méchans qu'ils cherchent les occasions expresses pour les tuer, comme ils en userent envers un *Michel* Duc de Russie, & autres. Ils en amadouent quelques autres, à qui ils permettent de s'en retourner; en font mourir d'autres par poisons & par breuvages. Car leur dessein n'est autre que d'être les seuls dominans sur la terre, de sorte qu'ils cherchent toutes sortes de voyes pour exterminer la Noblesse des autres nations. Pour ceux à qui ils permettent de s'en retourner, ils les obligent à leur envoyer leurs enfans, ou leur freres, qu'ils ne laissent jamais après retourner, ainsi qu'ils ont fait au fils de *Jeroslaus*, à un Prince des *Alans*, & à plusieurs autres. Et bien que le pere, frere, ou autre proche parent de ceux qui sont auprès d'eux vienne à mourir sans autres héritiers, cependant ils ne leur permettent jamais d'aller recevoir la succession, ainsi eux-mêmes ils se font maîtres autant qu'ils peuvent de tout l'heritage, comme nous leur avons vû pratiquer envers un du païs des *Solangues*.

Ils envoyent des *Baschas* ou Gouverneurs en ces terres-là, ausquels il faut qu'on obéisse au doigt & à l'œuil, tant les principaux que tout le reste du Peuple; & quand quelques-uns ne font pas ce qu'ils veulent, ils leur font accroire aussi-tôt

qu'ils

qu'ils sont infideles & traitres aux Tartares: ainsi ils détruisent la ville & le païs, & mettent tous les hommes à mort, avec l'assistance du Lieutenant General de la Province, qui vient les surprendre lors qu'ils n'y pensent pas, c'est ce qui arriva pendant que nous étions là, en une certaine ville de ces contrée là; ils ont fait de même aux *Russes* en la terre des *Comans*: si bien que non seulement les Princes & les Chefs, mais le moindre Tartare même, quand il passe par une ville s'y fait obéïr, comme s'il en étoit le maître & le Seigneur. Quand on va à la Cour de l'Empereur pour prendre loi & réglement sur quelques differens, il leur faut porter tout l'or, l'argent, & autres choses qu'ils demandent, comme il est arrivé depuis peu aux deux fils du Roi de Georgie, dont l'un nommé *Michel* étoit legitime, & l'autre appellé *David* bâtard. Le Pere en mourant avoit laissé au bâtard une partie de sa terre, mais l'autre plus jeune vint avec sa mere vers le Cham, où l'autre étoit aussi arrivé: cette mere du legitime, qui avoit succedé au Royaume de *Georgie*, & de laquelle le pere le tenoit, d'autant que les femmes y succedent, étant morte par les chemins, ces deux freres firent de grands presens, & sur tout le legitime, qui demandoit la restitution de ce que le Pere avoit laissé au bâtard; comme ne lui apartenant pas pour être né en adultere. L'autre n'alleguoit autre raison, sinon qu'on lui fit justice, selon la loi des Tartares, qui ne font nulle distinc-

distinction entre bâtards & legitimes. Si bien qu'il fut jugé au profit du bâtard, qui étoit l'aîné, & il fut confirmé en sa possession. L'autre perdit sa cause, & tous les beaux presens qu'il avoit faits.

Pour les Nations un peu éloignées, qui sont voisines de celles qu'ils redoutent, & qui ne les reconnoissent en rien, ils se contentent de les traiter plus doucement, & d'en tirer seulement le tribut, sans les menacer de leur faire la guerre, pour ne pas éfaroucher les autres & les empêcher de se rendre à eux, ainsi qu'ils en ont fait aux *Obeses* & aux *Georgiens*, dont ils tirent quarante ou cinquante mille *Yperperes*, ou besans de tribut: & toutefois nous avons depuis ouï dire, qu'ils sont sur le point de se revolter. Les noms des païs qu'ils ont subjugez sont ceux-ci. *Les Kytayes*, *Naymans*, *Solangues*, *Carakitay*, ou *Noirs Cathayens*, *Comans*, *Timat*, *Voirat*, *Caranites*, *Huires*, *Soboal*, *Merkites*, *Menites*, *Baribrgur*, *Gosmit*, *Sarrasins*, *Bisermins*, *Turcomans*, *Bileres*, *la grande Bulgarie*, *les Bas-chares*, *grande Hongrie*, *Kergis*, *Colono*, *Thorati*, *Buritabeth*, *Parossites*, *Sasses*, *Jacobites*, *Alans*, ou *Asses*, *Obeses* ou *Georgiens*, *Nestoriens*, *Armeniens*, *Congites*, *Comans Brutaches*, qui sont Juifs, *Morduins*, *Torces*, *Cazares*, *Samogedes*, *Ruthenes*, ou *Russes*, *Baldach*, *Sorthi* & plusieurs autres, dont j'ignore les noms. Nous avons vû chez eux des hommes & des femmes de la plûpart de ces païs-là.

Mais les Nations qui leur ont vaillamment resisté & leur resistent encore, sans avoir

pû

pû être assujetties par eux sont, *la grande Indie*, la *Mangie*, *partie des Alans*, *& des Cathayens & les Sayes*; car ils assiegerent une ville de ces *Sayes*, & tacherent de la subjuger; mais les autres se defendirent si bien, opposant la force à la force, & les machines aux machines, qu'ils démonterent & rompirent toutes celles des Tartares; si bien que les Tartares voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par voye ouverte, se mirent à la sape, & par une mine entrerent dans la ville, où les uns se mirent à embraser les maisons, & les autres à combattre, & là il y eut un rude & sanglant conflict, où plusieurs furent tuez de part & d'autre. Enfin ceux de la ville se défendirent si courageusement, que les autres, après grande perte, furent contraint de se retirer sans riengagner. Dans le païs des *Sarrasins*, où ils sont les maîtres, ils prennent & enlevent tous les meilleurs artisans, dont ils se servent en tous leurs ouvrages; les autres qu'ils laissent leur payent tribut de leur métier. Ils serrent tous les bleds en des greniers, & en donnent tous les jours à chacun une bien petite mesure, avec un peu de chair trois jours de la semaine seulement, & encore n'est-ce qu'aux artisans qui demeurent dans les villes.

Quand il leur plaît ils prennent aussi tous les jeunes gens, dont ils se servent & qui sont plûtot au rang des esclaves, que des libres, encore qu'ils les content entre les Tartares; mais ils se servent d'eux à tout, & les exposent à tous les dangers, comme ils font les

les autres prisonniers. En la guerre ils s'en servent comme d'enfans perdus, & & s'il faut passer un marais, ou une riviere, c'est à eux à qui ils font les premiers tenter le guai : bref, ils sont à tout faire.

Que s'ils manquent en la moindre chose, ils sont battus cruellement. Ils leur donnent peu à manger & à boire, & les habillent mal ; si ce n'est qu'ils puissent épargner quelque chose de leur travail, comme font les Orfevres, & autres bons ouvriers. Mais il y a de si mauvais maîtres, qu'ils les employent continuellement, sans leur laisser aucun tems & moyen de travailler pour eux mêmes, & gagner quelque petite chose, s'ils ne derobent ce tems-là sur leur dormir : encore n'est-ce qu'à ceux qui sont mariez, à qui ils permettent de loger en maison à part ; mais ceux qui demeurent en la maison même sont très miserables. Souvent je les ai vu aller en calsons seulement, & presque tous nuds, au plus grand chaud & au plus grand froid ; & j'en ai vu d'autres perdre les doigts des pieds & des mains de froid ; d'autres sont morts, ou restez estropiez de tous leurs membres pour le froid excessif.

CHAPITRE. VIII.

Comment on leur peut resister, & leur faire la guerre.

LE grand dessein de tous les Tartares est de subjuguer tout le monde, s'ils peuvent, comme le *Cingis Can* leur en a laissé le commandement & charge expresse. Aussi leur Empereur ou *Cham* s'intitule t'il en ses lettres, *La force de Dieu, l'Empereur du monde, &c.* Et en la suscription de ses lettres, il met ordinairement ces mots, *Un Dieu au Ciel, & Cuyn Chan sur la terre, la force de Dieu, & le seau de l'Empereur de tous les hommes.* A cause de cela, ils ne font jamais de paix avec personne qui ne se rende à eux; & d'autant qu'excepté la Chrétienté, ils ne craignent aucune personne au reste du monde; ils font toutes sortes de préparatifs pour nous venir faire la guerre. Pour cela, il est à savoir que comme nous étions en leur païs en Cour solemnelle & pleiniere, qui avoit été denoncée par tout plusieurs années auparavant, ils firent élection en nôtre presence & en grande ceremonie, de *Cuyné* pour leur Empereur, qu'ils appellent *Cham* en leur langue. Ce *Cham* dès-lors avec tous les Princes & Seigneurs, leva l'étendard contre l'Eglise de Dieu, contre l'Empire Romain, & contre tous les Royaumes Chretiens & les peuples Occident, si ce n'est qu'ils se resolvent de faire ce qu'il a mandé au saint Pere, & à tous les peuples Chré-

Chrétiens; ce que toutefois il se faut bien garder faire en quelque sorte que ce soit, tant pour la cruelle & intolerable servitude en laquelle, comme nous avons veu de nos propres yeux, ils reduisent tous ceux qui se soumettent à eux; qu'aussi parce qu'en eux il n'y a aucune foi: & que personne ne se doit asseurer en leurs paroles & promesses, dont ils n'observent jamais rien quand ils voyent leur avantage. Ils sont trompeurs en tout, & par tout, & leur intention n'est autre que d'exterminer toute la Noblesse, & les gens de guerre des autres nations: en quoi ils procedent finement, & avec grand artifice.

Outre cela ce seroit une chose trop honteuse & trop indigne que les Chrétiens se soumissent à un peuple si plein d'abominations comme ils le sont, qui tâchent d'abolir tout service de Dieu, perdre les ames, & accabler les corps de toutes sortes d'afflictions insuportables.

Ils se montrent bien au commencement doux & gracieux, mais à la fin ils piquent comme de cruels & de venimeux scorpions. Il faut considerer aussi qu'ils sont en plus petit nombre, & de corps plus foibles que tous les peuples Chrétiens. Ils ont donné rende vous en cette Cour à tous leurs Princes, Chefs, & gens de guerre. De dix hommes de toute leur Seigneurie ils en prennent trois, avec leurs familles, & doivent envoyer une de leurs armées en Hongrie, l'autre en Pologne, & viennent en dessein de guerroyer dix-huit ans durant.

& ont aſſigné leur partement au mois de Mars de l'an 1247. & ils demeureront trois ou quatre ans à venir juſqu'en *Comanie;* de là ils doivent attaquer les pays ſuſdits. Tout cela a été fermement reſolu entr'eux, ſi Dieu par ſa grace n'y fait ſurvenir quelque obſtacle, comme il lui a plu déja de faire, lors qu'ils vinrent en *Hongrie* & en *Pologne*; car ils devoient alors, ſelon leur deſſein, aller toujours en avant guerroyer trente ans durant. Mais il arriva que leur Empereur fut empoiſonné, & cela les arrêta tout court: ils ſont demeurez en repos juſqu'à maintenant, qu'ayant un nouvel Empereur, ils commencent à ſe préparer pour de nouvelles entrepriſes. De plus leur Empereur ou *Cham* a dit lui même, qu'il vouloit envoyer une armée en Livonie & en Pruſſe. Puis donc que leur deſſein eſt de détruire toute la terre, ou de la reduire à leur ſervitude, qui ſeroit choſe tout à fait inſuportable à ceux de nos contrées, il eſt neceſſaire de les prévenir, & d'aller au devant d'eux par une bonne & forte guerre.

Mais ſi quelque peuple des nôtres ne veut donner ſecours à l'autre, celui qui ſera attaqué par eux ſera infailliblement perdu & détruit, ils ſe ſerviront de ceux qu'ils prendront en guerre contre les autres nations, & les feront aller des premiers au combat, afin que s'ils font mal, ils y meurent: s'ils font bien, ils leur donneront de belles paroles, & des promeſſes de les rendre tous riches & grands, afin de les engager à eux: & puis quand ils en

seront asseurez, ils les reduiront en une miserable & dure servitude. Ils en font autant des femmes, dont ils prennent celles qu'il leur plait pour concubines, ou servantes. C'est ainsi qu'ils se servent d'une nation pour détruire l'autre.

Or il n'y a point de païs qui tout seul leur puisse resister, à cause de la grande multitude qu'ils sont étant assemblez de tous côtez : de sorte que si les Chrétiens veulent se conserver, eux & leur religion, il faut que tous les Rois, Princes, Seigneurs & Barons, par un mutuel consentement & avis, envoyent de bonnes armées pour les combattre avant qu'ils puissent entrer, & se repandre dans nos Provinces. Car depuis qu'une fois ils mettent le pied en quelque lieu, ils font queste des hommes par tout, & les mettent à mort, avant qu'ils se puissent secourir l'un l'autre. Ils assiegent les places avec trois ou quatre mille hommes, le reste s'épand par la campagne, tuant & massacrant tout.

Ceux qui ont à combattre contr'eux doivent être armez de bons & de forts arcs, & d'arbalestes, qu'ils redoutent fort, avec quantité de flêches, & de fortes haches de fer fin, ou d'acier, d'écus & de pavois, avec de longues courroyes. Les fers des flêches d'arcs ou d'arbalestes doivent être, comme celles des Tartares, trempées toutes chaudes dans l'eau meslée avec du sel, afin qu'elles penetrent mieux les armes. Les glaives & les lances doivent avoir un croc pour les pouvoir tirer de dessus la

sel-

selle de leurs chevaux, dont ils sont bien aisez à faire tomber: puis des poignards & des cuirasses doubles, ou plastrons, afin que leurs flêches ne les puissent percer. Avec cela un casque, & le reste de l'armure assez bon pour se couvrir le corps & celui du cheval contre leurs flêches. Que si d'avanture quelques uns des nôtres ne se trouvent si bien armez, comme j'ai dit, il faut qu'ils suivent les autres, comme font les Tartares, & les endommagent tant qu'ils pourront avec leurs flêches, & autres armes. On ne doit en cela épargner ni or ni argent pour acheter des armes, afin de pouvoir defendre & maintenir la liberté du corps & de l'ame, & conserver aussi tout le reste.

Il faut ordonner comme eux les armées par Generaux, Colonels, Centeniers, & Dizeniers; les Generaux ne doivent jamais se trouver dans la mélée, ainsi que les Tartares observent très-bien, mais seulement ils doivent voir & pourvoir à tout, ordonner les batailles, & faire que tout marche en bon ordre, avec de bonnes loix & ordonnances. Que si quelqu'un abandonne son campagnon au combat, ou s'enfuit, si ce n'est que la déroute soit generale, qu'il soit griefvement puni, car alors les uns suivent l'exemple des fuyars, & sont tuez des flêches des ennemis, & les autres combattent encore, tout va en confusion, & tant les uns que les autres y perissent. On doit aussi punir grandement ceux qui se jettent au pillage, avant que les ennemis

soient

ſoient entierement deffaits. Car les Tartares ne pardonnent jamais à cette ſorte de gens.

Pour le champ de bataille, il le faut choiſir, ſi faire ſe peut, en campagne ouverte, afin de pouvoir découvrir de tous côtez ; & s'il y a moyen d'avoir un grand bois à dos ou à côté, ce ſera le meilleur, mais il faut faire en ſorte toutefois que les ennemis ne puiſſent ſe mettre entre deux. Toutes les troupes ne doivent pas être enſenble en un gros, mais en divers bataillons & eſcadrons ſeparez les uns des autres. Il faut envoyer un bataillon contre ceux qui ſuivent l'armée ennemie, afin de les prévenir, & ſi l'on voit que les Tartares ſemblent fuir ou ſe retirer, ne ſe hater pas fort d'aller après en les chaſſant. Il convient avoir pour cela bon pied, bon œil, pour ne tomber en leurs embuſches, dont ils ſont grands maîtres. Enſuite, il faut qu'il y ait un autre bataillon tout pret pour ſecourir celui-là, s'il eſt beſoin: & qu'il y ait des eſpions de tous côtez pour deſcouvrir quelles troupes de Tartares ſuivent à droit ou à gauche ; car il faut toujours oppoſer eſcadron à eſcadron, & aller au devant d'eux ; d'autant qu'ils tâchent toujours d'enfermer leurs ennemis ; à quoi il faut bien prendre garde de ne ſe laiſſer ſurprendre, car ils viennent ainſi bien aiſément à bout des plus grandes armées. Il faut auſſi ſe bien donner garde de les ſuivre trop, de peur de tomber en leurs embuſches, d'autant qu'ils uſent plus de fraude & de

finesse au combat, que de force & de valeur. Les Generaux d'armée doivent être toujours préparez à envoyer du secours où il est besoin; & il ne faut pas courir trop après eux, pour ne pas fatiguer les chevaux, car les Tartares en ont en plus grand nombre, & de plus frais, parce que de celui qu'ils auront monté un jour, ils ne s'en serviront de trois ou qnatre jours après, & ainsi ils les ont toujours frais. Que si l'on les voit reculer, il faut demeurer ferme & sans se separer; car ils feignent quelquefois de fuir pour separer les autres, & ravager ensuite le pays tout à leur aise. Sur tout il faut être avisé à ne faire de trop grandes dépenses de vivres, & autres munitions, de peur d'en avoir besoin après, & d'être contraints de se retirer, & donner ainsi moyen aux Tartares de ruiner & détruire tout. Il faut aussi faire b nne garde nuit & jour, à cause que les Tartares font des attaques subites, & à l'improviste, & sont de vrais demons incarnez à inventer des ruses & des stratagemes pour endommager leurs adversaires. Il faut être pour cela toujours prêt à combattre, & ne se laisser surprendre par eux, car ils sont toujours aux aguets, & ne dorment gueres. Ceux du pays que les Tartares dovent attaquer, & où l'on a crainte de leur venuë, doivent faire de grandes fosses secrettes dans la terre, & là y serrer des armes de toutes sortes, tant pour ôter aux Tartares le moyen de les avoir, que pour s'en servir à propos contr'eux au besoin. Il faut fourrager & faire

le

le degast de paille, de foin, & autre fourrage devant eux, afin que leurs chevaux ne trouvent pas de quoi manger. Les villes & forteresses, & les camps mêmes doivent être fortifiez en sorte par situation naturelle, ou par art, que leurs machines n'y puissent porter beaucoup de dommage; se garder d'avoir disette de ces machine, & avoir toujours l'entrée & la sortie la plus libre qu'on pourra; enfin il faut faire bon guet contre les surprises, avec bonnes provisions de vivres pour longtemps, & qui soient sagemement mênagez; car lors que ces gens-là attaquent une place ils s'y opiniâtrent long-temps: comme j'ai oui dire d'une certaine montagne en la terre des *Alans*, qu'ils tiennent assiegée depuis plus de douze ans: ceux de dedans en ont déja tué beaucoup, & se defendent vaillamment.

Les autres places qui n'ont pas la situation si avantageuse doivent être bien fortifiées, retranchées, & munies d'armes, comme d'arcs & flêches, de pierres & de frondes; & sur tout il faut empêcher que les Tartares ne puissent appliquer & pointer leurs machines contre, ou bien les abbattre, les démonter, & les rompre tant que faire se pourra, & user contr'eux de frondes, d'arbalestes, & de toutes sortes d'engins pour les empêcher d'approcher; entr'autres és lieux où il y a des rivieres, donner ordre qu'ils ne puissent détourner les eaux pour inonder & submerger la place assiegée. Il faut savoir aussi que les Tartares aiment bien mieux que leurs en-

nemis se renferment dans les places, que de les attendre en pleine campagne pour les combatre; car alors ils ont coûtume de dire, que ce sont leurs cochons qu'ils tiennent renfermez dans l'étable, dont ils les garderont bien de sortir. Quand on a fait tomber les Tartares de dessus leurs chevaux en combatant, il se faut aussi tot saisir de leurs personnes, car étant à terre, ils sont fort experts à blesser & tuer hommes & chevaux à coups de flêches, & quand on les a pris, il peut arriver que de là on peut avoir paix avec eux, ou de tres-bonnes rançons, car ils se rachetent bientôt. Ils sont assez aisez à connoître, suivant la description que nous en avons faite au commencement de ce traité. Car parmi eux se trouvent plusieurs autres sortes de nations qui sont faciles à distinguer d'avec eux: & il est à remarquer, qu'il y en a plusieurs parmi eux, qui, s'ils étoient asseurez qu'on leur fit bonne guerre, & qu'ils vissent leur tems, comme souvent plusieurs me l'ont dit, ne manqueroient pas de se tourner contr'eux, & leur porteroient ainsi plus de dommage que leurs ennemis descouverts.

[Pour plus claire intelligence de tout ce voyage, il faut savoir que le Pape Innocent IV. touché des grands ravages que les Tartares faisoient dans les païs Chrétiens, resolut d'envoyer deux sortes de Religieux vers eux pour les exhorter, à cesser leurs ravages, & à vouloir recevoir la foi Chrétienne.

Les

Les premiers qu'il y envoya en 1246. furent des Freres Prescheurs, à ſavoir, *Frere Aſcelin*, *Fr. Simon de S. Quentin*, *Alexandre & Albert*. Les autres furent de l'Ordre de S. François, à ſavoir, *Frere Iean du Plan Carpin*, & *Frere Benoiſt Polonois*, qui firent le traité ſuſdit, que *Frere Vincent de Beauvais* Iacobin, qui vivoit en ce tems-là, avoit veu, extrait & inſeré dans ſon Miroir hiſtorial; ce qui manquoit au reſte, il le ſuplea de ce qu'il apprit de bouche de *Frere Simon de S. Quentin*.

Cet extrait du livre de Iean du Plan Carpin ſe voit au 32. livre du Miroir Hiſtorial de *Frere Vincent*; & en a été tiré par *Reinerius Reinezius*, qui l'a inſeré en ſon grand Recueil de l'Hiſtoire Orientale. L'extrait de *Vincent* en ſon 32. livre juſqu'au chap. 19. eſt la même choſe en ſubſtance & ſommaire que ce qui eſt en ce traité precedent. Au chapitre 19. il commence la narration du voyage de *Carpin* juſqu'au chap. 33, Nous avons conferé le tout avec un manuſcrit entier de la Bibliotheque de feu Monſieur Petau, & l'avons trouvé aſſez conforme à l'original]

CHAPITRE IX.

Comment Frere Jean du PlanCarpin & ses compagnons partirent d'Italie, & arriverent en Russie, au premier lieu des Tartares.

NOus partimes donc par le commandement du Pape, en l'année 1246. pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Eglise de Dieu. Nous arrivâmes premierement en Boheme, dont le Roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne & la Russie, d'autant qu'il avoit des parens assez proches en Pologne, qui nous donneroient moyen d'entrer en Russie. Pour cela il nous donna des lettres & du monde pour nous conduire & défrayer par toutes ses terres, jusques à ce que nous arrivâmes auprès du Duc de Silesie *Boleslaus* son Neveu, que nous connoissions, & qui étoit de nos amis. Il nous fit la même reception que son Oncle nous avoit faite par tout son païs: de là nous fumes vers *Conrard*, Duc de *Lantiscie* en *Massovie*, où par bonheur pour nous nous rencontrames le Seigneur *Vasilic* (Basile) Duc de Russie, qui nous apprit des nouvelles des Tartares, vers lesquels il avoit envoyé des Ambassadeurs qui n'étoient pas encore de retour.

Ayant donc sçu là qu'il nous falloit porter des presens à ces Tartares pour en être bien

bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de Castor, & autres animaux, sur les aumônes qui nous avoient été faites pour nôtre voyage; ce qui étant sçu de *Conrard* Duc de Cracovie & de sa femme, de l'Evêque du lieu, & quelques autres Seigneurs & Gentilshommes du Païs, ils nous firent donner quelques autres pelleteries, Le Duc *Basile*, à la priere du Duc de Cracovie, de l'Evêque & des Barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce que nous pourrions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir les Evêques, auxquels nous fimes la lecture des Lettres de Sa Sainteté, qui les exhortoit de retourner à l'union de la Sainte Eglise Catholique, & nous nous employames à les y convier, & leur Duc aussi. Mais d'autant que le Duc *Daniel*, frere de *Basile*, n'étoit pas là, & étoit allé vers *Baati*, ils ne purent nous faire aucune réponse là-dessus.

Après cela Basile nous fit conduire par un de ses gens jusqnes à *Kiovie*, metropole de Russie, mais c'étoit au peril de la vie, à cause des *Lituaniens*, qui faisoient d'ordinaire des courses dans la Russie, & principalement aux endroits par où nous avions à passer; car pour les *Rutheniens*, ou *Russes*, nous n'avions à craindre qu'à cause du guide que nous avions, la plûpart d'eux ayant été tuez ou emmenez par les Tartares. Etant arrivez à *Danilon*, nous y tombames malades à l'extremité, nonobstant quoi étant un peu mieux, nous ne

ne laissâmes pas de nous mettre en chariot, par des neiges & froidures très grandes : enfin nous arrivâmes à *Kiovie*. Là nous eumes avis que si nous nous servions des chevaux que nous avions amenez pour le voyage de Tartarie, ils pourroient bien mourir tous de faim dans les neiges, à cause qu'ils n'auroient pas l'adresse d'y chercher l'herbe, comme font les chevaux Tartares, & que là il ne s'y trouvoit ni foin, ni paille, ni autre fourage. Surquoi nous resolumes de laisser là nos chevaux, avec deux garçons pour en avoir soin, & les penser ; & nous primes des chevaux de louage avec des Guides. Le second jour après la Chandeleur nous partimes en cet équipage, & arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé *Canove*, dont le Gouverneur nous fit donner d'autres chevaux & guides, jusqu'à un autre village, où nous trouvâmes un Capitaine nommé *Micheas*, homme très méchant, & grand trompeur, mais nous l'adoucimes tellement à force de presens, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

CHAPITRE X.

Comment ils furent reçus par les Tartares.

ETant arrivez là le premier Vendredi de Caréme sur le soir, les Tartares se vinrent jetter avec fureur en notre logement, demandant quelles gens nous étions, & leur

ayant répondu que nous étions Ambassadeurs du Pape; après avoir reçu quelques visites de nous ils se retirerent. Etant partis le matin, les principaux d'entr'eux coururent après nous, demandant pourquoi nous venions vers eux, & quelle affaire nous avions: nous leur répondimes: „ Que
„ nous venions de la part du Pape, qui
„ est le Pere & le Seigneur de tous les Chré-
„ tiens, qui nous avoit envoyez vers les
„ Tartares, & leurs Princes, pour faire
„ paix & amitié entr'eux & les Chrétiens,
„ & les prioit par ses Lettres de vouloir
„ recevoir *Jesus-Christ*, qui étoit le seul
„ moyen de se sauver, qu'il s'étonnoit fort
„ des grands maux qu'ils faisoient aux Chré-
„ tiens, & principalement aux Hongrois &
„ aux Polonois, qui lui sont sujets, vu qu'ils
„ ne les avoient offensez en rien; & pour
„ ce les prioit & exhortoit de s'abstenir do-
„ res-en avant de ces cruels excès, & de fai-
„ re pénitence du passé: aussi qu'ils vou-
„ lussent l'avertir de leur intention en cela,
„ & en toute autre chose qu'ils voudroient
„ faire.

Ayant entendus tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous vouloient donner des chevaux & des guides pour nous mener vers *Corrensa*; puis nous demanderent quelques presens que nous leur donnames. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mimes en chemin; mais eux allant plus vite que nous, envoyerent un des leurs devant pour avertir leur Chef de notre venue, & de ce que nous leur avions dit.

Ce Chef ou Due commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples d'Occident, pour empecher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste: on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous sa charge.

Etant arrivez en cette Cour, *Corrensa* nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya quelques uns des siens pour savoir avec quels presens nous voulions faire la reverence. Nous leur répondimes que sa Sainteté n'en envoyoit aucuns, parce qu'il ne s'étoit pas assuré que nous pussions arriver jusques à lui; que de plus nous avions passé par des lieux fort perilleux; que toutefois de ce peu que nous avions pour vivre, par la grace de Dieu, & du Pape notre Maître, nous lui en férions volontiers un present d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de *Corrensa*: nous fumes avertis de nous incliner par trois fois sur le genouil gauche devant la porte de la tente, & de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Etant entrez, il nous falut, les genoux en terre, dire en la presence de *Corrensa*, & des principaux de la Cour, les mêmes choses que nous avions déja dites auparavant. Nous lui presentames aussi les lettres de sa Sainteté, mais notre truchement, que nous avions amené de Kiovie, n'étoit pas capable d'interpreter tout, & il n'y en avoit point là d'autre qui le sut faire. Après cela, on nous fit donner des chevaux,

vaux, avec trois Tartares, pour nous conduire vers le Prince *Bathi*, qui est le plus puissant entr'eux après l'Empereur, & auquel tous les autres obeïssent.

Nous partimes le premier Lundi de Caresme, & allames à grandes journées, tant de jour que de nuit, au grand trot, car nous changions de chevaux trois & quatre fois le jour, tant que nous arrivames vers *Bathi* le Mercredy saint. Nous traversames tout le païs des Comans, qui est une plaine, par où passent quatre grandes rivieres. La premiere est le *Nieper*, le long de laquelle, du coté de Russie marchoient *Corrensa*. *Monty*, qui est une autre Chef plus grand, marchoit de l'autre coté par la campagne. La seconde, le *Don*, où étoit un autre Prince nommé *Tirbon*, qui avoit épousé une sœur de *Bathy*. La troisiéme, le *Volga*, Riviere fort grande, où campe *Bathy*. La quatriéme *Iaec*, où de part & d'autre sont deux autres Colonels. Tous ces Chefs descendent en Hiver vers la marine, & en Eté le long de ces rivieres, retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer, d'où sort le bras de *saint George*, qui est vers Constantinople. Quant à ces rivieres, elles sont toutes fort poissonneuses, & principalement le *Volga*: les trois premieres entrent en la mer de *Grece*, dite la grande mer. Nous cheminames plusieurs jours sur le *Nieper*, qui étoit glacé; & de même le long des rivages glacez de la mer de *Grece*, avec assez de danger. Car elle gele le long des bords plus de trois lieuës avant; mais avant

que nous arrivassions vers *Bathi*, il avoit eu déja avis par deux Tartares nos guides, de tout ce que nous avions dit à *Corrensa*.

CHAPITRE XI.

Comment ils furent reçus par le Prince Bathi.

ETans venus vers *Bathy* sur la frontiere du pays des *Comans*, nous fumes logez bien une lieuë loin de ses tentes & de sa Cour; & comme on nous menoit devers lui, on nous avertit qu'il nous falloit passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon: mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'étoit qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur Maître & Seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela, Nous le leur accordames pour ce sujet-là, & pour ôter tout soupçon de nous. Etans arrivez à sa horde ou tente, un de ses Officiers & Intendans, nommé *Eldegay*, nous demanda avec quels presens nous le voulions saluër; nous lui répondimes de même qu'à *Corrensa*. Ayant receu nos presens, & entendu les causes de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du Prince, avec la reverence accoutumée, & l'avis de ne point toucher le sueil de la porte; puis nous proposames

ce

ce que nous avions à dire, & lui presentames nos lettres, le priant que quelque Interprete nous fut donné pour les faire entendre: ce qui fut fait le jour de la *Parasceve*, ou du Vendredy saint. Nos lettres furent translatées en langue *Esclavonne*, *Arabique*, & *Tartaresque*, & presentées à *Bathy*, qui leut & remarqua tout fort attentivement. Ensuite nous fumes ramenez à notre logement, mais ils ne nous donnerent pour tout manger qu'une petite écuelée de mil pour une fois, & cela ne fut que la premiere nuit que nous arrivasmes.

Le Prince *Bathy* tient une grande & magnifique Cour, & a tous ses officiers, ainsi que l'Empereur même. Il est assis en un lieu éleué comme un trône, avec une de ses femmes; tous ses freres, enfans, & autres grands Seigneurs sont assis sur un banc entre-deux. Le reste est assis en terre derriere eux, les hommes à droite, & les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, & fort grandes, elles avoient été autrefois au *Roi de Hongrie*. Personne n'ala hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appellé, quelque grand & puissant qu'il soit, si ce n'est qu'on sache que *Bathy* le vueille. En allant nous fumes assis au côté gauche, comme sont tous les Ambassadeurs, mais quand nous retournames de la Cour de leur Empereur, on nous mit toujours à droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente, & sur cette table on pose le boire dans des coupes d'or & d'argent. Et jamais

jamais le *Bathy*, ou autre Seigneur Tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante & joue de quelque instrument, & quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. La même chose se fait à tous les autres grands Princes & Seigneurs Tartares, & à leurs femmes aussi. Ce Prince *Bathi* est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est cruel en ses guerres, & plein de ruses & de stratagemes ; car ayant fait la guerre depuis long temps, il y est assez experimenté.

CHAPITRE. XII.

Comment partant d'auprés de Bathi ils passerent par le pays des Comans & des Cangites.

LE Samedi saint nous fumes appellez à la Cour, où l'Intendant des affaires de *Bathi* nous fit entendre de sa part qu'il falloit que nous allassions vers l'Empereur *Cuyné*, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent là, disant que c'étoit pour les renvoyer vers le Pape, auquel nous écrivimes par eux, pour lui rendre raison particuliere de tout notre voyage. Mais comme ils retournoient par les terres de *Monty* ils y furent arrestez jusqu'à notre retour.

Le jour de Pasques ayant dit notre Office, & mangé tellement quellement, nous parti-

partimes avec les deux Tartares que *Corrensa* nous avoit fait donner pour guides ; Cette ſeparation d'avec les notres ne fût pas ſans beaucoup de larmes de part & d'autre ne ſachant quelle bonne ou mauvaiſe iſſuë auroit ce voyage que nous allions faire, & ſi nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions ſi foibles, que nous ne pouvions quaſi nous tenir à cheval ; car tout ce Careſme-là nous n'avions vécu que de mil, avec de l'eau & du ſel ; & de même en tous les autres jours de jeune. Nôtre boiſſon n'avoit été que de la neige fonduë au feu. Nous paſſions donc par la *Comanie* fort viſte à cheval, d'autant que nous avions des chevaux frais cinq à ſix fois le jour, ſi ce n'eſt lors que nous traverſions les deſerts : car alors on nous donnoit des chevaux plus forts, qui peuſſent durer au travail continuel, & cela, depuis le commencement du Careſme, juſqu'à huit jours après Paſques.

Ce pays de *Comanie* a immédiatement au Nord aprés la Ruſſie, les *Morduins*, & les *Bileres*, c'eſt à dire, la grande *Bulgarie*, les *Baſtarques*, qui eſt la grande *Hongrie*, puis les *Paroſites*, & les *Samogedes*, qu'on dit avoir la face de chien ; qui ſont ſur les rivages deſerts de l'Ocean. Au Midi il a les Alans, les Circaſſes, les Gezares, la Grece, Conſtantinople, & les terres des Iberiens, des Cathes, & des Brutaques, qu'on tient être Juifs, & qui portent la tête toute raſe : enſuite le pays des *Bythes*, des *Georgiens*, *Armeniens*, & *Turcs*. A l'Occident eſt la *Hongrie*,

grie, & la *Russie*. Mais ce pays de *Comanie* est grand, & de longue étenduë, dont les peuples ont été la pluspart exterminez par les Tartares, les autres s'en sont fuis, & le reste est demeuré en servitude sous eux; & mêmes plusieurs qui étoient eschappez se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passames au pays des *Cangites*, qui a disette d'eau en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitans. De sorte que les gens de *Jeroslaus*, Duc de Russie, passant par là pour aller en Tartarie, moururent la plus-part de soif dans ces deserts. En ce pays, & en celui de *Comanie*, nous trouvames encore plusieurs têtes & ossemens de morts gisans çà & là comme des ordures.

Nous fumes environ depuis l'Octave de Pasques jusques à l'Ascension à traverser ce païs. Tous les habitans étoient campagnars, & non plus que les *Comans*, ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons baties, & n'habitent que sous des tentes: car les Tartares y ont tout détruit & ruiné, & tiennent tout le pays, & ainsi ceux qui y sont restez vivent sous leur servitude.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Comment ils arriverent à la Cour de celui qui devoit être élu Empereur.

DEs *Cangites* nous entrames en la terre des *Bisermins*, qui parlent *Coman*, mais suivent la loi des Sarasins. Nous y trouvames grand nombre de villes & de châteaux tous ruinez, & beaucoup de villages desertez. Le Seigneur de ce païs étoit appellé l'*Altisoldan*, (le grand Soudan) il fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très-grandes montagnes; du côté du Midy les villes de *Jerusalem*, *Baldach*, & toute la terre des Sarasins. Non loin de là sur les confins habitent deux Princes Tartares, *Buri* & *Cadan*, fils de *Thiaday*, qui fut fils de *Cingis Cham*. Du côté du Nord est le pays des *Noirs Cathaiens*, & l'Ocean: là demeure *Siban* frere de *Bathi*.

Nous cheminames par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'Octave de S. Jean; puis nous entrames dans le *Cathay* noir, où l'Empereur a bâti un Palais: là nous fumes conviez à boire; & celui qui y commandoit pour l'Empereur fit danser devant nous deux de ses fils, avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvames une petite mer, ou un grand lac, sur le bord duquel il y avoit une petite montagne, où l'on dit qu'est un certain trou par où en Hiver sortent de telles tempestes & orages de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors. L'Eté même on y entend un grand

bruit

bruit de vents, mais ceepndant il en sort bien peu dehors. Nous cheminames plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutesfois bon nombre d'Isles : nous la laissames à main droite.

En ce pays-là habite *Ordu*, que nous avons dit être le plus ancien Capitaine & Duc des Tartares. Il y tient la Cour ou horde que son pere avoit, & son Palais est celui de l'un de ses femmes. Car la coutume des Tartares est que les Cours des Princes & Seigneurs ne se detruisent jamais, & l'ordre, entr'eux que quelqu'une de leurs femmes les gouverne: & on leur fait des presens, comme aux Seigneurs mêmes. Nous arrivames donc à cette premiere Cour de l'Empereur, où il y avoit une de ses femmes.

CHAPITRE. XIIII.

Comme ils arriverent à la Cour de Cuyné, designé Empereur.

ETant arrivez là, nous ne fumes point appellez en Cour, parce que nous n'avions pas encore veu l'Empereur ; mais ils nous laisserent en notre tente, selon leur coutume, où nous fumes bien servis de tout, & nous y firent reposer un jour tout entier, sans sortir. De là passant outre la veille de saint Pierre & de saint Paul, nous entrames en la terre des *Naymans*, qui sont Payens : le jour de la Fête il y tomba si grande abondance de neige, qu'il faisoit un tres-grand froid : car le pays est monta-

tagneux, & excessivement froid; Il n'y a gueres de campagnes. Les deux susdites nations ne labourent, ni ne cultivent point la terre, mais à la mode des Tartares habitent sous des tentes, qu'eux-mêmes avoient alors abbatuës. Nous fumes plusieurs journées à traverser ce païs-là, jusqu'à-ce que nous entrames en celui des *Mongales*, qui sont les vrais Tartares. Nous employames trois semaines entieres & plus à le passer, allant bien vitte, & le jour de la *Magdeleine* nous parvinmes au lieu où étoit *Cuyné* Empereur designé. Nous fimes ce chemin en grande diligence, car nos guides avoient eu commandement de nous y faire arriver bien tôt, à cause que la Cour solemnelle y avoit été publiée plusieurs années auparavant, pour l'élection de l'Empereur. Si bien que chaque jour nous nous levons de grand matin, & allions sans nous arrester & sans rien manger jusqu'à la nuit, quelquesfois nous arrivions si tard, que nous ne mangions rien le soir, & ce qui devoit être pour notre souper, on nous le donnoit le matin: nous changions souvent de chevaux, que nous faisions aller au grand trot, sans aucune relache.

CHAPITRE. XV.

Comment Cuiné reçut les Religieux.

ETant arrivez en la Cour de *Cuiné*, il nous fit donner une tente, & deffrayer, comme ils font les Tartares mêmes, mais beaucoup mieux

mieux qu'à tous les autres Ambaſſadeurs. Nous ne fumes point appellez devant lui, à cauſe qu'il n'avoit pas encore été élu Empereur, & qu'il ne ſe mêloit de rien. Toutefois *Bathi* n'avoit pas laiſſé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit, & tout ce que nos lettres contenoient. Comme nous eumes donc demeuré là cinq ou ſix jours, il nous envoya vers ſa mere, où ſe faiſoit l'aſſemblée generale & ſolemnelle. Nous trouvames-là une tente de pourpre blanc très grande, telle à notre avis, qu'elle étoit capable de tenir plus de deux mille perſonnes. A l'entour on avoit fait élever un échaffaut ou palliſſade de bois, rempli de diverſes figures & peintures.

Etant donc là avec les Tartares, qui nous conduiſoient, nous vîmes une grande aſſemblée des Ducs & Princes qui y étoient venus de tous cotez, avec leurs gens, & chacun étoit à cheval aux environs par les campagnes & collines. Le premier jour ils ſe vêtirent tous de pourpre blanc, au ſecond de rouge, & ce fut lors que *Cuiné* vint en cette tente: le troiſiéme jour ils s'habillerent de pourpre violet, & le quatrieme de très fine écarlate, ou cramoiſi. A la palliſſade proche de la tente il y avoit deux grandes portes, par l'une deſquelles devoit entrer l'Empereur ſeul, & il n'y avoit aucune garde, encore qu'elle demeurât toute ouverte, d'autant que perſonne entrant ou ſortant n'oſoit paſſer par là; mais tous les autres entroient par l'autre, où il y avoit des gardes portant épées, arcs & fleches. De ſorte que ſi quelqu'un s'approchoit de la tente au de-

de-là des bornes qui avoient été posées, si on le pouvoit attraper, il étoit battu, sinon on le tiroit à coups de fleches. Il y avoit là plusieurs Seigneurs, qui au harnois de leurs chevaux portoient à notre jugement plus de vingt marcs d'argent.

Ainsi les Chefs & Ducs étoient au dessous de la tente, où ils parloient ensemble, & traitoient de l'élection de l'Empereur. Tout le reste du peuple étoit au dehors de la palissade, attendant ce qui seroit resolu. Après ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, & nous étions étonnez comment ils pouvoient tant boire. Puis ils nous firent entrer dedans, & nous donnerent de la cervoise, parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensoient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, & nous convioient fortement à boire, ce que nous ne pouvions, pour n'y être pas accoutumé. Nous leur donnames à entendre que cela nous étoit incommode & facheux, surquoi ils cesserent de nous presser. Au dehors étoient le Duc *Jeroslaus de Susdal* en Russie, plusieurs Seigneurs Kitayens, & Solangues; puis deux fils du Roi de Georgie, un Ambassadeur du *Caliphe de Baldac*, qui étoit Soudan, plusieurs autres Soudans & Amiraux des Sarasins. Selon qu'on nous le disoit, il y avoit plus de quatre mille de ces sortes d'Ambassadeurs & Députez, tant de ceux qui portoient des tributs & des presens, que des Soudans. Ducs, & autres Seigneurs, qui venoient, ou se rendre eux-mêmes aux Tartares, ou leur prêter obeissance pour leurs maîtres. Ils étoient tous au dehors de la pal-

palis-

lissade, & on leur y donnoit aussi à boire. Tous tant qu'ils étoient nous donnoient toujours le haut bout, & au Duc *Jeroslaus*, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

CHAPITRE XVI.

Comment Cuiné fut élu solemnellement Empereur.

NOus demeurames là environ un mois, & nous pensons bien que durant ce tems là l'election Imperiale se fit en cette assemblée, mais qu'elle ne fut pas publiée; & il y avoit apparence de cela, sur ce que *Cuiné* sortant de sa tente on chantoit devant lui, & on lui faisoit la reverence, avec de belles baguettes, ayant au bout un flocon de laine d'écarlate, ce qui ne se faisoit à aucun Chan ou Prince quel qu'il fut, quand il sortoit. Cette Cour solemnelle est appellée par eux *Syra Orda.* En partant de ce lieu nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu, ou en une belle plaine le long d'un ruisseau courant entre des montagnes, où il y avoit une autre tente préparée, qu'ils appelloient la *Horde dorée.* C'est-là que *Cuiné* devoit être établi sur son trône, le jour de l'Assomption, mais à cause de la grele & de la neige qui tomba ce jour-là, la ceremonie fut differée. Cette tente étoit fort riche, & appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des cloux d'or. Le haut étoit couvert & tapissé d'écarlate

late par dedans ; mais par le dehors d'autres étoffes.

Nous fumes en ce lieu-là jusqu'à la saint Barthelemy, auquel tems il y eut une grande assemblée de toutes parts, & chacun se tenoit la face tournée vers le Midy. Quelques-uns d'eux demeuroient éloignez à un jet de pierre des autres, & faisoient incessamment des prieres & des agenouillemens vers le Midi, toujours en s'éloignant davantage. Mais nous, qui ne savions si c'étoient des charmes qu'ils faisoient, ou si c'étoit reverence à Dieu, où à quelqu'autre chose, nous ne voulumes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez long temps à faire ces ceremonies, ils retournerent vers les tentes, & colloquerent *Cuyné* sur son siege Imperial, & les *Chans* fléchirent les genoux devant lui ; ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous qui ne lui devions rien, & n'étions pas ses sujets.

Ces deux chapitres sont tirez de Simon de saint Quentin.

CHAPITRE XVII.

De la solemnité observée en son sacre & à son couronnement.

En l'an 1246. *Cuyné*, dit *Gogcham*, c'est à dire Roi ou Empereur, fut ainsi sacré. Tous les Seigneurs assemblez en ce lieu-là, mirent un siege doré au milieu d'eux, sur lequel „ ils le firent seoir, disant, *Nous*

vou-

„ *voulons, nous vous prions, & vous com-*
„ *mandons que vous ayez puissance & domina-*
„ *tion sur nous tous :* il leur répondit ; *Si*
„ *vous voulez que je sois votre Roi, n'étes-vous*
„ *pas resolus & disposez un chacun de vous à fai-*
„ *re tout ce que je vous commanderay, de venir*
„ *quand je vous appelleray, & manderay, d'al-*
„ *ler où je vous voudray envoyer, & de mettre*
„ *à mort tous ceux que je vous diray?* Ils répon-
„ dirent tous ouy : *Donc*, ce leur dit-il,
„ il, *d'ici en avant ma simple parole me servira*
„ *de glaive :* à quoi ils consentirent tous.

Cela fait, ils poserent en terre un feutre, sur lequel ils le firent asseoir, lui „ disant,
„ *Regarde en haut, & reconnois Dieu, & con-*
„ *sidere le siege de feutre où tu es assis ; Si tu*
„ *gouvernes bien ton Etat ; si tu es liberal, &*
„ *bien faisant, si tu fais regner la Justice, si*
„ *tu honores les Seigneurs, chacun selon sa*
„ *dignité & son rang, tu domineras avec*
„ *magnificence & splendeur, toute la terre sera*
„ *soumise à ta Seigneurie : Dieu te donnera*
„ *tout ce que ton cœur desirera ; mais si tu fais le*
„ *contraire de tout cela, tu seras miserable, vil*
„ *& contemptible, & si pauvre, que tu n'auras*
„ *pas même en ta puissance le feutre sur lequel tu*
„ *es assis.*

Après cela, ces Barons firent asseoir la femmes de *Gogchan* sur le même feutre auprès de lui, puis ils les éleverent tous deux en l'air, & les proclamerent hautement, & à grands cris, Empereur & Imperatrice de tous les Tartares. Ensuite de cela, ils firent apporter devant le nouvel Empereur un nombre infini d'or & d'argent, & de pierreries, & autres richesses que

Cha-

Chagadacan avoit laissées après sa mort, & lui donnerent plein pouvoir & Seigneurie sur tout cela. Aussi tot il en fit, comme il lui pleut, divers presens à tous les Princes & Seigneurs qui étoient là, & pour le reste il le fit garder pour lui. Puis ils se mirent à boire, selon leur coutume, & continuerent la beuverie jusqu'au soir. Après furent apportées des chairs cuites sans sel en des chariots, & tout cela fut distribué par les officiers, à chacun son morceau. Au dessous du la tente du *Cham* on fit donner de la chair & du potage, avec du sel; & cela dura tout le temps de la feste.

CHAPITRE. XVIII.

Des divers noms du Cham, & de ses Princes & Armées.

LE nom de *Cham* est appellatif, & veut dire Roi, ou Empereur, ou Magnifique: les Tartares ne donnent ce nom particulier qu'à leur Prince, taisant son nom propre. Il prend aussi à gloire de se dire fils de Dieu, & d'être ainsi nommé par les hommes. Son nom *Cuyné* & *Gog* ou *Gug* est la même chose en leur langue; *Gog* est son nom propre, & *Magog* ou *Mangu* celui de son frere. Le Seignenr a prédit par son Prophete à Ezechiel la venuë de *Gog* & *Magog*, & nous a menacé de ruine & de desolation parmi eux. Aussi les Tartares s'appellent ils *Mongles*, ou *Mongols*. Ce *Gog-Cham* est tout animé à la ruine des hommes, & semblable à un four ardemment échauffé, pour con-

consumer. Il a toujours cinq armées prêtes à subjuguer ceux qui ne lui voudront point obeïr de leur bon gré. Sur les limites de la Perse il a le Prince *Baiothnoy*, qui a conquis toutes les terres des Chrétiens & des Sarasins, jusques à la mer Mediterranée, & à Antioche, & mêmes deux journées par delà. De sorte que depuis la Perse jusques là il lui a gagné quatorze Royaumes. *Baioth* est son nom propre, & *Noy* est un nom de dignité. Il y a un autre Duc, nommé *Corrensa*, du côté des Chrétiens Occidentaux, qui a une armée de soixante mille hommes, toujours en garde, de peur que les Chrétiens & autres ne les viennent prendre au dépourveu.

Bathy est le plus grand Prince des Tartares, il est assez doux & benin aux siens, qui ne laissent pas de le craindre fort. Mais il est aussi tres-cruel aux autres. Son armée est de six cens mille hommes, à savoir cent soixante mille Tartares, & quatre cens cinquante mille, tant Chrétiens, qu'autres, qui sont Infideles. On dit qu'il a sept fois plus de gens de guerre que n'en a *Baiothnoy*. Le *Cham* tient donc toujours cinq armées, dont le nombre ne se peut conter. *Baioth*, ce dit-on, a dix-huit freres, non pas tous de mêmes pere & mere: chacun d'eux a au moins dix mille hommes sous soi. Il n'y en a eu que deux qui soient entrez dans la Hongrie: & l'on dit qu'ils devoient aller trente ans durant toujours en avant en combattant. Mais depuis que leur dernier Empereur fut empoisonné, il sont demeurez en repos; maintenant qu'ils en ont un autre, ils se preparent derechef à la guerre, comme auparavant.]

CHA-

CHAPITRE. XIX.

De l'age & mœurs de Cuyné, & de son seau Imperial.

L'Empereur *Cuyné*, quand il fut éleu & couronné, avoit environ 40 ou 45. ans au plus, il étoit d'une stature moyenne, fort sage, avisé, serieux, & plein de gravité en ses mœurs & façons de faire. Personne ne le voyoit gueres rire, ou faire autre action de gayeté, ainsi que nous le disoient les Chrétiens, qui demeuroient d'ordinaire en sa Cour ; & mêmes les Chrétiens de sa suite, & ses domestiques, nous asseuroient qu'il avoit la volonté de se faire Chrétien. Ils se fondoient en cette creance, sur ce qu'ils lui voyoient tenir auprès de soi des Prêtres Chrétiens ; auxquels il donnoit des appointements. Il avoit toujours aussi une Chapelle ou Oratoire devant sa grande tente, où des gens d'Eglise psalmodioient publiquement, & faisoient le Service aux heures, comme les Chrétiens Grecs, bien que là même il y eut une multitude infinie de Tartares, & autres nations. Mais les autres Ducs & Princes Tartares n'en permettoient pas autant.

La coutume de cet Empereur est de ne parler jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand & qualifié qu'il puisse être : il les écoute seulement, & leur répond par ses truchemens : toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire,

ou qu'on reçoit la réponse, il faut toujours être à genoux; & quand une fois il a disposé d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage. Cet Empereur a un Procureur, ou Intendant, & des Secretaires & Officiers pour les affaires, tant publiques que particulieres; mais point de gens de plaidoierie & de chicane; car tout se fait là selon la volonté de l'Empereur, sans plaidoyés, ni procés, ou autres formalitez. Les autres Princes Tartares en font de même en leurs Cours & en toutes leurs affaires.

Etant en cette Cour solemnelle publiée long temps auparavant, nous avons reconnu que depuis son élection, cet Empereur a avec tous ses Princes levé sa banniere contre l'Eglise de Dieu, & contre l'Empire Romain, bref contre tous les Rois & Princes Chrétiens, & tous les peuples de l'Occident, si ce n'est que, ce qu'a à Dieu ne plaise, l'on veuille faire tout ce qu'il mande au S. Pere & à tous les Rois & nations de la Chrétienté, à savoir de lui rendre obeïssance & sujetion; d'autant qu'excepté la Chrétienté il n'y a point de païs au monde qu'ils ne tiennent soumis à eux. C'est pourquoi ils se préparent puissamment à la guerre contre nous. *Occoday*, pere de cet Empereur, qui avoit été empoisonné, étoit resté quelque tems en repos, sans faire la guerre. Enfin ils n'ont d'autre dessein, comme j'ay déja dit, que de s'assujettir tout le monde, suivant le commandement que leur en a laissé leur premier Empereur *Cingis*.

De ſorte que cet Empereur en toutes ſes lettres s'intitule toujours, *La force de Dieu, & l'Empereur de tout le monde.* Autour de ſon ſeau ſont gravez ces mots, *Un Dieu au Ciel, & Cuynê Cham ſur la terre, la force de Dieu, & le ſeau de l'Empereur de tous les hommes.*

CHAPITRE XX.

Comment les Religieux Ambaſſadeurs eurent accez vers l'Empereur.

EN ce lieu même où l'Empereur *Cuyné* fut mis ſur le trone, nous fumes appellez vers lui ; & après que *Chingay* ſon premier Secretaire eut pris nos noms par écrit, les noms de ceux par qui nous étions envoyez, avec celui du Duc des *Solangues*, & d'autres encore, il les cria à haute voix, les recitant tous l'un après l'autre devant l'Empereur, ſes Princes & ſes Seigneurs. Cela fait, chacun de nous flêchit par quatre fois le genouil gauche, & nous fumes avertis de ne pas toucher le ſueil de la porte : puis nous ayant ſoigneuſement fouillez pour voir ſi nous ne portions point de couteaux, n'en trouvant point, nous entrames dans la tente par la porte du côté d'Orient : car par la porte d'Occident nul n'oſe entrer que l'Empereur. Tous les autres grands Ducs en font de même en leurs tentes : Mais les moindres n'y regardent pas de ſi près.

Nous eumes ainſi accez vers l'Empereur

la premiere fois depuis ſon intronifation: tous les autres Ambaſſadeurs furent auſſi receus de même par lui, mais il y en eut peu qui entrerent en ſa tente. Ces Ambaſſadeurs lui firent une infinité de preſens, comme de pieces de ſamit, de pourpre, d'écarlates, de cramoiſi, avec des ceintures & des baudriers de ſoye, des tiſſus d'or, des fourrures tres-riches, & choſes ſemblables. On lui preſenta auſſi un paraſol pour porter ſur la tête, lequel étoit tout ſemé de pierreries. Un Gouverneur de Province lui amena des chameaux caparaſſonnez d'écarlate; d'autres lui preſenterent des ſelles de chevaux faites avec certains reſſorts, par le moyen deſquels on pouvoit fort aiſément s'y aſſeoir: outre cela beaucoup de chevaux & de mulets richement enharnachez, & armez, les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda ſi nous n'avions auſſi rien a lui donner, mais il n'y avoit pas moyen, car nous avions déja employé & dépenſé tout ce que nous avions apporté. Là même, un peu loin des tentes, on avoit mis ſur une colline plus de cinq cens chariots, pleins d'or, d'argent, & d'habits de ſoye. Tout cela fut partagé entre l'Empereur, & ſes Princes & Seigneurs: après quoi ils en firent des preſens aux leurs, comme il leur plut.

CHA-

CHAPITRE. XXI.

Comment l'Empereur & sa mere se separerent en divers lieux, & de la mort de Ierostlaus Duc de Russie.

APrès cela, nous fumes en un autre endroit, où il y avoit une tres riche tente toute de pourpre, ou couleur de Roi, dont les *Kitaiens* avoient fait present. On nous fit entrer là dedans & à chaque fois que nous entrâmes, on nous failoit boire de la cervoise, ou du vin, & on nous donnoit aussi de la chair cuitte à manger, si nous voulions. Là dedans il y avoit un lieu élevé & bien accomodé, où étoit le trone de l'Empereur, tout d'yvoire, à diverses figures, enrichi d'or, & de pierres precieuses. On y montoit par degrez, il étoit rond par enhaut. Tout à l'entrée il y avoit des bancs, où les dames s'asseoient du coté gauche : au côté droit personne n'étoit assis ; mais les Ducs étoient sur des bancs plus bas, au milieu de la salle ; puis il y en avoit d'autres assis derriere eux ; & chaque jour il y arrivoit grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites, étoient fort spacieuses, & les femmes de l'Empereur en avoient d'autres assez belles & assez grandes, faites de feutre blanc.

Là l'Empereur se separa d'avec sa mere, qui s'en alla en un quartier du païs, & lui en un autre, pour exercer la Justice. Car on avoit pris une de ses favorites, que l'on ac-

accusoit d'avoir empoisonné le feu Empereur son pere, au temps qu'il avoit envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien, & qu'ils s'en retournerent. On fit le procés à cette femme, & à quelques autres des complices, qui furent tous executez à mort.

En ce même tems mourut *Jeroslaus*, le grand Duc de *Soldal*, ou *Susdal* en Russie. Il avoit été appellé vers la mere de l'Empereur, où par honneur on le fit manger & boire de sa main même: mais si tôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade, & mourut au septiéme jour. Son corps devint tout livïde & taché, & l'on disoit tout haut qu'il avoit été empoisonné, afin d'avoir plus facilement toute sa Seigneurie.

CHAPITRE. XXII.

Comment les Religieux presenterent leurs lettres a l'Empereur, & en eurent reponse

NOus fumes donc menez devant l'Empereur, qui ayant sceu par nos conducteurs que nous avions été envoyez vers lui, nous renvoya à la mere: Car deux jours après son couronnement il avoit intention, comme nous l'avons dit, de desployer sa banniere contre toutes les nations de l'Occident, & il ne vouloit pas que nous le sceussions. Etant donc revenus en notre logis, nous demeurames quelques jours

ainsi

ainsi : puis nous retournames à sa Cour, où nous fumes bien un mois entier si mal traitez, que nous étions demi morts de faim & de soif. Ce qu'on nous donnoit à despenser pour quatre jours, à peine eut-il été assez pour un, & qui pis est, nous ne trouvions rien à acheter, car le marché étoit trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous : il nous fit connoitre un certain Russien, nommé *Cosme*, Orfevre, que l'Empereur aimoit fort; celui-là nous assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le throne Imperial qu'il avoit fait, & son seau, qu'il avoit fabriqué. Aprés tout cela, l'Empereur nous fit dire par son Secretaire *Chingay*, que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire, & à le lui envoyer; ce que nous fimes.

Plusieurs jours aprés il nous fit appeller devant lui, & nous demanda si auprès du Pape il y avoit quelqu'un qui entendit la langue *Russienne*, le *Sarasin*, ou le *Tartare*. Nous répondimes que non ; qu'il y avoit bien quelques Sarasins vers l'Occident, mais qu'ils étoient assez loin du lieu où étoit le Pape : que toutefois nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudroient en langue Tartaresque, & qu'ils nous le fissent interpreter, afin que nous le missions par écrit en la notre, & que nous presenterions l'un & l'autre au Pape notre Maitre. Aprés cela, nous nous retirames, & demeurames ainsi jusqu'à la S. Martin, qu'on nous fit derechef appel-

ler. Alors vinrent vers nous *Kadac*, Intendant de tout l'Etat, *Chingay*, *Bala*, & plusieurs autres Secretaires, qui nous interpreterent de mot à mot ce qu'ils vouloient nous faire entendre; ce qu'en même tems nous écrivions en langue & en caracteres Latins, & eux se faisoient interpreter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne faillissions en quelque chose. Quand les deux Ecritures furent achevées, ils nous les firent lire une & deux fois, afin qu'il n'y eut rien de plus ou de moins: nous demandant si nous entendions bien tout, comme il étoit necessaire. Ils nous donnerent aussi des lettres en langue Sarasine.

CHAPITRE. XXIII.

Comment ces Religieux furent congediez.

NOus fûmes avertis par nos Tartares que l'Empereur avoit dessein d'envoyer les Ambassadeurs avec nous, mais nous jugeames bien qu'il vouloit que nous mêmes en fissions instance; & de fait, un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseilloit: cependant nous ne trouvâmes pas cela à propos; & pour cet effet nous lui fimes dire, que ce n'étoit pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'Empereur étoit d'envoyer des Ambassadeurs, nous les recevrions tres-volontiers & les conduirions, Dieu aidant, en toute asseurance.

Nous

Nous trouvions par plusieurs raisons, qu'il n'étoit pas expedient qu'il en envoyat avec nous: parce que nous craignions que venant à voir les guerres & les dissentions qui étoient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer; que ce seroient autant d'espions entre nous, & qu'enfin nous craignions qu'on ne leur fit déplaisir, ou qu'on ne les tuât, à cause que les notres étoient un peu fiers & arrogans. Il arriva mêmes, que quelques uns de nos serviteurs, ayant été à la priere du Cardinal, Legat d'Allemagne, envoyez vers lui en habit Tartaresque, ils furent en danger d'être assommez des Allemans par le chemin, & contraints pour se garantir de quitter ces habillemens là. Or la coutume des Tartares est, de ne faire jamais paix ni tréve avec ceux qui ont tué ou mal traité leurs Ambassadeurs, & ils n'ont point de cesse qu'ils ne s'en soient vangez. Outre cela nous apprehendions qu'on ne nous les enlevât par force: & enfin nous ne pensions pas que leur venuë fut de grand fruit, puis qu'ils n'avoient autre charge & pouvoir que de porter des lettres au Pape, & aux autres Princes, lesquelles lettres n'étoient pas d'autre substance que celles que nous portions; quand il n'en arriveroit point pis, comme nous craignions. Trois jours aprés, à savoir la fête de *S. Brice*, il nous donnerent congé, avec des lettres de l'Emperenr, cachetées de son seau & de là nous fumes en-

envoyez vers sa mere, qui nous fit presen à chacun d'un vestement de peau de renard, qui avoit le poil en dehors, & d'un autre d'escarlate. Mais nos Tartares en desroberent quelques pieces de chacun; & en prirent plus de la moitié de celui qui avoit été donné à nôtre garçon; ce que nous sçeumes bien, mais nous n'en voulumes point faire semblant.

CHAPITRE. XXIV.

Comment les Religieux s'en retournerent.

ETant sur nôtre départ, nous cheminames tout le long de l'Hyver, couchant dans les deserts, souvent sur la neige, sinon que nous nous fissions une place & un giste sur la terre avec le pied. Il n'y avoit là que campagnes rases, sans aucuns arbres, & souvent le matin nous nous trouvions tout couverts de la neige que le vent avoit chassé. Tout notre chemin fut comme cela jusqu'à feste de l'Ascension, que nous arrivames à la Cour de *Batby*. Là nous lui demandames quelle responsе il vouloit faire au Pape; mais il nous dit, qu'il ne vouloit mander autre chose que ce que leur Empereur avoit écrit par ses lettres, & nous ayant donné des lettres de recommandation & de passage, nous partimes de là. Le Samedi d'aprés l'Octave de la Pentecoste, nous vinmes jusqu'au logement de *Monty*, où étoient

toient nos campagnons, & serviteurs, qu'ils avoient retenus là : & nous les ayans fait rendre, nous primes tous le chemin vers *Corrensa*, qui nous demanda encore des presens, mais nous n'avions rien à lui doner. Il nous pourvût de deux Comans ses sujets pour nous conduire jusqu'en *Kiovie* de Russie. Toutefois nôtre Tartare ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la derniere garde & le logement des Tartares. Mais ceux que *Corrensa* nous avoit donné nous menerent en six jours de là jusqu'à *Kiovie*, où nous arrivames quinze jours avant la *saint Iean*.

Ceux de *Kiovie* sçachant notre retour, vinrent au devant de nous, & nous reçurent avec grande joye, comme des gens ressuscitez de mort à vie. On nous en fit de même par tout le reste de la Russie, Pologne & Boheme, où les Princes *Daniel*, & *Basilique* son frere, nous firent grand feste, & nous retinrent prés de huit jours auprés d'eux contre nôtre volonté. Cependant s'étant assemblez en Conseil avec leurs Evêques, Prélats, & autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, & de ce que nous y avions dit & fait, ils nous dirent d'un commun avis, que leur resolution étoit de reconnoître le Pape pour leur particulier Seigneur & Maitre, & la sainte Eglise Romaine pour leur Mere & Dame ; confirmant & ratifiant ce qu'ils en avoient déja mandé par un Abbé qu'ils avoient envoyé sur cette affaire. De plus, ils envoyerent avec nous leurs

leurs Ambassadeurs avec des lettres à sa Sainteté.

CHAPITRE. XXV.

Tesmoignages de Carpin, pour la verité de son voyage.

FRere Jean Carpin sur la fin de son voyage ajoute, (selon qu'il est inseré au manuscrit) Qu'à ce que personne n'ait à douter de tout ce qu'il écrit avoir veu, & lui être arrivé en ce voyage de Tartarie, il fait mention des noms de tous ceux qu'il a trouvez ou rencontrez là, ou par les chemins. Comme par exemple du Roi *Daniel* de Russie, avec toute sa suite chez *Bathi*; de *Carbon* qui avoit épousé une sœur de *Bathi*; de *Mongrot* Capitaine de *Kiovie*, avec tous les siens chez *Corrensa*; & qui les avoit conduits une partie du chemin jusqu'à *Bathi*. Il déclare que vers *Bathi* ils avoient trouvé le fils du Duc *Jeroslaus*, avec un Seigneur Coman, nommé *Sangor*, qui n'étoit pas Chrétien; & un autre *Russien* de Susdal, qui étoit leur Interprete; que chez le *Grand Cham* ils trouverent le Duc *Jonellus*, qui mourut là, & un sien Gentilhomme, nommé *Temer*, qui fut leur Interprete auprès de l'Empereur *Cuyné*, tant pour la traduction des lettres du *Cham* au Pape, que pour tout ce qu'il leur falloit dire & répondre; que là étoit aussi un *Dubarlans* Clerc, ou Aumônier de ce Duc, & plusieurs autres siens serviteurs do-

domestiques. Qu'au retour par le pays des *Bisermins*, ils avoient trouvé en la ville de *Lemfiuc*, des gens qui par la permission de *Batbi*, avoient été envoyez là par la femme de *Jeroslaus* vers son mari, lesquels étoient tous retournez en Russie.

Etant arrivez vers *Monty*, ils y retrouverent leurs campagnons, qui étoient demeurez là, avec plusieurs autres pour les attendre. Au sortir des Comans, ils avoient rencontré le Duc *Romain*, qui alloit vers les Tartares, avec grande suite; puis le Duc *Aloua*, & l'Ambassadeur du Duc de *Glogovie*, qui partit de Comanie avec eux, & les accompagna un assez long espace de chemin par la Russie. Tous ces Ducs étoient Russes. Carpin prend tous ces gens là à témoin de ce qu'il dit en son traitté; comme aussi toute la ville de *Kiovie*, qui lui avoit donné des guides & des chevaux jusqu'à la premiere garde des Tartares, & au retour les avoit bien receus encore: plus, plusieurs personnes de Russie par où ils avoient passé en retournant, & ausquels *Bathy* avoit envoyé lettres seellees de son seau, pour leur faire fournir des chevaux, & tout ce dont ils auroient besoin pour vivre, & s'ils y manquoient, qu'il les feroit tous mettre à mort. Il prend encore à témoins plusieurs Marchands de *Bereslau*, de Pologne, & d'Autriche, qui sachant leur voyage en Tartarie, étoient allez avec eux: d'autres marchands de Constantinople, qui étoient venus de Tartarie par la Russie; & dont il dit les noms de plusieurs, tant Genevois, que Veniciens,

ciens, de Pile, d'Acre, & d'ailleurs.

Qu'il peut recevoir temoignage & approbation de tous ces gens-là.

Puis à la fin il donne un avertissement en forme de priere & de supplication à tous ceux qui liront son écrit, de n'y rien oter, ny ajouter. Il proteste de n'avoir rien écrit que ce qu'il a veu lui-même, ou appris de gens qu'il a crus dignes de foi. Mais que plusieurs personnes de Pologne, Boheme, Allemagne, Liege, Champagne, & autres lieux par où il avoit passé, avoient pris plaisir à lire son voyage, & à l'avoir par écrit avant qu'il fut tout achevé & corrigé, & qu'il y eut apporté la derniere main, comme il avoit fait depuis qu'il s'étoit trouvé en repos, & de loisir : pour cet éfet il les prioit tous de ne trouver pas estrange s'il y avoit plusieurs choses en ce dernier écrit plus corretées & autrement qu'au premier, qui n'en étoit qu'une simple ébauche.

F I N.

CATALOGUE
DES LIVRES

Imprimez chez

J. FREDERIC BERNARD,
Libraire à Amſterdam.

Ou dont il a nombre.

APologetique de *Tertullien* traduite en François par *Giry* avec le Latin à côté. 8.
Annales de la Cour & de Paris. 12.
Amours de Theagene & de Chariclée 12.
---- de Catulle & de Tibulle par M. *de la Chapelle* 5 vol. 12.
Attila Roi des Huns avec quelques autres pieces par Madem. de la *Rocheguilhen*.
Alcoran de Mahomet trad. de l'Arabe par du Rier. 8.

B.

Bibliotheque Françoiſe ou hiſtoire Litteraire de la France. 8.

C.

Ceremonies & Coutumes Religieuſes de tous les Peuples du Monde, deſſinées, par B. Picart 3. vol. fol. grand & petit papier.
- - - - La ſuite ſous preſſe.
Clef du Cabinet des Princes avec les ſuplemens. 8.

D.

De l'exiſtence & des attributs de Dieu, de

T l'évi-

l'évidence de la Religion &c. traduit de l'Anglois du Docteur Clarck. 2. vol. 8.

E.

Engaleni obſervationes Medicæ de Morbo ſcorbuto &c. 8.
Etat de l'Homme dans le peché originel. 8.
Education des Enfans traduit de l'Anglois de *Lock*. 8.

F.

Fables de la Fontaine. 8. ſans figures.
De la Fauſſeté des Vertus humaines par M. *Eſprit*. 2. voll. 12.

H.

Harris de morbis infantum. 8.
Hiſtoire de l'Academie Franç. par *Peliſſon*.
---- des Ceremonies & des Superſtitions qui ſe ſont introduites dans l'Egliſe avec quelques autres Traités. 12. en 3 parties
Hiſtoire du Concile de Trente par *Fra-Paolo* trad. par *Amelot de la Houſſaie*. 4.
Hiſtoire du Concile de Conſtance. 4.
Hiſtoire des Traités de Paix, & autres Negotiations du dix-ſeptième Siécle, depuis la Paix de Vervins, juſqu'à la Paix de Nimegue: Où l'on donne l'origine des prétentions anciennes & modernes de toutes les Puiſſances de l'Europe, & une Analyſe exacte de leurs Negotiations, tant publiques que particulieres. Ouvrage néceſſaire aux Miniſtres publics & aux autres Negociateurs, & qui ſert d'Introduction au Corps Diplomatique ou Recueil de Traités de Paix, &c. fol. 2. vol. 1725.

L.

Lommii obſervationes medicinales. 8.

M.

Memoires hiſtoriques & Critiques 2 vol. 8. contenant un Recueil de pieces curieuſes & anecdotes, critiques, du tems & autres, 2. vol. 8.

Memoires du Comte de Brienne contenant ce qui s'eſt paſſé de remarquable ſous le Regne de Louis XIII. & de Louis XIV. avec des remarques. 3. vol. 8.

----- de Joly & de Mad. de Nemours. 3. Tom. 8.

Menander Gr. Lat. cum notis *Clerici*, *Grotii* &c. 8.

Memoires hiſtoriques & Politiques de la paix de Ryswick par du Mont. 4 vol. 12.

--- Politiques de la Suede par Robinſon. 8.

N.

Naudé Apologie pour les grans hommes accuſés de Magie. 8.

O.

Oeuvres de *Rabelais*. 5. vol. 8. grand & petit papier.

----- de *Racine*. 2 vol. 12. Nouv. Edit. augmentée de remarques & de quelques autres pieces. 1722.

P.

Pratique du Theatre par d'*Aubignac*. 3. vol. 8

Parrhaſiana par M. le Clerc. 2. vol. 8.

Poeſies d'*Anacreon* & de *Sapho* trad. du Grec par Mad. *Dacier*. 8.

R.

Regrets de l'Ame Fidelle ſur l'abus qu'elle a fait de l'Oraiſon Dominicale par un Prê-

Prêtre de l'Oratoire 12.

Recueil de Voiages au Nord contenant divers Memoires concernant le Commerce & la Navigation. 7. vol. 12. avec fig.

---- Idem Tom. 4. separé.

-------- Tom. 5. & 6. separés.

---- 7. separé.

--- de Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Hollandois aux Indes Orientales. 15 tomes. 12 1725. avec fig. & plusieurs pieces nouvelles.

Recueil de Recettes, d'experiences & de secrets &c. tirez des meilleurs Auteurs. 3 vol. 12. 1723.

Reflexions sur la Rhetorique & sur la Poetique par *Fenelon*. Dialogues sur l'Eloquence. Reflexions sur la Poësie Françoise par le P. *du Cerceau*. 12.

S.

Sermons de *Tillotson* 5. vol. 8.

Satire di *Salvator Rosa* dicate a Settano. 8.

Traité Historique & Politique du pouvoir des Rois. 8.

- - de la Grammaire Françoise par *Regnier Desmarets*. 11.

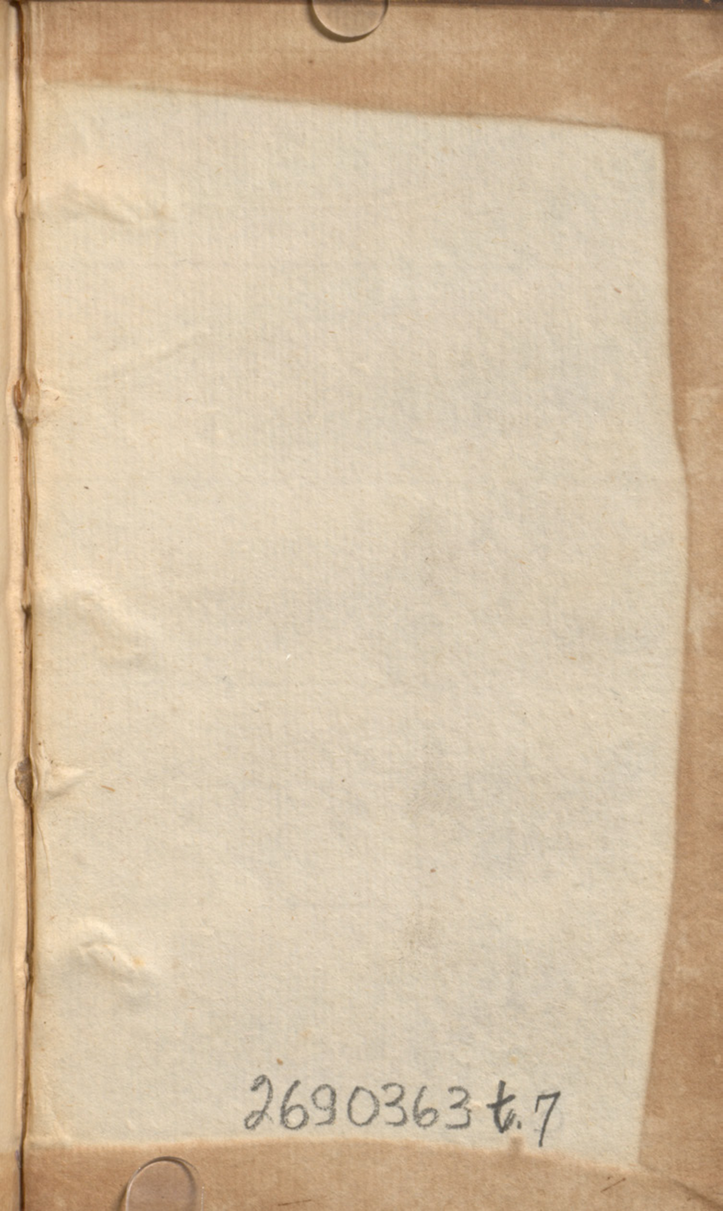
- - d'*Origene* contre *Celse* traduit du Grec. 4

- - de la Divination par *Ciceron* traduit par *Regnier Desmarets*.

Vie du Vicomte de Turenne. 12.

Voyages de *De Graaf* aux Indes Orientales avec une Relation curieuse de Batavia & de son Commerce. 8. fig.

- - - aux Indes Occidentales traduits de l'Espagnol & de l'Anglois. 3 vol. 12. avec fig. 1722.


2690363 t.7

